

RAYMOND LIZOP

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
AU LYCÉE DE TARBES

LE
COMMINGES ET LE COUSERANS

AVANT LA DOMINATION ROMAINE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES



TOULOUSE

ÉDOUARD PRIVAT

ÉDITEUR

14, rue des Arts, 14

PARIS

HENRI DIDIER

ÉDITEUR

6, rue de la Sorbonne, 6

1931

*Thèse complém.
Paris 1931.*

ET DE COUSERANS

ENAE ET DES CONSORANNI

DOQUE GALLO-ROMAINE



LES PAYS DE COMMINGES CITES GALLO-ROMAINES DES COMINGES A L'EPOQUE PRE-ROMAINE ET A L'EPOQUE ROMAINE



LEGENDE

- Confédérations pré-romaines
- Peuplade pré-romaine
- Oppidum ou grand camp pré-romain
- Camp pré-romain
- Station archéologique pré-romaine
- Cimetière pré-romain (âge du fer)

CIVITAS CONVENARVM

Région annexée à la Civitas Convenarum du I^{er} au IV^{ème} siècle

CIVITAS CONSORANNORVM

- Limite des cités
- Limite de la cité des Convenae du I^{er} au II^{ème} siècle
- Nom de très grand domaine
- Chef-lieu de cité
- Localité importante - nombreux vestiges gallo-romains
- Localité qui a fourni des inscriptions
- Localité qui a fourni des inscriptions
- Station thermale

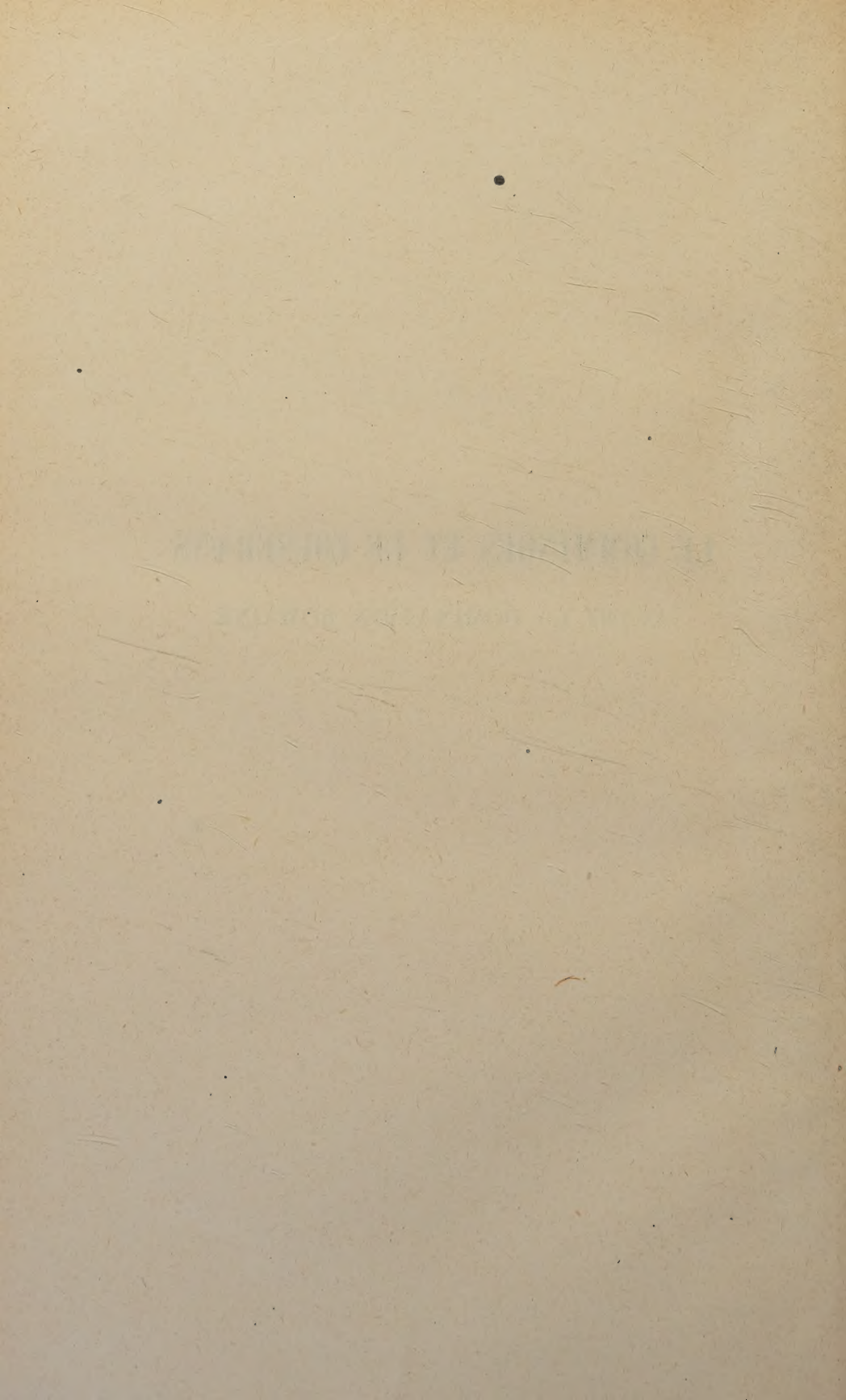
- Ruines ou traces de villa
- Cimetière gallo-romain
- Cimetière époque chrétienne
- Mausolées au bord des routes
- Bornes milliaires
- Route romaine
- Route romaine présumée

- 1 Route de Dax à Toulouse « ab aquis Tarbellicis ad Tolosam »
- 2 Route d'Agen à Lugdunum Convenarum
- 3 Route de Lugdunum en Espagne par le Val d'Aran
- 3' Embranchement vers les Aquae Onésiorum
- 3'' Embranchement vers la vallée de la Barousse
- 4 Route de la vallée de la Save
- 5 Route de Gaule en Espagne par le col de Rioumajou « la Ténarèze »
- 6 Route de la vallée du Salat
- 6' Embranchement de la vallée du Lez
- 7 Route de la vallée de l'Adour
- 8 Route transversale par les cols latéraux

Nomenclature
des
Routes Romaines

LE COMMINGES ET LE COUSERANS

AVANT LA DOMINATION ROMAINE



RAYMOND LIZOP

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
AU LYCÉE DE TARDES

LE
COMMINGES ET LE COUSERANS

AVANT LA DOMINATION ROMAINE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES



TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
14, rue des Arts, 14

PARIS
HENRI DIDIER
ÉDITEUR
6, rue de la Sorbonne, 6

1931

*26564



MEMORIAE PARENTUM DILECTISSIMORUM

MEIS MAGISTRISQUE

AVANT-PROPOS

L'histoire des deux cités gallo-romaines des Convenae et des Consoranni, que nous publions d'autre part, impliquait une étude distincte, consacrée aux populations qui ont occupé, antérieurement à l'époque romaine, cette région des Pyrénées. Étude pleine d'intérêt par les problèmes qu'elle suscite, étude pleine de difficultés en raison des énormes lacunes que présentent, pour ces lointaines époques, les renseignements dont nous pouvons disposer. Quelques textes d'historiens et de géographes grecs et romains projettent de vives lumières sur quelques rares points de ce passé; mais que d'ombres profondes! Nous possédons heureusement de nombreux monuments archéologiques, mais, en dehors des textes épigraphiques de l'époque romaine qui nous renseignent sur les cultes indigènes, leur interprétation demeure souvent difficile.

Malgré le grand nombre d'études particulières consacrées à ces questions, personne n'a encore tenté d'en donner une vue d'ensemble. Parmi ces très nombreux travaux partiels, monographies, articles, passages d'ouvrages plus généraux sur l'ensemble de la Gaule ou bien sur la Gascogne et les Pyrénées, tout n'est, certes pas, d'égale valeur. Beaucoup sont dus à des autodidactes, à des érudits provinciaux travaillant sans critique, et mêlant sans cesse à des observations précieuses, des conclusions hâtives, des hypothèses gratuites, et souvent même des rêveries où l'imagination et l'amour-propre local tiennent plus de place que le souci de la vérité scientifique.

Cependant, tout n'est pas à dédaigner, loin de là, dans ces auteurs; même dans le trop fallacieux Dumège qui eut, du moins, le mérite d'étudier le premier, avec quelque ampleur, les antiquités pyrénéennes. Si nous élaguons le fatras des dissertations oiseuses et des hypothèses, nous y trouvons souvent des observations directes et des matériaux précieux. Depuis 1850, des érudits beaucoup plus sérieux et plus critiques, tels que le savant professeur Edward Barry, et l'épigraphiste luchonnais Julien Sacaze, tous

deux infatigables pionniers des antiquités pyrénéennes, ont été amenés, par leurs recherches sur le passé gallo-romain de ces régions, à étendre leurs investigations à la période pré-romaine. Malgré l'insuffisance des notions acquises de leur temps par l'archéologie préhistorique et proto-historique, ils ont pu établir beaucoup de faits et émettre bien des idées intéressantes. Otto Hirschfeld qui, dans le volume XIII du Corpus, a recueilli, en les complétant, les résultats des travaux épigraphiques de Sacaze et de ses prédécesseurs, a donné dans les notices qu'il y consacre aux Convenae et aux Consoranni, et surtout dans son étude sur l'Aquitaine à l'époque romaine, présentée à l'Académie des Sciences de Berlin, des remarques et des conclusions du plus haut intérêt, sur les origines, les emplacements, la géographie historique des peuplades pyrénéennes qui occupèrent le Comminges et le Couserans avant la domination romaine.

Nous avons lu, avec le plus grand profit, les passages des grands travaux de MM. Alexandre Bertrand et Jules Toutain sur les religions de la Gaule, les paragraphes relatifs à l'Aquitaine et aux Pyrénées, de la magistrale « Histoire de la Gaule », de M. C. Jullian, ainsi que les nombreuses études et notes intéressant l'ethnographie, la religion, l'art des peuplades pyrénéennes parues sous sa plume dans la Revue des études anciennes. Au point de vue de l'archéologie proto-historique, nous avons utilisé les nombreuses études où des savants, tels que MM. Piette et Sacaze, M. l'abbé Cau-Durban, M. le général Pothier, M. E. Cartailhac, ont consigné les résultats de leurs fouilles et de leurs si remarquables travaux, et aussi la belle synthèse qu'en a donnée, dans plusieurs chapitres de son grand Manuel, le regretté J. Déchelette.

Il fallait coordonner, synthétiser, systématiser tous ces renseignements épars, et chercher à en dégager les grands traits de la physionomie ethnique, de l'histoire de la civilisation des peuplades qui habitaient à l'époque pré-romaine le bassin supérieur de la Garonne (Garonne supérieure et Salat). L'action du sol et du relief sur les sociétés humaines est plus énergique dans les contrées montagneuses que partout ailleurs. Aussi, nous avons voulu donner à cette étude une forte base géographique. Nous avons, en même temps, essayé de relier la protohistoire de cette région à sa pré-histoire, de chercher, dans cette dernière, les lointaines origines

ethniques de nos tribus pré-romaines, l'explication de quelques-uns des caractères si particuliers de leur langue et de leur civilisation. Ici les matériaux ne manquaient pas. Les vallées supérieures de la Garonne, du Salat, de l'Ariège constituent, avec la vallée de la Vézère, une des terres d'élection de notre préhistoire française. Les découvertes des Lartet, des Noulet, des Piette, des Cartailhac, des Cau-Durban, des Regnault, des Breuil, des Bégouën, des de Saint-Périer, des Cazedessus, nous ont donné des notions précises sur les diverses races qui se sont succédées sur ce vieux sol pyrénéen, depuis les origines de l'humanité jusqu'à l'âge des métaux, sur leur vie, leur matériel, leur armement et même leurs croyances.

Malheureusement, si les premiers maîtres de la préhistoire, et les plus illustres, appartiennent à notre pays, on s'est peut-être trop peu préoccupé, en France, de relier les données de cette science aux premiers enseignements de l'histoire proprement dite. Un savant archéologue et préhistorien catalan, M. Bosch-Gimpera, a abordé le premier cette tâche difficile, mais féconde, en ce qui regarde nos régions pyrénéennes. Il a démontré, par des arguments très sérieux, fondés sur tous les enseignements de notre archéologie préhistorique, la persistance dans nos Pyrénées d'une très vieille race dont le substratum primitif remonte à nos chasseurs des cavernes, et s'y est maintenu depuis les temps magdaléniens. Nous avons adopté, dans l'ensemble, les conclusions de ces travaux qui expliquent, de la manière la plus logique et la plus satisfaisante, bien des points, jusqu'ici restés mystérieux, de l'ethnographie pyrénéenne et aquitanique.

A ce vieux fond se sont superposés des éléments italo-celtes, ibères, gaulois, sans parler, peut-être, de tribus antérieures innommées. Par là, la protohistoire de nos Pyrénées centrales touche à quelques-uns des problèmes les plus généraux de celle de l'Occident, comme le problème ibérique et le problème basque.

Nous n'avons pas entendu et nous ne pouvions, du reste, exposer toutes les discussions auxquelles ils ont donné lieu. Mais ils intéressent de trop près les origines ethniques de notre Aquitaine pyrénéenne pour que nous n'ayons pas essayé de résumer, dans ce travail, les derniers résultats de ces études si complexes, en nous ralliant aux solutions si vraisemblables et si raisonnables qu'en

donne M. Bosch-Gimpera. La langue particulière à l'Aquitaine protohistorique, dont l'existence ressort, tant des noms de divinités et de personnes fournis par les inscriptions gallo-romaines des Pyrénées que de la toponymie, semble tirer ses lointaines origines comme le Basque, si étroitement apparenté, d'un très vieil idiome des Pyrénées préhistoriques qui s'est chargé, à travers les siècles, d'éléments italo-celtes, ibériques et gaulois avec prédominance des deux premiers.

Si les vestiges des tumuli et des camps retranchés, si les innombrables cimetières protohistoriques pyrénéens, les poteries, armes et parures qu'ils nous ont conservés, nous ont permis de retrouver quelques-uns des caractères de la civilisation matérielle de ces tribus, ce sont encore des documents épigraphiques de l'époque romaine, des inscriptions d'autels votifs, qui nous ont révélé le panthéon si curieux de ces peuplades, conservé jusqu'en pleine époque impériale; leur polythéisme local, essentiellement naturaliste, qui a laissé de nombreuses traces dans le folk-lore actuel. En raison du caractère indigène et pré-romain de ces cultes et de ces dieux aux noms étranges, nous avons cru devoir aborder leur étude dans cet ouvrage consacré aux temps antérieurs à la romanisation du pays.

Si les renseignements dont nous pouvons disposer sur les voies de communication à ces lointaines époques, sur la vie économique de ces populations, sont trop rares et trop clairsemés, ils suffisent, néanmoins, à nous faire voir que toutes les ressources pastorales, forestières et agricoles des vallées et des plaines sous-pyrénéennes furent exploitées ainsi que les richesses minières de la montagne, que des relations commerciales très anciennes existaient avec le versant méridional des Pyrénées, avec le reste de l'Aquitaine, avec la Gaule méditerranéenne.

Le tableau d'ensemble que nous avons essayé de tracer ici est, certes, incomplet. Mais, tel quel, il suffira, peut-être, à mettre en lumière les conditions favorables que rencontra l'importation de la civilisation romaine dans les régions commingeoise et couse-rannaise. Il suffira surtout, espérons-le, à attirer l'attention des chercheurs sur la protohistoire, si intéressante mais trop peu explorée, de ces vieilles terres pyrénéennes.

R. LIZOP.

BIBLIOGRAPHIE¹

I. — LE RELIEF ET LE SOL

A) Géographie proprement dite.

- SCHRADER : *Aperçu sommaire de l'orographie des Pyrénées* (C. A. F., 1885, p. 447).
- SCHRADER et MARGERIE : *Aperçu de la structure géologique des Pyrénées* (C. A. F., 1891, p. 557).
- *Aperçu de la forme et du relief des Pyrénées* (C. A. F., 1892, p. 432).
- MARCELLIN BOULE : *Le plateau de Lannemezan et les alluvions anciennes de la Garonne et de la Neste* (Bulletin des Services de la Carte géol. de la Fr., n° 43, VI, 1895).
- VÉLAIN : Art. Pyrénées, dans *Gr. Encyclopédie*, I, 1903.
- L. CAREZ : *La géologie des Pyrénées françaises* (Ministère des Travaux publics : *Mémoire pour servir à l'explication de la carte géologique détaillée de la France* (Paris, Impr. Nat., 1904), fascic. III, pp. 1233-1917).
- L.-A. FABRE : *Le sol de la Gascogne* (La Géographie, XI, 1905, tiré à part).
- L. MENGAUD : *Notice géologique sur les Pyrénées ariégeoises et luchonnaises et le pays toulousain* (Documents sur Toulouse et sa région, t. II, p. 76), Toulouse, Privat, 1910.
- L. BERTRAND : *Sur la structure géologique des Pyrénées Occidentales* (Bulletin de la Société géologique de France, 4^e série, XI, 1911, p. 122).
- H. CAVAILLÈS : *La région montagneuse du Pays de Foix* (An. G., XXI, 1912, p. 35).

B) Climat et hydrographie.

- PENCK : *Le régime glaciaire dans les Pyrénées* (B. S. H. N. T.), XIX, 1885, pp. 105-200; trad. Braemer.
- D^r CHOPINET : *Le climat de Saint-Gaudens* (Congrès d'hydrologie, Biarritz, 1886, C. R., 364).

1. Les abréviations qui désigneront, dans la suite de l'ouvrage, les travaux les plus couramment cités, sont indiquées ici à la suite de leurs titres. La nomenclature des initiales et des abréviations désignant les périodiques les plus fréquemment cités dans cette Bibliographie et dans le texte, est donnée plus loin à la suite de la Bibliographie.

- M. BELLOC : *Origine, formation, comblement des lacs des Pyrénées*, 1893.
 — *Les sources de la Garonne* (A. C. A. F., 1896).
 ANGOT : *Etude sur les climats de la France* (Mémoires du bureau central météorologique de France, 1907).
 E. CAVAILLÈS : *La Houille blanche dans les Pyrénées* (An. G., X XVIII, 1919).

C) Végétation et forêts.

- DE FROIDOUR, réformateur des eaux et forêts (XVII^e siècle) : *Lettres à M. de Héricourt et à M. de Médon*, 1666-1673 (édit. par P. de Casteran), Auch, 1899.
 Ramond DE CARBONNIÈRES : *Observations sur la chaîne des Pyrénées*, Paris. Bein, 1789.
 DRALET : *Description des Pyrénées*, 2 vol., Paris, 1813.
 NOULET : *Flore du bassin sous-pyrénéen*, Toulouse, 1837.
 Ch. MAURY : *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France*, Paris, Leleux, 1850.
 E. DE GORSSE : *Les forêts des Pyrénées* (Rev. des eaux et forêts, t. XXXIII, 1894, pp. 99-121).
 P. DOP : *La végétation des Pyrénées centrales* (R. P., t. XVIII, 1906, pp. 114-126).
 H. DE ROQUETTE-BUISSON : *Le déboisement des Pyrénées* (Bulletin de la Société académique des Hautes-Pyrénées, 1 vol., 58 pages, Tarbes, 1908).
 R. BLANCHARD : *La morphologie des Pyrénées* (An. G., XXIII, 1914, pp. 303-324).
 M. SORRE : *Les Pyrénées*, collect. A. Colin, 1922.
 P. DOP : *Flore de la région toulousaine* (Documents sur Toulouse et la région, 1910, II, p. 103).
 A. CAMPAGNE : *Les forêts pyrénéennes*, Paris, Laveur, 1912.
 GAUSSEN : *La végétation de la partie orientale des Pyrénées*, Toulouse, 1926 (thèse).

D) Mines, gisements minéraux, eaux thermales.

- DE DIETRICH : *Description des mines des Pyrénées*, Paris, 1786.
 HÉRICART DE THURY : *Les marbres des Pyrénées* (Annales des Mines. 1823, t. VIII, 1^{re} livraison).
 DE MUSSY : *Sur les gîtes métalliques de l'arrondissement de Saint-Girons*, Saint-Étienne, 1864.
 CAILLAUX : *Tableau des mines métalliques de France*, 1871.
 STUART-MENTEATH : *Les gisements métallifères des Pyrénées* (Bull. Soc. Géol. de France, 1886, XIX, p. 587).
 VIALA : *Les gisements d'or en France* (Bull. de la Société languedocienne de Géogr., t. XVII, pp. 285-326).

- Ch. FROSSARD : *Memoire sur les marbres des Pyrénées (B. S. R.)*, 1895, tiré à part.
- E. CARTAILHAC : *L'or de Toulouse et du Sud-Ouest de la Gaule (B. S. A. M.* 28 nov. 1892 à 10 juillet 1900).
- GREPPO : *Etudes archéologiques sur les eaux thermales et minérales de la Gaule romaine*, 1840.
- LAMBRON (D^r) : *Les Pyrénées et les eaux thermales de Bagnères-de-Luchon*, Paris, Chaix, 1863.
- GARRIGOU : *Division fondamentale des eaux thermales de la chaîne des Pyrénées*, Paris, 1867.
- *Hydrologie des Pyrénées* (Toulouse, Recueil publié à l'occasion du Congrès de l'A. F. A. S., 1887. Toulouse, Privat, 1887, p. 1129).

II. — LA PRÉHISTOIRE DU COMMINGES ET DU COUSERANS

A) Ouvrages généraux.

- E. CARTAILHAC : *La France préhistorique*, Paris, Alcan, 1889.
- DÉCHELETTE : *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-Romaine* 5 vol., t. I. Paris, Aug. Picard, 1908-1913 (Déchelette : *Manuel*).
- Marcellin BOULE : *Les hommes fossiles*, Paris, Masson, 1921.
- Georges GOURY : *Origine et évolution de l'homme*, Paris, Aug. Picard, 1927.

B) Principales études particulières.

1^o ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE.

- LARTET : *Sur un atelier de silex taillés et sur une dent de mammoth trouvée à Saint-Martory aux environs d'Aurignac* (Haute-Garonne). (*Matér.*, 1875, pp. 272-75).
- PIETTE : *Les grottes de Gourdan* (Haute-Garonne). *B. S. Anthr.*, pp. 247-263.
- LARTET et CRISTY : *Reliquiae Aquitanicae*, Londres, 1875.
- PIETTE : *La grotte de Gourdan* (Haute-Garonne). (*B. S. Anthr. de P.*, pp. 247-263, 1871).
- E. CARTAILHAC et TRUTAT : *Note sur la grotte d'Aurignac* (*C. R. A. S.* 31 juillet 1871).
- F. REGNAULT : *La grotte d'Aubert* (*B. S. H. N. T.*), 1879, t. XIII.
- *La grotte du Mas-d'Azil* (Extrait du *B. S. H. N.* de Toulouse).
- LEYMERIE : *Description géologique et paléontologique des Pyrénées de la Haute-Garonne*, 1881, pp. 730-738.
- Abbé CAU-DURBAN : *La grotte de Marsoulas* (Haute-Garonne) (*Mater.* 1885).

- Abbé CAU-DURBAN : *La grotte de Malarnaud* (canton de Labastide-de-Sérour) (R. P., 1888).
- *Nos cavernes ornées de dessins préhistoriques* (M. A. T., 1902, pp. 458-72).
- E. CARTAILHAC : *Le préhistorique pyrénéen* (Mélanges Couture, Toulouse, Privat, 1903).
- E. CARTAILHAC et H. BREUIL : *Les peintures et gravures murales des cavernes des Pyrénées* : Altamira et Marsoulas, Gargas, etc. (deux Mémoires, tirages à part de l'Anthropologie, l. XV et XVI, 1905-1906).
- *Les cavernes ornées du Midi de la France et du Nord de l'Espagne* (Extrait de R. C., 1906, pp. 136-144).
- *Une seconde campagne aux cavernes ornées de Niaux et de Gargas* (M. A. T., 1907, 213-22).
- Abbé H. BREUIL : *La question Aurignacienne* (Revue préhistorique, Paris, 1907).
- E. CARTAILHAC : *Les plus anciens artistes de l'humanité : leurs œuvres dans nos cavernes* (R. P., Toulouse, t. XX, pp. 509-727).
- *Les mains rouges et noires de la grotte de Gargas* (A. F. A. S., Congrès de Lyon, t. I, p. 177. Matér., 1907, n° 4. B. S. A. M., 15 nov. 1905 à 15 juillet 1907).
- Comte H. BÉGOUEN : *Les statues d'argile de la caverne du Tuc d'Audoubert* (L'Anthropologie, p. 697, 1912), résumé dans B. S. A. M., nos 42 et suiv., 1912-13, p. 61.
- *Nouvelles découvertes préhistoriques dans l'Ariège* (B. S. A. M., n° 44. 1914-1915, p. 127).
- E. CARTAILHAC : *Découvertes de M. le comte Bégouën dans les grottes de l'Ariège* (C. R. A., 1920, p. 320).
- Comte BÉGOUEN et N. CASTERET : *La caverne de Montespan* (Haute-Garonne) [Extrait de l'Anthropologie, nov.-déc. 1923].
- J. CAZEDESSUS : *Gisements préhistoriques à la Spugo de Ganties* (R. C., 1^{re} trim., 1923, p. 1).
- *Galerie préhistorique de Montespan* (Ibid., 1^{er} trim., 1923, p. 161).
- DE SAINT-PÉRIER : *La caverne à ossements de Montmaurin* (Anthropologie, 1922).
- *Les fouilles de 1923 dans la grotte des Rideaux, à Lespugue... La grotte de Guerris, à Lespugue.*
- *La statuette féminine de Lespugue* (R. C., 4^e trim., 1923, p. 169).
- Comte BÉGOUEN : *La magie aux temps préhistoriques* (M. A. T., 12^e série, t. II, 1924, p. 417).
- J. CAZEDESSUS : *Magdalénien et Azilien à Montespan* (Anthropologie, 1926).
- DE SAINT-PÉRIER : *La grotte des harpons à Lespugue* (Anthropologie, 1926).

C) Epoque néolithique, âge du bronze.

- H. GARRIGOU et FILHOL : *L'âge de pierre polie dans les cavernes ariégeoises*. Paris, Toulouse, 1866.
- E. CARTAILHAC et TRUTAT : *Notes sur la grotte d'Antignac* (C. R. A., 31 juillet 1871).

- Ch. FROSSARD : *La pierre polie à Bagnères* (B. S. R., VI, 1871, p. 30).
- E. CARTAILHAC : *Fouilles de Saint-Mamet* (Matér., 1876).
- Ch. FROSSARD : *Contribution à l'étude d'objets de bronze trouvés dans les Pyrénées Centrales* (B. S. R., 883, p. 123).
- E. GARRIGOU : *Grottes des Echelles et de l'Ombrive* (Matér., p. 343, 1886).
- J. SACAZE : *Histoire ancienne de Luchon* (p. 6) dans *Etudes sur Luchon* (Saint-Gaudens, Abadie, 1887). [*Hist. anc. de Luchon*].
- Général POTHIER : *Les Tumulus du plateau de Ger*, Paris, Champion, 1900. [*Tumulus*].
- P. BOSCH-GIMPERA : *La Arqueologia preromana hispanica* (appendice à la traduction espagnole de l'*Hispania*, de Schulten. Barcelone, 1919).
- R. LIZOP : *Découvertes préhistoriques et gallo-romaines à Montauban-de-Luchon* (Congrès de l'U. H. A. S.-O., à Saint-Gaudens, 1924. R. C., Saint-Gaudens, Abadie, 1927, p. 78).
- D^r VALOIS : *Les ossements probablement néolithiques de Montmaurin* (Rev. Anthr., 1924, p. 314).
- P. BOSCH-GIMPERA : *La civilisation de la péninsule ibérique pendant le Néolithique et l'Énéolithique* (L'Anthropologie, 1925, p. 408). [*Civilisation Pén. ibérique*].
- *La migration des types hispaniques à l'énéolithique et au début de l'âge du bronze* (R. A., oct.-déc. 1925, p. 191).
- *La prehistoria de los Iberos y la etnologia vasca* (R. I. E. B., t. XVI, 1925, pp. 492 et suiv.). [*Préhistor. de los Iberos*].
- R. LIZOP : *Station et objets néolithiques découverts à Montauban-de-Luchon* (Rapport présenté au Congrès des Sociétés savantes de Poitiers, 1927). B. Arch. C. T. H. S., an. 1927 (Paris, Imp. Nat., 1928).
- D^r VALOIS : *Les Ossements énéolithiques de l'Ombrive* (Anthropologie, septembre 1927, nos 3, 4 et suiv.).

III. — HISTOIRE PROPREMENT DITE DU COMMINGES ET DU COUSERANS AVANT LA CONQUÊTE ROMAINE

A) Sources littéraires : historiens et géographes de l'Antiquité.

1. Jules CÉSAR : *Bellum Gallicum* I-1, III-xx-xxi-xxii-xxiii-xxiv-xxv-xxvii (édit. et trad. L.-A. Constans, coll. Guillaume Budé, 1926) [César : *B.-G.*].
2. STRABON : *Géographia*, IV-1-10; IV-1-15; IV-1-25, éd. Meineke, Teubner, Leipzig, 1877. [Strabon : *Géogr.*].
3. PLINE L'ANCIEN : *Histoire naturelle*, IV-108 éd. Janus (Jahn), Teubner, Leipzig. [Pline : *H. nat.*].
4. PTOLÉMÉE : *Géographia*, vol. VII, 3 (éd. Muller, Paris, Didot, 1885); [Ptolémée : *Géogr.*].

5. POMPONIUS MELA : *Chorographia*, III-2, éd. Frick. Teubner, Leipzig, 1880.
6. AMMIEN MARCELLIN : *Rerum Gestarum Libri qui supersunt*, XV, 11-4-2; XV-11-5, éd. Gardthausen, Teubner, Leipzig, 1880. [*Rer. Gest.*].
7. AUSONE : *Ordo Urbium Nobilium*, XVIII, Tolosa (Ausone : *Opuscula*, éd. Rodolphe Peiper; Teubner, Leipzig).
8. SAINT JÉRÔME : *Contra Vigilantium* (vol. XXIII, col. 340 et 342; éd. Migne, *Patrologie Latine*). Texte relatif à l'organisation des *Convenae* par Pompée : mentionne les *oppida* pré-romains de Lugdunum et de Calagorris [Hier. : *Contr. Vigilant.*, éd. Migne, *Patr. Lat.*, XXIII].

B) Documents itinéraires.

Itinéraire d'Antonin. — Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

Documents de basse époque; donnent des noms de localités remontant à l'époque pré-romaine : *Itinerarium Antonini, Itinerarium Hyerosolimitanum*, éd. Parthey et Pinder, Berlin, 1848. [*Itin. Anton.-Itin. Hyeros.*].

C) Sources épigraphiques.

Les sources épigraphiques gallo-romaines de cette région nous donnent de précieux renseignements sur les dieux du pays, sur les noms indigènes de divinités et de personnes.

Elles ont été publiées dans :

J. SACAZE : *Inscriptions antiques des Pyrénées*, Toulouse, Privat, 1892. [Sacaze : *Insc. Ant.*].

Corpus Inscriptionum Latinarum, publié par l'Académie de Berlin, t. XIII, I, 1 (Berlin 1899) et XIII, IV (1916), par Hirschfeld [*C. I. L.*].

Pour les inscriptions récemment découvertes, voir les collections (depuis 1900) de la *Revue Archéologique* (*Bulletin épigraphique*, par MM. Cagnat et Besnier), des *Annales du Midi*, du *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, de la *Revue de Gascogne*, de la *Revue de Comminges*, du *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts* depuis 1900.

§ IV. — DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES. — REPRODUCTION DE BAS-RELIEFS ET D'AUTELS VOTIFS GALLO-ROMAINS AYANT TRAIT A LA RELIGION INDIGÈNE.

ESPÉRANDIEU : *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. II et IX (documents inédits sur l'histoire de France, Paris, Imp. Nat., 1908 et 1925). [*Recueil*].

§ V. — OUVRAGES MODERNES ET CONTEMPORAINS AYANT TRAIT A LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET A L'HISTOIRE DES POPULATIONS PRÉ-ROMAINES DU COMMINGES ET DU COUSERANS.

A) Géographie historique.

- Adrien DE VALOIS : *Notitia Galliarum*, Paris, 1675. [*Notitia*].
 D'ANVILLE : *Notice de l'ancienne Gaule*, 1760.
 D'EXPILLY : *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Gaule et de la France*, 1762-70.
 WALCKENAËR : *Géographie ancienne historique et comparée des Gaules transalpine et cisalpine*, Paris, 1839. [*Géogr. anc. G.*].
 DESJARDINS : *Géographie historique et administrative de la Gaule*, t. I et II, Paris, 1876-1893. [*Géogr. H. G.*].
 A. LONGNON : *Atlas historique de la France* (carte 2 et texte explicatif, 1884-88). [*Atlas h.*].

B) Histoires générales de la Gaule.

- Scipion DUPLEIX : *Mémoires des Gaules*, Paris, Laurent Sonnius, 1619.
 G. BLOCH : *Les Origines ; la Gaule indépendante et la Gaule romaine* (*H. de France*, de E. LAVISSE, t. I. Paris, Hachette, 1900). [*G. I. et G. R.*].
 C. JULIAN : *Histoire de la Gaule*, I et II, Paris, Hachette, 1908. [*H. G.*].

C) Histoires locales et travaux particuliers sur l'histoire de l'Aquitaine et des Pyrénées.

- OIHÉNART : *Notitia utriusque Vasconiae*. Paris, 1629 (traduction castilane donnée dans *R. I. E. B.*, 1929).
 P. DE MARCA : *Histoire de Béarn*, Paris, 1646.
 ALTESERRA (Dadin DE HAUTESERRE) : *Rerum Aquitanicarum libri quinque* [*Rer. Aquitan.*], Toulouse, Colomiès, 1648.
 CASTILLON (d'Aspet) : *Histoire des populations pyrénéennes du Nébouzan et du Comminges*, Paris, 1842.
 CÉNAC-MONCAUT : *Histoire des peuples et des Etats pyrénéens*, t. I, Paris, 1860.
 J. SACAZE : *Histoire ancienne de Luchon* (dans *Etudes sur Luchon*, recueil publié à Saint-Gaudens, Abadie, 1887) [*Sacaze : Hist. anc. de Luchon*].
 — publication (avec notes et additions, de l'*Histoire du Comminges*, d'Armand MARRAST, 1888).
 J.-F. BLADÉ : *Les Convenae et les Consoranni*. (*R. P.*, 1893, p. 375).
 HIRSCHFELD : *Notices sur les Consoranni et les Convenae* dans : *C. I. L.*, XIII, 1.
 — *Aquitaniens in der Romerzeit* (l'Aquitaine à l'époque romaine). [*Sitzung, P. Ak.*], 1896, traduit. par Allmer dans la *R. Ep.*, III, 1898).
 JOULIN : *R. A.* (juillet-octobre 1912.)
 — *La Protohistoire de la France du Sud-Ouest et de la Péninsule ibérique*.
 BOSCH-GIMPERA : *La Prehistoria de los Iberos*, etc. (voir § II, B-2).

IV. — LA LANGUE AQUITANIQUE (LINGUISTIQUE, ONOMASTIQUE, TOPONYMIE)

- PHILIPS : *Prüfung des Iberischen Ursprungen einzelner Stämmes und Stadtnamen in südlicher Gallien* (origine ibérique de certains noms de tribus et de villes de la Gaule Méridionale). Vienne, K. Gerolds, 1871.
- A. LUCHAIRE : *Les Origines linguistiques de l'Aquitaine* (trad. de sa thèse latine : *De Lingua Aquitanica*), Paris, Maisonneuve, 1877. [*Orig. linguist. Aquitaine*].
- *Etude sur les idiomes pyrénéens de la région française*. Paris, Maisonneuve, 1881 (Luchaire : *Et. sur les id. pyr.*).
- HÜBNER : *Monumenta linguae Ibericae*, Berlin, 1893. [*Monumenta, L. I.*].
- SIEGLIN : Note ajoutée à l'étude de Hirschfeld : *Aquitanien in der Römerzeit* (voir plus haut, § VIII, c).
- BOURCIEZ : *Les mots espagnols comparés aux mots gascons* (*A. F. B., B. H., III*).
- SEYMOUR DE RICCI : *Notes d'Onomastique pyrénéenne* (*R. Cel.*, vol. XXIV, janvier 1903. — *B. S. A. M.*, 1903, p. 362). [*Notes Onomast. Pyr.*].
- A. SCHUCHARDT : *Die Iberische Deklination* (La Déclinaison ibérique), extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie impériale. Vienne, 1907. — Traduct. espagnole dans la *R. I. E. B.*
- *Iberische Personennamen* (Noms de personnes ibériques). *R. I. E. B.*, 1909.
- B. SARRIEU : *Persistence de radicaux celtibériens dans quelques noms de lieux de Gascogne* (*Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 1910, p. 203).
- SAROIHANDY : *Vestiges de phonétique ibérique en territoire roman* (*R. I. E. B.*, oct., déc. 1913).
- DAUZAT : *Les noms de lieux*, Paris, Delagrave, 1926.

V. — TRAVAUX SUR L'ÂGE DU FER DANS LE COMMINGES ET LE COUSERANS ET LES VESTIGES DE LA CIVILISATION PRÉ-ROMAINE

A) Cimetières et stations de l'âge du fer.

- TESTUT : *Le premier âge du fer dans les Pyrénées* (*Matér.*, 1876, p. 297).
- PIETTE et SACAZE : *Les Monuments préhistoriques de la montagne de l'Espiaup* (extrait du *B. S. Anthr.*, Paris, Hennuyer, 1877).
- Abb CAU-DURBAN : *La Nécropole d'Ayer* (Bordes-sur-Lez, Congrès de l'*A. F. A. S.*, 1877).
- DUFOURCET et TESTUT : *Tumulus du premier âge du fer dans la région sous-pyrénéenne* (*Matér.*, 1878, pp. 216-47).

- PIETTE et SACAZÉ : *Tumulus d'Avezac-Prat* (Hautes-Pyrénées) (*Matér.*, 1879, p. 499).
- *Les anciennes Sépultures à incinération de la plaine de Rivière* (Congrès de l'A. F. A. S., Reims, 1880).
- PIETTE : *Les sépultures du plateau de Ger, des Landes, de Bartrès et d'Ossun* (*Matér.*, 1881, p. 2522).
- Maurice GOURDON : *A travers l'Aran*, Paris, Charpentier, 1884. — *Tumulus de Benqué* (*Matér.*, 1884).
- Général POTHIER : *Les Tumulus du plateau de Ger*, Paris, Champion, 1900.
- E. CARTAILHAC : *Note sur les urnes cinéraires trouvées à Garin, près de Luchon* (*B. S. A. M.*, 29 nov. 1904, 18 juillet 1905).
- DÉCHELETTE : *Manuel d'Archéologie celtique et gallo-romaine*, t. II, vol. III, ch. I, pp. 663-67 et ch. V (Déchelette : *Manuel*).
- JOULIN : *Les sépultures protohistoriques dans le Sud-Ouest de la France* (*R. A.*, janvier-février 1912).
- *La protohistoire de la France du Sud et de la Péninsule ibérique* (*R. A.*, juillet-octobre 1912).
- R. LIZOP : *Les Fouilles de M. Ballarin à Montauban-de-Luchon* (VII^e Congrès de l'U. H. A. S.-O. en 1924. — Saint-Gaudens, Abadie, 1927).
- *Station et objets néolithiques découverts à Montauban-de-Luchon* (Congr. des Soc. savantes, Poitiers, 1926). *B. Arch. C. T. H. S.*, an. 1927 (Paris, Imp. Nat., 1928).

B) Les Lieux fortifiés et Oppida.

- Abbé COURET : *Recherches archéologiques sur la vallée de la Save* (*R. C.*, 1892, 1^{er} et 2^e trimestres).
- *Nos camps retranchés et nos ruines romaines* (*R. C.*, 1893, 1^{er} trim., pp. 16-26; 2^e trim., pp. 59-67; 3^e trim., pp. 148-49).
- *Histoire de Montmaurin* (*R. C.*, 1903).
- N. CASTERET : *Mémoire sur Calagorris* (mss.) couronné par l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, 1925.

C) Les routes pré-romaines.

- CURIE-SEIMBRES : *Recherches sur une voie antique des Pyrénées à Bordeaux* (*B. S. R.*, 1878).
- Abbé BREUIL : *La Ténarèze* (*R. G.*, 1891).
- P. LABROUCHE : *La grande route centrale des Pyrénées, le port de la Ténarèze*, Paris, Imp. Nat., 1897.

VI. — ARMEMENT. — COSTUME. — PARURES

Voir les ouvrages sur les sépultures pyrénéennes et leur mobilier funéraire cités au paragraphe précédent : Colonel Pothier, Piette, J. Sacaze, Cau-Durban, E. Cartailhac, etc.

Pour la comparaison avec les armes découvertes dans les sépultures de la Péninsule ibérique, voir :

MARQUIS DE CERRALBO : *Nécropoles ibériques* (C. R. de l'Institut d'Anthropologie, XIV^e Congrès, Genève, 1912).

HORACE SENDARS : *The weapons of Iberians* (publication de la Society of Antiquaries of London, 1912-13, vol. LXIV).

DÉCHELETTE : *Le Soliferreum* (R. E. A., oct.-déc. 1911).

VII. — LA RELIGION. — LES DIEUX INDIGÈNES

SCALIGER : *Ausonii Lectiones*, 1575.

GRUTER : *Inscriptiones Antiquae totius orbis Romani*, Amsterdam, 1907.

OÏHENART : *Notitia utriusque Vasconiae*, Paris, 1629.

LE BRET : *Lettres diverses*, 1642.

DUMÈGE : *Monuments religieux des Volces Tectosages*, Toulouse, 1814 (Dumège : *Mon. Rel.*).

EDW. BARRY : *Le dieu Leherenn d'Ardiège* (M. A. T., 1859, pp. 353-439), tiré aussi à part [*dieu Lcherenn*].

— *Inscriptions votives* (Estensan, Alan, Saint-Plancard), M. A. T., 1861, p. 445. Sur l'étymologie des noms de dieux locaux (*ibid.*, 1861).

— *Le dieu Hercules Andossus* (*ibid.*, 1862, 374-414).

DUMÈGE : *Archéologie pyrénéenne*, Toulouse, 1862.

E. MÉRIMÉE : *De Antiquis Aquarum Religionibus, praesertim in Gallia Meridionali* (thèse latine), Paris, 1880.

J. SACAZE : *Le Culte des pierres dans le pays de Luchon* (B. S. Anthr., 1877, pp. 164-69).

— *Les anciens dieux des Pyrénées*.

— *Nos anciens dieux* (Épigraphie pyrénéenne). Toulouse (recueil publié à l'occasion du XVI^e Congrès de l'A. F. A. S.), E. Privat, 1887, p. 1079.

— *Inscriptions antiques des Pyrénées*, Toulouse, Privat, 1892.

A. BERTRAND : *La Religion des Gaulois*, Paris, Leroux, 1897.

SEYMOUR DE RICCI : *Notes d'onomastique pyrénéenne* (voir plus haut).

J. TOUTAIN : *Les Cultes païens sous l'Empire Romain*, 1^{re} partie, t. III, fasc. II. — *Les Cultes de la Gaule Romaine*, 1920. [*Cultes païens, Cultes G. R.*].

Abbé MÉDAN et R. LIZOP : Divers articles parus de 1910 à 1930 dans la *Revue des Etudes anciennes*, la *Revue de Gascogne*, le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, *Revue de Comminges*.

Voir aussi, à propos des anciens cultes pyrénéens, les ouvrages généraux indiqués plus haut : C. I. L., XIII, 1 et XIII, iv. — Desjardins : *Géogr. hist. de la G. R.* (I). — C. Jullian : *H. G.* (I et VI).

VIII. — SOCIÉTÉ, FAMILLE, GOUVERNEMENT, INSTITUTIONS POLITIQUES, GUERRE

Voir Sources historiques et géographiques de l'Antiquité; ouvrages historiques généraux énumérés plus haut (III, § 1 et § v).

IX. — ÉTAT ÉCONOMIQUE, AGRICULTURE, ÉLEVAGE, EXPLOITATION DES MINES, INDUSTRIE, COMMERCE

Voir les renseignements contenus dans les sources de l'Antiquité; les ouvrages d'histoire générale de la Gaule ou d'histoire locale mentionnés plus haut; dans les ouvrages concernant les forêts, les mines, les routes pré-romaines déjà énumérés (I. B. et 5).— Voir aussi les quelques travaux spéciaux auxquels nous renverrons en traitant ces questions.

Abréviations et initiales désignant les périodiques les plus fréquemment cités dans la bibliographie et dans le texte :

A. F. B. — B. H. — Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux. —

Bulletin Hispanique.

An. G. — Annales de Géographie.

An. M. — Annales du Midi.

C. A. F. — Club Alpin Français.

A. F. A. S. — Association française pour l'avancement des Sciences.

B. S. N. Ant. — Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France.

B. S. A. M. — Bulletin de la Société Archéologique du Midi.

B. S. Ar. — Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts.

B. S. Fr. F. A. — Bulletin de la Société Française des Fouilles archéologiques.

B. S. H. N. T. — Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse.

B. S. R. — Bulletin de la Société Ramond.

C. R. A. — Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres.

Matér. — Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme.

M. A. T. — Mémoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

R. Anthr. — Revue d'Anthropologie.

R. A. — Revue Archéologique.

R. Cel. — Revue Celtique.

R. C. — Revue de Comminges.

R. Ep. — Revue épigraphique du Midi de la France.

- R. E. A.* — *Revue des Etudes Anciennes.*
R. G. — *Revue de Gascogne.*
R. I. E. B. — *Revue internationale des etudes basques et Revista Internacional de los Estudios vascos.*
R. P. — *Revue des Pyrénées.*
Sitzung. P. Ak. — *Sitzungsberichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften.*
U. H. A. S. O. — *Union historique et archéologique du Sud-Ouest.*
B. Arch. C. T. H. S. — *Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques.*
-

CHAPITRE PREMIER

Le Relief et le Sol.

§ 1. — Le Relief.

Le territoire qui a formé sous l'Empire Romain les deux cités des *Convenae* et des *Conсорanni* (Comminges et Couserans) comprend trois régions distinctes :

1° La partie du versant Nord des Pyrénées comprise entre la limite des bassins de l'Ariège et du Salat, à l'Est; et celle des bassins de la Neste d'Aure et de l'Adour, à l'Ouest;

2° Les plaines sous-pyrénéennes de la basse Neste et de la Garonne;

3° Le plateau de Lannemezan et les hautes terrasses striées de vallées divergentes qui le prolongent au Nord, jusque vers l'Isle-en-Dodon.

Dans la région montagneuse, nous avons à distinguer :

1° Une rangée de collines calcaires de faible altitude (5 à 600 m.) rempart avancé qui précède les chaînes proprement dites. Ce sont les petites Pyrénées de la Haute-Garonne, prolongement de celles de l'Ariège. Elles ne tardent pas à disparaître sur la rive gauche du fleuve, vers Aurignac;

2° Une zone de petites et de moyennes montagnes calcaires traversées de massifs granitiques extérieurs. En arrière d'un premier front de faibles hauteurs (6 à 800 m.), elles s'élèvent très vite jusqu'à 1.800 et 2.000 mètres (massifs du Couserans central, d'Arbas, de Cagire, de Gar, de la Barousse). C'est la région la plus riche en marbres;

3° Les hautes montagnes des chaînes centrales. Ce sont

de puissantes rangées schisteuses et granitiques : chaînes du haut Couserans, continuant celles de l'Ariège (2.830 m. au mont Vallier); chaînes du Haut-Aran et des monts Maudits plus élevées encore (3.404 m. au pic d'Aneto) se prolongeant au nord-ouest par les hauts massifs du Lys, d'Oô, de la haute vallée d'Aure, du Néouvielle (3.092). La ligne séparative des deux versants emprunte tour à tour ces rangées. Les passages sont d'accès difficile en raison de leur haute altitude et de la raideur des pentes. Cependant cette région possède les trois cols les plus accessibles des Pyrénées centrales entre le Puy-morens et le Somport : le Pla de Bérêt (1.889 m.) et le col de la Bonaïgue (2.072 m.) dans le haut val d'Aran; le col du Plan de Rioumajou (2.457 m.) dans la haute vallée d'Aure.

A part quelques courts sillons longitudinaux, le plus souvent situés dans leur partie supérieure, les vallées de cette région, comme toutes celles des Pyrénées centrales, sont transversales dans leur plus grande longueur; entaillant normalement ces chaînons successifs jusqu'à la plaine. Fortement modelées par les glaciers quaternaires, elles forment des séries de bassins séparés par des étranglements et d'assez brusques ruptures de pentes. Elles sont plus étroites, plus élevées, plus sombres que celles des Alpes; leur structure prédispose les populations à l'isolement. Celles-ci se sont établies sur les terres relativement fertiles des terrasses de boues glaciaires adossées aux pentes des montagnes; évitant le sol trop humide et facilement inondé du fond de la vallée. Les vallées du Comminges sont particulièrement favorisées au point de vue du développement de ces terrasses et de la fertilité de leurs bassins. Cultures et villages s'étalent sur le côté ensoleillé (la *Soulane*, l'*Adret* des vallées alpines) évitant le côté de l'ombre (la *Bach* ou l'*Ombrée*, l'*Ubac* dans les Alpes) en général abandonné aux forêts et aux pâturages.

Ces vallées constituent autant de petits pays :

I. — La vallée du Salat et celle de son affluent le Lez, qui conflue à Saint-Girons. L'ensemble de ces deux vallées et des petites vallées tributaires constitue avec le haut bassin de l'Arize, petit affluent de la Garonne, le pays de Couserans.

II. — La haute vallée de la Garonne, artère centrale du Comminges montagneux. Elle forme :

1° Dans sa partie supérieure : la belle conque du val d'Aran prolongée par le couloir de Saint-Béat au-dessous du défilé du Pont-du-Roi;

2° Dans sa partie inférieure : une série de bassins moins élevés, plus chauds, plus fertiles : bassins de Marignac, de Frontignan-Saléchan, de Loures - Saint - Bertrand - de - Comminges.

Plusieurs vallées tributaires dépendent de la Garonne pyrénéenne. Sur la rive gauche : la vallée de la Pique qui constitue avec celles de ses affluents (vallées du Lys, de Larboust et d'Oueil) le pays de Luchon. Sur la même rive mais plus bas : la vallée de l'Ourse ou Barousse qui débouche près de Loures. Elle s'ouvre dans une région boisée, au milieu de montagnes moyennes. Sur la rive droite, au cœur de la région calcaire, la vallée du Ger avec celle de son affluent le Job et l'ensemble confus des petits vallons qui en dépendent.

III. — Les vallées du bassin de la Haute-Neste; dernier affluent pyrénéen de gauche de la Garonne issu du puissant massif de Néouvielle : la vallée de la Neste d'Aure, branche principale de la rivière, forme un beau bassin fertile de Tramezaygues à Arreau. A cette dernière localité conflue la Neste de Louron, venue des massifs de Clarabide. Sa vallée est limitrophe du pays de Luchon. Au-dessous d'Arreau, la Neste s'échappe vers la plaine par l'étroit couloir de Sarrancolin.

Ces vallées communiquent entre elles par une série de cols secondaires : col du Port, entre la vallée de Vicdessos, tributaire de l'Ariège, et la vallée de Massat, tributaire du Salat; col de Portet-d'Aspet, conduisant du Couserans dans la vallée de la Garonne; col de Peyresourde, entre la vallée de Larboust et celle de Louron; col d'Aspin entre la vallée de la Neste d'Aure et celle de l'Adour.

Au pied des premiers escarpements calcaires de la montagne commingeoise, s'étalent les plaines sous-pyrénéennes de la Neste (de Labarthe-de-Neste à Montréjeau où cette rivière

conflue avec la Garonne) et de la Garonne (de Montréjeau à Boussens). Ces plaines forment un large sillon fertile et bien arrosé entre les premières hauteurs pyrénéennes et le rebord sud des plateaux auxquels s'appuient trois terrasses alluviales étagées. Succédant à la basse vallée de la Neste, la plaine de la Garonne, entre Montréjeau et Saint-Gaudens, se déploie comme un vaste amphithéâtre couvert de cultures variées. Un étranglement ferme ce bassin à l'est, entre un promontoire calcaire et une avancée du plateau au niveau de Saint-Gaudens. Au delà, la plaine s'élargit de nouveau, avec moins d'ampleur toutefois, jusqu'aux abords de la cluse Saint-Martory-Boussens. Ensuite, commencent les plaines plus sèches du pays toulousain.

Ces plaines de la basse Neste et de la Garonne constituent la région la plus favorable aux établissements humains; le centre vital du pays commingeois. Isolées à l'Ouest et au Nord-Est par le plateau de Lannemezan de la plaine de l'Adour, elles s'ouvrent au Nord-Ouest vers Toulouse.

Le plateau de Lannemezan et ses dépendances forment la troisième région du pays Commingeois. C'est un énorme « entassement de débris des Pyrénées, sculpté, modelé par les influences torrentielles et subaériennes; véritable fonction géographique de la chaîne ». Il est le plus vaste des grands cônes de déjections fluvio-glaciaires étalés au pied des Pyrénées par les grands torrents de la fin de l'époque tertiaire. Il se prolonge par une sorte de promontoire sur la rive gauche de la Neste, vient s'appuyer aux premières hauteurs pyrénéennes et sépare les plaines commingeoises de celles de Bigorre. Au Nord de Labarthe, le plateau s'étale et atteint une altitude de 688 mètres au point le plus élevé.

La vaste superficie d'argile rouge, sableuse et décalcifiée mêlée de cailloux roulés, qui forme ce vaste talus de débris, constitue un sol imperméable et humide dont la pauvreté offre un contraste saisissant avec la fertilité des plaines sous-pyrénéennes et des vallées inférieures de la montagne. Le climat rude et venteux aggrave encore ces conditions. Couvert aujourd'hui d'immenses landes de fougères et de bruyères, le plateau de Lannemezan était au moyen-âge et

probablement dans l'antiquité, occupé par des bois et de hautes brandes. Il constitue une limite pour la végétation et les populations.

Les eaux qui ruissellent sur ce talus aux pentes inclinées vers le Nord, ont constitué le curieux réseau des rivières de Gascogne, disposé en éventail et tout à fait indépendant de l'hydrologie pyrénéenne. Ces rivières : la Louge, la Save, la Gimone, l'Arrats, le Gers, les deux Baïses et leurs tributaires, naissent sur le haut du plateau à quelques kilomètres à peine les unes des autres. Seules la Louge, la Save et leurs affluents appartiennent dans leur cours supérieur au territoire du Comminges. Ce sont de maigres cours d'eaux, aux eaux troubles et boueuses, presque à sec à la fin de l'été, mais sujets à des crues violentes et dévastatrices lorsque les grandes pluies du printemps ruissellent sur les croupes déboisées du plateau. En divergeant du sommet de ce dernier, elles ne tardent pas à se creuser de profonds sillons dans le plateau tertiaire d'Armagnac dont le relief prolonge au nord celui du Lannemezan. C'est, dès lors, le paysage caractéristique du pays de Gascogne avec son morcellement infini; son alternance de vallées profondes et de coteaux aux croupes jaunâtres et monotones. La fertilité de ces petites vallées contraste avec la pauvreté du plateau. Aux terres argileuses et landes des coteaux tertiaires, le *terre-fort*, s'opposent les terres légères et caillouteuses des terrasses alluviales au bord des vallées; les *boulbènes* favorables à la vigne et à des cultures variées. La vallée de la Save, qui traverse à Lespugue, en formant des gorges profondes, un des prolongements calcaires des petites Pyrénées, constitue l'artère principale de la partie Sud-Est de cette région, la seule qui appartienne au Comminges. Elle ouvre une voie directe entre le Nord de ce dernier pays et les plaines toulousaines.

§ 2. — Les Richesses du sous-sol.

Le sous-sol du Comminges et du Couserans renferme dans la partie montagneuse des richesses minérales variées. Leur présence a contribué à attirer vers ces hautes régions les populations des plaines sous-jacentes. Le fer abonde dans le haut Couserans, principalement dans la région d'Aulus. On trouve des gisements très nombreux, mais plus pauvres, dans la haute chaîne commingeoise. Le minerai le plus répandu est le plomb argentifère. Ici encore la haute vallée d'Aulus possède les gisements les plus riches. On le trouve aussi au val d'Aran, dans le haut Comminges et le pays de Luchon. Des gisements de cuivre assez riches existent au Nord-Est du Couserans, aux Atiels, près de la Bastide-de-Sérrou, près d'Aulus, près de Saint-Girons, à Rivèrenert, etc.; dans le val d'Aran et le pays de Luchon.

Le Salat ainsi que l'Ariège roule des sables aurifères. L'orpaillage y a été pratiqué jusqu'à une époque voisine de la nôtre. L'or existe également dans les sables de plusieurs petits ruisseaux du bassin de l'Arize au Nord-Est du Couserans; on l'a signalé dans ceux de la Garonne supérieure et de la Neste. Des alluvions aurifères en place ont-elles été exploitées anciennement dans ces régions? Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question. La présence de ce minerai a été signalée récemment dans le haut val d'Aran.

De puissants gisements de sel et des sources salines existent dans les hauteurs du bas Salat; à Montsaunès, Salies-du-Salat, Camarade.

La principale richesse minérale du sol pyrénéen dans le Comminges réside dans les magnifiques marbres de la zone calcaire : marbres blancs statuariers de Saint-Béat, d'Arguénos, de Sost (en Barousse) qui rivalisent presque avec le Carrare; marbres noirs « *grand antique* » d'Aubert (en Couserans), marbres colorés de Cièrp, de Sarrancolin, de Campan, sans parler d'un très grand nombre de gisements moins célèbres. Le long du front calcaire de la chaîne abondent les belles pierres de construction, calcaires gris-bleu presque

marmoréens, de Gourdan, d'Ardiège, etc..., calcaire Nankin de la région de Roquefort dans les petites Pyrénées.

Les Pyrénées du Comminges sont très riches en eaux thermales. Chaque vallée possède plusieurs sources célèbres. Les eaux sulfureuses jaillissent principalement dans la haute chaîne. Le val d'Aran possède celles d'Artias et de Lez; la vallée de la Pique, l'ensemble si riche des sources de Bagnères-de-Luchon. D'autres sources, de même nature mais moins connues, existent sur plusieurs points des vallées de Louron et d'Aure, notamment à Cadéac.

Les sources carbonatées, calciques ou magnésiennes, abondent : dans le haut Couserans à Aulus; en Comminges à Labarthe-de-Rivière, Encausse, Ganties, Barbazan, Siradan et, à l'extrémité ouest du plateau de Barbazan, à Capvern. A l'Ouest du pays de Comminges, les sources de Bagnères-de-Bigorre jaillissent près du débouché de la vallée de Campan. Nous avons mentionné plus haut les sources salées de Montsaunès et Salies.

§ 3. — Le Climat.

Si le climat présente partout dans l'ensemble les mêmes caractères dominants, le relief engendre de nombreuses variétés. Cette région est comprise dans la zone du climat du Sud-Ouest de la France ou climat aquitanique. Mais elle est placée au Sud-Est de son domaine, et présente un caractère plus continental que celui des Pyrénées occidentales, tandis qu'il diffère profondément, d'autre part, du climat chaud et sec du versant sud de la chaîne.

Le vent dominant est celui d'Ouest et du Nord-Ouest, venant de l'Atlantique; mais bien que soufflant avec moins de fréquence et de violence que dans les plaines toulousaines. Le vent chaud et sec du Sud-Est ou vent d'autan se fait sentir dans les vallées commingeoises et couserannaises. Quelquefois un vent descendant très chaud, venant du sud, analogue au *foehn* de Suisse se fait sentir dans ces vallées et relève brusquement la température, même en hiver. Le régime des vents est, en somme, d'une grande variabilité.

L'écran formé par les hautes chaînes pyrénéennes dressées sur la trajectoire des vents dominants du Nord-Ouest, détermine d'abondantes condensations de la vapeur d'eau amenée par ces vents, et par conséquent une très forte pluviosité. Elle atteint son maximum vers les altitudes de 1.600 à 2.000 mètres où stationnent le plus souvent les « mers de nuages » accumulés par ces vents humides contre la muraille du versant nord de la chaîne. Une première zone de forte pluviosité correspond par conséquent à la ligne des premières hauteurs de la chaîne et aux régions situées à leur pied¹ (1.200 à 2.000 m.).

Franchissant cette première zone de relief, les vents pluvieux achèvent de condenser leur humidité sur le flanc nord des hautes chaînes centrales où le maximum est atteint entre 1.600 et 2.000 mètres. Les vallées situées au pied de ces massifs reçoivent encore des pluies considérables, quoique moindres que celles des hautes pentes².

Par contre une zone de plus faible pluviosité s'intercale dans les vallées de la zone moyenne, entre les hautes chaînes centrales et l'écran des premières rides montagneuses qui l'abritent, relativement, des vents atlantiques, tandis que des pluies plus abondantes tombent sur les plateaux de Lannemezan voisin des premières pentes. Le maximum des pluies a lieu au printemps (mai-juin). L'été est la saison la plus sèche; mais en raison des orages fréquents déterminés par l'action condensatrice du relief, il est encore beaucoup plus humide au pied des premiers reliefs pyrénéens que dans les plaines toulousaines. Par contre, les brouillards qui les couvrent parfois en hiver, n'atteignent pas les régions pyréné-

1. Tandis qu'à Toulouse, à 195^m d'altitude (Observatoire), la hauteur annuelle des pluies est de 660^{mm}; on observe : à Saint-Girons : 808^{mm}; à Izaut-de-l'Autel : 1^m094^{mm}; à Saint-Gaudens : 815^{mm}; à Montréjeau : 910^{mm}; à Lannemezan : 1^m240^{mm}.

2. Sur les hauts massifs : lac d'Espingo (1.875^m) : 1^m450^{mm}; Hôtellerie de Sencours (2.372^m) : 2^m300^{mm}; Sommet du Pic du Midi de Bigorre (2.872^m) : 1^m490^{mm}.

Dans les vallées : Aulus : 1^m552^{mm}; Fos : 965^{mm}; Luchon : 649^{mm}; Oô : 1^m033^{mm}.

néennes ou sous-pyrénéennes. La neige, encore peu fréquente dans les plaines ou les basses vallées, devient très abondante dans la haute montagne. Au-dessus de 2.000 mètres, les précipitations atmosphériques tombent en neige.

Le régime des températures est caractérisé par une grande instabilité. La moyenne annuelle est de $+10$ ou $+12$ dans les basses vallées et les plaines sous-pyrénéennes. Les hivers sont assez doux dans ces régions (moyenne du mois le plus froid : $+3,10$ à $+4$). Les minima de : -15 à -17 sont rares et ne se produisent que dans les hivers très rigoureux. Ils sont de peu de durée. Les printemps sont frais et variables avec des retours d'hiver qui se produisent parfois jusqu'en juin; en revanche, les automnes sont souvent beaux et longs. Bien que les nuits soient plus fraîches que dans le pays toulousain, les températures d'été sont encore assez élevées dans les plaines du Comminges (moyenne du mois le plus chaud $+20$ à Saint-Gaudens). Sous l'influence du vent d'Espagne elles peuvent s'élever, certains jours, à $+35$ et au-dessus.

Dans les vallées de la chaîne, avec l'altitude croissante et la durée d'insolation moindre, les températures hivernales et estivales sont plus basses, mais l'exposition engendre de nombreuses variétés locales. Les vallées abritées (vallée de la Garonne supérieure) sont plus chaudes que les vallées ouvertes au vent du Nord (vallée d'Aure). Nous avons déjà signalé le contraste qui existe dans une même vallée entre la *soulane* (versant opposé au soleil); et la *bach* ou *ombrée* (versant de l'ombre, humide et frais).

Le climat de cette région s'est-il sensiblement modifié depuis l'époque gallo-romaine? Il n'entre pas dans notre cadre de discuter cette question qui se pose pour tout notre territoire et pour toute l'Europe. Le climat de nos régions ne semble pas avoir changé dans son ensemble depuis les temps historiques, mais la destruction d'une grande partie des forêts semble avoir déterminé une plus grande instabilité dans le régime des pluies.

§ 4. — Le Régime des Eaux.

La région du Comminges et du Couserans comprend deux ensembles hydrographiques d'importance inégale : le bassin de la Garonne supérieure et de ses affluents (sauf le bassin de l'Ariège), et le système des vallées gasconnes qui draine la région du plateau de Lannemezan et des hautes terrasses qui s'y rattachent.

La Garonne prend sa source dans le haut val d'Aran. Elle s'y constitue par la jonction du maigre ruisseau descendu du plateau herbeux du Pla de Béret (1.872 m.) regardé comme sa « source officielle », avec les puissants torrents de Ruda, d'Aygamoch, du Rio Toran, et plus bas avec celui du Goueil de Jouéou. Elle entre dans le val de Saint-Béat au Pont du Roi, débouche dans la plaine à Montréjeau où elle reçoit la Neste, se dirige vers le Nord-Est pour entrer dans la plaine toulousaine au sortir du défilé de Boussens. Elle reçoit à gauche la Pique grossie de l'One, qui lui amène les eaux du pays de Luchon; l'Ourse ou torrent de la Barousse; enfin la Neste considérée parfois comme une deuxième source de la Garonne. La Neste est formée par la jonction à Arreau de la Neste de Louron venue des monts de Clarabide et de la Neste d'Aure venue du Néouvielle.

A gauche, la Garonne reçoit le Ger grossi du Job, et le Salat grossi du Lez, qui vient confluer au-dessus de Boussens après avoir drainé toute la région Couseranaise. Ces rivières ont, elles-mêmes, un grand nombre d'affluents et de sous-affluents.

Ces cours d'eaux pyrénéens sont alimentés par les neiges, les glaciers, les lacs de la haute chaîne et les pluies très abondantes que reçoit l'écran pyrénéen.

Les hauts massifs pyrénéens reçoivent, avons-nous dit, de très fortes quantités de neige qui persistent de novembre à juin sur les hautes pentes au-dessus de 1.500 mètres. La limite des neiges persistantes varie suivant l'exposition entre 2.500 et 2.800 mètres sur le versant Nord. Les glaciers pyrénéens actuels, très inférieurs en étendue à ceux des Alpes, ne sont

que des petits glaciers de pente ou de cirque, situés vers 3.000 mètres et au-dessus. La plupart des grands cours d'eau pyrénéens ont pour origine les eaux de fonte d'un glacier. Ceux de la région qui nous occupe sont alimentés par les glaciers du Néouvielle, de Clarabide, d'Oô, du Lys et les petits glaciers du val d'Aran. Les eaux du grand glacier des monts Maudits, tout proche, ne contribuent probablement pas à alimenter la Garonne³.

Les pluies considérables qui tombent sur « l'écran pyrénéen » et dont nous avons, plus haut, décrit le régime, jouent, avec la fonte des neiges, le rôle principal dans l'alimentation de ces cours d'eau.

Les petits lacs de cirque ou de hauts plateaux des hautes régions, remplissent une fonction régulatrice. La plupart des cours d'eaux des Pyrénées, à l'origine de leur cours, traversent un ou plusieurs lacs. Au bassin de la Garonne supérieure appartiennent trois des plus remarquables régions lacustres des Pyrénées : celle du Néouvielle, celle d'Oô, celle du val d'Aran. Cette dernière renferme les lacs les plus nombreux et les plus beaux de la chaîne. Le régime des cours d'eau dépend non seulement de leur alimentation, mais aussi de la perméabilité des terrains et des pentes.

La plus grande partie du bassin de la Garonne supérieure est formée de roches imperméables. Seule la bande calcaire de la zone latérale nord est perméable. Bien que neutralisée par la pente, l'influence régulatrice de cette zone calcaire n'est pas négligeable.

Le profil de la Garonne et de ses affluents pyrénéens présente des pentes très fortes dans leur cours supérieur. Nous avons caractérisé plus haut la structure des vallées de la chaîne, les dénivellations brusques de leur partie supérieure; leur disposition en paliers successifs, étagés en escaliers et séparés par de brusques ruptures de pentes. Par contre, dans

3. La question, très discutée, de savoir si les eaux qui jaillissent au Goueil-de-Jouéou et alimentent un des gros affluents de la Garonne supérieure, sont une résurgence des eaux du glacier des monts Maudits qui s'engouffrent au trou du Toro, n'est pas encore résolue.

la partie inférieure des vallées et en plaine, le profil s'adoucit rapidement. Les vastes forêts, qui tapissent encore par endroits et qui tapissaient partout dans l'antiquité les régions inférieures et moyennes de la montagne, constituaient elles aussi un élément régulateur; mais depuis le dix-septième siècle un déboisement inconsidéré a tendu à aggraver l'instabilité du régime des cours d'eau.

Il résulte de tout ceci que ce régime est nettement torrentiel mais avec quelques atténuations. Le débit moyen n'est pas très gros (48 hectolitres à la seconde pour la Garonne, à Valentine). L'hiver toute la montagne est glacée; c'est la période de l'étiage, des basses eaux. Une deuxième période de basses eaux se produit l'été ou plutôt à la fin de l'été. La fonte des neiges qui se prolonge jusqu'en juillet, celle des glaciers, les réserves des lacs, empêchent le niveau de tomber trop bas. La Garonne ne connaît pas les maigres excessifs de la Loire.

Le débit maximum se produit en juin, au moment où tombent, sous ce climat, les plus fortes pluies de l'année, coïncidant avec la fonte des neiges. De là des crues dévastatrices et d'une rapidité parfois foudroyante comme celle de la Garonne et de ses affluents en juin 1875 ou, dans des proportions moindres, celle des premiers jours de juillet 1897. Il suffit parfois d'un violent orage dans une haute vallée pour déterminer la crue subite d'un torrent ou même d'un couloir torrentiel à sec pendant l'été, et provoquer de véritables catastrophes.

Toutefois, la torrentialité est moins active et moins dévastatrice que dans les Alpes. Les lits des torrents sont plus anciennement fixés. Malgré le déboisement, la vigueur de la végétation forestière sous un climat humide contrarie l'activité torrentielle. En dehors des crues, les cours d'eau pyrénéens sont généralement des torrents au flot clair, peu chargé d'alluvions, dont le limpide azur contraste avec le flot trouble des torrents alpins. De là la beauté des eaux des Pyrénées célébrée par Michelet.

Après les premières grandes pluies de l'automne, se produit une nouvelle période de hautes eaux, beaucoup moins

accentuée que celle du printemps, avant les maigres de l'hiver.

Le groupe des cours d'eau du plateau de Lannemezan a un régime tout différent. Ces cours d'eau de Gascogne, Baïse, Arrats, Gers, Gimone, Save, Noue, Louge, etc..., prennent naissance à peu de distance les uns des autres sur la partie culminante du plateau de Lannemezan. Nous avons décrit plus haut la disposition et la structure de leurs vallées divergeant en éventail. Ce sont des cours d'eau de coteaux et de plaines alimentés surtout par les pluies et, éventuellement, par la fonte des neiges qui, à certains moments de l'hiver, tombent et séjournent sur le plateau. Leur pente est assez faible, et ils coulent sur un terrain détritique imperméable. Ces cours d'eau médiocres sont réduits, l'été, à un maigre filet d'eau qui se traîne entre des rives marneuses. Leur volume augmente au moment des pluies d'hiver qui ne sont pas absorbées par l'évaporation. Leurs plus hautes eaux et leurs crues ont lieu, comme celles des torrents pyrénéens, au moment où les grandes pluies du printemps s'abattent sur les hautes croupes nues du plateau. Le déboisement complet de ce dernier, depuis le moyen âge, a aggravé l'irrégularité de leur régime. Ces maigres cours d'eau peuvent rouler, en temps de crue, d'énormes masses d'eau et atteindre un niveau extraordinairement élevé.

Le régime des eaux de cette région a influé puissamment sur les établissements humains qui s'y sont constitués. Le cours de la Garonne et de ses affluents a tracé aux populations des voies de pénétration vers les hautes vallées. Les crues, qui dévastaient périodiquement le fond plat de ces dernières, ont obligé les établissements humains à s'établir à flanc de pente sur les terrasses glaciaires. L'homme n'a reconquis que peu à peu le sol marécageux du thalweg. Le ruissellement des eaux torrentielles a déterminé l'établissement de travaux pour retenir la terre végétale sur les pentes. L'abondance d'une eau saine et limpide favorisait l'irrigation, fournissait une boisson salubre, répandait partout la fertilité et la vie dans les belles plaines sous-pyrénéennes.

§ 5. — La Végétation et les Forêts.

Le climat océanique et humide favorise la végétation forestière. Cette végétation est celle du Sud-Ouest atlantique. Seuls quelques points d'exposition particulièrement favorable possèdent quelques îlots de végétation méditerranéenne ou demi-méditerranéenne, indiquant une transition vers la région orientale des Pyrénées.

La région sous-pyrénéenne est caractérisée par le bois de chêne rouvre. Le chêne tauzin, plus occidental, n'apparaît que vers les racines du plateau de Lannemezan. Le chêne vert n'apparaît que dans les petites Pyrénées.

Avec le chêne rouvre croissent l'orme, l'érable, le saule, l'alisier blanc, le frêne, peut-être plus répandu dans l'antiquité qu'aujourd'hui. Le hêtre, arbre par excellence de la zone sylvatique pyrénéenne, apparaît dans la zone sous-pyrénéenne dans les endroits ombragés et humides; il paraît avoir reculé depuis l'antiquité au profit du chêne.

Le châtaignier croît avec vigueur sur les bords des rivières gasconnes des plateaux, et sur les terrasses alluviales de la Neste inférieure et de la Garonne. Là où les bois ont été détruits et où le terrain est favorable aux cultures, croît une lande de bruyères, de fougères, d'ajoncs et de genêts. La lande couvre le plateau de Lannemezan, les hautes terrasses d'alluvions anciennes et les formations morainiques au débouché des vallées pyrénéennes. Sur les bords des eaux, aux endroits les plus humides du fond plat de la vallée, s'étendent des prairies d'une belle verdure, encadrées de haies de saules et de peupliers, qui donnent au paysage son caractère dominant. Les coteaux molassiques du miocène aquitain constituent d'excellentes terres à blé. Les terrasses alluviales inférieures, en bordure des vallées, sont formées de terres légères : les *Boulbènes* qui se prêtent à des cultures variées : céréales, maïs, légumes, prairies, vignobles.

Les étendues forestières étaient beaucoup plus vastes dans l'antiquité et au moyen âge qu'aujourd'hui. La forêt devait recouvrir la troisième terrasse alluviale et la deuxième pres-

que en entier. Il est vrai que, dans ces régions boisées, existaient de nombreuses clairières habitées et cultivées. Les petites Pyrénées devaient être entièrement boisées. Au Nord-Est du Comminges, les forêts actuelles de Fabas et de Mauboussin se reliaient, par un long rideau continu sur les hautes terrasses, aux forêts de Rieumes et de Bouconne qui s'étendent aujourd'hui, fort réduites, à l'Ouest du pays toulousain. Les terrasses au nord de la plaine de Rivière et de Montréjeau étaient également couvertes d'épaisses forêts de chênes. Le plateau de Lannemezan lui-même, d'après les documents médiévaux, était au moins en partie boisé; mais les bois devaient y être bas et clairsemés. Ce devait être une alternance de landes et de bois marécageux.

La région pyrénéenne est caractérisée par un magnifique développement de la végétation forestière dans la zone moyenne de la montagne qui constitue l'étage sylvatique par excellence, de 800 à 1.000 mètres, et même, par endroits, à 2.100 mètres. Malgré la guerre séculaire faite par l'homme à la forêt, les Pyrénées présentent des restes imposants de leur magnificence forestière. Cette vigueur de la végétation arborescente est due aux fortes pluies et à la fréquence des nuages amoncelés par les vents du Nord-Ouest sur la zone moyenne du versant septentrional.

Jusqu'à une altitude de 8 à 900 mètres, s'étend la zone du chêne rouvre prolongeant la zone aquitanique sous-pyrénéenne. Cet arbre, qui couvre toutes les hauteurs calcaires de la zone inférieure, a, depuis l'antiquité, gagné du terrain sur le hêtre « essence d'ombre ». Il s'élève parfois à la *soulane* jusqu'à 1.200 mètres. Le long des vallées, l'aspect du paysage aquitanique : prairies, haies de peuplier, etc..., se prolonge jusqu'au cœur de la chaîne. Dans toute cette zone le châtaignier accompagne souvent le hêtre. Les parties basses des vallées, les terrasses alluviales et morainiques sont le domaine des prairies et des cultures qui peuvent s'élever très haut à la *soulane*, sur les terrasses de boue glaciaire à flanc de montagne.

Certaines vallées ou sections de vallées, abritées des vents du Nord-Ouest et exposées au vent du Sud, possèdent des îlots

de végétation méditerranéenne, ou plutôt demi-méditerranéenne, où l'on voit, au flanc des montagnes calcaires, apparaître des chênes verts et certaines plantes caractéristiques (thyms, lavandes, etc...). C'est le cas de la vallée de la Garonne entre Marignac et Galié.

Au-dessus de la zone du chêne, se développe de 800 à 1.200 mètres, la zone forestière de la montagne pyrénéenne, l'étage sylvatique vraiment caractéristique du climat montagnard, l'étage du hêtre et du sapin, essences qui recherchent l'humidité, l'ombre et la fraîcheur. Le hêtre atteint un développement magnifique dans les Pyrénées centrales; c'est l'arbre pyrénéen par excellence. Les anciennes populations indigènes l'avaient divinisé.

Vers 1.050 ou 1.100 mètres, le sapin, qui réclame encore plus de fraîcheur que le hêtre, lui succède. Dans les clairières de cette zone, apparaissent de véritables landes de fougères, de bruyères communes, d'asphodèles, etc... Plus haut ce sont les rhododendrons, les genévriers, les gentianes, etc...

La limite supérieure des forêts se place vers 1.750 ou 1.800 mètres. Au-dessus, s'étend la zone des pâturages alpins ou zone alpine comprenant des plantes herbacées adaptées au rude climat des hautes régions. Cette zone est fréquentée pendant l'été par les troupeaux des vallées jusque vers 2.400 mètres; altitude au-dessus de laquelle quelques rares végétaux croissent seuls au voisinage des neiges et des glaciers.

La première région des grandes forêts pyrénéennes coïncide avec le premier alignement de hauteurs moyennes (1.500 à 2.000 m.), avec la première zone de forte pluviosité et de stationnement des nuages : elle correspond déjà à l'étage du hêtre et du sapin. Ce sont les forêts de Rivèrenert à l'est du Salat, de Lestelas, de Herran, de Fougaron dans le massif d'Arbas; de Cagire et de Gar, et, sur la rive gauche de la Garonne, la belle région forestière de la Barousse et de Nistos. Plus loin, à l'ouest du bassin d'Arreau, les magnifiques sapinières du col d'Aspin.

En arrière de ces premières montagnes boisées, la zone forestière de la chaîne centrale, en raison de l'altitude plus

grande, est plus développée en hauteur. Le haut Couserans possède de belles forêts; le hêtre y domine; mais la forêt couserannaise est plus clairsemée, a plus souffert du déboisement que la forêt du haut Comminges. La vallée supérieure de la Garonne et celle de la Pique, le pays d'Aran et le pays de Luchon, renferment les plus vastes espaces forestiers des Pyrénées centrales. Les pâturages y sont très étendus dans la zone alpine et dans les clairières de la zone sylvatique. Si les vallées latérales du val d'Aran sont peu boisées (sauf la vallée d'Artigue-Tellin), la vallée de Luchon, est la plus magnifiquement boisée des Pyrénées, avec les grands espaces forestiers de la vallée supérieure de la Pique et des montagnes qui entourent le bassin de Luchon. Dans l'antiquité, ce massif forestier devait être beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui.

La vallée d'Oueil, la vallée de Larboust, la vallée de Luron, très anciennement occupées par l'homme, sont très pauvres en forêts; mais possèdent de vastes étendues pastorales. La vallée d'Aurè, de l'Arbizon, aux contreforts de Néouvielle, est restée beaucoup mieux boisée et possède dans ses hautes régions de magnifiques pâturages alpins.

Ces richesses forestières et pastorales des Pyrénées ont contribué, à l'époque pré-romaine, à assurer la vie de populations très anciennement établies, dont l'existence reposait sur un équilibre de l'exploitation forestière et pastorale et de l'agriculture montagnarde.

A ces ressources, une faune abondante ajoutait celles de la chasse. Sans doute, les grands animaux des temps magdaléniens avaient disparu depuis des siècles; mais on trouvait encore en abondance l'isard ou chamois des Pyrénées; l'ibex ou bouquetin (aujourd'hui presque détruits). Dans les forêts des régions plus basses, le cerf et le chevreuil, presque disparus aujourd'hui; le sanglier qui pullulait ainsi que dans les régions boisées des plaines, le lièvre, etc...

De grands carnassiers, presque disparus de nos jours, étaient pour l'agriculteur et le berger des ennemis redoutables : ours des Pyrénées, loups très nombreux dans les bois de la zone inférieure. Les forêts de la montagne et de la zone inférieure abritaient de nombreux petits carnassiers : lynx,

chats sauvages, renards, martres, fouines, putois, hermines, genettes, etc...

Le gibier de plume était abondant et d'espèces variées : tétras ou coqs de bruyères, gélinottes, lagopèdes, dans la haute montagne; perdrix, cailles dans les régions plus basses. Il convient d'y ajouter de nombreux gibiers de passage : palombes et ramiers, outardes, vanneaux, oies et canards sauvages. Ce gibier avait de redoutables adversaires dans les grands et moyens rapaces (aigles, vautours, grands-ducs, buses, etc...) très nombreux dans la zone montagneuse.

CHAPITRE II

Le Substratum préhistorique.

§ 1. — Les temps paléolithiques.

Les régions sous-pyrénéennes et pyrénéennes du Comminges et du Couserans ont été très anciennement habitées par l'homme. Une série ininterrompue de monuments et de stations nous montre une occupation continue depuis l'aube de la Préhistoire jusqu'aux temps historiques.

Cette contrée est, parmi celles de la France méridionale et même de l'ensemble de notre pays, une des plus riches en vestiges de l'humanité primitive. La préhistoire de ces régions pourrait faire l'objet d'un très vaste travail d'ensemble. Nous ne pouvons l'entreprendre ici, mais l'exposé de ses résultats généraux nous servira à comprendre la constitution du substratum ethnique, dont la persistance si énergique explique la civilisation particulière de ces pays pyrénéens aux temps protohistoriques et gallo-romains.

Les plus anciennes traces de l'homme dans le Midi pyrénéen¹ correspondent à la période du quaternaire moyen; époque où le climat très humide s'était sensiblement refroidi depuis le quaternaire inférieur. Une faune adaptée à un climat plus froid (mammouth, rhinocéros à narines cloisonnées, antilopes saïgas, cerf des tourbières, élan, renne, ours des cavernes) apparaît dans nos pays, tandis que subsistent encore quelques espèces de climat plus chaud : félins, hyènes. Dans les alluvions des terrasses moyennes de la Garonne, qui se

1. Pour le tableau général de la Préhistoire Pyrénéenne, voir E. Cartailhac : *Le Préhistorique Pyrénéen* (*Mélanges Couture*. — Toulouse, Privat, 1903). — Synthèse remarquable qui conserve toute sa valeur. (A compléter seulement par les travaux plus récents.)

sont déposées à cette époque, on découvre les restes du plus ancien outillage humain qui ait existé dans nos régions : les « *coups de poing* » fabriqués avec des quartzites grossièrement taillées, les disques, les racloirs caractéristiques des périodes dites *chelléenne* et *acheuléenne*. Ces pierres ouvrées abondent dans les cailloutis des terrasses moyennes de la Garonne, dans les campagnes toulousaines de la rive gauche et au nord du Comminges vers Saint-Martory. Des disques et des racloirs de pierres appartenant plutôt à l'époque suivante : l'époque *moustérienne*, ont été trouvés avec des os d'animaux dans quelques cavernes du front calcaire des Pyrénées, près de la limite des fleuves de glace de la dernière extension glaciaire qui suivit cette période de froid humide : à la grotte de Gargas avec les os du grand ours des Cavernes, et à celle de l'Herm (Ariège).

Quelques ossements humains de la même époque, entre autres un maxillaire inférieur, ont été découverts dans la caverne ariégeoise de Malarnaud, près de Labastide-de-Sérou, dans celles d'Aubert près de Moulis, et de l'Estélas près de Saint-Girons.

D'après ces ossements, ces populations très primitives de chasseurs sauvages qui erraient alors dans les plaines de la Garonne, du bas Salat et de la basse Neste, appartenaient à la race à faciès presque bestial dite de *Néanderthal* qui n'a guère laissé de traces appréciables dans l'ethnographie de nos régions.

Après la fin de la dernière extension glaciaire et le retrait des grands glaciers pyrénéens, qui laissèrent de grands barrages morainiques au débouché des vallées, la région pyrénéenne et les plaines sous-jacentes furent soumises à un climat froid et sec qui devait se rapprocher du climat actuel de l'Asie centrale. Tandis que les plaines étaient couvertes de steppes, d'épaisses forêts avaient dû recouvrir les montagnes.

On voit prédominer peu à peu les grands herbivores caractéristiques des régions de steppes herbeuses : les chevaux sauvages, les grands bovidés, aurochs et bisons; il y a encore des rhinocéros et des éléphants : le rhinocéros à narines cloi-

sonnées et le mammouth. De grands carnassiers, des félins comme le lion des cavernes, des ours, des loups vivent de la chair des herbivores. L'ours des cavernes cède peu après la place à l'ours brun. Puis l'évolution de la faune atteste un nouveau refroidissement et un assèchement du climat. La végétation devient celle d'une steppe boréale froide et sèche. Alors les chevaux et les bovidés, les mammouths deviennent plus rares, les chamois, les bouquetins abondent. Parmi les ruminants les cervidés dominent; et parmi eux le renne, animal caractéristique de cette période.

A côté de lui on voit pulluler l'élan, le cerf commun ou *élaphe*. Avec les ruminants coexistent de nombreux rongeurs caractéristiques des pays froids. Le renard bleu, l'ours gris, le glouton abondent parmi les carnassiers. Les Pyrénées ont constitué une limite pour ce climat et cette faune. Le renne n'apparaît pas au sud de la chaîne.

A ces époques caractérisées par l'accroissement du froid et de la sécheresse, dans les cavernes qui s'ouvrent sur les pentes rocheuses et ensoleillées du front calcaire de la chaîne, à proximité des forêts et des grandes steppes giboyeuses, près des rivières où le poisson abondait, habitèrent des populations nouvelles parmi lesquelles se formèrent des civilisations plus avancées. Il faut voir en elles les ancêtres les plus lointains de nos populations pyrénéennes de l'époque historique; ceux qui ont formé le premier noyau de leur substratum ethnique.

Partout, des Pyrénées-Orientales aux monts Cantabres, les cavernes pyrénéennes ont livré les vestiges de leur outillage et de leur art. Ce sont encore des chasseurs nomades menant une vie analogue à celle des Australiens actuels, se déplaçant à la suite des grands troupeaux de rennes ou de bisons qui faisaient l'objet de leurs chasses. Leurs armes et leurs outils sont d'une facture infiniment plus perfectionnée que ceux de leurs prédécesseurs. Non seulement ils travaillent très finement le silex, mais ils abordent peu à peu le travail de l'ivoire et de l'os pour la fabrication d'aiguilles, de harpons, de pointes, de flèches, d'hameçons, de « bâtons de commandement ». Enfin l'art fait son apparition. Les sculptures sur ivoire, les gravures à la pointe sur os ou sur ivoire, les pein-

tures au noir de charbon ou à l'ocre sur les parois des cavernes, révèlent un sens artistique très aigu, un art relativement avancé. Nos Pyrénées constituent, avec les collines calcaires de la Dordogne, une des grandes régions classiques de cet art des cavernes.

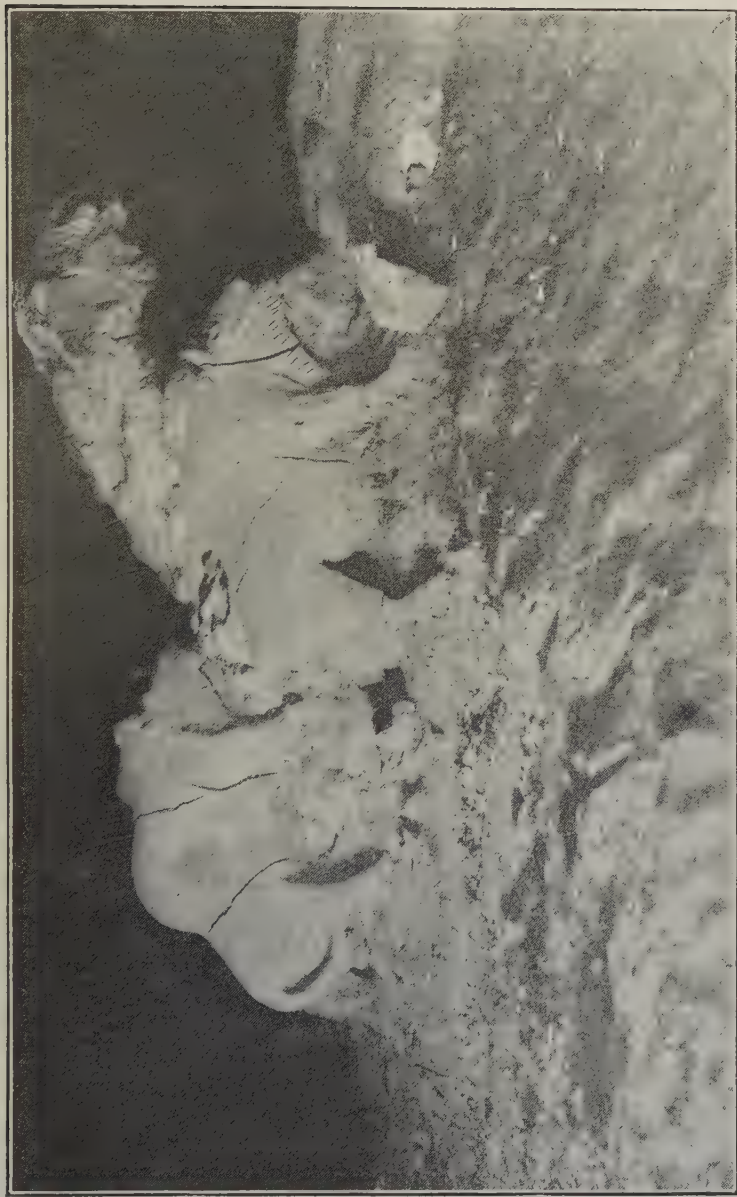
Les vestiges de la première de ces civilisations du paléolithique inférieur ont été découverts tout d'abord dans une caverne du Comminges, la grotte d'Aurignac. De là le nom de civilisation *Aurignacienne* qui lui a été donné. Elle est encore représentée dans la même région à la grotte de Gargas, aux grottes de Lespugue et à celles de Tarté dans la vallée du Salat.

Nous voyons apparaître alors les premiers essais de figures gravées ou de peinture sur les parois des cavernes. A cette période remontent les premières œuvres sculptées en ronde bosse sur ivoire de mammouth. Des fouilles récentes, opérées dans une des grottes de Lespugue, ont amené la découverte d'une statuette de femme en ivoire, analogue à celles qui ont été découvertes en France ou à l'étranger dans d'autres gisements de la même époque. D'après des ossements fournis par certains de ces gisements (notamment à la grotte des *Baoussé-Roussé* près de Menton) et le type physique révélé par certaines statuettes féminines, une race négroïde, la race dite de *Grimaldi*, rappelant certaines populations de l'Afrique du Sud, aurait existé partiellement dans la France méridionale et les régions voisines, à l'époque Aurignacienne. Des éléments de cette race semblent avoir cohabité dans nos pays avec la race dolichocéphale de grande taille, dite de *Cro-Magnon*, qui forme le fond principal de la population à cette époque, et s'est maintenue dans les Pyrénées à l'époque Magdalénienne. La race de Cro-Magnon paraît être venue du Sud, de l'Afrique septentrionale par l'Espagne.

Les bandes ou tribus de la race de Grimaldi qui ont laissé leurs traces dans nos cavernes Commingeoises devaient venir peut-être de très loin. Cette race n'a guère influé sur le fond des populations pyrénéennes actuelles².

2. D'après certains, le type craniologique des représentants les plus

PLANCHE I. — L'art de l'âge du renne dans le Comminges.



Les bisons d'argile de la caverne du Tuc d'Audoubert.

(Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*,
26 nov. 1912 au 17 juin 1913, Pl. V, p. 60).

La civilisation du quaternaire inférieur réalisa de nouveaux progrès à l'époque dite *Solutréenne*, où lances et flèches de silex sont sculptées avec beaucoup d'habileté et d'élégance. Mais cet étage n'est représenté dans la région Commingeoise que par quelques objets fournis par la station de Lespugue³.

L'époque suivante dite *magdalénienne* (l'âge du renne proprement dit), est celle où la civilisation des chasseurs de renne atteint à son apogée. La faune et la flore attestent une aggravation du régime de froid sec. Le renne prédomine, le mammoth, le rhinocéros, l'auroch deviennent plus rares. Les grands troupeaux de chevaux sauvages n'apparaissent plus que pendant l'été et émigrent l'hiver vers le Sud. La civilisation magdalénienne des Pyrénées⁴ s'étend des Pyrénées-Orientales à la Galice, englobant la région Cantabrique. M. Bosch-Gimpera donne à cette province du paléolithique supérieur, le nom de *Franco-cantabrique*⁵.

Cette civilisation, dont les plus puissants foyers sont les grottes de la Dordogne, du Quercy, des Pyrénées et des monts Cantabres, coïncide avec la plus grande expansion du renne dans ces régions. Au delà des Pyrénées, dans la péninsule ibérique où le renne ne se trouve pas, se développe à cette même époque une autre civilisation commune à l'Espagne et à l'Afrique du Nord : la civilisation dite *Capsienne*⁶. Les traces du matériel et de l'art des Magdaléniens abondent dans les nombreuses cavernes des premières hauteurs calcaires des Pyrénées. Pour ne parler que de la région qui nous occupe,

caractérisés de la race basque résulterait d'un métissage où serait entrée la race de Grimaldi.

3. Les découvertes de M. de Saint-Périer, dans la grotte de Lespugue, sont les premières qui ont révélé l'existence du solutréen dans cette région.

4. Sur cette civilisation dans les Pyrénées, voir les travaux de E. Cartailhac, Breuil, H. Bégouën, Piette, Régnauld, etc. (voir Bibliogr.). — Déchelette (*Manuel*), Goury : *Origine et Évolution de l'homme*, Paris, Picard, 1927.

5. Bosch-Gimpera : *La Civilisation de la Péninsule ibérique pendant le néolithique et l'énéolithique* (*L'Anthropologie*, 1925, pp. 408 et suiv.).

6. Le même, *loc. cit.*

elles ont été découvertes dans les grottes de Massat, d'Alliat, du Mas-d'Azil, de Montfort (près de Saint-Lizier), d'Enlène, du Tuc-d'Audoubert et des Trois-Frères (ces trois dernières à Montesquieu-Avantès); dans les montagnes moyennes et les petites Pyrénées du Couserans; dans celles d'Aurignac, de Marsoulas, de la Tourrasse, de Tarté, de Lespugue, dans les petites Pyrénées du Comminges; d'Arbas, de Ganties, de Montspan, de Gourdan, de Gargas, de Lortet, dans les premières montagnes calcaires de cette région; enfin, dans les abris sous roche de Saint-Mamet et du Mailh-de-Cricq, près de Bagnères-de-Luchon.

Les populations de cette époque ont donc fortement occupé toute la région calcaire du front montagneux de la chaîne et des avant-monts⁷. Elles ont commencé à remonter à la poursuite du gibier les vallées pyrénéennes débarrassées des glaciers, mais encombrées de lacs et de marécages, tandis que les pentes dominantes se couvraient de forêts inextricables. Les stations de Massat et de Bagnères-de-Luchon, en pleine zone montagneuse, le démontrent. Mais la zone principale de leur occupation restait celle des premières hauteurs de la chaîne.

Les grottes du Couserans et du Comminges ont fourni quelques-uns des monuments les plus remarquables de l'art des Magdaléniens; quelques-uns de ceux qui ont posé les plus intéressants problèmes, avec les objets d'os et d'ivoire gravés de Gourdan, de Lortet, de Lespugue; les peintures d'animaux (bisons, bouquetins, cervidés, chevaux, etc...) de la grotte de Marsoulas qui peuvent rivaliser avec celles de la grotte d'Altamira⁸; les bisons d'argile modelés avec une précision si étonnante de la caverne du Tuc-d'Audoubert⁹ (Montesquieu-Avantès), la singulière peinture de sorcier de

7. Vidal de la Blache : *Tableau de la géographie de la France*, p. 360.

8. Cartailhac et Breuil : *Les Cavernes ornées du Midi de la France et du Nord de l'Espagne* (R. C., A., XNI, 1906, p. 136).

9. H. Bégouën : *Les Statues d'argile de la caverne du Tuc d'Audoubert* (*L'Anthropologie*, 1912, p. 657). Voir Pl. I, fig. 1.

la grotte des Trois-Frères¹⁰, voisine de cette dernière, les ours et les félins sculptés sur l'argile de la profonde caverne de Montespan¹¹, sans parler d'innombrables gravures sur parois.

L'étude de ces sculptures et de ces peintures décorant des fonds de cavernes presque inaccessibles, a permis, par des comparaisons avec les coutumes de certaines peuplades sauvages d'aujourd'hui, de projeter quelques lueurs sur le mystère des croyances, des pratiques religieuses et magiques des Magdaléniens¹²; des rites étranges par lesquels ils croyaient assurer la capture du gibier convoité, ou favoriser sa reproduction.

Les races humaines des temps aurignaciens et magdaléniens, qui ont franchi les étapes de ce développement artistique étaient très supérieures aux Néanderthaloïdes des temps cheléens et acheuléens.

Leur développement cérébral était comparable à celui des populations modernes de l'Europe. Le fond ethnique des populations pyrénéennes à l'époque magdalénienne continue d'être constitué par la race dolichocéphale, dite : de *Cro-Magnon*, avec laquelle fusionnent d'autres éléments appartenant à des races dolichocéphales de taille plus petite, venues probablement du Nord : les races de *Chancelade* ou de *Laugerie basse*, qui dominent dans le centre de civilisation magdalénienne du Périgord. La découverte d'un squelette humain de la race de Cro-Magnon à Sordès (Landes)¹³, celle de quelques ossements dans la grotte de Gourdan¹⁴ ont confirmé la

10. Bégouën : *Nouvelles découvertes préhistoriques dans l'Ariège* (B. S. A. M., n° 44, 1914-15, p. 127).

11. H. Bégouën et Norbert Casteret : *La caverne de Montespan* (Haute-Garonne) (extrait de l'*Anthropologie*, nov.-déc. 1926). — Cazedessus : *Galerie préhistorique de Montespan* (R. C., 1923, 3^e trimestre).

12. H. Bégouën : *La Magie aux temps préhistoriques* (M. A. T., 12^e série, 11, 1924, p. 417). Les résultats de tous ces travaux sont très bien résumés dans G. Goury : *Origines et évolutions de l'homme*, pp. 343 et suiv.

13. M. Boule : *Les hommes fossiles*, pp. 283 et suiv. — Déchelette : *Manuel*, t. I, pp. 286, 6, 876).

14. Piette : *Les grottes du Gourdan pendant l'âge du renne* (Matér., 1875, pp. 272 et 755).

persistance de cette race dans les Pyrénées à l'époque magdalénienne.

§ 2. — Du Néolithique à l'Age du bronze.

Après la période de froid sec durant laquelle se développa cette civilisation, le climat de nos régions se modifia encore sous l'empire de causes mal connues. Les conditions climatiques se rapprochèrent de celles de la période actuelle. La température se radoucit; une grande humidité succéda à la sécheresse de la période précédente. Une abondante végétation forestière se développa.

Ces changements se traduisirent par le départ du renne qui émigra vers le Nord ainsi que d'autres espèces animales adaptées au même genre de climat. A cette faune de régions froides et de steppes, succède une faune d'animaux adaptés à la vie forestière, parmi laquelle on remarque de nombreux cervidés : élan, cerf wapiti, cerf commun, etc... Une nouvelle civilisation va remplacer celle des chasseurs de renne. L'art de tailler le silex et la pierre réalise de nouveaux progrès; c'est l'âge de la pierre polie qui commence.

Avec lui apparaît la civilisation agricole et sédentaire, la culture des céréales, le labourage, l'emploi des animaux domestiques, l'industrie pastorale; la fabrication des poteries. Les monuments mégalithiques élevés à cette époque supposent déjà une organisation sociale. Bientôt l'usage des métaux va apparaître, d'abord dans les parures, avant de servir à la fabrication des outils et des armes. Des relations commerciales lointaines s'établissent entre les groupes humains. Une ère nouvelle de la civilisation est commencée. Mais dans notre occident les arts figurés ont disparu avec celle des chasseurs de rennes. Ils subiront une longue éclipse qui durera jusqu'à l'expansion de l'art hellénique.

Y a-t-il eu, entre les deux civilisations, une rupture, un *hiatus*? La civilisation agricole des néolithiques, apportée par des invasions de peuples lointains, a-t-elle remplacé brusque-

ment et en bloc celle des chasseurs de rennes émigrés ou refoulés?

La nouvelle civilisation est-elle, au contraire, le terme d'une évolution opérée sur place? Peut-on saisir la transition entre la paléolithique inférieure et le néolithique? Des découvertes faites dans la région que nous étudions ont permis de répondre à cette question en écartant la thèse de l'*hiatus*.

Dans la grotte Couserannaise du Mas-d'Azil, des harpons de bois de cerf barbelés d'un type nouveau, découverts dans un étage supérieur au magdalénien où le renne n'apparaît plus, parmi les vestiges d'une faune se rapprochant de la faune actuelle, nous font saisir la transition entre les deux époques. D'énigmatiques galets colorés découverts dans la même grotte semblent un essai d'écriture pictographique. Cet étage de transition que l'on nomme *Azilien*¹⁵ se retrouve dans plusieurs grottes et gisements du Comminges et du Couserans, notamment à la Tourrasse, près de Saint-Martory, à la grotte des Harpons et à celle de Guerres, à Lespugue¹⁶; à la station de la Roque, à Montespain¹⁷, etc.

Les monuments de la civilisation néolithique et surtout de la civilisation énéolithique se rencontrent dans de très nombreuses stations sous-pyrénéennes et pyrénéennes du Comminges et du Couserans¹⁸.

Des abris sous roche et des grottes déjà fréquentées par les paléolithiques sont utilisés comme sépultures à cette époque : grottes de Montfort, du Mas-d'Azil; stations d'Ayer,

15. Piette : *La grotte du Mas-d'Azil*. — Régnault : *La grotte du Mas-d'Azil* (extrait du B. S. H. N. T.).

16. *Sur l'Azilien aux grottes de Lespugue*, voir : de Saint-Périer, ouvrages cités plus haut.

17. J. Cazedessus : *Magdalénien et Azilien à Montespain*. (*L'Anthropologie*, 1926.)

18. Synthèse de la question du néolithique et de l'énéolithique dans les Pyrénées, dans P. Bosch-Gimpera et J. de C. Serra-Rafols : *Etudes sur le néolithique et le paléolithique en France* (tirage à part de la *R. Anthr.*, juillet-septembre 1927).

de Bordes-sur-Lez, du Sarrat de Guilaire en Couserans, abris sous roches d'Aurignac, de la Tourrasse, grottes de Lespugue, de Marsoulas, de Malvezie, d'Arbas, de Saleich, de Gourdan (étage supérieur), de Saint-Pé-d'Ardet; gisements et abris sous roche de Montauban et de Saint-Mamet¹⁹, près de Bagnères-de-Luchon.

Des dolmens ont été relevés et plusieurs explorés en Couserans, dans les communes du Mas-d'Azil, de Bordes-sur-Arize, de Bordes-sur-Lez et aux environs de Castillon. Dans le Comminges, à Cérissols et à Camarade, aux limites du Couserans, et dans la basse vallée de la Neste, sur de nombreux points de la rive droite de cette rivière.

Une région voisine du Comminges et où la civilisation énéolithique est absolument la même : le pays de Bigorre, possède les dolmens ou allées couvertes sous tumuli de Marque-Dessus, de la lande de Bartrès²⁰ (la Haillade et Pouy-Mayou), du tumulus des *Deux-Menhirs*, de Taillan et de Pontacq, dans les landes d'Ossun, de Ger et de Pontacq. Dans ces contrées de nombreux tumuli, recouvrant sans doute des dolmens, n'ont pas encore été fouillés.

Des menhirs apparaissent sur de nombreux points, au val d'Aran, à Mitg-Aran, dans les landes de Bartrès et d'Ossun.

L'époque épipaléolithique ou azilienne, et les époques néolithiques et énéolithiques ont connu sans doute de nombreux mouvements de peuples. Les populations brachycéphales venues de l'Europe du Nord-Est ou de l'Asie se répandent vers l'Occident et refoulent les dolichocéphales du paléolithique supérieur, tandis que sur d'autres points ces derniers se maintiennent. Les nouveaux venus ont-ils complètement

19. Sur Saint-Mamet : J. Sacaze : *Histoire ancienne de Luchon*, p. 6, dans : *Études sur Luchon*, 1887. — Sur Montauban : R. Lizop : *Découvertes préhistoriques et gallo-romaines à Montauban-de-Luchon* (l'*U. H. A. S. O.*, VIII^e Congrès, Saint-Gaudens, 1924. *R. C.*, 4^e trimestre, 1927). — *Station et objets néolithiques découverts à Montauban-de-Luchon*. (Congrès des Sociétés Savantes, Poitiers, 1927.)

20. E. Piette : *Note sur les tumulus de Bartrès et d'Ossun* (*Mater.*, 1882, pp. 522 et suiv.). — Général Pothier : *Tumulus*, Paris, Champion, 1900.

évincé, supplanté les populations magdaléniennes dans la région pyrénéenne où elles étaient si fortement établies?

Cela semblerait *à priori* assez difficile à admettre. Les grands systèmes montagneux ont toujours servi de refuge et de forteresse aux vieilles races refoulées des plaines par des envahisseurs. Mais les travaux récents de M. Bosch Gimpera²¹ ont mis en lumière un fait d'une très haute importance pour l'histoire de la formation des populations historiques des Pyrénées centrales : les Pyrénées des deux versants, de la Catalogne à la région Cantabrique, ont eu, aux époques néolithique et énéolithique, une civilisation particulière différente de celles du reste de la Gaule et de l'Espagne. Cette civilisation est l'œuvre des anciennes populations du paléolithique récent, qui ont résisté et évolué sur place, qui ont maintenu leur personnalité ethnique en s'adaptant à des conditions nouvelles, imposées par le changement de climat et de faune; en empruntant à leurs voisins les procédés matériels nécessaires pour faire face à ces besoins nouveaux.

Ainsi, tandis que, dès l'épipaléolithique, des vagues de peuples déferlaient du Nord et du Sud autour du massif pyrénéen, les populations de ce dernier se maintenaient sur place, se laissant tout au plus pénétrer par quelques infiltrations du dehors²². Si ces peuples ont dû changer d'existence avec le changement de faune, et, par conséquent, de matériel, ils conservent à l'époque néolithique et énéolithique la même homogénéité dans leur civilisation pyrénéenne qu'à l'époque précédente.

Il y a plus. Cette civilisation pyrénéenne fut reléguée dans le Sud-Ouest de la France et la moitié occidentale des Pyrénées, à la période de transition ou période azilienne, par l'expansion de la civilisation capsienne d'Espagne vers la

21. Voir Bosch-Gimpera : travaux cités plus haut.

22. L'influence des populations capsienes d'Espagne, qui ont reflué vers le nord, après la fin de l'époque magdalénienne, en contournant les Pyrénées, a fait pénétrer parmi les populations de ces dernières la civilisation dite *azilienne*, simple prolongement de la civilisation capsienne (Goury : *Origine et évolution de l'homme*, 368).

France du Sud-Est et du Nord, qui submergea un instant les Pyrénées orientales²³. Mais elle reprit l'offensive après s'être renforcée d'emprunts faits aux civilisations voisines; reconquit les Pyrénées orientales, et s'étendit dans la France du Sud-Est et de l'Est. On y trouve du matériel pyrénéen jusqu'au bord du Rhin.

Cette civilisation pyrénéenne semble passer brusquement de la phase azilienne, protonéolithique ou asturienne; à la phase énéolithique²⁴.

Les Pyrénées n'ont fourni que très peu d'objets du néolithique proprement dit. Cette lacune s'explique, si l'on considère qu'après l'invasion ou la pénétration des populations néolithiques et de la civilisation nouvelle qu'elles apportaient dans les régions voisines des Pyrénées, les populations pyrénéennes primitives, isolées dans leurs vallées, menant une vie assez arriérée, se livrant à une existence purement pastorale qui avait succédé à leur vie nomade de chasseurs de rennes, ne se laissèrent pénétrer qu'assez tardivement par les civilisations nouvelles plus avancées qui les entouraient. Leur matériel de cette période n'a pas dû laisser de traces abondantes. Plus tard ces peuples ont adopté peu à peu la vie agricole qui s'est combinée chez eux avec l'industrie pastorale. Pour mieux résister, ils ont dû s'adapter aux besoins nouveaux et emprunter aux civilisations plus avancées des procédés et un matériel nouveaux. Ce moment coïncide avec celui où l'usage du métal commençait à apparaître.

A la grande civilisation néolithique occidentale qui s'étendait du Portugal à l'Armorique, ils empruntèrent les sépultures mégalithiques, dolmens, allées couvertes, etc... A la civilisation relativement avancée qui s'était formée dans le Sud-Est de l'Espagne et s'étendit ensuite dans toute l'Espagne méditerranéenne jusqu'à la Catalogne et dans la vallée de l'Ebre, civilisation importée par un peuple venu de l'Afrique

23-24. P. Bosch-Gimpera : *Préhist. de los Iberos*. (R. I. E. B., oct.-déc. 1925, pp. 432 et suiv.). — Voir (pl. II, fig. 1) reprod. : objet énéolith., pierre noire polie (amulette), déc. à Montauban-de-Luchon (fouilles Ballarin). — Voir R. Lizop : *Station et objets néolithiques découverts à Montauban-de-Luchon*. (B. Arch. C. T. H. S., p. 281).

du Nord²⁵, ils ont emprunté les vases caliciformes²⁶ que l'on a retrouvés dans les dolmens pyrénéens, la forme de leurs flèches ainsi que celle d'autres armes et outils en silex. Enfin, c'est grâce à ces *Almériens*, en contact avec le monde méditerranéen et les régions métallifères de l'Andalousie, qu'ils ont connu de bonne heure l'usage des métaux. De là, la précocité relative de l'époque énéolithique dans cette civilisation pyrénéenne, qui semble avoir presque brûlé une étape depuis l'azilien et le protonéolithique.

Cette énergique civilisation pyrénéenne dont les racines plongent dans le paléolithique, renforcée par les emprunts qu'elle a su s'assimiler en gardant son originalité, a eu deux foyers : celui des Pyrénées occidentales et du pays Basque, et celui de la Catalogne. Elle était maintenant assez forte pour faire sentir son influence au dehors.

M. Bosch-Gimpera²⁷ a tiré de ce grand fait de la persistance du peuple pyrénéen paléolithique pendant le néolithique et l'énéolithique et de la civilisation originale qu'il a su constituer pendant ces deux périodes, une explication très satisfaisante du problème basque que beaucoup d'autres avaient cru résoudre par la persistance dans un coin des Pyrénées occidentales de la race et de la langue ibériques, opinion qui rencontrait il est vrai, d'autre part, de très graves objections. Toutes ces difficultés sont résolues si l'on considère que la langue et le type basque peuvent bien être les survivances de la langue et en partie de la race de ces vieilles populations pyrénéennes. M. Bosch-Gimpera a établi définitivement la distinction entre les Basques ou plutôt leurs ancêtres, et les Ibères avec lesquels²⁸ on les a si longtemps confondus. Il a démontré par des arguments également très probants que les Ibères de l'époque historique, étaient les descen-

25. La civilisation dite d'Almería (voir L. Siret : *Questions de chronologie et d'ethnographie ibérique*. — P. Bosch-Gimpera : *Civilisation Pén. ibérique* (*Anthropologie*, 1925, p. 408). — *Préhist. de los Iberos* (*R. I. E. B.*, 1925, *loc. cit.*).

26. Voir aussi, au sujet de ces vases, L. Siret : *loc. cit.*, p. 218.

27-28. P. Bosch-Gimpera : *Préhist. de los Iberos*, etc..., *loc. cit.*

dants d'un peuple venu de l'Afrique du Nord et dont la civilisation à l'époque néolithique et énéolithique s'était développée dans le Sud-Est de l'Espagne, vers la région d'Almeria d'où elle a plus tard rayonné dans toute l'Espagne de l'Est et du Nord-Est.

Les Pyrénéens de la région vasco-cantabrique ont certainement subi très fortement l'influence de leurs voisins de la vallée de l'Ebre : les Almériens des temps énéolithiques, et plus tard de leurs descendants; les Ibères des temps historiques. Ils l'ont subi au point de vue de la civilisation et de la langue. Ces relations et ces influences expliquent que les ancêtres des Basques aient pu être identifiés avec les Ibères.

Nos populations pyrénéennes du centre : Couserans et Comminges, et aussi Bigorre et Béarn, bien que leur langue indigène n'ait pas résisté à la romanisation, n'en ont pas moins gardé leur individualité jusqu'aux temps historiques. Les survivances pyrénéennes ont même conservé, dans cette partie de la chaîne, une importance plus grande parce que là, des noyaux de population indigène ne furent pas effacés, dès avant le néolithique, comme dans les Pyrénées orientales par l'invasion des Capsiens, ainsi que le démontre la persistance d'une culture particulière à l'époque énéolithique. Certes elles ont subi, depuis, bien des influences extérieures et des mélanges. Les infiltrations des Ligures ou des peuples connus sous ce nom, et des Celtes du premier âge du fer, ont pu influencer plus ou moins sur ces populations et leur civilisation, mais en laissant intact le fond de l'élément indigène. Elles subiront aussi la domination et l'influence des Ibères qui ont exercé une action très grande sur leur personnalité historique, sans effacer non plus leur manière d'être. De là, la persistance chez ces peuples, jusqu'en pleine époque romaine, dans l'épigraphie et la toponymie, des vestiges d'une vieille langue indigène dont les caractères particuliers, différents de ceux des autres langues de la Gaule, ne peuvent s'expliquer entièrement par l'idiome ibérique. De là cette originalité de la civilisation pyrénéenne et aquitanique, remarquée par les écrivains de l'époque romaine.

Les époques néolithique et énéolithique furent celles où

ces vieilles populations, dont la ligne de densité maxima coïncidait aux temps paléolithiques avec le contact des Pyrénées et de la plaine, ont dû réellement coloniser l'intérieur des vallées pyrénéennes progressivement asséchées, où les chasseurs de rennes n'avaient fait que pousser leurs avant-gardes²⁹.

Evitant le fond marécageux des vallées, elles s'installèrent à flanc de pente sur les terrasses glaciaires à la *soulane*, ou sur les hauts plateaux herbeux qui forment les croupes de la montagne moyenne. Dès ces époques, commence l'installation de ces tribus dans le haut Couserans, la vallée d'Aran; les vallées du pays de Luchon, de Louron et d'Aure, où nous trouvons, sur de nombreux points, des stations de la civilisation de l'âge du bronze qui, toujours sous des influences venues du sud, succéda progressivement à l'énéolithique. Dès lors commence l'exploitation des ressources de la montagne pyrénéenne fondée sur une combinaison équilibrée de l'agriculture, de l'industrie pastorale et de l'exploitation forestière.

Cette colonisation s'opéra sans doute par nécessité économique, par suite de l'accroissement de la population en quête de ressources nouvelles; mais aussi, surtout à l'âge du bronze, sous la poussée de populations brachycéphales qui s'installèrent dans les plateaux sous-pyrénéens, et refoulèrent vers la montagne les dolichocéphales bruns pyrénéens.

L'étude des crânes et des ossements de l'époque énéolithique fournis par diverses stations de cette époque dans les Pyrénées, et aussi l'étude anthropologique des populations modernes, confirment par leurs résultats les conclusions de M. Bosch-Gimpera.

D'après une étude récente des crânes et des ossements trouvés dans des dépôts énéolithiques à la grotte de l'Ombriève³⁰ près d'Ussat (Ariège) à peu de distance à l'Est du Cou-

29. La conquête totale de l'intérieur de la chaîne a dû commencer avec les temps néolithiques. Elle coïncide avec l'installation du climat actuel et des formes de végétation qui l'accompagnent (Sorre : *Les Pyrénées*, p. 54).

30. Dr H. Valois : *Les ossements énéolithiques de l'Ombriève*. (*L'Anthro-*

serans, certains de ces crânes sont nettement dolichocéphales, appartenant à la race dolichocéphale néolithique dite : des *Baumes chaudes* (qui dérive de la race dolichocéphale paléolithique de Cro-Magnon).

Par contre, d'autres crânes sont brachycéphales ou mésaticéphales. La population énéolithique, dont des ossements ont été retrouvés à l'Ombrive, était donc métissée; l'infiltration brachycéphale était déjà sensible; mais l'élément dolichocéphale, le vieil élément pyrénéen paléolithique y dominait.

D'autre part, des crânes trouvés dans des tombes mégalithiques des Pyrénées occidentales, sont analogues à ceux des basques actuels, c'est-à-dire nettement mésaticéphales avec mélange de dolichocéphales purs. M. Bosch-Gimpera a pu s'appuyer sur cette constatation pour affirmer l'identité des Basques avec cette antique race qui s'est maintenue dans les Pyrénées.

Longtemps avant les travaux de M. Bosch-Gimpera, ceux de M. le Dr Collignon³¹ sur l'Anthropologie du Sud-Ouest de la France, à la suite d'observations faites sur les populations modernes au cours des conseils de révision, lui ont permis d'affirmer en se fondant sur la répartition actuelle des dolichocéphales et des brachycéphales, que tandis qu'ailleurs, dans les Alpes, le Jura, par exemple, les brachycéphales paraissent avoir été refoulés dans la montagne par les dolichocéphales, dans les Pyrénées, c'est le contraire qui a eu lieu.

À l'intérieur des vallées de la chaîne, se trouvent encore des dolichocéphales bruns se rattachant à la race méditerranéenne et se rapprochant de l'antique race de Cro-Magnon. Au contraire, des brachycéphales, d'un type plus méridional sans doute que dans le Massif Central ou la Bretagne, mais d'une brachycéphalie non moins accentuée, dominent dans

pologie, 1927, septembre, n^{os} 3, 4 et suivants). — Voir aussi, du même : *Les ossements probablement énéolithiques de Montmaurin* (*R. Anthr.*, 1924, p. 314).

31. Dr Collignon : *L'Anthropologie du Sud-Ouest de la France* (*Mém. de la Soc. d'Anthropologie* de Paris, t. I, 3^e série, IV^e fascicule).

le Gers, les plaines de la Haute-Garonne et surtout le plateau de Lannemezan.

C'est que, dans les Vosges, le Jura, les Alpes, les brachycéphales du néolithique, de l'âge du bronze et du premier âge du fer ont été refoulés dans la montagne par les dolichocéphales blonds venus du Nord ou de l'Est : Galates ou Belges. Dans les Pyrénées, les brachycéphales (que les dolichocéphales blonds n'ont plus tard qu'à peine entamés) ont refoulé plus anciennement dans la montagne les dolichocéphales bruns de la race de Cro-Magnon qui s'y sont maintenus en partie.

M. Collignon voyait, dans ces dolichocéphales bruns des Pyrénées actuelles, les descendants des Aquitains-Ibères. Nous y voyons plutôt ceux de la vieille race des Magdaléniens, le substratum des populations pyrénéennes historiques. Il est vrai que les descendants des envahisseurs ibères établis plus tard, en Aquitaine, en petit nombre, dolichocéphales bruns eux aussi, ont dû se mêler aux antiques Pyrénéens³². Il n'est guère possible de discerner leurs descendants aujourd'hui.

M. Collignon a fait ses observations d'après les Pyrénéens actuels. Mais, depuis le temps de la protohistoire, la descente des brachycéphales vers les frontières sud de la Gaule s'est poursuivie à travers les siècles. Nous pouvons penser que cet élément doit être plus nombreux aujourd'hui que dans l'antiquité, même historique.

Au moment où l'histoire va projeter ses premières lueurs sur les populations de la Gaule, nos Pyrénées centrales sont habitées par un noyau de populations très anciennes, remon-

32. Bien avant les travaux de M. Bosch-Gimpera, plusieurs auteurs ont très nettement vu la persistance dans les Pyrénées et le Nord de l'Espagne d'un élément très archaïque se rattachant directement aux dolichocéphales de la race de Cro-Magnon occupants de ces régions à l'époque magdalénienne, M. Vidal de la Blache, notamment : (*Histoire de France*, de E. Lavisse. — I. *Tableau de la Géographie de la France*, pp. 28 et suiv.). Leur erreur a été de confondre cette population, d'origine archaïque, avec les Ibères, envahisseurs, venus de régions plus méridionales, à une époque assez récente. Cette confusion est connexe à celle qui a été établie entre les Basques (où l'on voit, avec raison, les descendants de ces vieux Pyrénéens préhistoriques) et ces mêmes Ibères.

tant à la fin des temps paléolithiques, qui, en s'assimilant les progrès réalisés par leurs voisins et en conservant d'autre part leur physionomie propre, se sont constitué une civilisation très particulière, dont la personnalité s'est maintenue à l'époque historique, malgré les marées de peuples qui ont déferlé sur le môle pyrénéen. En voyant dans les *Conсорanni*, *Convenae*³³, *Garunni*, *Bigerriones* les descendants d'une race primitive *interno-pyrénéenne* antérieure aux Ibères et aux Celtes, l'historien local Castillon (d'Aspet) rencontra juste dans son hypothèse.

33. Castillon-d'Aspet : *Histoire des populations pyrénéennes du Comminges et du Couserans* (1842, Saint-Gaudens, pp. 6-7). Cette idée d'une race interno-pyrénéenne, est admise par M. Meillon : *Esquisse toponymique de la vallée de Causerets*, p. 28.

PLANCHE II.



Fig. 1. — Amulette de pierre polie (époque énéolithique), découverte à Montauban-de-Luchon (fouilles de M. Ballarin).



Cliché B Sapène.

Fig. 2. — Tombe à incinération (*cella*), de l'âge du fer (type halstattien), découverte à Saint-Bertrand de Comminges (Haute-Garonne).

CHAPITRE III

Les Peuples de l'Époque pré-romaine d'après les textes de l'Antiquité, leurs noms, leurs emplacements.

Les populations indigènes qui habitaient au moment de l'occupation romaine, les territoires qui ont formé depuis, les civitates des *Conсорanni* et des *Convenae*, faisaient partie des peuples de l'Aquitaine que César¹, Strabon, Pline, etc..., s'accordent pour nous montrer différents des autres peuples de la Gaule, par la langue, le type physique et les mœurs, et comme ayant des affinités avec les Ibères d'Espagne.

César assigne en gros comme limites à l'Aquitaine primitive, à ce qu'on a appelé l'Aquitaine ethnographique², la Garonne, les Pyrénées et l'Océan; mais, bien que la partie orientale des *Convenae* et les *Conсорanni* en entier aient été situés sur la rive droite de la Garonne, ces derniers peuples étaient des Aquitains³.

Pline l'ancien, qui indique les mêmes divisions ethniques de la Gaule que César, et assigne les mêmes limites à l'Aquitaine primitive, donne plus loin une liste des tribus Aquita-

1. César : *B.-G.*, 1-1.

2. Pour la distinguer de la grande Aquitaine politique, créée par Auguste, des Pyrénées à la Loire, en adjoignant à l'Aquitaine primitive une partie de la Celtique.

3. Ils furent rattachés politiquement à la Province romaine au début de la conquête jusqu'à Auguste; mais ce rattachement était arbitraire. Il avait été opéré parce que c'étaient, avant César, les seuls peuples Aquitains annexés par Rome, sur les confins du reste de la Provincia. Auguste les rendra à l'Aquitaine; de Marca (*H. de Béarn*, I, III, pp. 8, 9, 10) remarque, très justement, que César donne la Garonne comme limite entre la Celtique et l'Aquitaine et non entre l'Aquitaine et la Provincia. Il ne s'occupe pas du cours supérieur de la Garonne. Cette remarque a été reprise par Sacaze (*Insc. ant.*, p. 111).

niques après celle des peuples gaulois qu'Auguste leur avait adjoints. Cette liste comprend vingt-trois petits peuples. Parmi eux, Pline cite les *Conсорanni*. Plus loin, il est vrai, il attribue ces derniers à la Provincia en les nommant sous la forme légèrement altérée de *Consuaranni*⁴.

Cette double mention peut s'expliquer en considérant que ce peuple de race aquitanique a été un instant annexé à la Provincia au début de l'occupation romaine.

Strabon distingue, plus nettement encore que Pline, l'Aquitaine ethnographique, l'Aquitaine de César, de la vaste portion de la Celtique annexée par Auguste pour former sa grande province d'Aquitaine.

Il assigne aux Aquitains les mêmes limites que César dans l'ensemble; mais dans trois textes différents il indique les « Cévennes » (*Kemmenon*) comme limite orientale de l'Aquitaine, la séparant des Volques Tectosages⁵. Il ne peut s'agir

4. Pline : *H. Nat.*, IV, 108.

« *In ora Sordonum, intusque Consuarannorum* ». Pline : *H. Nat.*, 3, IV. « Cette phrase, fait observer Sacaze, accorde une trop grande importance « au territoire occupé par les *Conсорanni*. Le pays intermédiaire entre les « *Sordones* (Roussillon) et celui des *Conсорanni*, c'est-à-dire la Cerdagne « et le haut comté de Foix, appartient aux *Cerretani* et aussi probable- « ment à quelques autres peuples dont nous ignorons la situation et le « nom géographique : peut-être les *Tarusconenses*, mentionnés par Pline « dans son énumération des peuples de la Narbonnaise et dont le nom « géographique s'est conservé dans celui de Tarascon-sur-Ariège. » (Sacaze : *Insc. ant.*, p. 110.)

5. « Ἀκουιτανούς μὲν οὖν καὶ Κέλτας ἔλεγον, τοὺς πρὸς τῇ Πυρρήνῃ διωρισμένους τῷ « Κεμμένῳ ὄρει » (Strabon : *Géogr.*, IV, 1, p. 240, 13) « Ἀκουιτανούς μὲν τοίνυν, « ἔλεγον τοὺς τὰ βόρεια τῆς Πυρρήνης μέρη κατέχοντας καὶ τοῦ Κεμμένου μέχρι πρὸς τὸν « ὠκεανὸν τὰ ἐνθὺς Ἰατρούνα πωταμοῦ. » *Ibid.*, IV, 1, p. 240, 27. — *Ibid.*, IV, 1, t. XXV, 6. — Voir aussi, *ibid.*, IV, 2, 25. Il faut rapprocher de ces textes de Strabon, un passage du célèbre éloge de Toulouse par Ausone, où le nom des *Cebennae* est pris dans le même sens.

« *Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam*

« *Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens,*

« *Perque latus pulcro praelabitur amne Garumna*

« *Innumeris cultam populi confinia propter*

« *Ninguida Pyrenes, et pinea Cebennarum,*

« *Inter Aquitanas gentes et nomen Iberum.* »

(Ausone : *Ordo urbium nobilium*, XVIII.)

Il est certain que les *Cebennae*, dont il est question ici, sur les limites

ici des Cévennes proprement dites ni de la Montagne noire. On ne peut vraiment pas prêter à Strabon l'erreur énorme qui en résulterait dans cette localisation des peuples Aquitains. Les Volques Tectosages habitaient justement entre les Cévennes et la Garonne. Comment cette chaîne aurait-elle pu les séparer des Aquitains?

En réalité, les anciens étendaient ce nom de *Kemmenon* à toutes les montagnes de la Provincia autres que les Alpes et les hautes chaînes pyrénéennes. Il s'appliquait aussi bien aux Corbières, aux petites Pyrénées, aux contreforts latéraux de la haute chaîne entre l'Aude, l'Ariège et le Salat.

Le nom de *Kemmenon* ne peut désigner ici que les hauts contreforts qui séparent le bassin du Salat, domaine des *Conсорanni* Aquitains de la vallée de l'Ariège, entre le Pic de Bentefarine et les collines du pays de Sérou, ou bien les petites Pyrénées de la région de Boussens et du Plantaurel. Ces chaînons calcaires ne séparent-ils pas le Couserans — pays des *Conсорanni* — du Volvestre et de la région de Pamiers qui faisaient partie du pays des Volques Tectosages?

Ce texte de Strabon implique donc que les *Conсорanni* situés sur la rive droite de la Garonne supérieure, faisaient partie des peuples Aquitains. Cette interprétation du texte de Strabon concorde avec ce que dit Ptolémée dans sa Géographie, au sujet des limites de l'Aquitaine. D'après lui,

de l'Aquitaine et de l'Ibérie, ne peuvent pas être la Montagne noire, située à l'est de Toulouse, en pleine Provincia. Ces *Cebennae*, placées aux confins de l'Aquitaine et du pays des Ibères et nommées en même temps que les Pyrénées, ne peuvent être qu'un contrefort de ces dernières : petites Pyrénées ou massifs secondaires du Couserans (comme le *Kemmenon* de Strabon). En plaçant les Pyrénées *inter Aquitanas gentes et nomen Iberum*, Ausone distingue les massifs secondaires couverts de pins et de sapins (*pineae Cebennarum*) de la haute barrière neigeuse des chaînes centrales (*ninguida confinia Pyrenes*). Ce serait, à notre avis, reculer trop loin vers l'Est la limite des Aquitains que de voir, avec le général Creuly (*R. A.*, nouvelle série, XIX, 1869, pp. 92 et 39), dans le *Κεμμένον* assigné, par Strabon, comme limite aux Aquitains, les Corbières de l'Aude. Sans doute, ces régions étaient peuplées avant l'invasion des Volques Tectosages par une population analogue aux Aquitains, mais, à la veille de la conquête romaine, on ne peut comprendre dans l'Aquitaine ce pays fortement celtisé.

l'Aquitaine (il s'agit de la grande province d'Aquitaine au II^e siècle) est limitée à l'Est par une partie de la province lyonnaise en remontant le fleuve de la Loire jusqu'à sa source et par une partie de la Narbonnaise jusqu'à sa limite dans les Pyrénées par 19' de longitude et 45'10 de latitude⁶. Ptolémée place donc la limite Sud-Est de l'Aquitaine et de la Narbonnaise dans les Pyrénées, et non le long du cours de la Garonne supérieure, ce qui concorde bien avec le rattachement des *Conсорanni* à l'Aquitaine et confirme les textes de Strabon et de Pline. En faisant la part de l'erreur que renferment les coordonnées géographiques de Ptolémée, M. J. Sacaze⁷ place cette limite de l'Aquitaine et de la Narbonnaise du côté des Pyrénées, au chaînon qui s'avance vers le nord du pic de Bentefarine au pic de Fonfrède. C'était là la limite Est de l'ancien diocèse de Couserans.

Les tribus aquitaines étaient nombreuses et n'occupaient chacune qu'un territoire peu étendu. La Gascogne a toujours été le pays du particularisme auquel la prédestine la structure si morcelée de son relief. Strabon nous dit que les Aquitains formaient une vingtaine de petits peuples obscurs⁸. César donne une liste de onze peuples aquitains, liste forcément incomplète puisqu'elle ne comprend que ceux de ces peuples qui firent leur soumission et envoyèrent des otages après leur défaite par Crassus⁹.

Les historiens et les géographes anciens que nous avons

6. Ptolémée : *Géogr.*, II, VII.

7. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 110 (a). Bien qu'en précisant moins que J. Sacaze, P. de Marca avait bien vu, dès le XVII^e siècle, que le texte de Ptolémée impliquait l'adjonction des *Conсорanni* au domaine des Aquitains. *La Notitia provinciarum et civitatum Galliae* à la fin du IV^e siècle (édit. *Monumenta Germaniae, Auctores antiquissimi*, IX, 605-608) nomme les *Conсорanni* parmi les douze cités de la *Novempopulanie*. Ils sont implicitement compris parmi les neuf peuples de la liste de Vérone, contemporains de Dioclétien.

8. « Ἔστι δὲ ἑθνη τῶν Ἀκουιτανῶν πλείω μὲν τῶν εἰκοσι, μικρὰ δὲ καὶ ἄδοξα τὰ πολλὰ » (Strabon : *Géogr.*, 14, 2, p. 258, 25).

9. César nous avertit que d'autres tribus, se fiant à l'hiver, pour retarder les opérations, ne se soumirent pas « *id facere neglexerunt* ». *B.-G.* III, 27.

déjà cités, sont tous d'accord pour distinguer entièrement les Aquitains des autres peuples gaulois, et pour signaler de profondes affinités entre eux et leurs voisins, les Ibères d'Espagne.

César, dès les premières lignes du *Bellum Gallicum*, après avoir divisé la Gaule en trois grands peuples : les Belges, les Aquitains, les Celtes, remarque qu'ils diffèrent entre eux par la langue, les institutions et les lois¹⁰.

Strabon est plus explicite encore. Au début du livre IV de sa Géographie il reproduit la division désormais classique de la Gaule donnée par César, et il la justifie en constatant que les Aquitains diffèrent complètement des autres peuples de la Gaule, non seulement par la langue, mais par la conformation physique et ressemblent aux Ibères plus qu'aux Gaulois.

Plus loin, le même géographe décrivant plus spécialement le pays des Aquitains insiste de nouveau sur ces différences linguistiques et physiques, ainsi que sur la ressemblance des Aquitains et les Ibères¹¹. Remarquons que ces textes impliquent une ressemblance de la langue des Aquitains avec celle des Ibères.

Il ressort donc de ces appréciations de César et de Strabon :

- 1° Que ces populations différaient des Gaulois de la Celtique;
- 2° Qu'elles avaient, au point de vue physique et à celui de la langue, des affinités profondes avec les Ibères et d'une manière générale avec les populations d'outre-Pyrénées.

Ces renseignements sont confirmés par l'épigraphie gallo-romaine très abondante de la région des Pyrénées Centrales qui nous montre des noms de personnes et de divinités locales conservés à l'époque romaine, très différents en majorité de

10. César : *B.-G.*, 1-1; d'après César. — Pomponius Méla : *Chorographia*, III, 2. — Ammien Marcellin : *Rer. Gest.*, XV, 11, 1, 2.

11. « Τοὺς μὲν Ἀκουιτανούς τελέως ἑτερολογούμενους, οὐ τῇ γλώττῃ μόνον ἀλλὰ καὶ τοῖς σώμασι ἐμπερεῖς Ἰβηροὶ μάλλον ἢ Γαλάταις (Strabon : *Géogr.*, IV, 1, p. 240, 5-10.)
« Οἱ Ἀκουιτανοὶ διαφέρουσι τοῦ Γαλατικοῦ φύλου κατὰ τε τὰς τῶν σωματῶν κατασκευὰς, καὶ κατὰ τὴν γλῶτταν, εἰκόσι δὲ μάλλον Ἰβηροῖ. » (Strabon : *ibid.*, IV, 2, p. 258. « 20 et 25).

ceux du reste de la Gaule, et révélant l'existence d'une langue distincte; et par la toponymie qui présente des analogies indiscutables avec celle de l'Espagne antique.

Ajoutons que les limites des dialectes gascons actuels, très différenciés par des caractères spéciaux, extrêmement nets, des autres dialectes de langue d'Oc, correspondent absolument à celles que les auteurs de l'antiquité assignent aux anciens Aquitains. Elles englobent même le Couserans, le pays des anciens *Conсорanni*, qui, bien que sur la rive droite de la Garonne, faisait partie du domaine des Aquitains. Cette limite ne correspond-elle pas à une action réflexe de vieux caractères linguistiques communs à tous les Aquitains sur la déformation du latin populaire dans cette région?

Enfin divers épisodes de l'histoire de ces peuples nous montrent qu'ils étaient plus solidaires au point de vue politique et militaire de leurs voisins du nord de l'Espagne¹² que des tribus celtiques de la Gaule.

A l'époque où écrivait César, les territoires des *Conсорanni* et des *Convenae* étaient déjà annexés par Rome, tandis que le reste de l'Aquitaine ne le fut qu'après l'expédition de Crassus. Ils étaient, à cette époque, rattachés à la Provincia Romana. *Conсорanni* et *Convenae*, étaient eux-mêmes constitués par deux groupements ou confédérations de petites tribus montagnardes ou sous-pyrénéennes dont les noms, pour la plupart, ne nous sont pas parvenus.

Les *Conсорanni*¹³, dont le nom a survécu dans celui du

12. Lors de la révolte de Sertorius, ils s'unissent aux Ibères d'Espagne contre les généraux romains et infligent des défaites sanglantes à deux armées romaines en Aquitaine. Pendant les guerres de César en Gaule, ils se tiennent à l'écart des mouvements qui soulèvent les tribus celtiques ou belges et organisent leur résistance à part. Pendant leur lutte contre Crassus, lieutenant du proconsul, ils demandent et reçoivent de nombreux renforts des tribus mal soumises de l'Espagne du Nord-Ouest. Ces dernières leur envoient des chefs éprouvés qui avaient combattu contre Sertorius (César : *B.-G.*, III, 23).

Les derniers soulèvements de l'Aquitaine, au temps du deuxième triumvirat, coïncideront avec les mouvements insurrectionnels des *Cantabres*.

13. Les *Conсорanni* sont nommés pour la première fois par Pline l'ancien, *H. Nat.*, IV, xix (éd. Jahn).

diocèse médiéval et du pays de Couserans (arrondissement actuel de Saint-Girons)¹⁴, occupaient le bassin du Salat et de ses affluents. Peut-être ce nom désignait-il une confédération de tribus montagnardes antérieures à la domination romaine. Peut-être, plus probablement même, a-t-il été appliqué comme celui des *Convenae*, à un groupement de ce genre organisé ou réorganisé après l'occupation par les autorités romaines. Dans tous les cas, le nom de *Conсорanni*¹⁵ semble indiquer, groupement, association.

César ne les nomme pas, parce qu'ils étaient déjà annexés et ne bougèrent pas dans la lutte des Aquitains indépendants contre Crassus. Pline l'ancien, nous l'avons vu, les nomme deux fois : parmi les peuples aquitains et parmi les peuples de la Narbonnaise. Nous avons vu, plus haut, les raisons de cette double mention : la seule avant celles des documents officiels du bas Empire.

Ni Strabon, ni Ptolémée ne les mentionnent, mais nous avons vu que les limites qu'ils donnent à l'Aquitaine au sud-est du côté des Pyrénées coïncident avec les limites orientales de ce peuple, vraisemblablement les mêmes que celles de la *civitas Consorannorum* au bas Empire et du diocèse médiéval de Saint-Lizier de Couserans¹⁶.

14. Voir plus haut l'emplacement et les limites des *Conсорanni*.

15. Ce mot est évidemment indo-européen et se rattache peut-être à une origine italo-celte. Peut-être est-il d'une origine latine (d'une latinité populaire) et doit-on le rapprocher, comme formation, de *Consortes*. Dans tous les cas, il a pour racine la proposition latine *cum* ou un mot indigène de même sens et analogue.

16. Vu le peu de renseignements que nous avons sur les peuples anciens de la vallée de l'Ariège, certains auteurs, comme P. de Marca (*H. de Béarn*. V. xv, p. 20), ont cru pouvoir étendre plus loin, vers l'Est, le domaine des *Conсорanni* primitifs, et leur attribuer toute la vallée de l'Ariège (l'ancien comté de Foix). Nous ne pouvons admettre cette opinion reprise par quelques auteurs modernes. Les limites traditionnelles, et d'ailleurs naturelles, du pays de Couserans correspondent trop bien à une frontière, pour les climats, les dialectes locaux, les types de populations, pour ne pas correspondre à une très ancienne frontière de peuples. Du reste, nous savons qu'une peuplade antique, les *Tarusconenses*, dont le nom est resté dans celui de Tarascon-sur-Ariège, habitait la vallée de l'Ariège immédiatement à l'Est des *Conсорanni* (voir J. Sacaze :

Les Consoranni étaient donc un agrégat, une confédération de tribus occupant les différentes vallées du pays de Couserans : Salat, Lez, Alet, Arac, Garbet, Bethmale, Ballongue. Peut-être les *Sallates* ou *Salatis* des *Notes Tironiennes*¹⁷, étaient-ils une de ces tribus : celle qui aurait habité la vallée du Salat et auraient tiré son nom de celui de la rivière?

M. C. Jullian¹⁸ serait disposé à voir dans les *Cambolectri Agesinnates*, mentionnés par Pline au nombre des peuples aquitains, une tribu de l'ancien Couserans. Le nom du pays de Sérou (haute vallée de l'Ariège) semble dériver, à notre avis, de celui d'une peuplade indigène. Ce nom aurait pu être *Seroni* ou *Serones*¹⁹ qui aurait donné Sérou dans le dialecte roman de la région. Le nom du petit pays d'Avantès (Montesquieu-Avantès, Audinac, etc.) à l'Est de la vallée du bas Salat, au niveau de Saint-Lizier; pourrait bien dériver aussi d'un nom de peuplade primitive.

Le nom des *Convenae* (de *Cum-venire*, gens rassemblés de toute part) est un nom purement latin donné lors de l'organisation de cette *civitas* par Pompée en 72²⁰ avant Jésus-Christ, et de l'établissement sur son territoire de colons appartenant aux débris des bandes espagnoles et pyrénéennes qui avaient combattu pour Sertorius. Ce nom qui convenait à ces derniers, fut étendu à tout le territoire qui fut groupé administrativement autour de l'oppidum de *Lugdunum* dans lequel, et près duquel, Pompée les avait établis. Mais le cadre politique de cette nouvelle *civitas* fut certainement formé par une confédération locale antérieure de petites peuplades établies dans le bassin de la Garonne supérieure.

Insc. ant., pp. 111-112), sur les *Tarusconenses* (Pline, III, IV). — Voir d'Anville : *Notice*, p. 634. — Walckenaër : *Géogr. anc. G.*, t. II, p. 174. — Longnon : *Atlas H.*, carte 2 et texte explic., p. 31.

17. Zangemeister : *Notes Tironiennes*, p. 10.

18. C. Jullian : *H. G.*, II, pp. 455 à 460.

19. Ce nom serait à rapprocher de ces noms donnés par certaines inscriptions des Pyrénées : *Seranus* et *Serio*.

20. Hier. : *Contr. Vigilant.* (Migne : *Patr. lat.*, XXIII, col. 342, § 4. Pour les *Garunni* : César : *B.-G.*, 27, 1.)

Le nom primitif de cette petite confédération locale ne peut être que celui des *Garunni* mentionné par César dans son énumération des peuples aquitains. Ce nom, qui semble plutôt une désignation géographique qu'un vocable ethnique, semble bien se rapporter à un peuple ou à un groupe de peuplades établi sur les rives de la Garonne.

A part Sanson (d'Abbeville) géographe du roi²¹, qui avait, sans aucune preuve sérieuse, identifié les *Garunni* avec la nation celtique des *Bituriges Vivisci* établis dans le Bordelais, sur les rives de la Garonne inférieure et de la Gironde, tous les géographes et historiens des XVIII^e et XIX^e siècles qui ont abordé la question : Adrien de Valois²², l'abbé d'Expilly²³, d'Anville²⁴, Dumège²⁵, Castillon d'Aspet²⁶, F. Bladé²⁷, Desjardins²⁸, J. Sacaze²⁹ s'accordent pour les placer dans le bassin de la Garonne³⁰ supérieure.

Les opinions de ces divers auteurs ne diffèrent entre elles que par la région du territoire de la future *civitas* des *Convenae* où ils localisent les *Garunni*.

Valois, d'Expilly, d'Anville les placent dans le fertile bassin de la plaine de Rivière entre Saint-Gaudens et Montréjeau; Dumège, plus au sud, dans la vallée de la Garonne pyrénéenne mais sur la rive gauche. Castillon d'Aspet est du

21. Sanson, d'Abbeville : *Remarques sur la carte de l'ancienne Gaule* (1649). Scipion Dupleix, dans ses *Memoires des Gaules* (p. 351), se borne à dire que les *Garunni* étaient des peuples voisins de la Garonne sans préciser davantage.

22. *Notitia*.

23. D'Expilly : *Dictionnaire géogr. et polit. des Gaules et de la France*.

24. D'Anville : *Notice*, p. 342 (1760).

25. Dumège : *Mon. rel. d. V. T.*, pp. 86, 87.

26. Castillon-d'Aspet : *Hist. des pop. pyrénéennes du Nébouzan et du Comminges*, vol. I, pp. 24-25-27-36-37.

27. J.-F. Bladé : *Les Convenae et les Consoranni* (*R. P.*, p. 375).

28. Desjardins : *Géogr. G. R.*, 11, p. 364.

29. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 386.

30. M. C. Jullian réserve son opinion sur cette question (*H. G.*, I., p. 452. n. 6).

même avis. M. Desjardins les situe dans le bassin de la Garonne supérieure sans préciser davantage. J. Sacaze les localise d'une manière plus générale dans tout le territoire qui sera celui des *Convenae* et voit dans les *Onésii* (peuple du pays de Luchon) une des tribus qui ont formé ce peuple.

Nous n'hésitons pas, pour notre part, à placer les *Garunni*, d'accord avec Sacaze, dans tout le territoire qui sera celui des *Convenae*. Nous pouvons regarder comme probant le raisonnement éliminatoire de J.-F. Bladé³¹ qui, après avoir passé en revue les diverses nations celtiques ou aquitaniques qui s'échelonnaient avant la conquête romaine sur les deux rives de la Garonne en remontant vers son embouchure, ne trouve un emplacement pour localiser les *Garunni* que sur le cours supérieur du fleuve dans les Pyrénées.

Par contre, nous n'admettons pas la distinction opérée par le même auteur entre les *Garunni* et les *Convenae* qui auraient été, d'après lui, situés plus haut que les premiers, dans la vallée supérieure de la Garonne. D'après J.-F. Bladé, la partie des *Convenae* située sur la rive droite du fleuve aurait été annexée à la *Provincia* avant César et rattachée aux *Convenae*.

Il reste donc pour les *Garunni* demeurés indépendants jusqu'à la conquête césarienne, les territoires commingeois de la Garonne au nord de Saint-Gaudens : « la totalité des archiprêtres de Bourjac et de Serrère et une partie de ceux de Rivière et de Nébouzan³² ».

Il y a bien quelque chose de judicieux et de fondé³³ dans

31. « Or, il est notoire que les deux rives du plus bas cours de ce fleuve « étaient occupées par les *Bituriges Vivisci* (Bordelais). Plus en amont « et dans les mêmes conditions se trouvaient les *Vasates* (Bazadais), les « *Nitobriges* (Agenais primitifs) et les *Tolosates* (Toulousains primitifs). « Revenons maintenant sur le cours tout à fait supérieur de ce fleuve. « Nous savons que, sur l'une et l'autre rive, le territoire appartenait aux « *Convenae*. Il faut donc placer plus bas nos *Garunni*. » (J.-F. Bladé : *Les Convenae et les Consoranni*, R. P., 1893, p. 375.

32. J.-F. Bladé, *loc. cit.*

33. Voir notre ouvrage : *Les Cités des Convenae et des Consoranni du I^{er} au V^e siècle*, I^{re} partie, ch. I^{er}, § 2.

cette distinction entre la fraction des *Convenae* restée indépendante sur la rive gauche jusqu'à César, et les territoires des *Convenae* annexés par Rome entre Pompée et César. Mais nous pensons avec Sacaze que, loin de s'appliquer seulement à des peuples établis sur la Garonne en aval des *Convenae* (dont le nom n'existait pas avant l'époque romaine), le nom des *Garunni* a dû s'étendre à tout le pays qui formera la *civitas Convenarum*. Nous pensons aussi qu'il a dû s'appliquer tout d'abord à la tribu fixée dans la vallée d'Aran où étaient les sources de la Garonne. Ce peuple a dû s'annexer ou grouper sous sa domination les autres tribus établies en aval ou dans les vallées voisines des affluents de la Garonne supérieure.

Les *Garunni*³⁴ ont tiré leur nom de la Garonne qui naissait sur leur territoire, comme les *Onesii*, leurs voisins du pays de Luchon, de la rivière de l'One (*Onna*), comme les *Atacini*, de l'Aude, etc...

Si, après l'occupation romaine, l'arrivée de Pompée et la colonisation de *Lugdunum Convenarum* en 72 avant Jésus-Christ, les *Garunni* sont devenus les *Convenae* soumis à Rome, comment expliquer que César les cite parmi les peuples de l'Aquitaine indépendante qui ont pris les armes contre Crassus?

En réalité, nous ne savons que fort peu de choses sur l'organisation de ces régions entre le passage de Pompée et

34. La Garonne : *Garumna* ou plus exactement *Garunna*. Chez les auteurs grecs : Γαρύννης, vieux nom de fleuve que Zeuss fait remonter à une origine celtique, qui serait ligure d'après d'Arbois de Jubainville, ibérique d'après Hübner (voir : Holder : *Alt Celtischer Sprachschatz*, p. 1986. col. 1).

On a voulu voir dans ce mot la même racine que dans le latin : *garrere* (babiller), *Garunna* serait : la bruissante. Nous y verrons plutôt les deux mots de la vieille langue aquitaine : *Gar* (montagne) et *Onno*, *Onna* (cours d'eau). Il faut remarquer que le nom de Garonne est donné à tous les cours d'eaux du val d'Aran. C'est là une raison de plus pour faire du val d'Aran le centre primitif des *Garunni*. Les terres fertiles du val d'Aran, ses prairies, ses forêts, ses eaux limpides, ses passages assez faciles, le prédisposaient à devenir une des vallées les plus anciennement et les plus fortement peuplées des Pyrénées. Maître à la fois des cols et des passages vers la plaine, le peuple du val d'Aran a dû être amené, surtout par la la transhumance des troupeaux, à descendre la vallée du fleuve, à s'annexer ou à dominer les tribus établies en aval ou dans les vallées voisines.

le principat d'Auguste. Il semble probable qu'entre Pompée et l'expédition de Crassus en Aquitaine, sous le proconsulat de César, le territoire de la *civitas* des *Convenae* à ses débuts, ne dépassait pas de beaucoup la rive gauche³⁵ de la Garonne, surtout au Nord, du côté des plateaux situés au Nord de Montréjeau, de la plaine de Rivière et de Saint-Gaudens.

Lugdunum Convenarum, avec ses colons ibériques concentrés par Pompée, constituait alors comme un poste avancé de la *Provincia romana* et de la domination romaine en face de l'Aquitaine indépendante. Le territoire des *Convenae* formait avec les *Conсорanni* une sorte de marche, couvrant la *Provincia* du côté de la Garonne supérieure.

Tandis qu'une partie du territoire des *Garunni*, la plus grande, devenait la *Civitas* des *Convenae*, une autre fraction sur la rive gauche de la Garonne, à l'emplacement que nous avons indiqué, était laissée indépendante sous son ancien nom ou du moins n'était reliée à Rome que par un lien de dépendance très lâche. C'est cette fraction indépendante établie sur les plateaux et les terrasses de Lannemezan³⁶ jusqu'au nord

35. En s'engageant dans les pays accidentés des plateaux de la rive gauche, pour occuper tout le pays des *Garunni*, les premiers occupants Romains, et Pompée, après eux, couraient le risque de se heurter à leurs voisins de l'Aquitaine indépendante. Or, à ce moment, Rome n'avait ni le désir, ni la volonté, de s'emparer de l'Aquitaine, pas plus que du reste des Gaules. L'objectif de l'occupation de la Garonne supérieure se limitait à constituer de ce côté une couverture solide à la *Provincia*.

36. On pourrait objecter que cette région de plateaux devait être trop dépeuplée pour fournir à l'armée aquitaine, contre Crassus, des contingents appréciables. Mais cette objection tombe, si on considère que ces plateaux et ces terrasses devaient être beaucoup plus peuplées à l'époque pré-romaine, comme le montrent les nombreux cimetières de l'âge du fer qui s'y trouvent. A l'appui de notre hypothèse d'une scission de l'ancienne confédération des *Garunni*, devenant, après la première occupation romaine de la *Provincia*, pour une part soumise à Rome sous le nom de *Convenae*, pour une autre indépendante ou à peu près, on pourrait citer l'exemple des *Rutheni*, dont une fraction, l'Albigeois (Albi), fut annexée à la *Provincia* à peu près en même temps que Toulouse, et y resta annexée sous le nom de *Rutheni provinciales*, tandis que l'autre, le Rouergue, resta indépendante jusqu'à la conquête de César et fit partie, après cette dernière et la réorganisation d'Auguste, des *tres Galliae*. Seulement, ici, après la conquête de César, l'unité des *Garunni* fut rétablie par la réunion des

de Saint-Gaudens et de Boussens qui a pris part au soulèvement des Aquitains contre Crassus, et que César mentionne à ce propos. Ainsi la localisation de Bladé, trop restreinte pour les temps antérieurs à l'occupation romaine, se trouve exacte par la période comprise entre Pompée et l'expédition de Crassus.

Parmi les petites peuplades affectées ou soumises à la confédération des *Garunni*, nous ne connaissons que le nom des *Onésii* installés dans la vallée de Luchon et ses dépendances.

Strabon³⁷ mentionne les excellentes eaux thermales voisines du territoire des *Convenae* et les thermes magnifiques des Onésiens.

Pline l'ancien dans sa liste des peuples aquitains mentionne le *Saltus pyrenaeus, infra quem Onesii*³⁸.

Des discussions nombreuses se sont engagées sur l'emplacement des *Onésii* et de leurs thermes. La plupart des érudits et des historiens s'accordent pour identifier ceux-ci avec Bagnères-de-Luchon : Dumège, l'abbé Greppo, les auteurs du dictionnaire archéologique des Gaules, Julien Sacaze, Hirschfeld, etc...

D'autre part, Bladé repousse cette identification ainsi que

dissidents d'outre-Garonne aux *Convenae*. Le nom de *Garunni* disparaît, en effet, de l'Histoire. Les deux fractions étaient trop restreintes pour former deux *civitates*. L'ancienne confédération des *Garunni*, devenue territoire des *Convenae*, resta en bloc annexée à la Provincia jusqu'à la réorganisation d'Auguste, qui l'affecta à l'Aquitaine avec les *Conсорanni*.

37. « Ἡ δὲ μεσόγειος καὶ ὀρεινὴ βελτίω γῆν ἔχει πρὸς μὲν τῇ Πυρρίνῃ τὴν τῶν Κονου-
« ενῶν ὅ ἐστι συνηλύδων (οὐ συγκλύδων) ἐν ᾗ πόλις Λούγδουρον, κατὰ τῶν Ὀνησιῶν θερμὰ
« καλλίστα πωτιμοτάτου ὕδατος » (Strabon : *Géogr.*, IV, 2, p. 259, 30).

38. Pline : *Hist. nat.*, IV, 168. — Les manuscrits donnent la leçon *Saltus Pyrenaeus infraque Monesi*. On a cherché à donner à ce peuple des *Monesi* des localisations basées sur des étymologies plus ou moins fantaisistes Walckenaër : (*Géogr. anc. G.*, 244), le place à Moneins (Basses-Pyrénées). — Detlefsen a proposé, pour cette leçon qui lui paraît à bon droit fautive, la rectification : *Saltus Pyrenaeus infra quem Onesii*. Il s'agit tout simplement des *Onésioi*, déjà connus par le texte de Strabon. Au point de vue grammatical, *infra quem* est beaucoup plus correct que *infraque* sans complément (Hirschfeld : voir *C. I. L. XIII*, p. 5, *Notice sur les Convenae*).

Castillon d'Aspet, et avant eux, A. de Valois. E. Camoreyt identifie les thermes des Onésiens avec les *Aquae Convenarum* mentionnées par l'itinéraire d'Antonin qui ne seraient autres que Capvern³⁹.

M. A. Couget⁴⁰ et plus récemment M. B. Sarrieu ont excellemment réfuté les arguments de Bladé et de Camoreyt.

A Bagnères-de-Luchon seule, à l'exclusion de Bagnères-de-Bigorre et de Capvern, stations connues également dans l'antiquité, peut s'appliquer ce que disait Strabon des *thermes Onésiens*.

Les vestiges de thermes romains très vastes, découverts à Bagnères-de-Luchon, confirment l'expression de Strabon *καλλίστα θερμά*. Le nombre très grand des inscriptions votives qui y ont été découvertes s'accorde parfaitement avec ce que le géographe grec nous dit de la renommée de leurs eaux.

Leur situation au centre de la région pyrénéenne, à peu de distance du centre du pays des Convenens, justifie les indications que nous donne Strabon : « πρὸς μὲν τῇ Παρρήγι τὴν τῶν Κοנוυνῶν » et Pline : « *Saltus Pyrenaeus, infra quem Onesii* » ne sauraient convenir à Bagnères-de-Bigorre⁴¹ située à la limite de la montagne et de la plaine, tout à fait hors des frontières des Convenae primitifs et même à quelque distance; pas plus qu'à

39. En faveur de l'identification des *Onesii* avec Bagnères-de-Luchon, voir Dumège : *Mon. rel.* pp. 102-103. — Greppo : *Eaux thermales de la Gaule à l'époque romaine*, pp. 59 et suiv. — J. Sacaze : *Etudes sur Luchon* (Saint-Gaudens, Abadie, 1887, pp. 18-19) : *Insc. ant.*, pp. 386 et suiv. — *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, p. 68, art. *Aquae Onesiorum*. — Hirschfeld : *C. I. L. X*, t. I. *Notice sur les Convenae*. — Contre : A. de Valois : *Notitia G.*, p. 159. — Walckenaër : *Géogr. anc. G.*, p. 306 (identifie sans preuve les *Onesii* avec la localité d'Ozon, Hautes-Pyrénées, d'après une vague assonance). — J. Bladé : *Les Convenae et les Consoranni*, *R. P.*, 1893, p. 391. — Camoreyt : *Mémoire manuscrit* publié par B. Sarrieu (*R. C.*, 1910).

40. A. Couget : *Les anciens thermes de Luchon sont-ils les thermes Onésiens?* (*R. C.*, 1896 p. 283). — B. Sarrieu : *Les thermes des Onésiens*, d'après E. Camoreyt (extrait *R. C.*, 1910). — Voir, pour la théorie de Camoreyt, pp. 16 et suiv.

41. Le *Saltus Pyrenaeus* de Pline, devait être un grand domaine impérial formé de pâturages et de forêts dans la région pyrénéenne. Le nom de *Saltus Pyrenaeus* indique bien qu'il était au cœur de la chaîne.

Capvern située entièrement hors de la zone montagneuse des Pyrénées⁴².

L'argument essentiel invoqué par les partisans de cette identification, l'analogie du nom de l'One, rivière qui passe à Bagnères-de-Luchon avant de rejoindre la Pique, avec celui des *Onesii*, garde toute sa valeur : le nom de l'One n'est pas, comme le prétendent Bladé et Camoreyt, un nom récent, déformation et extension abusive du nom d'un petit torrent : la Leaune, à la rivière venue de la vallée de Larboust appelée de son nom primitif le *Go* ou l'*Oô*⁴³.

Le nom de cette rivière devait donc exister dans l'antiquité sous la forme *Onna* ou *Onà*. Les *Onesii* étaient le peuple des bords de l'One, comme les *Garunni*, le peuple de la Garonne supérieure, les *Atacini*, le peuple de l'Aude.

Les très nombreux vestiges archéologiques, tant des temps

42. Mentionnons ici l'argument donné par Camoreyt, disant que l'expression *Θερμά... πωτιστάτου ύδατος* (à l'eau très agréable à boire) ne saurait convenir aux eaux thermales de Luchon, peu agréables au goût. M. Sarrieu répond que *Θερμά*, plus précis que le latin *aquae*, indique une station d'eaux thermales, et désigne ici la localité où sont les eaux. *Πωτιστάτου ύδατος* ne désigne pas les eaux de la source thermale, mais les eaux excellentes que l'on boit dans la localité, ce qui est toujours exact, en parlant des eaux que l'on trouve à Bagnères-de-Luchon. Mais, d'autre part, *πωτιστάτου ύδατος* peut signifier aussi des eaux salutaires.

43. Le nom de *Go*, inconnu à Bagnères-de-Luchon, ne s'applique qu'au torrent qui forme le déversoir du lac d'Oô. Celui d'Oô ne peut s'appliquer à l'One, c'est le nom du village d'Oô. Tout au plus, dit-on, la Neste d'Oô pour désigner ce torrent venu des lacs d'Oô, qui conflue avec la Neste de Larboust, un des cours d'eaux qui forment l'One. Tous les actes notariés ou administratifs du siècle précédent, les plans cadastraux, les cartes officielles, les œuvres des historiens locaux des deux derniers siècles, sont d'accord pour donner le nom d'One au cours d'eau formé par la jonction des Nestes de Larboust et d'Oueil. Ce nom est évidemment à rapprocher du mot celto-ligure *Onno*, rivière, cours d'eau qui semble bien entrer dans la composition du mot *Garunna*. (Cf. le latin *unda*). Ce nom d'One est donné par divers historiens locaux : par V. Fons, Castillon-d'Aspet, etc. (A. Couget : *R. C.*, 1896, p. 291). M. Sarrieu (*loc. cit.*) l'a lu sur les plans cadastraux de Trébons, de Saccourvielle, de Cazarilh. Si le nom d'One est ancien à Luchon, il n'en est pas de même de celui de la Pique. Son ancien nom rapporté par de Froidour, était *Amoyzo* ou *Moyzo*. Il était encore connu des vieillards à la fin du siècle dernier. Le nom de la Pique est tiré de celui de la montagne où elle prend sa source, le pic de la Pique.

préromains que des temps gallo-romains, découverts dans la vallée de Luchon et les vallées de Larboust et d'Oueil qui formaient avec elle le pays de Luchon, montrent bien l'existence dans les bassins de l'One et de la Pique d'une population relativement nombreuse et très anciennement établie; d'une vieille peuplade pyrénéenne fixée autour des sources chaudes de Bagnères-de-Luchon où était leur métropole locale : il faut voir dans cette peuplade les *Onesii* de Strabon et de Pline.

Doit-on accepter l'opinion souvent exprimée d'après laquelle les *Onobrisates*, petit peuple mentionné par Pline dans sa liste des tribus aquitaniques, auraient occupé dans l'antiquité le petit pays de Nébouzan, compris en partie dans l'ancien diocèse de Comminges⁴⁴?

Le pays de Nébouzan était, avant 1789, un petit pays d'abord absolument distinct du Comminges, formé, au XVII^e siècle de quatre châtellainies éparpillées sans lien dans tout le territoire du Comminges, et d'une cinquième, celle de Mauvezin, située dans le diocèse de Tarbes. Toutefois, antérieurement, avant qu'une série d'annexions féodales y ait réuni ces divers territoires, formant un Nébouzan factice, ce nom ne convenait qu'à celui qui constitua plus tard la châtellainie de Saint-Plancard, dans l'ancien archiprêtré de Nébouzan, c'est-à-dire aux huit paroisses de Lespugue, Sarramezan, Nizan, Sarrecave, La Roque, Saint-Plancard, Balesta et Blajan⁴⁵.

Ce territoire constitue le Nébouzan primitif, le seul qui ait

44. Pour cette question, voir d'Anville : *Notice*, p. 55. — Castillon-d'Aspet : *Histoire des populations pyrénéennes*. — Armand Marrast : *Histoire du Comminges* avec notes et additions par J. Sacaze, 1888. — A. Couget : *R. C.*, 1885, p. 18. — Baron Desazars : *Notes sur les Onobrisates et Lugdunum Convenarum* (Toulouse, Privat, 1886). — Rosapelly et de Cardailhac : *La cité de Bigorre*, pp. 30 et 31. — Balencie : *R. P.*, t. I, 3 trimestres, p. 371.

45. C'est ce que démontre l'historien du Nébouzan, J. Bourdette : *Notice du Nébouzan*, Toulouse, 1903. Au sujet de Nébouzan, voir J. Sacaze : *R. C.*, 1886, p. 343. — A. Couget : *Le Comminges et le Nébouzan*, son ancien dénombrement en 1789 (*R. C.*, 1886, p. 80). — P.-M. Morel : *Les élections de Comminges et de Rivière-Verdun, le pays de Nébouzan et des quatre vallées*, suivi de notes, par J. Sacaze. — J. Bourdette : *Notice de Nébouzan* (étude

porté ce nom dans le haut Moyen âge. On ne peut donc faire état du nom de la localité de Cieutat (*Civitate*) comprise dans la chàtellenie de Mauvezin (diocèse de Tarbes) et rattachée au Nébouzan administratif, pour voir dans ce dernier pays le cadre d'une peuplade pré-romaine dont elle aurait été la capitale.

Au reste, il est absolument contraire aux lois de la philologie romane de faire dériver Nébouzan du nom des *Onobrisates* ou des *Onobusates* comme écrivent certains auteurs pour les besoins de leur cause. Nébouzan ne peut dériver que de *Nepotianum*⁴⁶, nom de grand domaine gallo-romain (le domaine de *Nepotianus* ou peut-être de *Nepos*). Le Nébouzan primitif que nous avons défini plus haut doit donc correspondre à un ancien *fundus* romain de ce nom qu'il a conservé dans les siècles du moyen âge. Il convient donc de rejeter en bloc l'opinion qui fait des *Onobrisates* de Pline un petit peuple occupant le territoire de l'ancien Nébouzan.

Ce nom paraît bien avoir été, comme propose très justement de l'admettre M. B. Sarrieu, une forme particulière proprement celtique du nom des *Onesii*⁴⁷. Il faut écarter résolument la forme *Onobusates*, nous l'avons vu. Mais la forme *Onobrisates* peut fort bien être elle-même fautive.

parue dans une série d'articles, en 1899-1900-1901), publiée à part (Toulouse, 1903). Sans doute, parce que : *Onobusates* semble, par analogie, se rapprocher du mot : Nébouzan, la variante *Onobusates* a été forgée par Danville pour les besoins de la cause (voir J. Sacaze : *R. C.*, t. XII, p. 108 et p. 342, 1886). Le baron Désazars, dans son étude sur les *Onobrisates*, reconnaît lui-même que la leçon *Onobusates* est inexistante; il prétend, du reste à tort, que les *Onobrisates* sont mentionnés par Strabon.

46. P. de Casteran (édit. des *Lettres écrites par M. de Froidour*. Auch, 1899, p. 177, n° 1). Ce nom a été étendu arbitrairement plus tard à tous les territoires annexés par la suite dans le Comminges, les quatre Vallées et la Bigorre, à ce noyau primitif. Les comtes de Foix étaient propriétaires du Nébouzan.

47. On pourrait objecter que Pline a déjà nommé ailleurs les *Onesii*; mais ce géographe, renseigné de deuxième main sur cette contrée, a pu commettre quelque erreur ou quelques redites. Il a pu prendre pour le nom de deux peuples deux formes du nom d'un même peuple : *Onesii* et *Onobrisates*; ou nommer deux fois le même peuple sous deux formes différentes.

M. Sarrieu proposerait de lire *Onobrivates* (de *Onno*, *Onna*; — la rivière de l'One — et *Briva*, pont) : le peuple du pont de l'One⁴⁸.

Ce nom convient très bien à la situation de Bagnères-de-Luchon où l'on ne peut accéder qu'en franchissant, sur un pont, l'One, qui conflue près de là avec la Pique. Le centre de la vieille ville est justement au voisinage du pont de l'One (aujourd'hui le pont de Barcognas). Un pont a dû franchir la rivière de tout temps pour donner accès à la petite métropole des *Onesii* en venant de la plaine par la vallée de la Pique.

Une inscription, aujourd'hui disparue, lue à Toulouse dans la cour du Palais du Parlement par Scaliger et publiée par Gruter, mentionne une petite tribu du nom de *Borodates*. Comme cette inscription, d'après sa forme et son contenu, avait été vraisemblablement importée de la région des Pyrénées⁴⁹, il est probable que ces *Borodates* dont le nom avait

48. Cf. *Samaro-briva* : la ville du pont de la Somme (Amiens). Peut-être avant d'être appelée par les Romains : *Thermes Onésiens*, la capitale de ce petit peuple (Bagnères-de-Luchon) s'appelait-elle *Onobriva*. Et le peuple aurait été désigné parfois sur un nom dérivé de celui de sa métropole locale : *Onobrivates* (gens d'Onobriva comme Tolosates, de Tolosa). M. le baron Désazars, dans sa note sur les *Onobrisates* (voir plus haut), cherche l'étymologie de ce mot dans le mot celtique *Onno*, fleuve, et *briga*, hauteur. Il voit dans *Onobrisates* les habitants de la rivière supérieure ou montagneuse..., mais cette étymologie elle-même conviendrait mieux au pays de Luchon qu'aux territoires de la vicomté de Nébouzan et de la région de Cieutat où cet auteur veut voir le pays des *Onobrisates*. Ce sont, en effet, des pays de plateaux ou de terrasses et non de montagnes. — Pour l'étymologie *Ono-brivates*, voir B. Sarrieu : *Les thermes des Onésiens d'après E. Camoreyt*, p. 20, note 2.

49. Cette inscription est dédiée à un dieu ou une déesse indigène du nom d'*Erditse* (*Erditse deo* ou *deae*) par les *Consacrani Borodates*. Ce nom de divinité locale se rattache à la série des innombrables divinités de ce genre mentionnées dans les inscriptions votives des Pyrénées. Les associations locales de *Consacrani* de divinités topiques sont mentionnées par d'autres inscriptions de la région pyrénéenne (les *Consacrani* de la déesse *Laha*). Ce nom de peuplade locale, conservé en pleine époque romaine, ne peut se localiser aux environs immédiats de Toulouse. Il s'agit bien là d'une inscription pyrénéenne transportée à Toulouse où l'a lue Scaliger, par je ne sais quel hasard. — Sacaze : *Insc. ant.*, 21, — *C. I. L. XII*, 5.379 et *XIII*, 397.

survécu dans celui de quelque pagus de l'époque romaine, doivent se placer parmi les petites peuplades du territoire de la future cité des *Convenae* (les *Garunni*), à moins qu'il faille les localiser chez les *Conсорanni*. Nous ne pouvons, dans l'état actuel de nos connaissances, préciser davantage.

Si l'antique oppidum de Cieutat ou Cieutat de Neurest (Hautes-Pyrénées) n'a aucun rapport avec les *Onobrisates*, on ne peut y voir non plus l'ancien chef-lieu des *Bigerriones*. Le nom de cette bourgade (*Civitatem*) nous indique le chef-lieu d'une obscure peuplade pré-romaine⁵⁰ qui occupait le plateau d'Orignac entre l'Arros et l'Adour. Le nom de cette peuplade nous est inconnu. Aucun texte de l'antiquité ne nous l'a transmis.

50. Cette peuplade a été absorbée sous le haut Empire romain dans la *Civitas Convenarum* dont elle a été détachée au bas Empire pour être réunie à la *Civitas Bigorra*.

CHAPITRE IV

Formation ethnique et historique de ces peuples.

§ 1. — L'Élément italo-celtique ou ligure.

Ces vieilles populations pyrénéennes, dont la civilisation particulière avait été assez forte pour s'étendre au loin vers l'Est et le Nord-Est aux temps énéolithiques, constituaient, dans les vallées de la chaîne et la région sous-pyrénéenne, un îlot sans cesse battu et rongé sur ses bords par les flots successifs de populations nouvelles qui, dès l'époque néolithique, s'étalèrent sur la Gaule et l'Espagne du Nord et du Centre.

Parmi ces peuplades innommées venues du Nord de l'Europe ou de l'Asie du Nord-Est, dominait la race brachycéphale dite *race alpine*. Nous avons vu comment les Pyrénéens se maintinrent longtemps, à peu près intacts dans leur domaine propre; si bien qu'à l'époque énéolithique les dolichocéphales dominant parmi les vestiges humains de cette période trouvés dans des grottes sépulcrales de la région sous-pyrénéenne. Cependant, dès cette époque, on y voit aussi des crânes brachycéphales ou mésocéphales. Les races nouvelles, descendant sans cesse vers le Sud, submergent peu à peu les Pyrénéens dolichocéphales dans les plaines et plateaux au pied de la chaîne.

Dans les vallées et sur les hauts plateaux de la montagne, le vieux substratum, ailleurs recouvert, résista dans l'ensemble. Les systèmes montagneux sont toujours le refuge des vieilles races. Nous avons déjà signalé que, d'après les observations faites par le Dr Collignon¹ sur les populations modernes de ces régions, les brachycéphales d'un type parfois remarquablement pur et très analogues à ceux de la Bretagne ou du

1. Dr Collignon : *L'Anthropologie du Sud-Ouest de la France* (Mém. de la Société d'Anthropologie de Paris, t. I, III^{me} série, fasc. IV).

Massif Central, dominant presque exclusivement sur le plateau de Lannemezan et ses dépendances. Ils constituent l'énorme majorité dans les plaines de la Garonne, tandis que de nombreux dolichocéphales bruns apparaissent dans les vallées pyrénéennes d'Aure, de Louron, de Luchon, d'Aran; du haut Salat, etc... Sans doute il faut tenir compte de l'invasion lente et continue des brachycéphales qui s'est continuée depuis la fin des temps protohistoriques, à travers l'époque romaine et le Moyen âge, jusqu'à nos jours. Il n'en est pas moins vrai, que la prédominance actuelle des brachycéphales dans les plateaux sous-pyrénéens, prolonge, en l'exagérant peut-être, un fait d'origine très ancienne.

Depuis les temps néolithiques ou énéolithiques, (environ 3.000 avant notre ère), jusqu'au moment où l'aube des temps historiques a lui pour l'Occident, plusieurs vagues successives de ces populations appartenant, au moins au point de vue linguistique, à la famille dite Indo-Européenne, ont dû déferler sur la Gaule. Nous ignorerons toujours les noms de ces tribus lointaines, et la proportion dans laquelle elles se mêlèrent aux races antérieures. Mais les résultats des recherches minutieuses et de l'application des méthodes de la linguistique moderne ont démontré la parenté très étroite de l'ancienne langue celtique et des langues italiotes primitives, comme l'Ombrien.

De cette parenté qui s'affirme dans la toponymie de toute l'Europe Occidentale, on a pu conclure qu'à l'âge du bronze tout cet Occident européen (Gaule, Italie, Nord-Ouest et centre de l'Espagne, et même Sud des Iles Britanniques) était soumis à un seul grand peuple, parlant une même langue indo-européenne, mère des idiomes celtiques et italiotes².

A ce vaste groupe homogène de populations indo-européenne qui a dominé l'Occident, les écrivains grecs et latins ont appliqué le nom de Ligures³.

Englobés dans cette unité italo-celtique, submergés dans

2. C. Jullian : *L'Epoque italo-celtique et son existence* (note gallo-romaine, *R. E. A.*, oct.-déc. 1916, n° 4, — tiré à part).

3. Voir d'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*. — C. Jullian, *H. G.*, I, p. 110, ch. IV. — Schulten : *Hispania* (trad. B.-Gim-

les plaines et les plateaux, les vieux Pyrénéens des temps énéolithiques, grâce à la formidable forteresse que leur constituait leurs montagnes, ont maintenu dans l'ensemble leur individualité et celle-ci s'est conservée à travers les siècles protohistoriques jusqu'à l'époque romaine. Le caractère très particulier de leur civilisation, à cette période, le démontre surabondamment.

Mais, d'autre part, confirmant les enseignements de l'anthropologie et des textes historiques de l'antiquité, la toponymie, l'onomastique et la linguistique⁴, nous montrent l'élément Italo-Celte, dit Ligure, plus ou moins mêlé ou superposé au substratum antérieur, entrant pour une forte part dans la formation ethnique de la nationalité aquitano-pyrénéenne.

Nous verrons plus loin la part qu'il convient de faire à l'idiome italo-celte⁵ dans la formation de la langue aquitano-pyrénéenne; mais nous pouvons constater déjà que dans la région qui nous occupe :

1° De nombreux noms de cours d'eau, comme dans le reste de la région française et de l'Occident européens, s'y rattachent indubitablement :

Le nom de la Garonne : *Garunna*⁶; le nom générique de

pera). Les textes les plus anciens relatifs à la Gaule du Midi s'accordent pour mentionner la présence des Ligures sur les deux rivages de l'isthme pyrénéen avant la fin du VI^e siècle av. J.-C. — Hécatée de Milet : *Histor. graec. fragm.*, coll. Didot, p. 2, 20, fragm. 20, 22, 23). — Festus Avienus : *Ora maritima* (édit. Lemaire, *Poetae latini minores*, V, p. 374, vers 584, 85). Pseudo-Scylax : *Geogr. graeci minores*, 3, p. 17, éd. Didot, 1855. Le Pseudo-Scylax (IV^e s.) nous montre des Ligures mêlés aux Ibères des Pyrénées au Rhône; voir Desjardins : *Géogr.*, *G. R.*, II, p. 31.

4. M. Camille Jullian fait ressortir l'importance de l'élément italo-celte dans la constitution ethnique des Pyrénées centrales (voir C. de Roquette-Buisson : *Les Vallées pyrénéennes*, Tarbes, 1921, Préface par C. Jullian, pp. xii et xiii).

5. Pour l'élément linguistique attribuable aux Ligures, c'est-à-dire aux italo-celtes dans les noms géographiques anciens, voir Müllenhoff : *Deutsche Alterthumskunde*. — Mehlis : *Die Ligerfrage*. — D'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, I, pp. 359 et suiv., 41, 46, 70 et 86, 203. — Camille Jullian : *H. G.*, I.

6. D'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, 1, p. 183. — C. Jullian : *H. G.*, 1,

Neste qui s'applique à tous les torrents ou cours d'eau des vallées d'Aure, de Louron, de Larboust, et d'Oueil; celui de l'*One*, cours d'eau du pays de Luchon (*Onna* eau, cours d'eau); celui du Lez⁷ (*Ledum* ou *Ledus*), affluent du Salat, homonyme de plusieurs autres cours d'eau de la France méridionale; celui d'Arize porté par plusieurs rivières, ruisseaux⁸ ou fontaines des régions qui nous occupent; ceux de la Louge (*Luia* ou *Lugia*)⁹; de l'Aussonne (tiré du vieux nom italo-celtique de l'Aulne (*Aliso*, etc...))¹⁰;

2° Certains termes génériques, désignant des accidents de terrain, des formes de montagnes ou de vallées : le mot *pène*¹¹, (*peña* sur le versant espagnol) : pic, pointe rocheuse, est un vieux mot italo-celte passé dans le celtique et le latin (lat. *pinna*), pointe de plume, crêneau, pointe en général — *penn*, tête dans les dialectes celtiques modernes). Le mot gascon *mailh*, (hauteur, rocher), paraît avoir lui aussi une origine italo-celte : *Coumo*, haute vallée dans le dialecte gascon des Pyrénées centrales, n'est autre chose que la forme romane locale issue de l'italo-celte : *Cumba* (français : combe);

p. 124 (peut-être : la *Bruyante*, du même radical que le latin *garrire*; peut-être aussi de *gar.*, hauteur; *onna*, eau).

7. Le Lez (*Ledum*) près de Montpellier, le Lez dans la Drôme, la Lèze dans l'Ariège, les *Lées*; cours d'eaux du Gers, des Hautes et Basses-Pyrénées. En ce qui regarde l'*Onne*, ce nom est le vieux mot italo-celtique *onno* ou *onna*, eau (cf. le latin *onda*), entre dans d'autres noms en composition avec divers préfixes : l'*Auronde*, affl. de l'Oise : *Oronna* ou *Auronna*.

8. L'Arize, affluent de la Garonne au Nord-Est du Couserans, l'Arize, ruisseau du Comminges, l'Arize, torrent de la Bigorre près du Pic-du-Midi.

9. Ce nom se rattache, comme celui des *Luys* du Béarn, à un mot indo-européen apparenté au latin *Fluvium*. — Sarrieu : *Persistence de radicaux celtibériens dans quelques noms de lieux de la Gascogne* (Bul. Soc. Archéol. du Gers, 1910).

10. De la page précédente : des noms de cours d'eaux, comme *Aussoue*, *Aussone*, *Alzon*, *Alzonne*, *Auzance*, etc..., sont très fréquents dans la région française. Ils dérivent du mot primitif *Also*, *Aliso*, *Alisa*, nom ligure de l'aune, *alnus* en latin; *Erle* en allemand. Il a désigné des cours d'eau bordés d'aulnes. Le nom d'*Alesia* en dérive.

11. A rapprocher du nom des Alpes Pennines celui de l'Apennin et aussi du nom d'un dieu local des Pyrénées : le dieu *Arpenninus*, probablement un dieu des montagnes.

3° Plusieurs noms de lieux de localités du Comminges, du Couserans ou des régions immédiatement avoisinantes présentent les désinences en *asco* ou *asca*, *esco* ou *esca*, *usco* ou *usca*, regardées par Müllenhoff comme caractéristiques de la toponymie ligure et fréquentes dans la Ligurie italienne et la Provence¹². Ainsi, Vénasque, dans la haute vallée aragonaise de l'Essera au sud de Bagnères-de-Luchon, (forme latinisée : *Vindasca*¹³ ou *Vindascum*); homonyme de Vénasque, localité provençale.

Près des confins orientaux du Couserans habitaient dans l'antiquité, les *Tarusconenses*¹⁴ dont le nom a survécu dans celui de la localité de Tarascon sur Ariège (le même que celui de Tarascon sur Rhône, *Tarusco*). A rapprocher la désinence du nom de *Luscan* près de Loures; certains noms de localités pyrénéennes en *Ast*, *ist*, *est*: *Marrast*, *Antist*, *Générest*, *Nodrest*, *Ardengost*¹⁵, etc..., se rattachent à cette catégorie. Le C de la désinence s'est changé en t par la prononciation locale en passant dans le roman. Ce fait peut s'observer sur des noms de même origine dans d'autres régions de la France. On trouve aussi dans les Pyrénées centrales, des noms terminés par le suffixe *incus* ou *encus-a-un*, également caractéristique de la toponymie ligure¹⁶ : *Benque* ou *Benqué*, nom de deux localités commingeoises (dérivé de la

12. Voir, sur ces désinences, d'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*.

13. Le radical de ce mot *Vind* est à rapprocher du mot celtique *gwenn* blanc.

14. Pline : *H. Nat.*, III, 4, 37.

15. M. B. Sarrieu : *Persistance de radicaux celtibériens dans quelques noms de lieux de la Gascogne* (*Bull. de la Soc. Arch. du Gers*, 1910) y voit d'anciens noms indigènes terminés par *stus* (cf. le nom *Alardostus* donné par une inscription pyrénéenne). Sans généraliser à l'excès, nous y verrons plutôt des noms de lieux terminés en *esco*, *osco*, *usco*; après changement du C en T, comme on l'observe dans le nom du village de Chambost (Rhône), dérive de *Camboscus* (d'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, 11, 108).

16. D'Arbois de Jubainville, *loc. cit.*, 11, 95, 96.

forme *Vinca* ou *Vincum*); *Bencus*, ancien nom de Saint-Savin¹⁷ en Lavedan d'après les textes du Moyen âge.

Les noms de vallées ou de villages pyrénéens en *un* : Azun, Lescun, Ossun, etc... dérivent des noms antiques terminés en *unnum*, autre désinence ligure ou italo-celte¹⁸. D'après Müllenhoff et Sieglin¹⁹ la terminaison de certains noms de peuples en *ates*, fréquente en Aquitaine et en Narbonnaise, est ligure : *Tarusates*, *Vasates*, *Elusates*, *Tolosates*, etc... Nous trouvons dans la région qui nous occupe cette désinence dans les noms des *Borodates* et des *Onobrivates*²⁰.

Nous verrons plus loin, en parlant des vestiges de l'ancienne langue aquitanique et des noms indigènes de personnes et de divinités ligures transmis par les inscriptions gallo-romaines des Pyrénées, que beaucoup de ces noms sont également ligures ou italo-celtes. Tels sont celui : du dieu *Ilunnus*²¹ et aussi des noms de personnes tels que : *Hunnus*, *Odannus*, *Edunnis*, *Tarbunnus*²², etc... dont le suffixe terminal renferme un redoublement caractéristique²³ de l'n, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Les suffixes également ligures *uca*, *ucca*, *aco*, *inco* ou *enco* se retrouvent dans des noms tels que *Bulluca*, *Sunducca*, *Attaco*, *Estenco*, *Borocco*, etc...

17. Voir Meillon : *Cartulaire de la vallée de Caunterets*. (Cf. Vence, dans la *basse Provence*.)

18. Cf. les noms des petits peuples Aquitains mentionnés par Pline, *Pimpedunni*, *Lassunni*.

19. Müllenhoff : *Deutsches Alterthumskunde*, III. Sieglin : note 84 ajoutée à l'article de Hirschfeld dans les : *Sitzung. P. Ak.* sur l'*Aquitaine à l'époque romaine* (*Aquitaniens in der Römerzeit*) (traduct. Allmer dans *R. Ep.*, III, 1898, p. 474).

20. Voir plus haut : Ch. III.

21. Voir la liste de ces noms dans Seymour de Ricci : *Notes d'Onomastique pyrénéenne*, parues dans *R. Cel.*, vol. XXIV, janvier 1903, p. 71, 83. — Reproduite dans le *B. S. A. M.*, 1901-1903, p. 362.

22. Nom d'un Aquitain mentionné dans une inscription de Rome *C. I. L.*, III, 20, 53.

23. Sur les désinences de ce genre dans les noms Ligures, voir d'Arbois de Jubainville : *Les premiers habitants de l'Europe*, II, 95, 96, 98.

Les noms divins : *Abellio* (le dieu solaire pyrénéen), *Iliso*²⁴ (le dieu des eaux de Luchon), *Agheio*, *Laha*²⁵, *Arpenninus*; les noms personnels *Lohisus*²⁶, *Lohitton*²⁷, *Lexeia*; peut-être *Nescato*²⁸ sont également italo-celtes d'après leurs racines.

La toponymie et l'onomastique nous montrent donc la présence d'un élément linguistique italo-celtique²⁹ à côté des autres éléments d'origine antérieure ou postérieure. L'influence italo-celtique est également attestée par les croyances religieuses.

24. *Iliso*, nom du dieu des sources de Luchon, paraît se rattacher à la même racine indo-européenne que les mots latins *Elixus* (lavé), *Lixivia* (lessive), *Lixa* (porteur d'eau). A rapprocher ainsi du nom de *Lixovius*, dieu des eaux de Luxeuil, à rapprocher aussi du nom des eaux thermales de Lez. *Lixo* se retrouve aussi en Espagne où les Italo-Celtes ou Ligures ont dominé à une certaine époque (Sacaze : *Insc. ant.*, p. 397).

25. Le nom de la déesse *Laha*, une divinité des sources, elle aussi semble se rattacher à la racine du verbe latin *Lavare*.

26-27. Ces deux noms propres ont le même radical indo-européen qui paraît se rapprocher du mot breton *lout*, du gallois *loth* (bourbier). C'est évidemment un radical italo-celte; on le retrouve dans le latin *lutum*, dans l'anglais *lust*. Il entre en composition dans le nom de lieux, comme *Lutetia*, *Luteva* (lieux marécageux à l'origine). On le retrouve dans le basque, qui a incorporé beaucoup de mots italo-celtiques, sur la forme *Lohitz*, presque la même que celle du radical de ces noms pyrénéens : *Dona Lohitzun* (Saint-Jean-de-Luz, Saint-Jean-du-Marécage).

28. Nom propre du féminin à rapprocher du basque *Nescato* (jeune fille), probablement diminutif d'un mot italo-celtique *niska* (jeune fille). — Cf. les *Niskae*, divinité des eaux, connue par une inscription sur lame de plomb d'Amélie-les-Bains : (à rapprocher des *nixes*, nymphes des eaux dans le folk-lore germanique).

29. Sieglin : *Sitzung. P. Ak.*, 1896, p. 474, affirme que les noms des dieux locaux de l'Aquitaine sont Ligures. C'est aussi l'avis de Schulten (*Hispania*, trad. Bosch-Gimpera, p. 108). Cette opinion est vraie pour un grand nombre de cas, mais exagérée. Certains noms divins sont ibériques. M. A. Luchaire qui, dans son premier ouvrage (*Orig. linguist. Aquitaine*), rapprochait de mots *euskariens* et expliquait par le basque, considéré comme une langue ibérique, les noms divins et personnels de l'Aquitaine; les rattache à « l'ancien Gaulois », dans un ouvrage postérieur (*Et. sur les id. pyr.*, p. 93). Ce changement d'opinion est excessif. Nous verrons qu'on ne peut conclure à une forte celtisation de l'Aquitaine, ni à une identification de sa langue avec l'ancien Gaulois. Ce qu'il faut retenir de ces opinions, c'est la très forte proportion dans laquelle l'élément italo-celte est entré dans la langue, l'onomastique, et la toponymie de l'Aquitaine. Nous reviendrons, plus loin, sur cette question.

La mythologie locale, si curieuse, dont les inscriptions gallo-romaines de cette région nous révèlent la persistance, témoigne aussi de cette influence. Cette mythologie, comme nous le verrons plus loin, est un polythéisme essentiellement naturaliste dont les dieux multiples personnifient toutes les forces naturelles : principalement le soleil, les astres, les forêts, les montagnes et les sources. Des croyances analogues, et notamment le culte des sources si répandu dans les Pyrénées se retrouvent dans tout l'Occident italo-celtique³⁰.

Il résulte de ces divers ensembles de témoignages et de faits, que la présence de populations italo-celtiques en Aquitaine et dans la région pyrénéenne est indéniable. C'est la survivance de cet élément ethnique, installé dès les temps énéolithiques, que représentent les brachycéphales aujourd'hui prédominants dans les plateaux sous-pyrénéens et nombreux même dans les vallées, à côté des dolichocéphales, survivants du vieux substratum préhistorique pyrénéen. Il n'est point besoin de supposer, comme on l'a fait, une première invasion en masse des Celtes de l'époque préhistorique dans ces régions dès le VI^e siècle avant Jésus-Christ³¹, invasion qui aurait importé l'usage du fer et la civilisation dite Halsattienne. Les caractères linguistiques et anthropologiques dits « celtiques », observés dans ces régions pyrénéennes et sous-pyrénéennes, se rattachent donc à ce vieux fond commun des populations indo-européennes établies en Occident, d'où se sont différenciés plus tard Celtes et Italiotes³².

Sans doute, au V^e siècle avant J.-C., des bandes celtiques

30. L'influence ou plutôt la présence des croyances italo-celtiques dans cette région est indéniable. Mais, d'autre part, il est très difficile, dans cette mythologie locale, de faire le départ entre ce qui appartient aux italo-celtes et ce qui revient aux vieux Pyrénéens et aux Ibères qui adoraient aussi des forces naturelles.

31. Opinion de Joulin, dans *Les sépultures protohistoriques dans le Sud-Ouest de la France* (R. A., 1922, juillet-octobre, p. 1) et dans *Les Fouilles de Toulouse* (B. S. A. M., 1913, 14, p. 165); *La Protohistoire de la France et la péninsule ibérique* (1922, R. A., juillet-octobre). Voir aussi Déchelette : *Manuel*, II, II^{me} partie, ch. v (pp. 663 et suiv.).

32. C. Jullian : *H. G.*, I, pp. 309-310.

ont traversé l'Ouest de la Gascogne par le Bordelais, se dirigeant vers les passages du pays basque par où elles se sont infiltrées jusque sur les plateaux castillans. Mais ces premiers envahisseurs celtes n'ont probablement pas laissé plus de traces en Aquitaine que les Vandales et les Suèves qui suivirent la même route au V^e siècle après J.-C. Ils ne s'établirent solidement que dans le Bordelais où se fixèrent des tribus Bituriges, les *Bituriges Vivisques*. Si quelques bandes se sont égarées au pied des Pyrénées, elles ont été sans doute rapidement absorbées par les anciennes populations. Il faut attendre au IV^e siècle pour voir s'établir de véritables nations gauloises le long de la Garonne. Et encore n'exerceront-elles sur les régions pyrénéennes du bassin de ce fleuve qu'une domination purement politique.

On ne saurait donc attribuer, avec MM. Joulin et Déchelette, à une invasion des Celtes dans le Midi de la Gaule au VI^e siècle av. J.-C., l'importation de la civilisation de Hallstatt dans la région pyrénéenne. L'adoption d'un progrès dans la civilisation matérielle n'est pas due nécessairement à l'arrivée de peuples nouveaux. Les populations établies dans la région à ce moment, formées d'un mélange, de descendants des vieux Pyrénéens dolichocéphales et d'Italo-Celtes déjà très anciennement établis dans le pays, ont dû adopter peu à peu l'usage du fer à la suite de relations commerciales avec les populations de la région des Alpes et de la Gaule de l'Est. De même que les Pyrénéens des temps néolithiques se sont assimilés les progrès de civilisations voisines, ceux du début de l'âge du fer ont adopté les progrès réalisés par d'autres peuples de l'Europe occidentale, sans qu'il y ait eu invasion de ces derniers. La civilisation de Hallstatt dans les contrées pyrénéennes a succédé par transitions insensibles à celle de l'âge du bronze. Elle emploie du reste encore le bronze pour un grand nombre d'objets. M. Bosch-Gimpera n'hésite pas à attribuer la civilisation des cimetières de l'âge du fer³³ des Pyrénées centrales et de ceux de Toulouse, à

33. Voir ch. VII, § 1, où nous parlerons de cimetières.

une population encore ligure ou du moins antérieure aux invasions gauloises proprement dites³⁴.

On ne peut opposer la région du plateau de Lannemezan, région de populations brachycéphales où s'échelonnent de vastes cimetières de l'âge du fer, à la région proprement pyrénéenne. La civilisation de l'âge du fer est la même au cœur des Pyrénées, dans les cimetières de Larboust et du pays de Luchon, que dans la région sous-pyrénéenne des plateaux. On ne peut supposer, d'autre part, que des envahisseurs se soient établis en masse au cœur de la chaîne. La montagne est toujours le refuge et la citadelle des peuples vaincus, et les observations anthropologiques y ont montré la persistance jusqu'à l'époque moderne de dolichocéphales bruns. On ne peut non plus, à l'appui de la théorie de l'invasion, invoquer la substitution de la sépulture par incinération à l'inhumation en vigueur à l'époque néolithique et à l'âge du bronze. Dès l'époque énéolithique, on voit dans la région pyrénéenne l'incinération employée à côté de l'inhumation. Le premier de ces procédés aura fini par remplacer l'autre, sans qu'il faille supposer une invasion.

La civilisation qui correspond vraiment à l'extension du nom celtique, de la nationalité gauloise des temps protohistoriques³⁵ est celle de la Tène (à partir du IV^e siècle av. J.-C.). Or, justement la région qui nous occupe est restée en dehors de cette dernière jusqu'à l'occupation romaine. Comme celle des plateaux castillans avec laquelle elle a conservé des ressemblances frappantes, elle a gardé très longtemps un caractère archaïque. Jusqu'en pleine époque de la Tène, le matériel des tombes pyrénéennes est resté fidèle aux types de la civilisation de Hallstatt. Nous avons, comme en Castille, une civilisation hallstattienne attardée, une civilisation post-

34. Schulten : *Hispania* (trad. Bosch-Gimpera, appendice de Bosch-Gimpera : *L'Arqueologia pre-romanica de España*, I, V).

35. C'est-à-dire à l'arrivée des Volques Tectosages, voir Joulin : *Les Sépultures des âges protohistoriques dans le Sud-Ouest de la France* (R. A., janv.-fév. 1912, t. XIX, p. 4).

halstattienne qui a évolué sur place en dehors de la civilisation de la Tène, propagée par l'expansion celtique³⁶, dont la dernière poussée seulement, a effleuré la région qui nous occupe. C'est donc une civilisation pré-celtique du fer, formée dans un milieu ethnique résultant du mélange du vieux substratum des populations préhistoriques dolichocéphales, avec les brachycéphales italo-celtes, qui s'est maintenue dans ces régions jusqu'à la veille de l'occupation romaine.

On ne peut la dire celtique qu'autant que les Italo-Celtes ont une communauté ethnique et linguistique avec les nations celtiques de la grande époque gauloise, issues de ce vieux tronc des Indo-Européens occidentaux. Pendant que la civilisation de la Tène atteindra les régions situées au nord et à l'est de la Garonne, les populations pyrénéennes et aquitaines subiront d'autres infiltrations venues du versant sud des Pyrénées; celles du troisième élément qui est entré dans leur formation ethnique : les Ibères du Nord et du Nord-Est de l'Espagne.

§ 2. — La Pénétration ibérique.

A) *Les Ibères; présence d'un élément ibérique en Aquitaine et dans les Pyrénées.*

Au VI^e siècle avant notre ère, l'Aquitaine pyrénéenne était habitée par des populations sédentaires, depuis longtemps fixées au sol, établies dans les vallées de la chaîne et se livrant à l'exploitation des ressources agricoles, pastorales et forestières du pays. Ces populations étaient formées par le mélange de l'élément italo-celtique ou ligure avec les vieilles populations pyrénéennes de l'époque paléolithique.

36. Bosch-Gimpera, appendice à *Hispania*, *loc. cit.* Voir, plus loin, ch. VII, § 1.

Mais nous avons vu plus haut, que, tandis que César³⁷ insiste sur les différences qui séparent les Aquitains du reste des Gaulois, au sujet du langage, des institutions et des lois, Strabon³⁸ en affirmant lui aussi ces différences, insiste par deux fois sur les analogies que présentent les Aquitains avec les Ibères au point de vue du type physique et de la langue. Ce caractère particulier des populations de l'Aquitaine d'entre Garonne et Pyrénées, s'est maintenu à travers l'époque impériale jusqu'à la fin du III^e siècle. L'inscription d'Hasparren³⁹ nous montre les Aquitains demandant à l'Empereur d'être séparés administrativement des Gaulois, c'est-à-dire des peuples celtiques d'entre Garonne et Loire, auxquels Auguste les avait réunis pour former sa grande province d'Aquitaine. Effectivement, à partir de cette époque, l'ancienne Aquitaine de César formera une province à part sous le nom de Novempopulanie.

Ce caractère particulier de l'Aquitaine, affirmé par d'autres preuves d'ordre linguistique et archéologique, ne se serait pas si énergiquement maintenu en présence de l'expansion grandissante des Celtes si étroitement apparentés au fond italo-celtique, si un nouvel élément n'était venu se superposer dès le début des temps préhistoriques aux populations antérieures. Cet élément qui a contribué si puissamment à donner aux peuples aquitaniens le *quid proprium* de leur individualité nationale, c'est l'élément Ibérique, comme Strabon nous le dit expressément.

L'ibérisation de l'Aquitaine est un fait admis par tous les historiens qui ont parlé de ce pays dans l'antiquité; mais il pose des problèmes et des questions fort difficiles à éclaircir. Il convient d'écarter une opinion longtemps admise contre laquelle les progrès de la linguistique, de l'archéologie et de la préhistoire s'inscrivent complètement. Henri Martin⁴⁰, Des-

37-38. Voir les textes de César et de Strabon cités au § 1 de ce chapitre.

39. Sacaze : *Insc. Ant.*, 468, *C. I. L.* XIII, 412.

40. Voir Henri Martin : *Histoire de France*, I, pp. 4, 5 et suiv. (H. Martin voit dans les Ligures un peuple ibérique). Dareste : *H. de France*, I, p. 2.

jardins⁴¹, d'Arbois de Jubainville⁴², A. Luchaire et plus récemment M. G. Bloch⁴³ admettent que les Ibères ont formé, dans le Sud-Ouest de la France comme dans toute l'Espagne, la race primitive, les substratum ethnographique du pays, prolonguement de races préhistoriques antérieures aux Ligures et à toutes les invasions Indo-Européennes. Les Ibères, peuple de dolichocéphales bruns, que l'on rattache à la race de Cro-Magnon, auraient occupé toute l'Espagne, la Corse, la Sardaigne, le Sud-Ouest et le Centre de la Gaule jusqu'à la Loire et même, d'après certains, le Nord du même pays et l'Irlande⁴⁴.

Refoulés et submergés partout ailleurs par l'expansion des Indo-Européens, Ligures et Celtes, ils n'auraient maintenu leur individualité ethnique que dans l'Espagne et l'Aquitaine.

Le peuple Basque, avec sa langue de caractères absolument différents de ceux des langues indo-européennes parlées par les peuples qui l'entourent, serait un dernier groupe de survivants de ce peuple lointain ayant maintenu intacts leur langue et, dans une certaine mesure, leur type à travers une longue suite de siècles à l'extrémité sud-ouest de l'Aquitaine et dans les monts de la Biscaye.

Cette vue un peu simpliste confond les Ibères avec le substratum des vieilles populations préhistoriques dont nous avons signalé la persistance indéniable en ce qui concerne la région pyrénéenne. Elle les identifie à tort avec tous les habitants

41. Desjardins : *Géogr. H. G.*, 11, p. 43.

42. D'Arbois de Jubainville : *Les Premiers habitants de l'Europe*, pp. 16 à 73. A. Luchaire : *Les idiomes pyrénéens de la région française* (Paris, Maisonneuve, 1879), pp. 1-43.

43. G. Bloch : *G. I. et G. R.*, pp. 12 et suiv. Cette idée est acceptée par Vidal de la Blache : *Tableau de la France (Hist. de Fr., de Lavisse, I, pp. 28 et suiv.)*.

44. Mentionnons pour mémoire l'opinion de d'Arbois de Jubainville, qui croit pouvoir se fonder sur l'analogie de Guanches, anciens habitants des Canaries, avec la race berbère, pour faire, des Ibères, les descendants d'un peuple venu aux temps préhistoriques du continent de l'Atlantide. Nous sommes ici en pleine hypothèse.

de l'Espagne antique. Elle repose sur une confusion du problème ibérique avec le problème basque.

Si incomplets, si fragmentaires que soient les renseignements donnés par les auteurs de l'antiquité gréco-latine, il en ressort très nettement que les Ibères⁴⁵ sont de nouveaux venus dans la Gaule méridionale et que même ils n'ont dominé en Espagne que depuis une époque assez récente.

Nous avons vu que les textes les plus anciens, ou du moins puisés aux sources les plus anciennes, qui nous parlent de la Gaule méridionale, nous montrent l'antériorité des peuples ligures, c'est-à-dire Italo-Celtes.

D'après Hécatee de Milet (VI^e s. avant J.-C.)⁴⁶, Festus Avienus⁴⁷, poète latin du IV^e siècle après J.-C. qui écrit, d'après le periple carthaginois d'Himilcon (500 à 470 av. J.-C.), Eschyle⁴⁸, le pseudo-Scylax⁴⁹ (qui écrivait d'après des documents datant du début du V^e siècle), Hérodore d'Héraclée; l'anonyme connu sous le nom de Scymnus de Chio⁵⁰ (écrivant après Timée) : les Ligures, maîtres de la côte méditerranéenne, des Pyrénées-Orientales au Rhône, ont été subjugués par les Ibères d'abord jusqu'à l'Orb (*Orobis*); puis

45. Cette idée de la pénétration et de la conquête ibérique en Languedoc et dans toute la Gaule du Midi, aux dépens des Ligures, qui ressort très nettement de tous les textes et que confirme l'archéologie, a été déjà indiquée par Herzog (*Galliae Narbonensis, historia*, 1864, p. 2), par Edw. Barry, *H. L.*, p. 3, note 3, suite p. 4, col. 2). Elle a été reprise et développée par M. C. Jullian (*H. de la Gaule*, I, pp. 262 et suiv.).

Les auteurs du *Dictionnaire Archéologique de la Gaule (époque celtique)*, t. II, fasc. I^{er}, à l'article *Iberi* (p. 33), donnent les principaux textes relatifs à l'occupation ibérique dans la Gaule méridionale sans conclure, sur la question de l'antériorité ou de la postériorité, de cette occupation par rapport à l'établissement des Ligures.

46. V. *Historiorum graecorum fragmenta*, éd. Didot. *Hecataei fragm.*, p. 2, 20; fragm. 18.

47. Festus Avienus : *Ora maritima* (éd. Lemaire, *Poetae latini minores*, vol. V), p. 374, vers. 584-85.

48. Cité par Pline : *H. Nat.*, XXXVII, II, 11.

49. Pseudo-Scylax : *Périples*, fragm. 3 (*Geographi Graeci Minores*, p. 17, éd. Didot, Paris, 1855).

50. Anonyme : *Scymnus (vulgo de Chio)*, 205, 206 (*Geographi Graeci minores*, p. 204, éd. Didot, Paris, 1855).

jusqu'au Rhône qui, à partir de l'an 500 avant J.-C., a servi de frontière entre les deux peuples⁵¹. Les Ibères⁵² ont subjugué ou détruit les états antérieurs fondés par des Pyrénéens ou des Italo-Celtes : Cérètes de Cerdagne, Sordes du Roussillon, Ely-sices de Narbonne.

L'archéologie confirme ces témoignages en nous montrant la civilisation ibérique implantée dans le bas Languedoc. Les petits états de cette région : Bébryces, Narbonne, Béziers, frappaient des monnaies à légendes ibériques.

De cette pénétration des Ibères en Languedoc, nous devons conclure, en ce qui regarde l'Aquitaine, que l'empreinte ibérique, restée si forte dans cette région, tandis qu'elle n'a laissé que des traces beaucoup plus faibles dans le pays languedocien, implique, *a fortiori*, une ou des invasions ibériques opérées simultanément, ou peu de temps après, dans la partie occidentale de l'isthme pyrénéen.

Sans doute Avienus, qui nous parle de l'invasion des Ibères en Roussillon et de la destruction de l'état ligure des Ely-sices, mentionne en même temps des Ligures⁵³ établis sur la côte basque. Mais ce synchronisme n'infirme nullement l'idée d'une pénétration des Ibères en Aquitaine. L'expansion des Ibères vers le Nord a dû commencer à l'Est, là où les passages étaient le plus facile, vers les régions du climat le plus semblable au leur, et se propager, de proche en proche, vers l'Ouest. Les Italo-Celtes de l'extrême Occident pyrénéen avaient comme voisins immédiats au Sud, non des Ibères, mais des Pyrénéens plus ou moins ibérisés : *Cempses*, *Saefes*, *Cantabres*, *Vardules*, *Vascons*, etc... Ils ont dû être les derniers atteints par l'influence ibérique.

51. D'après Strabon, on donnait anciennement le nom d'Ibérie à la contrée comprise entre le Rhône et l'isthme formée par les deux golfes galatiques (Strabon, *Géogr.*).

52. Un peuple ibérique, le *Bebryces*, a remplacé les *Sordes* en Roussillon et y a fondé les « villes nouvelles » (*iri-berri*) d'*Ilberis* (Elne) et *Cauco-Iliberis* (Collioure). — C. Jullian : *Les villes neuves ibériques de la Gaule* (*An. F. B. — B. H.*, IV, 1902, pp. 12-19).

53. Voir plus haut : *Avienus : Ora maritima*, pp. 46 et suiv.

Le fait d'une invasion ibérique en Aquitaine, à partir de la fin du VI^e siècle avant J.-C., est donc indéniable.

Sans entreprendre d'aborder les très difficiles problèmes que pose la question ibérique, il convient d'exposer ici brièvement les derniers résultats acquis par la science au sujet de ce peuple, à propos duquel on a tant discuté.

Il convient tout d'abord d'écarter la notion d'une race ibérique⁵⁴ primitive commune à toute la péninsule et même aux régions voisines, de la Loire au Sahara. Dès l'époque néolithique, l'Espagne a été occupée par plusieurs races, plusieurs peuples, plusieurs civilisations : dolichocéphales bruns, chez lesquels s'étaient développées les anciennes civilisations capsienne et pyrénéenne; Almériens venus d'Afrique, brachycéphales Italo-Celtes venus du Nord, etc.⁵⁵. A l'époque où les Ibères entrent dans l'histoire, plusieurs nations, plusieurs peuples occupaient la péninsule : Tartessiens au Sud et au Sud-Ouest, Italo-Celtes au centre, Pyrénéens au nord et au nord-ouest.

M. Camille Jullian⁵⁶ rejette l'idée d'une race ibérique, et voit dans le peuple des Ibères une formation purement historique et politique, agrégat d'éléments très divers. L'état ibérique s'est formé dans l'Aragon actuel et la Catalogne sur les bords de l'Ebre.

Le nom de ce fleuve (*Ibérus*) n'aurait pas été imposé par

54. La question ibérique a toujours été embrouillée, comme d'autres questions du même genre, par les confusions établies entre l'idée d'une race ibérique et celle d'un peuple, d'une nationalité ibérique.

55. Les Italo-Celtes ou Ligures ont, un instant avant l'arrivée des Ibères, dominé toute ou presque toute la péninsule. A cette diversité des populations de l'Espagne, sont dues les divergences des divers auteurs qui ont voulu résoudre la question ibérique d'après la seule méthode linguistique. Ainsi M. Philippon, dans son ouvrage : *Les Ibères* (1909), attribue aux Ibères une origine indo-européenne. Son opinion procède d'une confusion continuelle des étymologies ibériques avec les étymologies italo-celtes ou même purement celtiques...

56. C. Jullian : *A propos du livre de Wentworth Webster : Les loisirs d'un étranger en pays basque* (Revue universitaire, 1902, t. II). — H. G., vol. I, ch. II, pp. 255-262. — *Les Invasions ibériques en Gaule et les origines de Bordeaux*. — R. E. A., années 1903, 1905, 1921; divers articles.

ce peuple, mais, au contraire, se serait transmis à lui. L'état ibérique a eu pour noyau la puissante tribu des *Ilergetes* dans la région d'Ilerda (Lerida) et d'Osca (Huesca). Sa formation ne remonterait pas plus haut que le VI^e siècle. Au V^e siècle son activité déborde au Nord des Pyrénées. A l'Est, les Ibères étendent un instant leur domination jusqu'au Rhône.

Cependant la constitution de cette nationalité, quelle que soit sa complexité ethnique, n'a pu avoir lieu que sous l'action d'un peuple dominant dont la langue, la civilisation, importées par la conquête, présentent un caractère d'originalité puissante par rapport aux autres langues et aux autres civilisations de l'Espagne et de la Gaule. Il y a donc un problème ibérique comme il y a un problème étrusque. Comme les Etrusques, les Ibères semblent avoir formé une minorité ethnique, venue du dehors, qui a imposé aux peuples antérieurs une organisation politique nouvelle avec sa langue. Celle-ci, bien que mal connue, ne paraît pas avoir été une langue indo-européenne.

Dans un article récent⁵⁷, M. C. Jullian se demande, en effet, si les fondateurs de cet état ibérique des bords de l'Ebre ne seraient pas un peuple venu du dehors, peut-être des asiatiques apparentés aux Lydiens, comme le sont probablement les Etrusques.

Ne serait-il pas plus simple, plus conforme aux probabilités géographiques et aux données de l'ethnographie d'assigner aux Ibères une origine beaucoup plus rapprochée? L'Espagne forme géographiquement la transition entre le monde africain et le monde européen. A plusieurs reprises dans l'histoire, des vagues de peuples ont déferlé de l'Afrique du Nord sur la péninsule ibérique. Aux temps préhistoriques, des affinités certaines existaient entre les civilisations de l'Espagne et celles du Maghreb. Plusieurs ethnographes, se basant sur des arguments anthropologiques, toponymiques, linguistiques, ont signalé déjà la parenté probable des Ibères et des

57. C. Jullian : *A propos du svastika chez les Basques actuels* (R. F. A., 1921, p. 126).

populations de l'Afrique du Nord (Lybiens, Berbères)⁵⁸, etc.

L'Ibère comme le Lybien est un *homo mediterraneus*. Se fondant sur des considérations anthropologiques et archéologiques, M. Schulten⁵⁹ voit dans les Ibères un peuple venu de l'Afrique du Nord.

Serrant de plus près la question, et à la suite d'une étude très approfondie des civilisations de l'Espagne et de l'Afrique aux époques néolithique et énéolithique, M. Bosch-Gimpera a pu préciser ces notions, indiquer la période approximative où les ancêtres des fondateurs de l'Etat ou des états ibériques sont venus d'Afrique en Espagne. Il semble qu'avec le secours de la préhistoire, M. Bosch Gimpera⁶⁰ ait jeté une lumière définitive sur les origines ibériques.

Le savant préhistorien catalan constate, sur toute la côte méditerranéenne et dans le nord-est de l'Espagne, à l'époque énéolithique, l'existence d'une civilisation relativement avancée, très nettement définie par ses caractères archéologiques : la civilisation dite *Almérienne*, dont le foyer, comme l'indique son nom, paraît avoir été au Sud-Est de la péninsule, dans la région d'Almeria. Dans cette civilisation l'usage du métal paraît avoir été très précoce. Le peuple chez lequel elle s'est développée était un peuple de dolichocéphales méditerranéens. Il a exercé une influence très certaine sur la propagation de la civilisation méditerranéenne dont nous avons parlé plus haut.

M. Bosch-Gimpera a trouvé l'origine de la civilisation d'Almeria dans le Nord de l'Afrique. Son matériel offre des analogies et même des similitudes frappantes avec celui des civilisations néolithiques du nord du Sahara. Le peuple de cette civilisation se rattache donc, d'après les monuments archéo-

58. Cette opinion est celle qui a réuni le plus de suffrages chez les ethnographes et les historiens modernes.

59. A. Schulten : *Hispania* (trad. Bosch-Gimpera et Ferrando). Mentionnons, pour mémoire seulement, les opinions qui font venir les Ibères du Caucase ou leur assignent une origine ouralo-altaïque (voir Philips : *Die Einwanderung der Iberer in die Pyrenäische Halbinsel*).

60. Bosch-Gimpera : *Prehistor. de los Iberos* (R. I. E. B., 1925, 16 oct., déc., pp. 492 et suiv.).

logiques, à ces populations préhistoriques de la région saharienne septentrionale. Un ensemble de preuves très convaincantes montre donc dans les Almériens un peuple d'origine hamitique, identique aux populations de l'Afrique du Nord aux temps néolithiques. Ces Sahariens, poussés probablement vers le Nord par le dessèchement progressif de leur climat, ont envahi l'Afrique du Nord, subjugué les peuples chez lesquels s'était développée, à la fin du paléolithique, la civilisation capsienne; enfin, franchissant le détroit de Gibraltar, ils ont débordé sur la côte espagnole, ont conquis la région d'Almería, se sont étendus vers le Nord, le long de la côte du Levant. Nous avons vu comment leur civilisation avait conquis l'Espagne de l'Est et du Nord-Est. Cette civilisation a continué d'évoluer sur la côte méditerranéenne, s'assimilant des apports venus par mer des civilisations orientales ou égéennes. Au moment où l'histoire jette ses premières lueurs sur ces régions, les *Almériens* préhistoriques sont devenus les Ibères⁶¹.

Si ces derniers ont fondé les Etats qui ont été plus tard le centre de leur puissance dans la vallée de l'Ebre, leur nom apparaît d'abord à l'aube de leur histoire dans l'Espagne du Sud, la plus rapprochée du Moghreb; celle où était justement le foyer de la civilisation de leurs ancêtres, les Almériens. Au lieu de tirer leurs noms d'un fleuve (l'*Ebre-Ibérus*), ils l'ont imposé aux fleuves sur les bords desquels ils ont habité successivement.

Selon Avenius⁶² et Strabon, ils ont d'abord habité la partie

61. L. Siret : *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques* (Paris, Geuthner, 1913) identifie déjà, et avec juste raison, les peuples chez lesquels s'est formée la civilisation d'Almería aux temps énéolithiques, avec les Ibères. Mais il donne prématurément aux ancêtres de ce peuple le nom d'Ibères, qui ne convient qu'à la nation ibérique des temps historiques.

62. Avienus : *Ora maritima*. Voir 249. — Strabon : *Géogr.*, III, 1, 4 et 6. D'après Avienus, le Rio Tinto s'appelait alors le fleuve *Ibérus*, nom qui, plus tard, fut donné à l'Ebre quand les Ibères furent établis sur ses bords. Les *Tartessiens* auraient donc été des Ibères. Selon Avienus (vers 252 et suiv.), l'Ibérie était d'abord le territoire à l'Est de l'*Anas*. Le nom ibérique s'étendit de là sur la côte orientale, jusqu'à l'Ebre et aux Pyrénées, que les Ibères dépassèrent ensuite. Ils donnèrent à l'Ebre le nom de l'Ibérus

de l'Espagne la plus rapprochée de l'Afrique, sur les bords du Rio-Tinto, ou plutôt c'est là qu'a été d'abord le centre de leur puissance. Ils ont ensuite débordé sur la côte orientale, refoulant les Italo-Celtes vers le Centre et l'Ouest.

Ils occupèrent ensuite la vallée de l'Ebre, qui prit leur nom. Ils y fondèrent les Etats qui sont devenus le centre de leur puissance. Il faut remarquer que ces pays : côte Est de l'Espagne, Catalogne, Aragon, sont justement ceux où s'est propagée la civilisation d'Almeria.

Pendant que les Ibères s'étendaient sur la côte orientale de l'Espagne, des tribus celtiques descendaient par les passages des Pyrénées-Occidentales vers le Portugal et les plateaux castillans. Mais entre 400 et 200 avant notre ère, les Ibères s'étendent sur ces plateaux, subjuguent les Celtes et, se mêlant à eux, forment la nation des Celtibères⁶³. A l'Ouest, les Ibères Lusitans supplantent les Celtes dans le Portugal actuel. En 250, Eratosthène applique à toute la péninsule le nom d'Ibérie.

Les Ibères, population conquérante assez peu nombreuse, ont imposé leur civilisation, leur organisation et sans doute en partie leur langue aux populations antérieures qu'ils ont incorporées dans leurs Etats : dolichocéphales bruns, descendants des populations du paléolithique supérieur; Pyrénéens et Capsiens, Italo-Celtes, et tribus d'origine africaine comme eux. A leur tour, ces populations ont agi sur eux, leur ont transmis des particularités de leur outillage, de leur civilisation, de nombreux mots de leurs langues entrés dans la langue ibérique. Leur toponymie a plus ou moins subsisté sous la nouvelle couche linguistique déposée par les Ibères. De là, la complexité du problème ibérique et de toutes les questions annexes⁶⁴.

méridional. Les Ibères transportèrent des noms de lieux de leur séjour primitif dans les régions qu'ils occupèrent plus tard. (Hübner : *Monumenta linguae Ibericae*, p. xcvi); voir aussi Müllenhoff : *Deutsche Alterthumskunde*, I, Berlin, 1870, 119. — Schulten : *Hispania* (trad. Bosch-Gimpera).

63. Schulten, *op. cit.*, 187, 88 et suiv.

64. De là aussi les solutions contradictoires proposées pour le problème ibérique par ceux qui se sont appuyés seulement sur la linguistique et la toponymie.

Immédiatement au Sud des Pyrénées commingeoise et Cousserannaises se trouvait le grand état ibérique de la vallée de l'Ebre, centre de la puissance des Ibères dont le noyau était la tribu des *Ilergetes* avec les vieilles cités d'*Ilerda* (Lerida) et d'*Osca* (Huesca). La population de ce territoire devait comprendre un très fort élément autochtone plus ou moins ibérisé, descendant des Pyrénéens du versant sud, des anciens peuples de la civilisation capsienne, Italo-Celtes, etc... Dans l'orbite de l'état Ilergète gravitaient de petits états vassaux : ibériques comme les *Iacetani* (Jaca) du haut Aragon; pyrénéens, comme les *Ceretes* de la Cerdagne.

Plus loin, vers l'Ouest, près des sources de l'Ebre, en Navarre, étaient les Vascons qui, après la chute de l'Empire romain, devaient jouer un si grand rôle dans l'histoire du Sud-Ouest de la Gaule. Les Vascons n'étaient pas des Ibères, mais, d'après ce que nous savons de leurs descendants, des Pyrénéens mêlés d'Italo-Celtes, et assez fortement ibérisés. Moins ibérisées étaient certainement les tribus rudes et guerrières qui habitaient plus à l'Ouest les montagnes de la Biscaye et de la Cordillère Cantabrique : *Vardules*, *Cantabres*, *Astures*⁶⁵, etc..., descendants des vieux Pyrénéens préhistoriques qui avaient maintenu leur individualité dans les montagnes du Nord-Ouest, plus ou moins mêlés d'éléments italo-celtiques. C'est parmi ces populations plus ou moins ibérisées, mais non ibériques, de la Navarre et des bords du golfe de Gascogne, que nous devons voir les véritables ancêtres des Basques. Le problème basque a été longtemps confondu avec le problème ibérique, ce qui n'a pas peu contribué à obscurcir l'un et l'autre.

M. Bosch-Gimpera⁶⁶, s'aidant non seulement comme ses pré-

65. Certains écrivains de l'antiquité ont vu très nettement que ces peuples étaient différents des Ibères et parlaient une langue distincte. Pomponius Méla (3, 15) nous dit qu'il y avait dans ce pays des peuples et des fleuves dont les noms ne pouvaient pas être prononcés par une bouche romaine, tandis que Pline et Méla ont transcrit sans hésiter, en latin, des centaines de noms géographiques de la Bétique, de la Lusitanie ou de la Tarraconnaise (Philippon : *Les Ibères*, p. 77).

66. Bosch-Gimpera : *Prehistor. de los Iber.*, V. (*R. I. E. B.*, 1925, XVI, oct., déc., pp. 492 et suiv.). Les conclusions de M. Bosch-Gimpera sur

décesseurs de la linguistique seule, mais aussi s'appuyant sur les résultats de la science ethnographique, de la Paléontologie humaine et de la Préhistoire, est arrivé à donner à ce problème, une solution différente de celles qui avaient été proposées jusqu'à présent. Les uns à la suite de Humboldt, voyant dans les Basques les descendants des Ibères et dans leur langue la survivance de la langue ibérique; les autres, rejetant toute communauté de race et de langue entre Basques et Ibères. La solution nouvelle arrive à concilier les deux précédentes, tout en les excluant.

M. Bosch-Gimpera voit dans les vieux Pyrénéens paléolithiques, restés moins modifiés par des apports étrangers, à l'extrême Occident de la chaîne, les vrais ancêtres de Basques actuels. Les études craniologiques l'ont absolument prouvé. De là le caractère étrange, irréductible aux autres langues européennes que la langue de ce peuple a conservé, sa construction agglutinante analogue à celle d'autres langues très anciennes et primitives d'Asie et d'Amérique, qui en fait une exception en Europe, et le fond assez restreint, il est vrai, de très vieux mots, irréductibles aussi bien à l'ibérique qu'à d'autres langues, que l'on trouve dans son vocabulaire. Cette langue est probablement un reliquat des langues parlées dans les Pyrénées à l'époque paléolithique.

Mais, d'autre part, M. Bosch-Gimpera⁶⁷ remarque excellemment comment, à ce fond primitif, se sont superposés comme des couches d'alluvions successives, des éléments linguistiques provenant des divers peuples avec lesquels les Basques et leurs ancêtres ont été en rapport au cours de leur histoire⁶⁸.

Il est certain que les ancêtres des Basques ont eu des rapports très étroits avec les Ibères et avec leurs prédécesseurs

le problème ibérique et le problème basque ont été excellemment résumés par M. H. Gavel : (*La Langue Basque. Bulletin du Musée Basque*, nos 3, 4, 1928, pp. 3-6).

67. Cette conclusion avait déjà été émise par L. Siret : *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques* (Paris, Geuthner, 1913).

68. Bosch-Gimpera, *op. cit.*

et aïeux les Almériens⁶⁹. Ils ont été les voisins, et peut-être les vassaux des grands états ibériques de la vallée de l'Ebre. De là le grand nombre de mots ibériques entrés dans le vocabulaire Basque, les identités toponymiques entre les noms de lieux du pays Basque et les noms anciens de la Péninsule ibérique et de l'Aquitaine ibérisée. On s'explique ainsi que la déclinaison ibérique se retrouve dans le Basque comme l'ont démontré les travaux de M. Schuchardt⁷⁰. Plus tard, ce sont les éléments italo-celtes⁷¹ et quelques éléments celtiques qui ont pénétré dans le vocabulaire de cette langue. En somme, les Basques sont de vieux Pyrénéens qui ont subi l'influence des Ibères; et leur langue, une très vieille langue pyrénéenne distincte de l'Ibérique mais fortement ibérisée.

De là, les rapports indéniables de l'ancienne langue de l'Aquitaine pyrénéenne et du Basque. Ces analogies s'expliquent :

1° Par la communauté du vieux substratum préhistorique pyrénéen;

2° Parce que, chez les Aquitains des Pyrénées centrales, l'influence linguistique des Ibères s'est exercée comme chez les ancêtres des Basques.

Sans assimiler une langue à l'autre, il est donc légitime, en ce qui concerne les vestiges de l'ancienné langue Aquitanique, de chercher des rapprochements, des explications, des étymologies dans la langue basque, puisque celle-ci constitue, au point de vue du vocabulaire, une *résultante*; puisqu'elle a conservé jusqu'à nos jours de nombreux mots de ces idiomes Pyrénéens, Italo-Celtes et Ibériques qui ont constitué la langue des anciens Aquitains.

69. C'est ainsi que, depuis l'époque romaine, le basque a incorporé des mots latins, des mots castillans, des mots gascons en les modifiant suivant les lois de sa phonétique propre.

70. Schuchardt : *Die iberische deklination*. Vienne, 1907 (extrait des *Sitzungsberichte*, de l'*Acad. imp. des Sciences de Vienne*; traduct. espagnole. *R. I. E. B.*, 1908).

71. C'est ce qui explique que certains auteurs aient vu dans le Basque, à tort du reste, un dialecte Ligure.

B) *Comment et par où s'est effectuée la pénétration des Ibères dans l'Aquitaine pyrénéenne ?*

Ces états ibériques de l'Espagne du nord étaient déjà en possession d'une civilisation relativement avancée⁷². Habiles métallurgistes, bien armés, ils construisaient des villes aux puissantes murailles. Sur la côte de la Méditerranée, ils étaient en contact direct avec la civilisation grecque. Leurs flottes de commerce sillonnaient la partie occidentale de cette mer. Ce peuple commerçant et agriculteur devait être naturellement amené⁷³ à occuper des terres nouvelles soit dans les plaines ensoleillées du bas Languedoc, soit vers les vallées pyrénéennes du versant Nord couvertes de magnifiques forêts et de gras pâturages, riches en métaux précieux⁷⁴; possédant par endroit des salines; et plus loin, vers les coteaux et les plaines fertiles de l'Aquitaine.

Comment s'opéra cette conquête? Les textes de l'antiquité⁷⁵ nous donnent bien quelques renseignements pour l'occupation du littoral du Roussillon et du Bas-Languedoc. Il semble qu'il y ait eu ici conquête violente. En ce qui regarde les régions plus occidentales, la géographie seule nous permet d'établir quelques probabilités. Tandis que les Ibères de l'Est étaient passés par le col du Perthus⁷⁶ pour envahir le Roussillon, ceux de l'Ouest avaient emprunté les passages du pays basque; les cols de Vélate et d'Idiazabal; et, plus au levant, le col du Somport⁷⁷ et les passages plus difficiles des Pyrénées cen-

72. V. Schulten : *Hispania*, trad: Bosch-Gimpera et Ferrando).

73. La descente périodique de peuples venus de plateaux espagnols ou de la vallée de l'Ebre vers les terres basses du versant nord des Pyrénées méditerranéennes est une véritable loi de l'histoire que l'on voit se reproduire à différentes époques. (C. Jullian : *H. G.*, pp. 456 et suiv.). — *Les villes neuves ibériques de la G. (A. F. B., B. H., 1902, pp. 12 à 19).*

74. L'or des *Tarbelli* et du pays des *Tectosagès* (c'est-à-dire de la Garonne supérieure et de l'Ariège) dut particulièrement les attirer ainsi que le plomb argentifère des Pyrénées centrales.

75. Voir les textes d'*Hecatée*, *Avienus*, du *Pseudo-Scylax*, etc., auxquels nous avons renvoyé plus haut.

76-77. C. Jullian : *H. G.*, p. 263,

trales. Ce sont ces derniers que prirent ceux qui occupèrent le bassin supérieur de la Garonne. Ils devaient appartenir à la puissante tribu des Illegètes limitrophe au Sud de ces régions.

Les passages les plus accessibles⁷⁸ qui s'offraient à eux étaient, à l'Ouest : un col de la haute vallée d'Aure, le col du Plan de Rieumajou où passa, aux temps pré-romains, la vieille route indigène dite la *Ténarèze*⁷⁹; à l'Est : les cols du haut val d'Aran⁸⁰; les plus bas de la chaîne centrale; le col de la Bonaïgue et le col du Pla de Béret. Ils ouvraient une route directe de Lérida (*Ilerda*) la capitale des Illegètes vers la Garonne supérieure, par les hautes vallées des deux Nogueras : Pallaresa et Ribagorzana. Deux courants d'invasion ibérique ont dû ainsi pénétrer dans la région commingéoise et couserannaise, par la haute vallée d'Aure et par le val d'Aran.

Les régions les plus ibérisées de l'Aquitaine furent : les vallées des Pyrénées centrales (à l'O. de l'Ariège), les plaines et coteaux fertiles de la Chalosse, du Béarn, de la Bigorre, du Comminges; les vallées de l'Armagnac. Les hauts plateaux de Lannemezan, les plaines basses des Landes et du Médoc⁸¹ paraissent avoir été beaucoup moins ibérisées. L'influence ibérique paraît avoir été faible dans le pays de Foix⁸² placé entre la zone d'invasion ibérique de la Gascogne et celle du Roussillon.

La fusion ethnique et linguistique dut être assez rapide entre les populations anciennement établies et les nouveaux

78. Les cols de la haute montagne donnaient passage, à ces époques lointaines, à une circulation beaucoup plus active que de nos jours.

79. Voir plus haut, le chapitre relatif aux routes.

80. Les *cromlechs*, tombes à incinération, menhirs, du Pla de Béret, attestent la fréquentation très ancienne de ce passage (Maurice Gourdon : *Sépultures antiques de la vallée d'Aran*, I, p. 79. Paris, Charpentier, 1880). — *A travers l'Aran*. — J. de Laurière : *Promenades archéologiques dans la vallée d'Aran*, 1885. — Pour le passage des Ibères vers le Comminges par ce col, voir Desjardin : *Géogr. h. G.*, p. 113.

81. C. Jullian : *H. G.*, II, p. 277.

82. La toponymie du pays de Foix renferme beaucoup moins de noms ibériques que celle des régions pyrénéennes situées à l'Ouest ou à l'Est.

venus, assez peu nombreux sans doute. Si les Ibères ont apporté des éléments nouveaux dans la langue et la toponymie, d'autre part ils étaient eux-mêmes loin d'être une race pure. Les nations ibériques fixées dans l'Espagne du Nord étaient, elles-mêmes, très mélangées de vieux éléments pyrénéens et italo-celtes analogues à ceux du versant Nord, ce qui contribua à rendre la fusion plus facile.

C) *Les noms ibériques dans les Pyrénées et l'Aquitaine.*

Nous reprendrons plus loin, à propos de la langue aquitaine, la question de l'élément linguistique apporté par les Ibères en Aquitaine. Nous pouvons d'ores et déjà relever dans la toponymie et l'onomastique des Pyrénées du versant nord et de l'Aquitaine des traces incontestables de la pénétration ibérique⁸³.

Les Ibères, comme nous le verrons plus loin, ont eu une civilisation urbaine. Leur occupation a été signalée par de véritables synœcismes. Ils ont été partout des fondateurs de villes.

Dans les pays successivement occupés par les Ibères il est un nom qui désigne les villes neuves fondées par ce peuple, correspondant au celtique *Noviodunum*⁸⁴ et au français Ville-neuve ou Ville nouvelle. Ce nom c'est *Iliberris* ou ses variantes *Iluberris* ou *Ilumberris*. Ce nom se trouve dans le pays basque actuel sous la forme euskarienne moderne *Iriberry* ou *Irunberri* (*Iri*, *Irun*, ville; *berri*, nouveau).

83. Nous ne ferons pas état ici de noms de lieux communs seulement aux Pyrénées françaises et aux régions immédiatement limitrophes sur le versant méridional ou au pays basque actuel. Cette communauté ne peut prouver que celle du vieux fond pyrénéen. Nous mentionnerons seulement les noms que l'on peut relever à la fois dans les régions de l'Espagne du Sud, du Centre et de l'Est, occupées par les Ibères. La répétition de certains noms de localités permet de suivre l'expansion du peuple ibérique, depuis l'Espagne du Sud, son habitat primitif, jusqu'à l'Aquitaine.

84. C. Jullian : *Villes neuves ibériques de la Gaule* (*A. F. B.*, *B. H.*, vol. IV, 1902, pp. 12 à 19) (*C. Jullian : H. G.*, I et II). — A. Luchaire : *Orig. linguist. de l'Aquitaine*, p. 14 (Paris, Maisonneuve, 1877). — *Et. Id. Pyr.*, 188, 189 et suiv.

Malgré l'opinion contraire de MM. Vinson, Van Eys et Philippon⁸⁵, l'identité de l'ibérique *Iliberris* ou *Ilumberris* et du basque *Iri* ou *Irun-berri* est absolument établie par la linguistique moderne. Cette identité n'implique nullement comme l'ont voulu Guillaume de Humboldt et son école celle du basque et de la langue ibérique. Les deux mots *ili* ou *iri* ville et *berri* nouveau qui composent ce nom de villes n'appartiennent pas au vieux fond pyrénéen de la langue basque, mais sont passés comme bien d'autres de la langue ibérienne dans cette dernière.

De l'Andalousie jusqu'aux Pyrénées on trouve des *Iliberris* dans toutes les régions où se sont fixés les Ibères. En Betique le *Municipium Florentinum Iliberritanum* (Grenade)⁸⁶, chez les Vascons une *Iliberris* ou *Iluberris*⁸⁷. Dans le Roussillon, les Ibères Bebryces qui ont remplacé les Sordones ont fondé deux « villes neuves »⁸⁸ *Cauco-Liberris* ou *Cauco-Iliberris* (Collioure) et *Iliberris* (Elne). En Gascogne chez les Ausci, le chef-lieu de ces derniers se nomme *Eliberris*⁸⁹ (pour *Iliberris*) (Auch).

85. Voir Vinson : Art. dans *Bulletin Soc. des Sc., Let. et A.* de Bayonne, I, 1877, pp. 250-51. — *La question ibérienne* (*Revue de linguistique et de philologie comparées*, t. XXVII), pp. 247-53. — *Les Basques et le Pays Basque* (Paris, Cerf., 1882). — *La langue ou les langues ibériennes* (*R. I. E. B.* 1907). — Van Eys : *La langue ibérienne et la langue basque*, 1874 (Ext. de *Revue de linguistique*). — Philippon : *Les Ibères* (Paris, Champion, 1877). — M. A. Luchaire : *Orig. linguist. de l'Aquitaine*, réfute excellemment les arguments de MM. Vinson et van Eys au sujet de l'identité de la forme basque *iri* avec *ili* ou *uli* dans des noms ibériques de l'antiquité. — M. Schuchardt : *Die Iberische Deklination*, Vienne, 1907 (extrait des *Sitzungsberichte* de l'Acad. Imp. des Sciences de Vienne, trad. *R. I. E. B.*, 1908, p. 564) maintient, contre M. Philippon, l'explication de l'Ibère *Iliberris* par le Basque *Iri-berri* et démontre que la transformation de l'*r* de *iri* en *l* est conforme aux lois de la phonétique basque.

86. *C. I. L.*, II, 572, 2070, 2081, 5502, 2073, 20.

87. Pline : *H. Nat.*, III, 26, mentionne les *Ilurberritani*.

88. C. Jullian : *Les villes neuves ibériques de la Gaule* (*A. F. B.*, *B. H.*, vol. IV, pp. 12 à 19).

89. *Elumberum* (Pomponius Méla : *Chorographia*, III, 2). — *Eliberre* (ablatif de *Eliberris*, table de Peutinger). — *Climberrum* mauvaise leçon pour *Elimberrum* (itinéraire d'Antonin, 462). — Voir A. Luchaire : *Orig. linguist. de l'Aquitaine*, p. 4. En ce qui concerne *Iliberris* de Betique (Grenade), voir aussi Hübner : *Monumenta L. I.*, n° 2063. — Pline, III, 3,5.

Dans la même région, mais plus vers l'Est, près des frontières des *Convenae* et des *Tolosates*, la ville de Lombez⁹⁰ (forme romane médiévale : *Lomberz*), est une ancienne *Ilumberris* comme *Lombers* dans le haut Languedoc (département du Tarn) et *Lumbier* dans la Navarre espagnole. Chez les anciens *Convenae*, la localité de Lombrès près de Nistos, dont le nom se rapproche des précédents (avec metathèse de l'r), doit être aussi une ancienne *Ilumberris*.

De nombreux noms de l'Espagne antique sont composés avec le mot *Ili* ou *Ilur* employé comme radical exprimant l'idée de ville (*iri* ou *irun* en euskarien) : *Iluro*⁹¹, nom de deux localités : l'une en Betique (*Luria*), l'autre en Tarraconaise *Ilici* (Elche dans la région de Murcie); *Ilurco* en Betique, *Ilunum* (également en Betique), *Ilerda* ou *Ilerta* (Lerida, la grande cité ibérique de la Tarraconaise).

Des noms analogues ou de composition analogue se trouvent dans les Pyrénées et en Aquitaine : *Iluro* (Oloron), chef-lieu du petit peuple des *Iluronenses*⁹². Le nom de la vallée de Louron, en Comminges, a pour étymologie ce même nom qui est aussi celui du dieu pyrénéen *Iluro*⁹³ (peut-être le dieu topique de la vallée).

Nous devons rapprocher aussi de ce nom celui de la localité de Loures-Barousse (*Lura* ou *Lora*⁹⁴ dans les textes médiévaux qui, en tenant compte de l'aphérèse de l'I, a dû porter dans l'antiquité le nom d'*Ilura*).

90. Dans une charte du X^e siècle, relative à la fondation de l'abbaye de Lombez, le nom latin de cette ville est *Lumbarium* ou *Lombarrium*. Cette forme n'est autre que *Ilumbarium*, après aphérèse de l'i initial. Lombers, du Tarn, a un nom presque identique, *Lumberium* (Nous avons vu, dans Pomponius Mela, la forme *Elumberrum* pour l'*Iliberris* des *Auscii*. *Lumbier* en Navarre est la forme moderne du nom de l'*Iliberris* des Vascons.

91. Voir Hübner : *Monumenta L. I.* — Philippon : *Les Ibères* (à la fin du volume : Index des mots ibères, p. 331).

92. Ce petit peuple forma une cité au Bas Empire (voir *Notitia provinciarum et Civitatum Galliae*).

93. 1, *C. I. L.*, XIII, 154.

94. A rapprocher : le nom de l'ancienne localité (détruite depuis le moyen-âge) de *Saint-Jean de Loras*, près de Luchon, où des vestiges gallo-romains et pré-romains ont été retrouvés.

Le nom de Lourdes, porté dans les Pyrénées par la célèbre cité du Lavedan, et par un village obscur du Comminges (dans les textes médiévaux *Lorda* ou *Lurda*) a dû s'écrire, dans l'antiquité, *Ilurda*⁹⁵. Ce nom à physionomie nettement ibérique est à rapprocher de celui d'*Ilerda* (Lérida). De même le nom ancien d'Eauze : *Elusa* (pour *Ilusa*) est à rapprocher de celui d'*Ilici* (Elche), chef-lieu des *Bastitani*.

Le nom des *Ausci*, peuple aquitain, a été souvent rapproché du nom national des Basques : *Eskualdunac*; et invoqué par les partisans de l'identité des Basques, des Ibères et des Aquitains⁹⁶. D'autre part le nom des *Ausci* se rapproche de ceux de peuples et de localités de l'Espagne du Nord : les *Ausi* et les *Ausi-Cerretani* (haute Catalogne), *Ausa* (Vich), *Osca* (Huesca).

Un radical analogue apparaît dans le nom du petit peuple aquitain des *Oscidates* mentionné par Pline. Toutefois ces rapprochements ne permettent pas de conclure à l'identité des Basques, des Ibères et des Aquitains. Si l'Aquitaine a été ibérisée, il faut tenir compte du fort substratum ethnique et linguistique des anciennes populations pyrénéennes, commun aux deux versants de la chaîne et à l'Aquitaine, mieux conservé en pays basque. *Calagorris*⁹⁷ ou *Calagurris*, localité des Convenae, porte le même nom que plusieurs villes d'Espagne : une ville de la Bétique (la Calahorra, province de Grenade), une ville des Vaccaei : *Calagurris Nasica* (Calahorra, près de Palencia); une ville des Vascones : *Calagurris Fibularia* (Calahorra près de Logroño); une ville des Ilérgetes (*Calagurris* ou *Calagorris*). Ce nom est formé de deux mots : l'un Italo-

95. *Le Château-fort de Lourdes* (Bull. Soc. Acad. des Hautes-Pyrénées, t. II, 1897, p. 3).

96. Bosch-Gimpera : *La Prehistoria de los Iber.* (R. I. E. B., 1925, t. XVI, oct.-déc., pp. 432 et suiv.).

97. Aujourd'hui Saint-Martory, voir : N. Casteret, *Mémoire mss.*, C. Julian : *R. E. A.*, 1925 (oct.-déc). *Calagorris* est mentionnée par St-Jérôme : *Contr. Vigilant* (Migne, *Patr. lat.*, t. XXIII, col. 340), par l'Itinéraire d'Antonin (Desjardin, *Géogr. H. G.*, pp. 454-58). Voir plus haut 1^{re} partie, chap. III, § 2.

celte ou celtique : *cala*⁹⁸ (source, ruisseau); l'autre ibérique et incorporé dans le basque actuel : *gorri* rouge. *Calagorris* c'est : le ruisseau rouge. Ce nom a été donné à des localités construites près de sources ou de cours d'eau aux eaux rendues rougeâtres par des terrains d'argiles ferrugineuses. Sa présence sur le territoire des *Convenae* où il est appliqué à un antique oppidum entouré de terrains rougeâtres qui colorent les eaux de ruissellement et les sources après les grandes pluies, est un témoignage direct de l'occupation ibérique.

*Hungunuero*⁹⁹, probablement ablatif de lieu de la forme latinisée *Hungunuerrum*; nom d'une localité mentionné par l'itinéraire dit de Jérusalem sur la voie romaine de Toulouse à Eliberris (Auch); renferme l'adjectif ibérique *berri* (nouveau) sous la forme latinisée : *uerrum* en composition d'un mot d'explication difficile *Hungun...*

Ce nom est évidemment ibérique.

Le nom du peuple des *Bigerri* ou *Bigerriones* (peuple qui a laissé son nom dans celui du pays de Bigorre), celui d'un lieu dit du Comminges : *Begorre*, d'un lieu dit de la Gascogne sur le territoire des *Ausci*. (*Begorra* ou *Bergorra*) sont également d'origine ibérique. On trouve en Espagne : *Bigerra* chez les *Oretani* et une ville du même nom chez les *Bastitani* dans la Tarraconaise.

Ce nom est à rapprocher de celui de Baigorri, localité du pays basque qui apparaît dans les chartes des X^e et XI^e siècles sous la forme archaïque *Bigur* (*vallis Bigur*), plus tard : *Beyguer* ou *Bayguer*. Un nom analogue se retrouve en Navarre espagnole sous la forme *Viguria* (pron. : *Biguria*).

L'étymologie de ce nom est *Ibai-gorri*¹⁰⁰, ruisseau ou rivière rouge. C'est donc un synonyme de *Calagorri*. Il est formé aussi de deux mots ibériens passés dans le basque.

98. A. Luchaire : *Orig. linguist. de l'Aquitaine*, p. 11. — G. Jullian : *R. E. A.*, oct.-déc. 1925. — Schuchardt : *Zeitschrift für romanische Philologie* (xviii, 101). *R. I. E. B.*, VII, 315. — Dauzat : *Les noms de lieux*, 1926, p. 96.

99. *Itin. Hier*, 550, 10. Voir Luchaire : *Orig. linguist. Aquitaine*, p. 12.

100. Voir Schuchardt : *Die Iberische Deklination*, Vienne, 1907 (trad. *R. I. E. B.*, 1908).

On trouve dans la région de Cauterets un col d'*Andorre*. L'antique oppidum de Saint-Lézer qui fut désigné à l'époque romaine sous le nom de castrum *Bigorra*¹⁰¹ porte aussi dans des textes médiévaux le nom d'*Orra* ou d'*Andorra*¹⁰². Il y a, à Saint-Lézer, un chemin d'*Andor*¹⁰³ qui a conservé le nom primitif de l'oppidum. Ce nom est le même que celui de la localité d'*Andorra* la Vieille, et de la vallée d'*Andorre* au sud des Pyrénées ariégeoises où elle est située. Il se retrouve dans deux localités de l'Espagne antique : *Andurra* en Bétique¹⁰⁴ et dans l'Aragon actuel (province de Teruel)¹⁰⁵. Nous trouvons en composition dans ce mot l'adjectif ibérique *and*, *andi*, grand, et le mot italo-celte *ur* eau, *Andurra*, *Andorra* serait : la grande eau¹⁰⁶.

Le nom de Toulouse : (*Tolosa*) auquel on a voulu donner des origines celtiques est nettement ibérique. En outre de la Tolosa du Guipuzcoa située en plein pays Basque, c'est-à-dire en pays non ibère, mais ibérisé, nous trouvons dans l'Espagne antique deux villes de ce nom : une dans la province d'Albacete, au nord-est de l'Andalousie; dans cette Espagne du Sud-Est où furent les premiers établissements des Ibères et des Almériens¹⁰⁷; une autre dans la Lusitanie, pays ibérisé.

La cité garonnaise de Toulouse¹⁰⁸ a été fondée sans conteste par les Ibères. Des poteries ibériques trouvées dans des cime-

101. *Civitas Tarba ubi Castrum Bigorra*, dans : *Notitia Provinciarum et civitatum Galliae. Monumenta Germaniae (Auctores antiquissimi, IX, 605-608)*.

102-103. Rosapelly et X. de Cardailhac : *La Cité de Bigorre* (Paris, Champion, 1890, pp. 51-52).

104. *C. I. L.*, II, 1693.

105. A rapprocher du nom de localité basque : *Andurraïn*.

106. Ici encore, comme dans *Calagorris*, nous trouvons en composition un mot ibérique et un mot italo-celtique.

107. Cette *Tolosa* Andalouse a laissé son nom à la fameuse plaine de *las Navas de Tolosa*, où eut lieu la défaite des Sarrasins d'Espagne.

108. La Tolosa du Guipuzcoa est appelée par les Basques *Iturisa*. Ce nom paraît être la forme euskarienne de Tolosa. C'est peut-être la forme ibérique de ce nom conservée dans la langue basque. Cette langue qui s'est incorporée ce nom ibérique, nous en a conservé le sens étymologique. *Ituris* signifie, en Basque, *pays riche en sources*.

tières protohistoriques à ses abords y constituent la preuve directe de l'occupation ibérique.

Nous pouvons citer d'ores et déjà quelques exemples qui nous montrent l'élément ibérique existant dans des noms propres de divinités et de personnes de l'Aquitaine et des Pyrénées.

Parmi les noms de divinités, celui d'un dieu aquitain *Sut-tugius*¹⁰⁹ rappelle celui d'un dieu de la Lusitanie *Suttunius*¹¹⁰. Le nom propre espagnol *Arraado*¹¹¹ rappelle celui de la divinité aquitanique *Aereda* : celui du dieu aquitain *Ilunnus* est identique à celui d'une ville de Bétique : *Ilunum*. Nous avons vu que le nom du dieu *Iluro* qui paraît être l'étymologie de celui de la vallée de Louron est identique à celui de plusieurs villes d'Espagne. L'étymologie du nom du dieu topique pyrénéen *Baicorrix* ou *Baicorris* paraît être la même que celle des mots *Bigerri*, *Begorra*, *Baïgorry* : *Ibaï-gorri* ruisseau rouge.

Le dieu *Ilurberri*¹¹² semble avoir été lui aussi un dieu topique, un dieu de localité. Son nom est identique à *Ilurberri*, ville neuve. Le mot ibérique : *iri* (ville, village), se trouve dans le nom du dieu *Beissiris* assimilé à Jupiter (*Jupiter Beissiris*).

Plusieurs noms fournis par des inscriptions pyrénéennes du Comminges et du Couserans sont formés avec le radical *And...* *Andossus*, *Andossicus*, *Andoxponnus*. *Andossus* est joint comme attribut ou épithète à des noms divins : à celui du

109. Voir, pour les noms Aquitains de divinités et de personnes cités ici, Saymour de Ricci : *N. Onomast. Pyr.* (*R. Cel.*, vol. XXIV, janvier 1903, pp. 71-83, *B. S. A. M.*, 1903, p. 362).

110. *C. I. L.*, II, 746.

111. *C. I. L.*, II, 2826.

112. Deux noms divins qui figurent sur des inscriptions publiées récemment paraissent également ibériques : *Lurgorr...* (probablement *Ilurgorris*, ville rouge, village rouge, dieu protecteur de ce village), nom d'un dieu de la région des *Ausci* fourni par une insc. de Samiac (Gers), (*B. S. A. M.*, n° 40). *Aberri deo...*, nom incomplet d'une divinité masculine figurant sur une inscription de Saint-Bertrand de Comminges, dans lequel entre le mot ibérique, *berri*, nouveau; sans doute encore, un dieu topique (*R. Lizop : Notes épigraphiques sur Saint-Bertrand de Comminges*, *R. E. A.*, 1912).

dieu Hercule *Ilunnus*, dans une inscription votive de Narbonne¹¹³; à celui d'un autre dieu assimilé à Hercule dans une inscription des *Ausci* : *Hercule Toli-Andosso*.

Ce mot entre aussi en composition dans le nom d'un dieu indigène du Comminges, le dieu *Bascei-Andossus*. Nous voyons le même radical dans le nom de Jupiter dans une inscription d'Espagne, *Jupit̃er Andero*.

Ce radical *And...* est à rapprocher du basque *Andi* (grand). Ce sens concorde avec l'emploi de *Andossus* ou *Andero* joints à des noms divins en Aquitaine ou en Espagne. Comme nom propre, *Andossus* correspond au nom français : Legrand, aux *cognomina* latins : *Magnus* ou *Maximus*. Sa présence en Espagne montre bien qu'il s'agit d'un mot ibérique conservé dans la langue euskarienne.

Une désinence fréquente dans les noms de personnes ou de lieux de l'Ibérie, *ipo*, *ippo* se retrouve dans plusieurs noms aquitains ou pyrénéens *Sisipo*¹¹⁴ nom qui figure sur une légende de monnaies ibériques, *Olisippo* nom de ville (Lisbonne) *Acisippo*, ville de Bétique, *Baesippo*, *Basilippo*, *Ostippo*, etc...

Dans les Pyrénées commingeoises *Senipo*, *Scinnipo*, *Andorpo*, etc..., noms propres fournis par diverses inscriptions.

Le nom aquitain *Belex*¹¹⁵ (forme féminine : *Belexen*), qui apparaît dans la composition de divers noms propres aquitainiques : *Belixco*, *Belheiorix*, *Belexen*, *Har-belex*, *Bon-belex*, se retrouve en composition dans des noms propres de l'Ibérie espagnole : *Ando-bales*, roi des Ilergetes¹¹⁶, *Ando-balis* nom de ville, *Neintibeles* nom féminin. Ce mot paraît ibérique. Il serait peut être à rapprocher de l'adjectif basque *belz*, *bel̃ch*, noir.

Un nom propre espagnol fourni par une inscription des

113 *Hercules Ilunnus Andose C. I. L.*, XII, 4, 316. (Cette inscription, dédiée à Hercule, assimilé au dieu pyrénéen *Ilunnus*, semble avoir été dédiée par un Convène fixé à Narbonne.)

114. Hübner : *Monumenta L. I.* (n° 227).

115. Luchaire : *Et. sur les id. pyr.* (Paris, p. 79).

116. Polybe, 36, 6.

Ilergetes¹¹⁷ (Lerida) est le même que celui de la divinité aquitanique *Boriennus*. Le nom du dieu *Leherenn*¹¹⁸, dont un très grand nombre d'inscriptions votives ont été retrouvées à Ardiège dans le Comminges, paraît lui aussi d'origine ibérique. Ce nom est identique au mot basque *Leheren*, *Lehren* (premier) *Leherenn*¹¹⁹ serait donc le premier des dieux. Or, sur plusieurs de ces inscriptions gallo-romaines ce nom figure accolé à celui du dieu Mars *Mars Leherenn*. Le dieu indigène est assimilé au Mars latin. Nous savons d'autre part qu'un dieu assimilé à Mars tenait la première place dans le Panthéon des peuples ibériques. Ainsi s'explique le surnom indigène de Mars *Leherenn*.

D) *Rôle historique de l'élément ibérique en Aquitaine.*

Les Ibères ont introduit en Aquitaine leur alphabet¹²⁰ comme dans les régions du Languedoc et du Roussillon qu'ils ont colonisées. On retrouve leur influence dans de nombreux détails de l'armement et du matériel et, ainsi que nous le verrons, dans des symboles religieux que l'on trouve encore gravés ou sculptés sur les monuments funéraires ou votifs de l'époque gallo-romaine. Bien que la vie des populations pyrénéennes soit restée dans l'ensemble particulariste, les Ibères, en mettant les premiers un certain ordre dans ce chaos de peuplades, ont imposé à l'Aquitaine une sorte d'unité morale. Grâce à eux, comme le constate M. C. Jullian¹²¹, les populations de la Gascogne connurent les premiers bienfaits de

117. *C. I. L.*, II, 301.

118. Voir Seymour de Ricci, *loc. cit.*

119. Cette étymologie paraît préférable à celle qui est proposée par A. Luchaire, après Roschach : *Ler* ou *Leher*, dans les dialectes guipuzcoans et navarrais : frapper. — A. Luchaire : *Orig. linguist. de l'Aquitaine*, p. 5.

120. Voir la petite inscription en caractères ibériques gravée sur une banderole d'argent trouvée à Aubagiran (Landes), près d'une tombe à incinération (lettre de M. Dubalen, conservateur du Musée de Mont-de-Marsan. — *R. E. A.*, avril-juin 1914).

121. C. Jullian : *H. G.*, II, 454.

l'union et de l'unité. Le nom collectif d'Aquitains¹²² que se donnèrent les tribus d'entre Gascogne et Pyrénées, appartient sans doute à la langue des Ibères. Ces tribus, quelle que fut leur origine, s'habituerent à l'alliance. Ces peuples étaient en voie de former une nation de civilisation originale.

D'après cette tendance des Ibères à fédérer, à organiser les populations éparpillées, on peut inférer que c'est à eux que l'on doit probablement faire remonter le groupement des petites peuplades des Pyrénées centrales en deux confédérations locales, celle des *Garunni* qui ont formé le cadre de la future *civitas Convenarum*, et celle qui deviendra la *civitas Consorannorum*.

E) *Rapports des populations des Pyrénées centrales avec les États ibériques de l'Espagne du Nord.*

Il est probable que, vers le V^e siècle, les petits états ibéro-ligures des Pyrénées centrales furent placés sous l'hégémonie du grand état ibérique des Illegètes. Par les chemins des cols, les vallées pyrénéennes des deux versants avaient à ces époques plus de relations entre elles qu'avec les plaines voisines. Ces liens se sont brisés lorsqu'au II^e siècle av. J.-C., la conquête romaine a détruit les états des Illegètes et des Vascons. Les peuplades du Nord se sont trouvées livrées à elles-mêmes. C'est le moment où les Gaulois progressent dans la vallée de la Garonne, tandis que les Romains occupent le bassin de l'Ebre.

Mais les rapports créés entre les deux versants par tant d'antiques relations¹²³ et d'affinités, ne furent point rompus pour cela. Le versant nord des Pyrénées et l'Aquitaine con-

122. C. Jullian, *ibid.*, pp. 455-56. Auparavant, avant les progrès de l'influence ibérique, le pays s'appelait *Aremorica* (*ante mare*). Pline : *H. Nat.*, IV. 31), mot probablement italo-celte. La désinence du mot *Aquitania* est à rapprocher de la fréquence des suffixes *itanus*, *etanus* en Espagne (Schuchardt : *Iberische Deklination* pp. 33-34).

123. La fréquence de trouvailles de monnaies ibériques dans la Gaule pyrénéenne démontre des relations commerciales intenses. Pour ne parler que du Comminges, nous devons citer les monnaies ibériques trouvées à

tinuèrent à faire partie de l'Ibérie plutôt que de la Gaule. Sans cette solidarité politique et militaire des Aquitains et des Ibères d'Espagne, on ne s'expliquerait pas qu'au temps de la révolte de Sertorius, de la lutte des Aquitains contre Crassus¹²⁴ et des dernières rébellions réprimées par Agrippa¹²⁵ et Messala¹²⁶, les Aquitains aient vibré aux mêmes appels d'indépendance que les tribus ibériques du nord de l'Espagne et en aient reçu des chefs, des renforts et des subsides.

Par les routes ou les sentiers qui franchissent les cols pyrénéens, un afflux continu de populations ibériques¹²⁷, pasteurs transhumants, marchands, etc., descendaient vers la région sub-pyrénéenne et la Gascogne. Partout dans ces régions affluait la belle monnaie ibérique comme le montrent les trouvailles de Barcus¹²⁸ (Basses-Pyrénées) de Saint-Lézer¹²⁹, de Saint-Cizy¹³⁰, de Vieille-Toulouse¹³¹, de Saint-Bertrand-de-Comminges et de nombreux points du Sud-Ouest et des Pyrénées.

Juzet-d'Izaut, d'après Castillon d'Aspet, qui y voit des monnaies phéniciennes, les monnaies de bronze des *Iacetani* (Jaca) et la monnaie d'argent d'Osca trouvées à Saint-Bertrand de Comminges.

124. César : *B. G.*, III, XXIII.

125. Appien : *H. Romaine*, V, 92.

126. Tibulle : *Élégies*, livre II : *Élégie VII*, vers 1-2.

127. C. Jullian : *H. G.*, I, p. 454.

128. Taillebois : *Mém. de la Soc. Borda*, Dax 1879, pp. 242 et suiv. — Jullian : *H. G.*, I, p. 275.

129. Rosapelly et Cardeilhac : *Cités de Bigorre*, pp. 150-51.

130. Gantier : *Quelques recherches sur les ruines de Calagorris Convenarum*.

131. *H. L.* (éd. Pr.), II, note CXIV, et Roschach : *Hist. graphique de l'ancienne province de Languedoc* (dernier vol. de l'*H. L.*).

§ 3. — Les Celtes. L'Élément gaulois.

A) Établissement des Volques Tectosages dans les hautes vallées du Salat et de la Garonne ¹³².

Peu après le moment de la plus grande extension de la puissance ibérique dans la Gaule du Sud-Ouest (V^e siècle et premier quart du IV^e); les peuples Gaulois maîtres de la Gaule du nord et du centre descendent vers la Méditerranée, les Pyrénées et la Garonne (milieu et fin du IV^e siècle ou au début du V^e).

Déjà au VI^e siècle des bandes celtiques avaient traversé l'Ouest de la Gascogne par le Bordelais, se dirigeant vers les passages du pays Basque¹³³ par lesquels elles étaient arrivées jusque sur les plateaux castillans où elles s'établirent. Ces Celtes ne s'installèrent solidement que dans le Bordelais où se fixèrent les Bituriges Vivisques. Peut-être quelques bandes se sont-elles égarées vers les Pyrénées, mais elles ont dû être absorbées rapidement par les populations antérieures. Nous ne pouvons accepter l'opinion de M. Joulin¹³⁴ affirmant l'occupation en masse de tout le Midi et le Sud-Ouest de la Gaule et de la plus grande partie de l'Espagne par les Celtes dès le VI^e et le V^e siècles; leur attribuant le matériel halstattien des cimetières de l'âge de fer dans les Pyrénées et la France du Sud-Ouest. Tout au plus, peut-on attribuer à l'influence et au voisinage de ces premiers Celtes (et non à leur invasion en masse), l'importation de la civilisation Halstattienne dans ces régions. Comment s'expliquer, si les Celtes s'étaient établis si fortement dans l'Aquitaine et les Pyrénées, que César

132. Voir *H. L.*, Éd. Pr., tome II, p. 3, note II (notes d'Edw. Barry). — Herzog : *Galliae Narbonensis, Hist. et descrip.*, Leipzig, 1864. — C. Jullian : *H. G.*, pp. 308 et suiv.

133. C. Jullian, *loc. cit.*, pp. 309-310.

134. Joulin : *Etablissements antiques du bassin supérieur de la Garonne*, p. 34. — *Les Ages protohistoriques dans l'Europe barbare*. Paris, Leroux, 1915. — *La Protohistoire dans la France du Sud-Ouest et la péninsule ibérique*.

et Strabon aient insisté sur les caractères physiques et linguistiques qui distinguaient les Aquitains des gens de la Celtique et les rapprochaient des Ibères¹³⁵ p

Dans le courant du IV^e siècle de nouvelles tribus celtiques atteignirent la Garonne. Les *Nitiobriges* s'établirent dans l'Agenais. Les *Rutheni* descendirent du Rouergue dans l'Albigeois¹³⁶. Les *Volques*, parents de ceux de la Bavière et du Haut-Danube s'établirent dans les vieux pays Ibéro-Ligures du Languedoc, du Rhône à la Garonne, des Cévennes aux Pyrénées-Orientales. Leur extension vers l'ouest paraît avoir été tardive. Tite-Live les signale vers 218¹³⁷ comme une nation puissante établie sur les deux rives du Rhône. Il est probable qu'ils n'ont atteint la Garonne qu'après l'an 200 dans les premières années du II^e siècle. Les Volques (comme les Wisigoths dans les mêmes régions au V^e siècle après J.-C.), paraissent n'avoir été que des envahisseurs assez peu nombreux, campés au milieu de populations ibéro-ligures de vieille civilisation urbaine et déjà pénétrées par l'hellénisme. Ils adoptèrent rapidement les mœurs et la civilisation des peuples soumis.

Toulouse, cité ibérique, tomba sous leur domination et devint la capitale des Volques Tectosages, la fraction la plus puissante de ce peuple, tandis que les Volques Arécomiques

135. Les interprétations que M. Joulin tire des textes anciens sont inexactes. Il ressort, au contraire, de tous ces témoignages, comme conclut M. Jullian (*H. G.*, I, pp. 308-312), que des peuples Gaulois ne s'installèrent sur les bords de la Garonne et du Rhône qu'après l'an 400 après J.-C. Le *Pseudo-Scylax*, qui écrit vers 335, mais d'après des renseignements un peu antérieurs, signale des Celtes sur l'Adriatique (§ 18), mais ne connaît que des Ibères mêlés à des Ligures dans le Languedoc (§ 2-3 *Geographi Graeci Minores*, pp. 25 et 17, éd. Didot, Paris, 1855).

136. L'Albigeois comme le Toulousain a été ibérisé avant d'être conquis par les Gaulois. On y trouve des éléments ibériques dans la toponymie comme *Lumberium* (*Ilumberrî*), Lombers. Les Ruthènes, peuple de plateau comme les Arvernes, leurs suzerains, ne sont descendus que plus tard dans les riches plaines sous-jacentes. Les Ruthènes de l'Albigeois sont ceux que César appelle les *Rutheni provinciales*, parce qu'ils avaient été réunis à la *Provincia* après la destruction de l'Empire Arverne.

137. Tite-Live : XXI, 26 (voir *H. L.*, éd. Pr., I, p. 108).

se groupaient dans le Languedoc oriental¹³⁸. Les Gaulois ne dépassèrent pas beaucoup la Garonne. Ils laissèrent les pays de la rive gauche aux Ibéro-Aquitains. La Gascogne, l'Aquitaine de César, resta le seul pays de la Gaule où se maintint la civilisation ibérique.

L'occupation des Volques n'a pas dû dépasser sur la rive gauche de la Garonne, la ligne de forêts¹³⁹, alors très épaisses, qui se dressait sur les terrasses alluviales à quelques heures à peine des rives du fleuve¹⁴⁰.

Comme le remarque Edw. Barry dans une note de l'*Histoire de Languedoc*¹⁴¹, ce n'est pas dans la direction de l'Ouest, mais vers le Sud du côté des vallées pyrénéennes de l'Ariège, de l'Aude, de la Garonne que s'étendit la domination des Volques Tectosages.

Ptolémée¹⁴² nous dit que les Tectosages occupaient les régions les plus occidentales de la Narbonnaise et Strabon remarque qu'ils s'étendaient jusqu'aux Pyrénées¹⁴³. Or les géographes anciens regardaient les Pyrénées comme une chaîne méridienne, dirigée du Nord au Sud; c'est-à-dire placée à l'Ouest, par rapport à la Méditerranée et à la Narbonnaise.

La limite pyrénéenne des Tectosages, dont parle Strabon, doit s'entendre par conséquent comme la longue étendue de

138. A l'est de l'Orb et de l'Hérault.

139. La forêt de Bouconne, dont le nom *Bucco* (nom d'une station de l'*Itinéraire d'Antonin*), sur la route de Toulouse à Auch, qui devait se trouver vers les limites ouest de la forêt, est un vieux nom italo-celtique. Cette forêt, beaucoup plus large alors qu'aujourd'hui, arrivait tout près de Toulouse. Elle s'étendait au Sud en suivant les terrasses jusqu'aux limites nord des *Convenae*. Elle marque encore la vraie limite entre le Languedoc et la Gascogne au point de vue dialectal.

140. Les Celtes de la Gaule méridionale ne purent donner la main aux Celtes d'Espagne. Ces derniers, numériquement faibles, furent absorbés par les nationalités et les civilisations ibériques.

141. *H. L.* (éd. Pr.), I-II, pp. 110 et 111, note col. 2.

142. Voir Ptolémée : *Géogr.*, c. 9, 103, § 9. Les Volques Tectosages occupent les régions les plus occidentales de la Narbonnaise.

143. Strabon : *Géogr.*, IV, § 1, 13.

chaîne qui se prolonge des sources de la Garonne aux derniers promontoires des Pyrénées-Orientales. Le seul fait que le territoire du Comminges, où Pompée organisa en 72 avant Jésus-Christ la cité des Convènes, ait appartenu d'abord, (ainsi que le Couserans), à la *Provincia Romana*, implique qu'il faisait partie politiquement de la civitas des Volques Tectosages et qu'il a été annexé avec lui. Les Volques ont dû s'établir d'abord très fortement dans les vallées supérieures de l'Aude et de l'Ariège. Ces régions sont de dialecte languedocien¹⁴⁴, comme la plaine de Toulouse, entre les Pyrénées-Orientales catalanes et le reste des Pyrénées à l'Ouest de l'Ariège, pays de dialecte gascon. Les noms gaulois de lieux et de montagnes prouvant une forte occupation celtique, sont très nombreux dans les vallées de la Têt, de l'Aude, de l'Ariège¹⁴⁵. On en trouve encore, mais beaucoup moins nombreux, dans les vallées du Salat et de la Garonne supérieure et de leurs affluents. Nous n'en trouvons guère plus de la vallée d'Aure à l'Océan. Le domaine des Volques Tectosages a dû s'arrêter à la Garonne supérieure.

La facilité des voies d'accès qui remontent les vallées de la Garonne et du Salat¹⁴⁶, les relations économiques, les nécessités défensives¹⁴⁷ devaient amener les Volques de Toulouse à se rendre maîtres du bassin supérieur de la Garonne.

Ils avaient aussi des raisons d'ordre économique. La montagne offrait aux habiles orfèvres et forgerons gaulois des minerais en abondance : le fer si abondant dans l'Ariège et

144. L'ancienne situation ethnique et linguistique s'est reflétée dans les altérations du latin populaire qui ont, au début du moyen-âge, donné naissance aux divers dialectes romans. Le gascon correspond à la région fortement ibérisée de l'ancienne Aquitaine. Le catalan est aussi le dialecte d'une région anciennement ibérisée. Le domaine du dialecte languedocien correspond à celui des Volques.

145. A. Luchaire : *Les idiomes pyrénéens de la région française*, pp. 27, 28.

146. Le défilé de Saint-Martory n'est pas un obstacle.

147. Les Tectosages, protégés à l'ouest, par la forêt de Bouconne, ont dû chercher à couvrir le flanc méridional de leur territoire contre des incursions toujours possibles des tribus montagnardes ou même des Ibères de Haute-Catalogne et d'Aragon (alors pressés par la conquête romaine), par les cols de la Cerdagne, du haut val d'Aran et de la vallée d'Aure.

le Couserans, le plomb, l'argent, le cuivre et l'or des alluvions de l'Ariège, du Salat et de la Garonne supérieure¹⁴⁸.

Les salines de la région du Salat leur fournissaient une denrée utile entre toutes. Ils trouvaient dans les Pyrénées le bois des vastes forêts, les innombrables troupeaux de gros bétail, de chèvres, de porcs. Peuple industriel et commerçant les Volques Tectosages, maîtres de la grande voie commerciale entre les deux mers, possesseurs du vaste marché de Vieille-Toulouse, fréquenté par tous les marchands de la Gaule méridionale et des pays voisins, devaient nécessairement occuper ces cantons montagneux qui leur offraient matières premières et objets d'exportations. Déjà des lieux de marchés s'étaient sans doute anciennement établis à la limite de la montagne et de la plaine. Les Volques devaient être tentés de mettre la main sur ces marchés.

Peut-être aussi, ont-ils convoité la possession des sources thermales des Pyrénées. Comme tous les peuples d'origine celtique, les Volques pratiquaient le culte des eaux et des sources. Ils devaient considérer avec une vénération plus religieuse encore les vertus curatives des sources de la montagne¹⁴⁹. Malgré l'absence de textes on peut penser *a priori* que l'occupation Volque n'alla pas sans résistance de la part des rudes populations pyrénéennes. Une opposition nationale a dû persister entre les deux peuples. Lorsque Pompée, au retour de sa campagne contre Sertorius, s'empressa de séparer le territoire des *Convenae* (et sans doute aussi celui des *Conсорanni*)¹⁵⁰ de celui des Volques; il semble qu'il ait voulu donner satisfaction au vieux particularisme pyrénéen et aquitain.

Les événements politiques dont l'Espagne fut le théâtre au

148. L'or des Tectosages si renommé chez les anciens, cet or dans lequel ils cisaient des bijoux d'un art délicat comme les colliers et les bracelets de Fenouillet et de *Las Graisses* (Tarn), n'était autre que l'or des Pyrénées.

149. A. Luchaire : *Et. sur les Id. Pyr.*, p. 26.

150. R. Lizop : *Histoire de deux cités gallo-romaines. Les Convenae et les Conсорanni* (Comminges et Couserans), ch. I, §§ 4 et 5.

III^e siècle favorisèrent la conquête du bassin supérieur de la Garonne. Ils expliquent pourquoi les tribus ibérisées du Nord des Pyrénées n'ont pu recevoir de secours de leurs voisins méridionaux. La conquête carthaginoise, en s'étendant jusqu'aux Pyrénées orientales, avait détruit ou affaibli les états ibériques du Nord. La deuxième guerre punique eut pour résultat l'offensive romaine et l'arrivée des légions en Espagne. De 218 à 195, dans une série de campagnes, les armées romaines finirent par avoir raison de la résistance des tribus ibériques de l'Aragon, notamment des *Ilergètes*, d'*Ilerda* et d'*Oscà*. La chute de ces puissants états indigènes protecteurs des tribus ibérisées du Nord des Pyrénées, favorisa la conquête des Volques. On peut donc placer vers la fin du III^e siècle et le début du II^e leur établissement dans les vallées commingeoises et Couserannaises.

Il serait exagéré d'adopter l'opinion d'Edw. Barry¹⁵¹ dans ses notes de l'*Histoire du Languedoc*, attribuant aux Tectosages l'organisation territoriale et la fondation des villes et des villages dans ces régions pyrénéennes. Nous verrons que ce groupement urbain est antérieur et attribuable aux Ibères. Les Volques ont donné seulement des noms celtiques à quelques localités qu'ils occupèrent fortement. De même, l'organisation de la confédération des peuples du bassin supérieur de la Garonne, les *Garunni*, est certainement antérieure et attribuable aux Ibères, nous l'avons vu. Les Volques durent seulement la réorganiser sous leur suzeraineté, l'astreindre à payer tribut au gouvernement de Toulouse et à accepter plusieurs garnisons sur leur territoire. Des représentants de l'état des Volques devaient résider à l'oppidum du *Lugdunum*, centre de la confédération, auprès des chefs de cette dernière¹⁵².

151. Edw. Barry dans : *H. L.* (éd. Pr.), I-I, p. 3, note 3, suite p. 5, col. 2; et I-II, p. 3. col. 2.

152. Les chefs locaux des petits états pyrénéens devaient subsister sous le protectorat des Volques, comme ceux des petites tribus ibéro-ligures du Languedoc, *Longostaletes*, etc., connues seulement par leurs monnaies. L'état des Volques Tectosages avait à sa tête un chef. proba-

Peut-être l'état des Volques s'était-il réservé, sur le territoire des tribus pyrénéennes, la possession de tout ou partie des mines, ou tout au moins le droit de les exploiter à son propre compte ainsi que d'autres privilèges économiques. En somme, la domination des Volques fut assez superficielle, et se réduisit pratiquement à l'occupation des points stratégiques et des lieux de marchés, à une main-mise économique. Les Volques, population essentiellement agricole, n'ont dû habiter en grand nombre que dans les plaines jusqu'aux petites Pyrénées. Ils n'ont dû se fixer qu'en petit nombre dans la région montagneuse, se contentant d'exercer un protectorat sur les tribus des vallées.

B) *Traces d'éléments celtiques dans la toponymie
et les noms de personnes.*

Malgré l'opinion soutenue par M. Luchaire, dans son ouvrage sur : les *Idiomes pyrénéens de la région française*, l'influence ethnique et linguistique des Celtes paraît avoir été peu profonde dans les Pyrénées centrales.

Nous avons vu que la plupart des noms de localités ou de personnes fournis par des documents antiques ou d'étymologie ancienne qui n'appartiennent pas à l'élément ibérique et sont communs avec d'autres régions de la Gaule, pouvaient s'expliquer par la langue ligure. Tels sont aussi ces noms de fleuves, de rivières, de montagnes, de rochers que l'on serait tenté d'attribuer à la langue celtique en raison de leurs racines indo-européennes et de leur présence sur tous les points de la Gaule et des régions voisines du monde occidental, mais qui, vu leur très grande ancienneté, se rapportent en réalité aux Italo-Celtes primitifs. En réalité, dans les noms de localités, il n'y a guère que les noms de *Lugdunum*¹⁵³

blement électif, appelé *Ἠλέμων* par les auteurs grecs, l'analogue du *vergobret* des cités gauloises du centre et du nord. (Voir Plutarque : *Sylla*, IV. — Herzog : *Galliae Narbonensis Historia*, p. 54).

153. *Lugdunum*, ou mieux *Lugudunum* : la colline lumineuse, la colline claire, la colline du soleil levant (*Luc, Lug = lux; dunum = colline*). L'explication : colline du dieu *Lug*; se ramène à cette dernière, le dieu *Lug* étant un dieu solaire. *Colline du Corbeau* doit être rejeté.

(*Convenarum*) et de *Salardù* du val d'Aran (*Salardunum*) qui peuvent sans hésitations être attribués à la langue gauloise.

Ces noms celtiques, appliqués à des localités sans doute très anciennes, occupant chacune de fortes positions stratégiques, montrent que les Volques s'étaient fortement établis sur ces points. Avec *Lugdunum*, vieil oppidum ibérique et probablement antérieur aux Ibères, ils tenaient la clef des vallées et le carrefour des routes de la montagne et de la plaine. A *Salardù*¹⁵⁴, ils commandaient l'accès des cols de Béret et de la Bonaïgue menant vers Ilerda et la Tarraconaise.

La rareté relative des noms de localités terminés par le suffixe *ac* montre combien la celtisation de ces régions pyrénéennes était peu profonde. Nous n'en trouvons qu'une douzaine dans le Comminges (Agassac, Antignac, Aurignac, Cabanac, Corneillac, Fronsac, Frontignac, Lelliac, Marignac, Marignac-les-Peyres, Sedeilhac, Seignac). Ils sont situés la plupart aux extrêmes limites nord du pays. En Couserans, nous n'en trouvons que sept : Audinac, Bayac, Bonac, Bous-senac, Luzenac, Marcenac, Sentenac.

Ces noms de localités ne datent du reste que d'une époque postérieure à la conquête romaine. Les grands propriétaires gallo-romains désignaient leur *villae* et leurs domaines (origines de nos villages) par un adjectif formé de leur nom suivi du suffixe celtique *acum* indiquant la possession, la provenance. On peut supposer du reste que quelques-uns de ces grands propriétaires du Comminges, dont les *villae* ont donné naissance à ces villages actuels aux noms en *ac*, venaient d'autres régions de la Gaule, ou que, en raison de la tendance tardive à la celtisation manifestée en Aquitaine aux siècles de l'empire romain, l'usage du suffixe *acum* s'y est alors introduit quoique d'une façon assez restreinte. Il convient de remarquer que dans ces régions pyrénéennes ou sous-

154. Aucun document de l'antiquité ne mentionne *Salardunum*, mais le nom roman de *Salardù* suppose, d'une manière absolue, le nom antique *Salar-dunum* dont il dérive. Ainsi *Savaro-dunum*, Saverdun (*Savardù* en dialecte local), *Salardunum* signifie la colline (*dunum*) de la truite (*Salar*) (Holder : *Alt.-celtischer-Sprachschatz*).

pyrénéennes, les noms de localités dérivant de noms d'anciens domaines, se terminent plutôt par le suffixe purement latin *anum* que par *acum*. Polignan (*Paulinianum*), Aventignan (*Aventinianum*), etc... Il en est ainsi dans d'autres régions peu celtisées où l'élément ibérique a été anciennement très fort, le Roussillon et le Bas-Languedoc par exemple où les noms terminés par le suffixe *an* (*anum*) sont très fréquents¹⁵⁵.

C) Noms celtiques de divinités et de personnes.

Parmi les noms de divinités locales du Comminges et du Couserans nous n'en pouvons relever qu'un seul qui soit franchement celtique : celui de la déesse *Belisama*¹⁵⁶ (à Saint-Lizier-de-Couserans). Ce nom se retrouve dans la Gaule celtique sous la forme légèrement différente : *Belesamis*. *Belisama* paraît être la divinité parèdre du dieu solaire *Belen* (auquel correspond l'*Abellion* pyrénéen). On serait tenté de voir dans le nom d'*Arpenninus*¹⁵⁷ celui d'un dieu celtique. (*Are* = ante, *penn*, = pic, montagne.) Si le préfixe *are* paraît celtique, *penn* est un vieux mot italo-celte qui a survécu dans la langue celtique de l'époque gauloise¹⁵⁸.

Parmi les noms propres de personnes fournis par les ins-

155. On ne peut admettre, avec certains auteurs, que *Crodunum*, localité au nom bien gaulois dont il est question dans le plaidoyer de Cicéron : *Pro Fonteio*, soit représentée par le village de Gourdan près de Montréjeau. Gourdan dérive de *Gordianum* et non de *Crodunum*, localité qui devait se trouver quelque part entre Toulouse et Carcassonne (et non dans le Comminges). Il est également impossible de chercher, avec Edw. Barry, dans le pays de Comminges à Beauchalot, la localité de *Vulchalo*, dont il est question dans le même passage du *Pro Fonteio*. Beauchalot (*Vallis Chaloti*), est une petite bastide du moyen-âge fondée par un seigneur du nom de Chalot.

156. Sacaze : *Insc. Ant.*, n° 59, *C. I. L.*, XIII, 8. — Au sujet de *Belesamis*, voir J. Sacaze, *loc. cit.*, p. 119.

157. Sacaze : *Insc. Ant.*, n° 226, *C. I. L.*, XIII, 167.

158. Nous ne pouvons voir, malgré l'apparence de sa terminaison, dans le nom du dieu *Baïcorrix*, un nom celtique. Nous avons indiqué plus haut son étymologie nettement ibérique. La consonne finale *x*, qui ferait croire ici au *...rix* celtique (*rex*), n'est que l'expression en graphie latine d'une de ces sifflantes très communes dans les dialectes aquitains et ibériques.

criptions votives ou funéraires, nous en relèverons seulement un petit nombre de caractère franchement celtique. Plusieurs portent le suffixe : *rix* désignant, à l'époque de la Gaule indépendante la puissance, la royauté. *Belheiorix*¹⁵⁹ et *Bellaisis*¹⁶⁰, tous deux sont formés avec le préfixe *Bel...* se rapportant peut-être au dieu solaire *Belen*. Le nom propre *Cassillus* paraît celtique par sa terminaison (cf. *Celtillus*). *Cintugnatus*¹⁶¹ donné par une belle inscription votive de Valentine est un nom très fréquent dans les inscriptions de la Gaule celtique. Il a le sens de : *filz premier né*. Il était donné fréquemment à l'époque gallo-romaine au fils aîné d'une famille.

*Dannorix*¹⁶², *Donnus*¹⁶³, *Dannonus*¹⁶⁴, noms formés à l'aide du même préfixe. *Dunohorix*¹⁶⁵ (*dun* — *rix*, le chef des collines). *Dunohoris*¹⁶⁶ (la désinence *horis*, ibérique est placée à la suite d'un mot celtique : *dun*). *Duno-magius*¹⁶⁷ (*dun*, colline; *magus*, marché) : originaire d'une localité appelée *Duno-magus*, marché de la colline.

*Epamagius*¹⁶⁸ (*Epos*, cheval; *magus*, marché). Originaire d'une localité appelée *Epamagus*, marché de chevaux.

*Frontaccus*¹⁶⁹, nom à physionomie nettement celtique.

159. Sacaze, *loc. cit.*, 208, *C. I. L.*, XIII, 90.

160. Sacaze, 301, *C. I. L.*, XIII.

161. Inscription actuellement dans la collection de *Gestas*, à Tarbes (voir *B. S. A. M.*, t. XXXII, 36, p. 326). Plus de quarante-deux inscriptions gallo-romaines portent ce nom : *Cintugnatus* (voir C. Jullian : *H. G.*, VI, p. 267). Nous ne pouvons dire si ce nom d'*Edunxe*, mère de *Cintugnatus*, est celtique ou ibérien.

162. Sacaze, 58, *C. I. L.*, XIII, cinq inscriptions de Saint-Lizier de Couserans.

163. Sacaze, 58, *C. I. L.*, XIII, 17.

164. Sacaze, 69, *C. I. L.*, XIII, 17.

165. Sacaze, 151, *C. I. L.*, XIII, 267.

166. Sacaze, 245, *C. I. L.*, XIII, 138.

167. Sacaze, 69, *C. I. L.*, XIII, 17.

168. R. Lizop ; *Notes épigraphiques sur Saint-Bertrand-de-Comminges*, (*R. E. A.*, janvier-mai 1912, p. 78).

169. *C. I. L.*, I, XIII, 280.

*Sennagius*¹⁷⁰ est une dérivation latine de *Sennagus*, nom celtique.

*Toutannorix*¹⁷¹ est purement celtique et il paraît en être de même de *Vennonius*¹⁷².

*Virillionus*¹⁷³, nom qui figure sur une inscription votive trouvée à Bagnères-de-Luchon. (*Aquae Onesiorium*) paraît également celtique (préfixe *Vir* ou *Ver*, grand). Il faut remarquer que ces noms propres ont été lus sur des inscriptions rédigées plus ou moins longtemps après la conquête en pleine époque romaine. Ils n'indiquent peut-être pas plus l'origine celtique de ceux qui les portaient que des noms modernes d'origine germanique (Charles, Robert), n'indiquent l'ascendance tudesque de leurs titulaires. Il est à remarquer que dans plusieurs de ces inscriptions, ces noms celtiques figurent à côté de ceux d'autres membres de la même famille (souvent même le père ou le fils), purement ibériques ou ligures. Comme l'a remarqué M. C. Jullian¹⁷⁴, il y a eu à l'époque romaine une sorte de celtisation tardive de l'Aquitaine. Concurrément avec la langue latine, la langue celtique encore parlée par le peuple en Gaule, s'est introduite dans ce pays d'idiome non celtique, et avec elle l'onomastique gauloise. Elle s'est combinée avec la langue indigène. Beaucoup des

170. Sacaze, 150, *C. I. L.*, XIII, 265 à 178.

171. Sacaze, 69, *C. I. L.*, XIII, 17.

172. Sacaze, 136, *C. I. L.*, XIII, 22.

173. R. Lizop et P. de Gorsse : *Notes sur des inscriptions et monuments gallo-romains inédits de la région de Bagnères-de-Luchon*, *B. S. A. M.*, 1921, 25, p. 301, et Luchon, Sarthe, 1924, pp. 5 et 7. Ce nom paraît étranger à la région et a dû appartenir à un des nombreux baigneurs venus aux thermes des *Onesii*, qui aura consacré cet autel votif. La fréquence relative des noms celtiques dans la région de Bagnères-de-Luchon ne prouve pas que cette région ait été particulièrement celtisée, comme le dit A. Luchaire. Cette station thermale attirait beaucoup d'étrangers. Ce dernier reconnaît qu'ils peuvent provenir de toutes les parties du territoire gaulois (A. Luchaire : *Les idiomes pyrénéens de la région française*, pp. 26-27). On peut ajouter à ces noms celtiques *Ucoetixix*, fourni par l'inscription d'une plaquette de brique avec buste-portrait découverte récemment à Saint-Bertrand-de-Comminges, à rapprocher du nom de la déesse d'Alésia, *Ucuētis*.

174. C. Jullian : *H. G.*, VI, p. 115, n° 2.

noms celtiques relevés dans les inscriptions des Pyrénées, ont dû provenir de cette celtisation tardive plutôt que des éléments celtes pré-romains importés par les Volques Tectosages.

On peut remarquer que la plupart de ces noms celtiques ont été relevés dans des inscriptions trouvées toutes en Couserans, près de Saint-Lizier, ou sur le territoire de Saint-Bertrand-de-Comminges (*Lugdunum Convenarum*), ou dans le Comminges septentrional. On en a relevé peu dans l'intérieur des hautes vallées pyrénéennes. On pourrait en conclure : 1° Que le Couserans plus oriental, plus proche de Toulouse, avait été plus fortement celtisé¹⁷⁵; 2° Qu'en Comminges, malgré le nouvel apport ibérique introduit en 72 avant Jésus-Christ, par la colonisation de Pompée, les Tectosages établis en plus grand nombre à *Lugdunum*, centre politique et stratégique du pays, y ont laissé, avec le nom celtique de la vieille cité, un élément gaulois d'une certaine importance; 3° Que l'influence celtique s'est exercée surtout dans les plaines sous-pyrénéennes et aux basses vallées.

175. Ces inscriptions ont été trouvées près de Saint-Lizier, dans la partie basse et centrale du Couserans.

CHAPITRE V

La langue aquitanique : existence d'une langue particulière dans l'Aquitaine et les Pyrénées centrales.

§ 1. — Existence et extension de la langue aquitanique.

D'après les textes de César et de Strabon que nous avons cités plus haut, une des principales différences qui distinguaient les Aquitains des autres habitants de la Gaule était une différence linguistique. Nous avons vu que Strabon précisait davantage que l'auteur des Commentaires et constatait que, par la langue autant que par les caractères physiques, ces peuples ressemblaient davantage aux Ibères qu'aux Gaulois.

Les vestiges de la langue parlée dans l'ancienne Aquitaine et principalement dans les Pyrénées avant la romanisation du pays, confirment absolument ce que nous disent ces auteurs sur l'originalité linguistique des anciens Aquitains. L'Aquitaine pyrénéenne, principalement l'ancien territoire des *Conseranni* et des *Convenae*, et, pour une moindre part, ceux des *Bigerriones* et des *Ausci* nous a livré un très grand nombre de monuments épigraphiques de l'époque gallo-romaine, petits autels votifs de marbre dédiés à des dieux du Panthéon indigène, stèles funéraires avec inscriptions. Ils nous ont livré des noms de divinités et des noms de personnes qui, chez ces populations de caractère très traditionnaliste, ont survécu à la conquête romaine. Nous avons pu relever jusqu'à présent, et en tenant compte des découvertes récentes, le nombre très considérable de 73 noms de divinités et 237¹ noms de per-

1. Il est vrai que plusieurs de ces noms sont plusieurs fois reproduits dans des inscriptions différentes. La liste la plus récente et la plus complète de ces noms indigènes fournis par les inscriptions des Pyrénées et

sonnes. Il faut citer à part 32 noms divins et personnels fournis par le territoire des Ausci et la Gascogne septentrionale, qui présentent pour quelques-uns des caractères notablement distincts.

Nous retrouvons d'autres vestiges de cette langue dans ce qui nous reste de la toponymie antique des Pyrénées et de l'Aquitaine, d'après les textes historiques de l'antiquité et les anciens documents itinéraires, et aussi dans les étymologies de beaucoup de noms appartenant à la toponymie médiévale et moderne.

Enfin cette langue a puissamment influé, comme nous le verrons plus loin, sur la formation du dialecte gascon moderne. L'étude de la langue aquitanique a sollicité de bonne heure les efforts de l'érudition. Des travaux de valeur inégale ont été publiés à ce sujet. Les plus remarquables sont ceux de Philips, de M. Luchaire. Plus tard, M. A. Schuchardt² a été amené à aborder cette question dans ses travaux sur la langue basque. Elle a sollicité l'attention des basquistes et aussi de ceux qui ont étudié le problème ibérique. Cette étude réclamerait aujourd'hui une monographie détaillée mettant au point et complétant les études antérieures déjà parues

de l'Aquitaine a été donnée, d'après le *C. I. J.*, XIII, par M. Seymour de Ricci : *Notes d'Onomastique pyrénéenne* (*R. Celt.*, vol. XXIV, janvier 190, pp. 71-83), reproduites dans *B. S. A. M.*, 1901-1903, pp. 362 et suiv. Cette liste rectifie et complète les précédentes données par M. Luchaire : *Et. sur les id. pyr.* (Paris, 1879, in-8); par Hubner : *Monumenta l. I.*, in-4, pp. 253-54 et 261-64. La liste de M. Seymour de Ricci demanderait elle-même actuellement à être complétée. Un certain nombre de noms nouveaux ayant été fournis par des inscriptions découvertes depuis que cette liste a été publiée. Pour ces noms, nous renverrons aux divers recueils épigraphiques ou archéologiques où ces inscriptions ont été publiées. — Voir Ed. Barry : *H. L.* (éd. Privat). — Philips : *Prüfung des iberischen Ursprungen einzelner Stammes und Stadtnamen im südlicher Gallien* (Vienne, K. Gerolds, 1871), in-8. (*Origine ibérique de certains noms de tribus et de villes de la Gaule méridionale*). — A. Luchaire : *Orig. linguist. Aquitaine* (Paris, Maisonneuve, 1877). — *Et. sur les id. pyr.* (1879).

2. A. Schuchardt : *Die Iberische Deklination* (La déclinaison ibérique), Vienne, 1907 (Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Acad. des Sciences de Vienne), traduction parue dans la *R. I. E. B.*, 1908. — *Iberische personennamen* (*R. I. E. B.*, 1909). Voir aussi, sur l'ancienne langue aquitanique, C. Jullian : *H. G.*, VI, p. 115, note 2.

à ce sujet. Elle dépasse le cadre de notre travail, mais nous essaierons ici de résumer le peu que l'on sait dans l'état actuel de nos connaissances sur les caractères principaux de cette langue³.

Tous les érudits qui s'en sont occupés, ont été frappés par les ressemblances et les affinités indiscutables qu'elle présente avec la langue basque actuelle. Sans doute, certains, suivant, sans critique, la méthode appliquée par G. de Humboldt à l'étude de la langue ibérique n'ont pas tenu compte de ce fait primordial que la langue basque actuelle, dont nous ne connaissons pas de monuments littéraires suivis antérieurs tout au plus au XVI^e siècle, a dû subir de nombreuses modifications depuis l'ère chrétienne, malgré son caractère essentiellement traditionnaliste⁴. Mais, même en se gardant de ces exagérations, et toutes choses mises au point, il n'en est pas moins vrai que le peu que nous savons de la langue aquitanique nous révèle des analogies profondes avec le basque. Des linguistes modernes, tels que M. A. Schuchardt⁵, admettent complètement l'affinité de l'aquitain et du basque; et constatent que la plupart des noms propres fournis par les inscriptions pyrénéennes présentent un caractère basque, surtout dans leurs terminaisons. M. Schuchardt va jusqu'à affirmer que la langue aquitanique est la forme antique du basque. L'aquitain, d'après le même auteur, pourrait se séparer à la rigueur de l'ibérique, mais en aucune manière du basque.

On est naturellement porté à voir, tout d'abord, dans la langue basque une survivance de l'ancienne langue aquitano-

3. Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler incidemment dans les passages précédents en citant, à l'appui de notre étude sur la constitution ethnique des peuples aquitains, un certain nombre de mots italo-celtes, ibériques et celtiques incorporés dans cette langue.

4. Beaucoup de mots basques actuels, que l'on a cru primitifs, ne sont que des mots latins incorporés, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'espagnol et du gascon dans la langue basque et modifiés suivant les lois particulières de la phonétique basque.

5. Schuchardt, *op. cit.*

pyrénéenne⁶ conservée à l'angle sud-ouest de l'ancienne Aquitaine. Mais, d'autre part, J.-F. Bladé⁷ a fait observer que les Basques actuels ne sont pas les descendants directs des anciens *Tarbelli* qui occupaient leur pays dans l'antiquité, mais des envahisseurs Vascons qui, refoulés par les Wisigoths, passèrent du Nord-Ouest de l'Espagne dans le Sud-Ouest de l'Aquitaine à partir de la fin du VI^e siècle, et importèrent leur langue dans un pays auparavant romanisé. Sans que nous soyons obligés d'accepter la première thèse dans son intégralité, nous ne devons pas nous appuyer sur la seconde pour nier, par une réaction excessive, toute parenté entre le basque et l'aquitain.

Les Vascons et les Cantabres qui habitaient la Navarre espagnole, les monts de la Biscaye et les Pyrénées Cantabriques, étaient les voisins immédiats des Aquitains. Comme eux ils étaient des Pyrénéens ibérisés. Ils devaient parler, sinon le même dialecte, du moins une langue très voisine de celle des anciens Aquitains. Ils n'ont fait que réimporter en masse, dans un coin de l'Aquitaine, une langue qui n'avait peut-être pas entièrement cessé d'être parlée sur place à cette époque dans les classes populaires. Cette extrémité de l'Aquitaine n'était-elle pas la plus éloignée du foyer de romanisation que constituait la province romaine? Le fait historique de l'invasion des Vascons n'infirme en rien la parenté de l'ancien Aquitain avec le Basque.

C'est dans les Pyrénées centrales et occidentales, des limites O. du bassin de l'Ariège à l'Atlantique, que cette ancienne langue aquitanique paraît avoir eu son centre de diffusion. Le Comminges et le Couserans, et à un degré moindre la Bigorre, sont les régions où l'onomastique aquitaine a laissé ses monu-

6. Cette idée a été énoncée par Fauriel et, après lui, par A. Luchaire (Fauriel : *Histoire de la Gaule Méridionale*, t. II, p. 345. — Luchaire : *Orig. linguist. Aquitaine*, pp. 69, 70, 71 et suiv.).

7. J.-F. Bladé : *Etude sur l'origine des Basques*, 1868. — M. Paul Meyer a repris la même opinion contre M. A. Luchaire (*Romania*, janvier 1878; *R. G.*, mai 1878, p. 127). Plus tard, M. Gaston Paris l'a soutenue contre M. Brunot (*Mélanges de littérature française du moyen-âge*, Pau, 1909, 1^{re} partie, p. 181).

ments les plus nombreux, parce que, cette région ayant été la plus romanisée, l'épigraphie gallo-romaine y est beaucoup plus abondante qu'ailleurs. Il semble qu'il y ait eu un dialecte de la montagne et un dialecte de la plaine plus celtisé⁸. Les textes épigraphiques de la région des Ausci et des autres pays de la Gascogne centrale, présentent beaucoup plus de noms à physionomie gauloise que ceux de la montagne. L'onomastique Aquitaine devient plus rare en se rapprochant du cours moyen et inférieur de la Garonne. La région qui touche immédiatement à la rive gauche du fleuve paraît avoir été, en grande partie, celtisée ainsi que le Bordelais.

La langue aquitanique paraît avoir eu une extension plus grande que celle qu'elle avait au moment où César et Strabon écrivaient. Elle a été parlée certainement dans la région toulousaine où elle a laissé encore des traces dans l'onomastique gallo-romaine (par exemple dans les noms donnés par une inscription de Muret)⁹.

A l'Est de la Garonne elle semble avoir atteint le cours de l'Aude et les Corbières¹⁰. Des dialectes très apparentés ont été constamment parlés dans les régions également ibérisées du Roussillon et du Languedoc. Avant la pénétration des Volques Tectosages, l'Aquitain et les dialectes apparentés ont dû être parlés de l'Atlantique à la Méditerranée et dans la plaine languedocienne jusqu'au cours de l'Orb¹¹ et probablement jusqu'à celui du Rhône¹².

Mais l'installation en masse des tribus volques a implanté

8. V. C. Jullian : *H. G.*, VI, p. 115, n° 2. Cela ressort de la comparaison des noms donnés par les inscriptions pyrénéennes avec ceux des inscriptions des *Ausci*, données à part dans la liste de M. Seymour de Ricci (*R. Celt.*, janvier 1903, pp. 82-83; *B. S. A. M.*, 1901-03, pp. 373-74).

9. Inscription découverte à Saint-Germier-le-Vieux, près de Muret, donnant un nom de femme nettement aquitanique : *Anneren* (voir note de M. l'abbé Auriol, *B. S. A. M.*, vol. XL, années 1909-1911).

10. Inscriptions dédiées au dieu *Larraso*, à Moux (Aude). — J. Sacaze : *Insc. ant.*, 3, 4, 5. *C. I. L.*, XII, 5369 et 5370; voir Seymour de Ricci : *B. S. A. M.*, 1901-03, p. 366.

11-12. Ce sont les limites fixées par Festus Avienus à l'extension des Ibères vers l'Est.

dans ces régions la langue gauloise en attendant qu'elles deviennent les plus romanisées de la Gaule. Peu à peu elle y a supplanté les dialectes aquitaniques qui ont toutefois laissé, là aussi, des traces certaines, quoique plus rares qu'en Gascogne, dans les noms de lieux, de divinités et de personnes. Les deux langues ont probablement été parlées concurremment dans les campagnes du pays toulousain, surtout dans la vallée de la Garonne en amont de Toulouse. Nous avons signalé des noms franchement aquitains vers Muret. C'était là évidemment une zone de frontière linguistique. En remontant encore la Garonne, les confins de la *civitas Tolosa* et du pays des *Convenae*, les plaines de Cazères¹³ et de Martres-Tolosane, les coteaux de la région du Fousseret¹⁴ appartenaient complètement au domaine de l'aquitain. L'onomastique présente absolument les mêmes caractères que celle du territoire voisin des *Convenae*. On ne saurait l'en séparer. Cette marche pyrénéenne de la Narbonnaise est, ethnographiquement et linguistiquement, aquitaine.

Dans l'ensemble, les progrès de la celtisation dans les pays de l'Ariège, de l'Aude, de Toulouse, de l'Albigeois, de l'Agénais, sans parler des plaines du Languedoc méditerranéen, avaient à l'époque de César, et à plus forte raison à celle de Strabon, réduit le domaine de la langue aquitanique à la rive gauche de la Garonne, avec, en plus, l'enclave des Conse-ranni sur la rive droite, et, en moins, l'enclave celtique des Boiates et des Bituriges du Bordelais.

13. *Cloepius Semperrus*, nom indigène nettement aquitanique, donné par une inscription trouvée à la ferme de Blancotte, près de Saint-Cizy (environs de Cazères) (*B. S. A. M.*, 1901-1903, p. 227. — *C. I. L.*, XIII, 1, 141).

14. Voir J. Sacaze : *Insc. Ant.*, nos 240-42. — Hirschfeld donne ces inscriptions avec celles de la *Civitas Convenarum*, *C. I. L.*, XIII, 138 à 151.

§ 2. — La Langue aquitanique dans l'onomastique.

On peut retrouver dans les noms propres ou les noms de lieux de l'Aquitaine antique ou dans la composition de ces mêmes noms, un certain nombre de radicaux de l'ancienne langue aquitanique dont beaucoup s'expliquent par un rapprochement avec le basque.

Certains noms propres sont trop identiques à certains mots de la langue euskarienne pour qu'on puisse nier tout rapport entre eux.

Tels sont : *Andere*¹⁵, *Nescato*, noms propres féminins; *Cison* ou *Gison*, noms masculins. Ces trois mots sont identiques ou presque identiques aux mots basques *Andere*, femme; *Nescato*, diminutif de *neska* (jeune fille); *gizon*, homme. Cette identité ne saurait être fortuite. Il s'agit probablement de mots aquitains de même signification que leurs identiques dans la langue basque, employés dans ce cas comme noms propres. Plusieurs autres noms pyrénéens ont pour radical *sen* ou *sem* : *Sembecco*, *Sembedo*, *Sembetten*, *Sembexo*, *Semperrus*¹⁶. Ce radical se retrouve même employé comme nom propre sous la forme latinisée *Sembus*. Il est à rapprocher du mot basque *seme*¹⁷ (fils). Et cela, d'autant plus, que l'on trouve aussi dans l'onomastique pyrénéenne un nom propre : *Senhar*, absolument identique à un mot basque signifiant primitivement enfant mâle, fils, et, plus tard, mari.

Un certain nombre de noms propres : (*Andossus*, *Andoxus*, *Andoxpo*, *Andosten*) ont pour radical *and...* qui est à rappro-

15. Voir, pour tout ceci, A. Luchaire : *Les origines linguistiques de l'Aquitaine*, pp. 6 et 7. Voir ces noms dans les listes citées plus haut.

16. Ce nom apparaît près de Saint-Cizy (environs de Cazères) (*B. S. A. M.*, 1901-03, p. 227) et à Sariaç, par Castelnau-Magnoac (*B. S. A. M.*, in-4°, 1909-1911).

17. Ce mot apparaît sous la forme latinisée de *Sembus* employé comme nom propre de plusieurs inscriptions du Comminges, *C. I. L.*, XIII, 56, 136, 166, 434. Le nom de la localité de Séméac près de Tarbes, dérive suivant les lois de la dérivation gasconne (chute du *b* après l'*m*), du latin *Sembeacum* (*Sembus* suivi du suffixe *acum*, le domaine de *Sembus*).

cher de l'adjectif basque *andi*, grand. *Andossus*, nous l'avons vu plus haut, est accolé comme épithète à certains noms divins¹⁸, ce qui confirme cette étymologie.

Les noms : *Belex*, *Bihoxus*, *Bihossis*, *Hársus*, *Oxson*, peuvent se rapprocher des mots basques : *bêltx* (noir); *bihotz* (cœur); *arz* (ours); *oxo* (loup). *Lohisus* ainsi que *Lohitton* est à rapprocher du basque *Lohitz*, marécageux. *Harspus* de *Harizpé*¹⁹ (sous le chêne). Le préfixe *har* dans des noms tels que : *Harbelex*, *Harontarr*, est peut-être identifiable avec le basque *Ar*, *Arri*, pierre, roche; *Derro*²⁰ est également un nom à physionomie nettement euskarienne. Il existe encore comme nom de famille basque. On trouve une physionomie analogue dans des noms tels que *Ulohox*, *Ulucirr*, *Uriaxe*, etc., etc.²¹. Plusieurs noms divins se prêtent également à des rapprochements avec le basque actuel : *Leherenn* (*Ler*, *Leher*, premier, en basque²² — Le premier des dieux) *Ilun* ou *Ilunus* (*Ilhun*, noir), *Iluro* (*Iri*, *Iru*, ville); *Arrixo* (*Arri*, pierre, rocher; *Arrizu*, rocheux). *Baeserte* (*basa*, forêt, lieu boisé). *Aherbelste* (peut-être *Arri*, roche; *beltz*, noir). *Aberris*²³ (nom divin peut-être incomplet qui contient le mot *berri*, nouveau). *Garris*, montagne divinisée; le pic du Gar (en basque *Gar*, lieu élevé; *garaï*, en haut). *Beisiris* (renferme dans sa terminaison le mot *iri*, ville, lieu habité). *Harausus* (épithète du dieu *Boccus*, à rapprocher peut-être du basque *Arauts*, forge-

18. *Jupiter Tole Andossus*, à Saint-Élie-Theux (Gers); *Herculis Ilunno Andose*, sur une inscription de Narbonne (*C. I. L.*, XII); *Jupiter Andero* en Espagne (voir *C. I. L.*, II, 2598). Cet adjectif ou ce radical *and...* (grand) est peut-être italo-celte. Il semble se retrouver dans certains noms de peuples gaulois : les *Andes*, les *Andecavi*.

19. Voir A. Luchaire, *loc. cit.* Ces différents rapprochements nous semblent justifiables.

20. *C. I. L.*, XIII, 30.

21. Voir Seymour de Ricci, *loc. cit.*

22. Cette étymologie nous paraît préférable à celle que donne A. Luchaire, qui ferait dériver ce nom d'un autre mot euskarien analogue, mais de sens différent : le verbe *Leher*, frapper (A. Luchaire : *Origine linguistique de l'Aquitaine*, 1877, p. 5).

23. Voir R. Lizop : *Notes épigraphiques sur Saint-Bertrand-de-Comminges* (*R. E. A.*, janvier-mars 1912, p. 79).

ron). *Idiatte* (le radical *idi* est semblable à l'euskarien *idi*, bœuf). *Iscittus* (à rapprocher du basque *eski*, aulne). *Lurgorr*²⁴ (peut-être de *Ilur*, ville, village et *gorri*, rouge).

Parmi les noms de localités et les termes toponymiques fournis par les textes de l'antiquité, dont l'étymologie se retrouve dans des noms modernes, beaucoup peuvent s'expliquer par des rapprochements avec la langue basque. Nous avons déjà cité, en les examinant à un autre point de vue : *Eliberris* (Auch) et *Ilumberris* (Lombez) (*Iri* ou *Irun-berri*, ville neuve), *Hungun-uerro* (*berro*, nouveau), *Cala-gorris* (le ruisseau rouge), *Bigerri* et *Bigorra* (*ibaï-gorri*, le ruisseau rouge), *And-orra*²⁵, le nom des *Ausci*, etc... Nous pouvons y ajouter *Lascurris* (nom antique de Lescar dans les documents médiévaux qui renferme dans sa désinence *iri* ou *uri*, ville).

§ 3. — La Langue aquitanique dans la toponymie.

La toponymie actuelle de toute la chaîne pyrénéenne, sur les deux versants, depuis les derniers villages du pays de Soule jusqu'aux ramifications extrêmes des Albères vers l'Orient, contient de nombreuses dénominations géographiques (noms de montagnes, de cols, de torrents, de villages) qui leur sont communes avec les vallées purement basques de la Soule, de la basse Navarre, du Labourd. Ces dénominations contiennent un certain nombre de radicaux très facilement explicables par le vocabulaire basque actuel. On les trouve mêlés à d'autres noms de lieux d'origine celtique ou latine tout le long de la chaîne. Nous prendrons des exemples dans la région qui nous occupe ou celles qui l'avoisinent immédiatement.

Cette toponymie apparentée à l'euskarien devient plus rare dans l'Aquitaine des plaines à mesure qu'on s'éloigne des

24. Voir *B. S. A. M.*, n° 40, 1909-1911, note de M. A. Lavergne, sur une inscription de Sariae (près Castelnau-Magnoac).

25. Voir plus haut, ch. II § 4.

Pyrénées en se rapprochant de la Garonne. Elle y prend une physionomie plutôt italo-celte ou celtique.

Nous trouvons ainsi dans les radicaux d'un grand nombre de noms de montagnes ou de localités : *Harri*, *Arri*²⁶ (pierre, roche, montagne); *Asp*, *esp*, le derrière d'un objet *Ast* (*Aitz*) pointe rocheuse; *mal*, rocher; *mun*, montagne; *urd*, *ust*, *usq* (indique l'idée de plaine ou de plateau dans la toponymie basque actuelle); *ur* (eau); *Aran* (vallée). Ainsi nous trouvons en Comminges et dans les régions voisines : la montagne d'Arri près de Saint-Béat, la montagne d'Arri et le pic d'Arenç dans la vallée de la Barousse, le pic d'Aret dans la vallée d'Aure, le pic Pécarre²⁷ (*arre* dans la désinence). Nous trouvons aussi des noms de villages tels que : Arros (val d'Aran), Argut, Arlos (vallée de Saint-Béat), Arroust, Arret (localités du Couserans); Arreau (vallée d'Aure); Arenen²⁸ (lieu dit à la physionomie nettement aquitanique); Ardiège, localité de la plaine de Rivière riche en vestiges antiques près de laquelle se trouvent des carrières de marbre. (*Ardeia*²⁹ dans les textes médiévaux, à rapprocher du basque *Ardia*, carrière de pierre ou de marbre).

Le val d'Asto³⁰ près de Bagnères-de-Luchon, la vallée d'Astos près de Vénasque, le village d'Asté près de Bagnères-de-Bigorre. Le mot *Mailh*, rocher sommet entre dans la dénomination de plusieurs montagnes et rochers du Comminges³¹.

Le radical *mun* (idée de montagne) se retrouve dans le nom du pic de la *Munia* et peut-être dans le nom du lieu dit de

26. A. Luchaire : *Orig. linguist. Aquitaine*, pp. 60 et suiv.

27. Meilhon : *Essai de toponymie de la vallée de Cauterets* p. 1231.

28. Nom mentionné dans la coutume de Montréjeau. Voir : baron Marc de Lassus : *La coutume de Montréjeau* (R. C., 1897).

29. *Cartulaire de l'Abbaye de Lézat* (Bib. Nat. Mss., n° 9189), Chartes n°s 17 A et 72 A. 78 A, 286 a. — *Cartulaire de Montsaunés* (Commendierie du Temple de Montsaunés. Archives de la Haute-Garonne : Charte de 1180).

30. A rapprocher du nom *Asto* qui précède, dans une inscription celui du dieu Ilunnus : *Asto Ilunnus*.

31. Le *Mailh Blanc*, le *Mailh de la Mule*, le *Mailh-Aoueran*, le *Mailh de Cricq*, etc...

Mongarri³² où se trouve une chapelle célèbre de la région, au pied du col de Pla-de-Béret sur le versant de la Noguera Pallaresa.

Les radicaux *urd*, *ust* (idée de plaine) qui se trouvent dans les noms du col d'Ourdisseto, du village d'Ourde (vallée de Barousse), du pic de Lustou (vallée d'Aure), de la vallée et du village d'Ustou (haut Couserans).

Le mot euskarien *ur*³³ (eau) qui entre en composition dans tant de noms du pays basque apparaît non seulement dans celui de l'Adour (*Atur*) mais aussi dans celui de l'Ourse (*Ursa*), ruisseau de la vallée de Barousse (*vallis Ursae*). Le mot *Aran* (vallée) se retrouve identique dans celui du val d'Aran³⁴. Il forme le radical des noms de localités du haut Comminges : Arangnouet, Aranvielle.

Un certain nombre de localités pyrénéennes, sans qu'on puisse du reste les expliquer tous par des racines ou des mots euskariens, ne peuvent s'expliquer par aucune étymologie celtique ou latine. Ils ont une physionomie nettement aquitanique; tels sont : Bagiry (dans la désinence duquel on retrouve le mot *iri* (ville), peut-être *ibaï-iria*, le village de la rivière); Bertren (*Bertrennium* dans les textes médiévaux), dont la désinence en *en* avec *n* redoublé s'apparente à celles que nous trouvons dans de nombreux noms fournis par des inscriptions pyrénéennes. Esparros, dans les baronnies de Bigorre sur les confins des *Convenae*, nom qui se retrouve sous des formes très rapprochées sur d'autres points de la Gascogne (Lesparre, Esparron), est à rapprocher du nom disparu d'une localité antique : le vicus *Sparus*, mentionné par une inscription funéraire de Bordères-Louron, consacrée par des *vicani Spariani*³⁵. Cier ou Cierp, nom de plusieurs localités

32. *Mun gorri*, la montagne rouge.

33. Ce mot, d'origine italo-celtique, se retrouve dans la toponymie de tout l'Occident de l'Europe.

34. A. Luchaire : *Les origines linguistiques de l'Aquitaine*, p. 61.

35. F. Marsan et R. Lizop : *Découverte d'une stèle gallo-romaine à Bordères-Louron* (Hautes-Pyrénées). *A. M.*, n° 155, 56, juillet-octobre 1927, pp. 168-172; voir *R. E. A.*, avril-juin 1928 (Chronique gallo-romaine).

du pays de Comminges (Cier-de-Rivière, Cierp, Cier-de-Luchon) dont la forme antique, conservée dans les textes latins du moyen âge, est *Sierrum* ou *Sierro*.

Izaourt, village voisin de Saint-Bertrand-de-Comminges (*Ysaortium* dans le censier du diocèse de Comminges³⁶) dont le nom paraît contenir le radical *Itsa*, *Itza* (eau) qui se retrouve dans les noms d'un grand nombre de localités basques actuelles.

Le nom du village de Cuguron (voisinage de Montréjeau), est à rapprocher du nom indigène *Cugur*, fourni par une inscription du Comminges³⁷.

Sans doute, les rapprochements avec la langue basque actuelle sont loin de pouvoir expliquer tous les noms aquitains fournis par les inscriptions ou la toponymie antique médiévale ou moderne. Il faut tenir compte de ce fait, trop oublié parfois par les basquistes, que la langue basque actuelle a dû évoluer beaucoup depuis l'antiquité; et que si sa construction agglutinante s'est maintenue, beaucoup de mots anciens ont disparu du vocabulaire, remplacés peu à peu par des mots empruntés au latin et aux langues romanes qui en ont dérivé dans les pays voisins (gascon, espagnol, français). Le champ des comparaisons avec ce qui nous reste du vocabulaire aquitain en est d'autant plus restreint. Enfin, le basque actuel est une survivance d'un dialecte pyrénéen très ancien, étroitement apparenté à l'aquitain, mais distinct³⁸. Il n'en est pas moins vrai que les rapprochements que l'on peut établir

36. *R. C.*, 1888, p. 280. — J. Sacaze : *Insc. Ant.*, 275, *C. I. L.*, XIII, 312.

37. Et aussi de celui de *Cucuron*, village de la région des Alpes de Provence, en plein pays Ligure. Ce nom paraît donc d'origine ligure ou italo-celte. Le nom de la localité disparue d'Aruse-de-Rivière (*Arusa Ripariae*), appartenant lui aussi à l'ancienne langue aquitannique, se rattache à l'élément italo-celte et doit se rapprocher du mot : *Arize*, nom de même origine, désignant plusieurs rivières du comté de Comminges et de la Bigorre.

38. Dans la région qui nous occupe, l'influence celtique, très faible dans les régions reculées de la Vasconie, s'est fait sentir beaucoup plus fortement à partir de l'invasion des Tectosages.

entre les deux langues sont suffisants pour pouvoir affirmer leur étroite parenté.

Certains noms fournis par les inscriptions pyrénéennes qui paraissent avoir une physionomie purement latine sont, en réalité, des noms indigènes, tels sont : *Silex*, *Sabinus*³⁹, *Bonio*⁴⁰ et *Bona*, *Galus*⁴¹. Le premier est probablement pyrénéen ou ibérique. Les autres ont une physionomie nettement italo-celtique.

§ 4. — Ce que nous savons des caractères de cette langue.

Le peu que nous connaissons de l'ancienne langue pyrénéenne permet de déterminer certains caractères de sa phonétique.

Les terminaisons sont encore plus étranges que les radicaux. On trouve fréquemment les désinences *tar-tarris*, *tentennis*⁴², *ox-oxsis*, *ex-exsis*. L'H est très fréquent, soit initial, soit médian (1^{er} cas ex. : *Halscotar*, *Hannac*, *Hanna*, *Hannaxus*, *Harbelex*, *Harsus*, *Harspus*, *Honthar*, *Hotar*, etc...) (2^{me} cas) : *Baisothar*, *Barhosis*, *Berhar*, *Bihoxus*, *Bihotar*, *Lohisus*, *Lohilton*, etc...). L'f n'existe pas. Cette répugnance pour l'f est commune avec la langue basque; elle s'est transmise au dialecte gascon.

39. Ce nom ne doit pas être confondu avec le *cognomen* latin auquel il a été assimilé. Ce nom, qui semblerait tout d'abord italique, est trop fréquent dans l'épigraphie de hautes vallées pyrénéennes pour ne pas être indigène. On le retrouve dans le nom du saint pyrénéen, saint Savin (*Sabinus*), qui vécut vers le V^e ou le VI^e siècle ap. J.-C., et auquel est consacrée la célèbre abbaye de la vallée d'Argelès. Ce nom est à rapprocher du radical indo-européen *Sav*, *Sava* (vallée) (voir C. Jullian : *H. G.*, VI, p. 115, n° 2 et préface du *Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Savin*, par Meillon).

40. Nom fourni par une inscription découverte à Montauban-de-Luchon, communiqué par M. R. Lizop au Congrès des Sociétés Savantes, à Poitiers, avril 1926.

41. Nom fourni par une stèle découverte à Marignac; voir H. Graillot : *Stèle funéraire de l'époque gallo-romaine*, récemment trouvée dans le pays de Comminges (*C. R. A.*, 1921, mai-juin, p. 156).

42. A. Luchaire : *Et. sur les id. pyr.*, p. 61.

Certaines consonnes sont fréquemment redoublées : *cc*, *nn*, *ss*, *tt*. Les sons sifflants et les sons chuintants abondent (*ss* redoublé, *x*, *xs*, *x* et *xs*⁴³ représentent dans les noms des inscriptions pyrénéennes, non le groupe *cs*, mais des sons étrangers à la langue latine que le lapicide rendait ainsi faute de mieux : les sons chuintants *ch*, *tch* et les sons sifflants *ts*, *tz*). Ces sons sont fréquents dans la langue basque actuelle. En outre de l'absence de l'*j* et de l'emploi fréquent de l'aspirée *h* signalée plus haut, certaines règles phonétiques sont communes avec le basque et se retrouvent dans le dialecte gascon. Le traitement du *v* ou du *b* suivant l'*m*⁴⁴ à l'intérieur d'un mot par l'assimilation; l'assimilation de la dentale *d* à l'*n* qui la précède à l'intérieur d'un mot; particularité de la phonétique gasconne qui existait déjà dans l'ancien aquitain⁴⁵.

M. A. Luchaire⁴⁶ remarque dans la langue aquitanique la dérivation vocalique est insignifiante et se réduit aux suffixes *ea*, *eha*, *eia*. Presque toutes les dérivations sont avec des consonnes simples ou doubles. Le même auteur remarque parmi

43. *x*, *sx*, *xs* rendaient, du reste, ce même son dans la graphie gasconne des Pyrénées au moyen-âge, comme, du reste, dans le catalan actuel et l'ancien castillan.

44. Ainsi le nom des *Convenae*, qui aurait dû donner la forme romane *Convinge*, traité suivant les règles de cette phonétique, a donné *Commenge* par l'intermédiaire de la forme populaire *Commenae* résultant de cette assimilation de l'*m*. M. Thomas fait remarquer que cette assimilation du *v* donnant *Convenae*, *Commenae*, *Comminges*, suffit à indiquer l'influence réflexe sur la déformation du latin populaire d'un dialecte antérieur apparenté au basque (Thomas : *A. F. B.*, t. VII, p. 313).

45. Ainsi le nom propre féminin *Anneren*, relevé sur une inscription de la région de Muret, n'est autre que le nom féminin *Anderen*, inscrit par le lapicide suivant ce qui devait être la prononciation courante. Des mots tels que *Andere*, *Andossus*, devaient prononcer *Annere*, *Annosus*. Le nom de lieu et de famille pyrénéen *Anos* doit dériver de *Andcssus*, suivant cette loi phonétique. De même *Binos*, autre nom de lieu et de famille de la même région, d'un nom indigène qui a pu être *Vindossus* (même radical que *Vindonnus*, — l'italo-celte *vind*, blanc, *gwenn* dans le breton actuel).

46. A. Luchaire : *Et. sur les id. pyr.*, p. 68 et suiv.

ces dérivations plusieurs finales gauloises : *i)c* ou *i)cc*, *e)do*, *e)n-e)nn*, *o)n*, *o)nia*, *o)nius*; et probablement *ten-tennis*.

D'autres existent dans la langue basque et paraissent plus spécialement aquitaniques : *eha*, *po* (*pon*), *penn*, *ax* (qui représente la dérivation très connue dans l'euskarien : *atz*, *atch*, *E)x*, (*s-ss*) qui représente les groupes *etz*, *etch* fréquents dans le vocabulaire euskarien. *Ix-ts-ss* correspondent⁴⁷ aux finales en *itz* très communes en basque. La finale *ox-ss-s* correspond au basque *otz*. Elle a persisté à la fin des noms de lieux (et même de personnes) en *os*, si fréquents dans la région pyrénéenne⁴⁸. Ce suffixe est nettement aquitanique. Il se retrouve avec l'esthographe *oz* dans un grand nombre de noms de lieux de l'Espagne. Le suffixe aquitain *tar* est également fréquent en euskara. Il apparaît dans quelques noms de lieux gaulois mais très rarement.

M. Luchaire rapproche le suffixe *to*⁴⁹ dans *Lohitton*, *Armas-ton*, *Nescato* de certains noms celtiques féminins comme *Diseto*. Mais *Nescato* paraît devoir être examiné à part. Ce mot est absolument identique, nous l'avons déjà signalé plus haut, au mot basque *neskato*, diminutif de *neska* (jeune fille). Dans ce mot cette désinence paraît donc identique au suffixe basque *ato*, *to*. Par ailleurs, M. Luchaire la rapproche du suffixe celtique *to* (*nto*).

D'après les noms propres fournis par les inscriptions, la langue aquitanique a possédé une désinence féminine en *e* ou *en*, *se* ou *xe*, *sen* ou *ten*; ainsi dans les noms de femmes au nominatif, *Andere*, *Anderen*, *Anneren*, *Anerdesen*, *Eresen*, *Hahanten*, *Hauteten*⁵⁰, *Edunxe*⁵¹, *Andosten*, *Neuresen*. Nous

47. Pour tout ceci, voir A. Luchaire : *Et. sur les id. pyr.*, pp. 68-75.

48. Pour ne parler que du Couserans et du Comminges : Esténos, Nistos, Huos, Bachos, Binos, Arlos, Arguénos, Génos, Arros, Trédos, Bégos, Garos, Esparros, etc... Il n'est pas besoin de réfuter l'opinion d'érudits locaux, se fondant sur ces terminaisons pour affirmer une influence de la langue grecque sur la toponymie gasconne.

49. A. Luchaire, *loc. cit.*, 75.

50. Insc. de Saint-Lizier; voir *B. S. Ar.*, 1919, pp. 139-140.

51. Ce nom féminin a été fourni par une inscription votive découverte

trouvons aussi une autre désinence féminine en *xo* (onis) et *to* : *Anderexo*, *Ehrexo*, *Hautenso*, *Nescato*. Il est vrai que les mêmes désinences apparaissent mais beaucoup plus rarement dans quelques noms masculins des mêmes régions. La désinence du nom féminin *Teixsossix*, fournie par une inscription trouvée à Marignac⁵², paraît aussi plus spécialement féminine. Il serait très difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer si les désinences en *a* de noms féminins indigènes : *Baesella*, *Bonna*, *Bulluca*, *Dannonia*, *Lexeia*, *Laha* (nom de divinité) sont italo-celtiques ou celtiques, ou bien sont tout simplement le fait de la latinisation. La dernière hypothèse paraît la plus probable pour la plupart de ces noms.

Les formes de déclinaison attribuées aux noms indigènes dans l'épigraphie latine des Pyrénées, nous montrent que ces noms ne s'adaptaient que difficilement aux déclinaisons latines.

Il y a d'abord une incertitude très grande dans l'attribution de ces noms à l'une ou l'autre déclinaison. Certains noms de divinités ou de personnes sont attribués tantôt à la deuxième, tantôt à la troisième. On lit ainsi *Ilunno*⁵³ et *Ilunni* ou *Iluni deo*. *Leherenni*⁵⁴ et *Leherenno*, *Arixo* (et *Arixoni*), *Ilurberrixo* (et *Ilurberrixoni*), *Andostenno*, *Andosteni*, *Baigorixo* et *Buaigorixe* : les nominatifs : *Bihoxus* et *Bihoscis*, les génitifs *Siriconi* et *Siricconis*.

Même certains noms sont transcrits comme indéclinables.

à Valentine (près Saint-Gaudens); voir Cagnat : *Année épigraphique*, 1906, n° 130. — Espérandieu : *Inscr. trouvée à Valentine* (*B. S. N. Ant.*, p. 149), *Nat.* A part ce nom et celui qui est cité dans la note précédente, les autres noms cités ici sont tirés de la liste de Seymour de Ricci (d'après *C. I. L.*, XIII).

52. H. Graillot : *Stèle funéraire de l'époque gallo-romaine récemment trouvée dans le pays de Comminges* (*C. R. A.*, 1921, mai-juin, p. 156).

53. *Ilunno* sur l'insc. de Narbonne, *C. I. L.*, XII, 4316. *Iluni* dans les inscriptions de Gaut, de Cadéac, *C. I. L.*, XIII, 27, 371, 374; *Ilunni* dans plusieurs inscriptions trouvées à Montauban-de-Luchon et Bagnères-de-Luchon, voir *C. I. L.*, XIII, 4, 11013, *Ilunni* suppose *Ilun-nis*.

54. De *Leheren-nis*.

Ainsi, dans une inscription d'Ardiège, le nom du dieu *Leherenn* figure plusieurs fois comme indéclinable : *Leheren deo*, *Leheren Marte*, *Leherenn deo*, etc., de même, ailleurs, le nom du dieu *Xuban* (*Xuban deo*). Le nom féminin *Andere* qui figure au nominatif dans deux inscriptions (Martres-Tolosane et Monserié) est-il indéclinable? ou lui attribuait-on aux cas obliques la terminaison des noms féminins en *e* dérivés du grec (gen. *es*). Dans tous les cas, nous trouvons dans une autre inscription le datif *Anderesen* qui suppose *Anderesen-is*. Nous avons une forme latinisée d'un nom propre dérivé d'*Andere*. Tout cela montre la grande incertitude qui règne dans l'attribution de ces noms à une déclinaison latine.

Nous trouvons des datifs de la première et de la troisième déclinaison en *e* (pour *ae* et *i*) qui coexistent du reste dans les inscriptions pyrénéennes avec les formes régulières. Ainsi *Lahe* (*deae*) *Herrauscorritsehe* (probablement datif, d'un nom de divinité féminine *Herrauscorritseha*), *Garre* (*deo*) (ailleurs *Garri*) *Aherbelste deo*, *deo Artahé* ou *Artehe*, *Ele* (*deo*), *Erditse deo*, *Erge deo*, *deo Idiatte*. Ce datif en *e* ne saurait représenter ici une forme de basse latinité. Il apparaît sur des inscriptions des premiers siècles de l'Empire. S'agit-il ici du datif *e* employé dans de nombreuses inscriptions de la Gaule? (*Caesare* pour *Caesari*⁵⁵). Cela pourrait être admis à la rigueur pour *Garre*, car on trouve ailleurs le nom du même dieu au datif sous la forme *Garri*. Mais en dehors de ces noms divins, le datif en *i* est couramment employé dans les inscriptions latines de ces régions, même pour d'autres noms divins indigènes (*Baiosi deo*). Il faut admettre pour certains noms de divinités indigènes, tant de la première que de la troisième déclinaison, une forme de datif en *e* très archaïque⁵⁶, anté-

55. C. Jullian : *H. G.*, VI, p. 119.

56. Ce datif n'apparaît, en effet, que dans les noms divins qui, consacrés par la tradition, ont dû garder une forme plus archaïque. Certaines de ces formes en *e* paraissent même appartenir à des noms indéclinables. Ainsi *Artahé*, *Ele*, *Erditse*, *Erge*, comme, du reste, des noms tels que *Leherenn* (dans certains cas) et *Xuban*.

rieure à l'influence gauloise, et qui n'a persisté que dans ces noms divins.

Nous avons peut-être là une vieille forme de la déclinaison aquitanique. La déclinaison ibérique, reconstituée par M. Schuchardt⁵⁷ d'après les légendes des monnaies, possédait un datif en *e*. Peut-être la langue des Aquitains l'aurait-elle emprunté à celle des Ibères.

Dans la déclinaison de ces noms indigènes, il faut remarquer le redoublement de l'*n* aux cas obliques. *Andosten*, *Bonten*, *Ciesonten*, *Sembetten* (nom); et *Andostenno*, *Belexennis*, *Sembetennis* (gen. etc...)⁵⁸. L'*r* est également redoublée aux cas obliques : *Hontarris*, *Senharris*, etc...

De même le groupe de sifflantes *xs* pour *s* subsiste surtout aux cas obliques *Harbelexsi*, *Bonsilexsi*, etc... L'orthographe des cas obliques semble correspondre à la prononciation primitive des noms indigènes.

Nous avons essayé de résumer plus haut la théorie la plus vraisemblable sur les origines de la langue basque; vieille langue pyrénéenne qui a subi l'influence des idiomes italo-celtes et de la langue ibérique, surtout dans son vocabulaire. *Mutatis mutandis*, nous pouvons en dire autant du ou des dialectes antiques des Pyrénées centrales et de l'Aquitaine pyrénéenne. Ici aussi, nous l'avons vu, à un fond ethnique primitif remontant au paléolithique supérieur, se sont superposés des éléments italo-celtes, ibériques et gaulois. Chacun de ces éléments a ajouté son apport linguistique au fond primitif de la langue. L'influence de la langue ibérique sur celle des Aquitains a été très forte. Plus tard, la langue aquitanique a subi l'influence de la langue gauloise après l'établissement des Tectosages dans le pays de Toulouse. Il n'en est pas moins vrai que le fond le plus ancien de la langue aquitanique a été constitué par une vieille langue pyrénéenne, parlée par les populations préhistoriques qui ont formé le substratum ethnographique de cette région. C'est à ces anti-

57. Schuchardt : *La déclinaison ibérique* (R. I. E. B., 1908).

58. Nominatifs : *Hontar*, *Senhar*, etc...

ques idiomes qu'il faut faire remonter la structure agglutinante et incorporante de la langue basque qui la différencie des autres langues de l'Europe.

La langue aquitanique, parlée dans les Pyrénées centrales, avait-elle la même structure? Pour pouvoir répondre à cette question, nous ne possédons aucun texte suivi dans cette langue; mais la formation des noms propres pyrénéens, en grande partie composés, indique une tendance à l'agglutination. Ainsi les noms de divinités : *Bascei-Andossus*⁵⁹, *Toli-Andossus*⁶⁰, etc...; des noms propres tels que *Sem-becco*, *Andox-ponnus*^{61 62}.

Toutefois, en raison de la présence de l'élément italo-celtique, et, plus tard, des pénétrations celtiques qui se sont effectuées en Gascogne, des rapports continuels avec les populations celtisées de la rive droite de la Garonne et aussi de l'établissement des Volques Tectosages dans les Pyrénées centrales, la langue aquitanique a dû évoluer beaucoup plus vite que les dialectes parlés dans les régions beaucoup plus occidentales et plus lointaines habitées par les Vascons et les Cantabres, ancêtres des Basques. Elle a dû passer, sous l'influence de la langue celtique, de la structure agglutinante à celle des langues à flexion. On s'expliquerait difficilement, sans cela, la propagation rapide de la langue latine dans le Couserans, le Comminges et la Bigorre jusqu'au cœur des plus hautes vallées même de la chaîne où nous trouvons de nombreux monuments épigraphiques, d'un style rustique, tous rédigés en langue latine. Malgré la persistance probable de la langue aquitanique jusqu'à une époque très tardive; malgré les incorrections et la barbarie de certaines inscriptions, l'abondance de l'épigraphie nous montre, comme un fait indiscutable, que, dès le I^{er} et le II^e siècles de l'Empire, le latin était parlé et écrit dans toute la zone pyrénéenne

59. Des inscriptions provenant des régions de plaine de la Gascogne donnent des noms analogues à ceux de la région pyrénéenne (bien que certains présentent des caractères particuliers).

60. *C. I. L.* (XIII, 26).

61-62. *C. I. L.* (XIII, 434). — *C. I. L.* (XIII, 287). — *C. I. L.* (XIII, 80).

centrale. La persistance d'une langue agglutinante comme le basque eût rendu cette romanisation beaucoup plus lente et difficile. Il faut que la langue indigène ait évolué vers la structure d'une langue à flexion, pour que l'adoption du latin ait été aussi rapide dans les pays de langue purement gauloise. Du reste, en dehors du pays basque, on n'a pu relever, même à des époques antérieures à la nôtre, aucune survivance d'une langue indigène dans les Pyrénées. L'ancienne langue aquitanique n'a laissé de survivances que dans la toponymie, dans quelques mots du dialecte local, et surtout dans des habitudes phonétiques conservées par le gascon.

Le vocabulaire était formé, d'après le peu que nous en connaissons, d'éléments pyrénéens primitifs, sans doute en petit nombre, d'éléments italo-celtes, d'éléments ibériques et d'éléments gaulois. Il est très difficile, dans le peu de mots de ce vocabulaire que nous possédons, de déterminer la part qui revient à la vieille langue pyrénéenne primitive et de celle qui revient à l'ibérique. On peut admettre que quelques mots ou radicaux indiquant des idées simples de réalités matérielles, des termes de dénomination géographiques, remontent peut-être aux vieux idiomes pyrénéens. Ainsi : *aitz*, ast, pierre pointue, pointe rocheuse; *arri*, roche, pierre; *asp* (le derrière d'un objet); *urd*, *ust*, *usq* (idée de plaine, de plateau); *itsa* (mot désignant l'eau; plus ancien peut-être que l'italo-celte : *ur*); *aran*, vallée; *ibaï*, ruisseau; peut-être aussi *baso* ou *baso* forêt, etc...

Nous avons essayé plus haut de montrer, en prenant des exemples caractéristiques, la part considérable qui revient à l'élément italo-celtique ou ligure et à l'élément ibérique dans la formation du vocabulaire aquitanique. Il est quelquefois extrêmement difficile de déterminer la part qui revient à ces deux éléments; d'autant plus que la langue ibérique, telle qu'elle a été importée par les conquérants, de l'Espagne du Nord dans l'Aquitaine, était, elle-même, imprégnée d'éléments italo-celtiques, qu'elle avait assimilés au delà des Pyrénées. Si la part de l'élément italo-celte est considérable, la langue ibérique a donné à la langue aquitanique son caractère dominant, ce caractère qui frappa les étrangers au point

que Strabon dit expressément que, pour le langage comme aux autres points de vue, les Aquitains ressemblent plutôt aux Ibères qu'aux Celtes⁶³.

La langue ibérique a fourni, nous l'avons vu, beaucoup de noms de lieux, de personnes et de divinités à la langue aquitanique. Elle a exercé une influence profonde sur son vocabulaire. Nous avons vu plus haut que plusieurs des suffixes qui terminent les noms pyrénéens sont nettement ibériques. La langue aquitano-pyrénéenne, telle qu'elle fut modifiée par l'influence de l'ibérique, dut se rapprocher beaucoup des dialectes parlés par les Ibères dans la vallée de l'Ebre; eux-mêmes chargés d'éléments italo-celtes et de survivances de dialectes plus anciens. Elle a dû s'en rapprocher assez pour que les populations des deux versants de la chaîne puissent se comprendre. Il n'est donc pas étonnant que les historiens aient été frappés de la ressemblance de la langue des Aquitains avec celle des Ibères⁶⁴.

Nous avons également signalé l'influence de la langue gauloise qu'indique la présence d'un certain nombre de noms et de radicaux celtiques. Il est vrai que, pour certains, il est difficile de déterminer s'ils appartiennent au vieux fond local italo-celtique ou à la langue gauloise récemment importée. Cette influence gauloise s'est exercée d'une manière très sensible, surtout à partir de l'établissement des Tectosages dans le pays toulousain, sur la langue aquitanique. Elle a introduit dans le vocabulaire un certain nombre de radicaux de noms communs et de noms propres. Elle a laissé des traces dans la toponymie. Elle a sans doute, comme nous l'avons dit plus haut, modifié⁶⁵ la structure probablement agglutinante de cette langue, pour la rapprocher de la structure des langues à flexions.

Dans la vallée de l'Ariège et la haute vallée de l'Aude, la langue celtique a probablement supplanté à peu près com-

63. Strabon : *Géogr.*, IV, 1, p. 240, § 10.

64. Sur les éléments italo-celtes, ligures et gaulois dans la langue aquitanique, voir plus haut, § 3, 4 et 5.

65. A. Luchaire : *Orig. linguist. Aquitaine*, p. 59.

plètement l'ancienne langue. Dans la Gascogne septentrionale et centrale, elle n'a fait que modifier plus profondément cette dernière; différenciant ainsi un dialecte de la montagne et un dialecte de la plaine. Le long des Pyrénées, l'influence de la langue celtique paraît diminuer en allant de la vallée de l'Ariège vers les Pyrénées occidentales. Mais, quelle que soit la part qu'il faille faire à cette langue, dans l'évolution de l'Aquitain, nous ne pouvons pas nous associer à la conclusion manifestement exagérée de M. A. Luchaire, dans son ouvrage sur : *Les idiomes pyrénéens de la région française*⁶⁶ d'après lequel les noms indigènes donnés par les marbres pyrénéens appartiendraient manifestement à l'ancien Gaulois. Il y a eu, sans doute, en Aquitaine, un mouvement réel de celtisation qui s'est prolongé jusqu'au delà de l'époque de la conquête romaine⁶⁷. Mais il faut distinguer tout d'abord entre la plaine et la montagne où ce mouvement a été moins accentué. Et dans l'ensemble, il faut admettre sans nul doute que l'autonomie linguistique de l'Aquitaine s'est maintenue jusqu'à la domination romaine. S'il en avait été différemment, César et Strabon n'auraient pas si nettement affirmé la différence des Aquitains et des Celtes au point de vue de la langue.

Les populations ibérisées des bords du golfe du Lion avaient adopté l'alphabet ibérique d'origine phénicienne au lieu de l'alphabet grec emprunté aux Massaliotes par les peuples de la Gaule celtique. Nous en avons la preuve dans les légendes ibériques des monnaies des Bébryces du Roussillon, de Narbonne, de Béziers et de certains petits peuples du Languedoc.

Nous ne possédons pas jusqu'à présent de monnaies pré-romaines de l'Aquitaine pyrénéenne pas plus que d'inscriptions indigènes de la même époque. Toutefois, comme nous l'avons signalé plus haut, un petit fragment d'inscription en caractères ibériques, gravé sur une lamelle d'argent a été

66. A. Luchaire : *Et. sur les id. pyr. de la région française*, p. 96.

67. C. Jullian : *H. G.*, VI, p. 115, note 2 (suite p. 116).

découvert dans une tombelle de l'âge du fer à Aubagiran (Landes)⁶⁸. Nous sommes autorisés à penser que dans l'Aquitaine ibérisée comme dans les pays voisins du golfe du Lion où les Ibères avaient pénétré, c'est l'alphabet ibérien qui était employé avant la conquête romaine.

§ 5. — Influence sur les dialectes gascons modernes.

Si dans les Pyrénées et l'Aquitaine (à l'exception du pays basque où un dialecte apparenté a été réimporté), l'antique langue du pays n'a pas laissé de survivances, en revanche, ce très vieux dialecte a exercé une action réflexe sur la manière dont le latin populaire s'est déformé dans l'ancienne Aquitaine pour aboutir au dialecte gascon.

Ce dialecte (subdivisé lui-même en un certain nombre de sous-dialectes) parlé dans le Sud-Ouest de la France, entre la Garonne et les Pyrénées, se rattache à la grande famille des dialectes de langue d'Oc; mais il offre certains traits très particuliers qui le distinguent des autres⁶⁹.

Les limites du gascon coïncident exactement avec celles de l'Aquitaine, telles que César nous les indique⁷⁰ et avec celles de la *provincia Novempopulana* au bas Empire. Il est parlé, en effet, entre les Pyrénées, la Garonne, de ses sources à son embouchure et l'Atlantique. Dans la région pyrénéenne, son domaine forme une enclave sur la rive droite de la Garonne et enveloppe le bassin du Salat; c'est-à-dire le territoire des anciens *Conсорanni* qui faisaient partie de l'Aquitaine.

Les caractères phonétiques⁷¹ de la langue gasconne se rap-

68. R. E. A., avril-juin 1914, Lettre de M. Dubalen, conservateur du Musée de Mont-de-Marsan (30 janvier 1914).

69. Le gascon était même considéré au moyen-âge comme une langue étrangère par rapport aux autres parlers de Languedoc. L'auteur des *Leys d'Amor* constate que cette langue s'éloigne beaucoup de la langue d'oc littéraire : *Pero, de nostras leys s'aluenha*. — *La parladura de Gasconha*.

70. César : B. G., I, 1.

71. A. Luchaire : *Orig. linguist. Aquitaine*, pp. 23 et suiv. — Bourciez : *Les mots espagnols comparés aux mots gascons* (A. F. B., B. H., III.)

prochent de certaines lois de la phonétique basque et s'expliquent par la déformation du latin suivant celle d'une langue antérieure apparentée au basque qui ne saurait être, dans l'espèce, que l'aquitain.

Les principaux de ces caractères sont la répugnance au son *v* qui partout se transforme en *b*; la suppression du son *f* remplacé par *h*; l'absence de l'*r* initial. L'*r* est introduit par le préfixe *a* et redoublé. Ce sont aussi la mutation de l'*l* médian en *r*; la suppression de l'*n* intervocalique dans les groupes *mb*, *nd* l'assimilation du *b* à l'*m* et du *d* à l'*n*; ce groupe devient *mm* et *nn* redoublés.

Tous ces caractères existent aussi dans la langue basque et pour la plupart des cas dans les noms indigènes reproduits par les inscriptions pyrénéennes.

M. Sarrailh⁷² a observé que, dans les trois vallées du pays d'Oloron et dans les vallées des Pyrénées Aragonaises du Somport à l'Esera, les consonnes *p*, *t*, *k* intervocaliques du latin se sont conservées dans les dialectes romans au lieu de s'adoucir après *l*, *m*, *n*, *r*. Sur le versant français, l'aire où cette particularité existe a été autrefois beaucoup plus étendue. Or, dans le basque, les *p*, *t*, *k* intervocaliques sont traités de la même façon. Cela montre encore l'influence d'une langue antérieure apparentée au basque; langue parlée dans les vallées des deux versants.

Indépendamment de la toponymie, un certain nombre de noms de la langue aquitanique se sont conservés dans les différents dialectes gascons⁷³ : ainsi *esquer*, gauche (basque, *esker*; castillan : *izquierdo*); *ardit* (liard); *barenc* (gouffre; castillan : *barranco*); *artiga* ou *artica*⁷⁴ (terre inculte, nouvellement défrichée, essart); *penne* (cast. : *peña*), roche à pic dans les Pyrénées, etc. Une étude très approfondie, à laquelle nous

72. Sarrailh : *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (R. I. E. B., oct.-déc. 1913).

73. A. Luchaire : *Origines linguistiques de l'Aquitaine*, p. 48. — Bourciez : *Les mots espagnols comparés aux mots gascons* (A. F. B., B. H., p. 111).

74. Dauzat : *Les noms de lieux* (Paris, Delagrave, 1926, p. 95).

ne pouvons nous livrer ici, permettrait de retrouver bien d'autres mots d'origine aquitanique.

Il y a de très grandes analogies entre l'évolution du latin populaire dans le dialecte gascon, et dans les langues romanes de la péninsule ibérique; (castillan, catalan, portugais). Certains mots du vocabulaire latin n'ont été conservés que dans le dialecte gascon d'un côté, et dans le castillan ou le catalan de l'autre⁷⁵.

Ainsi *metum* a donné *met* dans le Béarnais et dans le Commingeois et *miedo* en Castillan. Le mot *casa* (maison) ne s'est conservé qu'en Gascogne et en Espagne, comme du reste en Italie, tandis que le Français n'a retenu que *mansionem* (maison) et le languedocien que *hospitale* (*oustal*); sapin (*abietem*) se dit *abet* en gascon, *abeto* en espagnol; *lare* ou *lararium* (foyer) a donné *laré* en gascon, *lar* en castillan, *llar* en catalan; *fatum* (destin), *hat* en gascon, *hado* en castillan. Le mot *saltus* (défilé, bois) s'est conservé dans les Pyrénées; en Béarn : *saut* (*saltus*) de Monein, *Saut* de Navailles, commune d'Etsaut (*illum saltum*). En Comminges, l'origine du nom du pays d'Izaut ou Isaut est probablement *in-saltu*. Ces analogies entre le vocabulaire des langues romanes des deux côtés des Pyrénées, indiquent qu'en Aquitaine le latin populaire a évolué sous l'influence d'une langue antérieure apparentée à celles que l'on parlait en Espagne.

75. Voir Bourciez, *op. cit.*

CHAPITRE VI

Caractères physiques et moraux.

§ 1. — Type physique.

Strabon et J. César nous disent que les Aquitains différaient profondément des autres habitants de la Gaule par le langage et la physionomie, et ressemblaient davantage aux Ibères. Ces témoignages résultent d'une impression d'ensemble. Il ne s'ensuit pas que les Aquitains et les Pyrénéens du versant Nord aient présenté une homogénéité de type physique, aient constitué une race unique. Si l'élément ibérique avait imprimé à l'ensemble un *quid proprium* fortement individualisé, ces populations étaient, nous l'avons vu, formées du mélange de plusieurs éléments ethniques divers.

Nous ne pouvons nous faire une idée du type physique de ces populations que d'après l'étude de leurs descendants de l'époque moderne. La physionomie anthropologique du monde pyrénéen, longtemps confiné dans l'isolement, n'a dû guère varier à travers les siècles. Les seules modifications ont été surtout négatives et dues à l'émigration et à la dépopulation modernes. Le rapprochement avec les crânes préhistoriques a du reste montré cette fixité du type.

D'après les observations de M. le Dr Collignon¹, on trouve dans les Pyrénées, comme dans toute l'Aquitaine, deux types physiques bien distincts. Le premier est le type dolichocéphale brun, le type qui domine dans l'Europe méditerranéenne ou l'Afrique du Nord étroitement apparenté aux races préhistoriques de Cro-Magnon et de Chancelade. Ce type se rencontre

1. Dr Collignon : *Anthropologie du Sud-Ouest de la France* (Mém. de la Soc. d'Anthr. de Paris, t. I, III^e série, fasc. IV).

fréquemment dans les vallées des Pyrénées centrales : pour la région qui nous occupe, dans les vallées d'Aure, de Barousse, de la Pique, de la Garonne, du Salat. C'est le type des paysans pyrénéens de taille moyenne, nerveux, souples, agiles; aux cheveux noirs et au teint brun; au nez mince, au menton pointu. Il représente la vieille race pyrénéenne du temps magdalénien, conservée sur place et renforcée par les envahisseurs ibères peu nombreux, mais, eux aussi, de type dolichocéphale brun². Ce type qui présente de nombreux mélanges (mésaticéphales) a dû reculer depuis l'antiquité devant la poussée des brachycéphales incessante depuis les temps néolithiques. Il est loin d'être celui de tous les habitants de l'ancienne Aquitaine. La race brachycéphale (dite celtique, cévenole ou alpine) domine dans toute la Gascogne moyenne. En ce qui concerne la région qui nous occupe, elle est prédominante dans tout le nord du Comminges³ et la région du plateau de Lannemezan. Ces brachycéphales sont des hommes à tête courte, aplatie en arrière ou ronde, aux yeux de couleur variable, de taille moyenne, de structure un peu lourde. Ils présentent toutefois des traits plus méridionaux qui les différencient de ceux du Massif Central, des Alpes ou de l'Armorique. On retrouve chez eux les descendants des Italo-Celtes et des néolithiques. Ces types présentent un nombre infini de variétés et de métissages. Il devait en être ainsi dès l'époque pré-romaine. Mais ces peuples, malgré l'existence d'un fort élément italo-celte, n'en sont pas moins restés distincts de la Gaule celtique par la civilisation et la langue. Il n'y a pas eu de race aquitanique; mais un peuple aquitain fortement ibérisé.

2. Ce type est celui que les anthropologistes désignent sous le nom d'*Homo Iberus* (variété de l'*Homo Mediterraneus*). [M. Boule : *Les Hommes Fossiles*, p. 290].

3. Sur la cause de cette répartition des types physiques, voir ch. II, § 2.

§ 2. — Physionomie morale.

Les divers témoignages que nous avons invoqués plus haut, César, Strabon, Ammien Marcellin signalent une ressemblance non seulement physique et linguistique, mais aussi morale entre les Aquitains ibérisés et les populations de l'Espagne du Nord. L'histoire de la lutte des Aquitains contre Crassus, nous montre chez eux, comme chez les Ibères, le courage défensif, l'énergie et la ténacité extrême dans la résistance. La curieuse institution des *soldurii*, qui a dû être générale dans toute l'Aquitaine, nous montre la puissance des liens de fidélité personnelle; trait également commun avec les peuples de l'Ibérie. Le morcellement du relief des vallées pyrénéennes et des plateaux gascons a engendré le particularisme, l'attachement tenace aux vieux usages, aux croyances antiques; trait dominant dans l'histoire des populations des Pyrénées depuis l'antiquité. Même en adoptant la civilisation romaine, les populations de ces régions ont gardé une forte originalité locale qui s'est manifestée par la conservation des vieux noms indigènes, par la survivance d'un très curieux panthéon régional. La persistance des vieux cultes nous montre aussi chez ces populations pyrénéennes, un trait que les historiens anciens ont relevé aussi chez les tribus de l'Espagne du Nord : une très grande religiosité allant jusqu'à la superstition.

L'exploitation des ressources minérales de la montagne pyrénéenne, la nécessité de tirer le maximum de produits d'un sol ingrat et étroitement ménagé, avaient développé chez ces populations des qualités d'ingéniosité laborieuse; une aptitude aux grands travaux que César signale à propos de la lutte de Crassus contre les Aquitains⁴.

Quand la domination romaine s'implantera dans ces régions, elle y trouvera des populations énergiques, robustes, courageuses, actives et industrieuses dont elle saura utiliser les aptitudes.

4. César : *B. G.*, 3, XXI.

CHAPITRE VII

Les vestiges matériels des populations aquitaniques des Pyrénées centrales et le caractère de leur civilisation.

§ 1. — Les Cimetières de l'Âge du Fer.

Les seuls vestiges matériels des populations protohistoriques des Pyrénées sont fournis par leurs sépultures et les restes de leurs oppida et camps fortifiés. Des traces de leurs habitations construites en bois et pisé, n'ont pas été retrouvées. Les sépultures nous ont conservé des échantillons de leur matériel, de leurs parures, de leurs armes. Elles nous permettent, dans une certaine mesure, de reconstituer la répartition géographique de ces populations et des lieux habités.

Les fouilles accomplies à la fin du dix-neuvième siècle par le général Pothier, par MM. Piette et J. Sacaze, par M. l'abbé Cau-Durban et plusieurs autres savants, dans la vaste zone qui va des Landes aux limites des bassins de l'Ariège et de l'Aude, en passant par le pays, au nord de Pau, les environs de Lourdes et de Tarbes, les plateaux, les plaines et les vallées du Comminges et du Couserans, ont fait connaître dans toutes ces régions des sépultures à incinération de l'âge du fer, attestant une unité de civilisation remarquable et présentant plus de ressemblances avec les sépultures de même époque de l'Espagne centrale qu'avec celles de la France du Nord.

Ces sépultures à incinération sont caractérisées par la présence d'une urne funéraire ensevelie au centre d'un amas de cailloux ou placée dans une petite *cella* quadrangulaire formée de dalles de pierres sèches ou de schiste, sorte de petit *dolmen* en réduction. Cette urne est généralement accompa-

gnée d'autres poteries. Autour d'elle est placé un mobilier funéraire composé d'armes tordues par le feu, de fibules, colliers et bijoux divers. Le tout est recouvert d'un petit tumulus. Autour de ces sépultures sont souvent placés des *Cromlechs* ou cercles de pierre.

Les armes portent les caractères de la fin du premier âge du fer, autrement dit, de la troisième période de Hallstadt, avec l'épée courte ou le poignard à antennes, des armes de jet d'une facture très perfectionnée : lances, javelots à double pointe barbelée, dard en fer d'une seule pièce, le *saunium* ou javelot *δλοσιδηρος* — *soliferreum*; mentionné par les historiens classiques.

Ces sépultures se rapprochent, dans l'ensemble, des sépultures Halstattiennes de Golasécca (Italie du nord).

M. Déchelette¹, qui avait d'abord assigné à ces sépultures, d'après le caractère des objets qu'elles renfermaient, le VI^e ou le VII^e siècle, a été amené, par des découvertes ultérieures, à abaisser leur date probable jusqu'au III^e et même au II^e siècle avant J.-C.

Ce sont les découvertes de sépultures de l'âge du fer dans l'Espagne Centrale, présentant une analogie frappante avec celles de la région pyrénéenne, qui ont motivé cette opinion.

Des nécropoles considérables² ont été explorées à Santa-Maria de la Huerta (province de Lorca), à Aguilar de Angueita (province de Guadalajara, Castille), à Luzaga (10 kilomètres au S.-E. de cet endroit), à Arcobriga. Le dispositif de ces tombes, leur mobilier funéraire rappellent entièrement les tombelles pyrénéennes. Ici comme dans les Pyrénées, le matériel avait un faciès halstattien. Mais la technique avancée des

1. Déchelette : *Manuel*, etc., 2^e partie, pp. 665 et 138-39.

2. Marquis de Cerralbo : *Nécropoles ibériques* (C. R. Institut d'Anthrop. et d'Archéol. préhist., XIV, Genève, 1912). — *Las Nécropoles ibéricas* (Congrès de Valladolid, Association Española para el progreso de la Ciencia). — Sandars : *The weapons of Iberians* (Archæologia, 1913, LXIV). — J. Déchelette : *Les fouilles du Marquis de Cerralbo* (C. R. A., 1912). — A. Schulten : *Hispania* (trad. Bosch-Gimpera et Ferrando, appendice par Bosch-Gimpera, sur l'Archéologie pré-romaine de l'Espagne, pp. 188 et suiv.).

objets de fer³, la présence à Luzaga et à Arcobriga d'objets de l'âge de la Tène (deuxième âge du fer) démontrent que l'antiquité de ces sépultures ne doit pas remonter au-dessus du IV^e siècle. La contemporanéité évidente des tombes de l'Espagne Centrale et des tombes pyrénéennes a permis d'attribuer à celles-ci des dates plus récentes que précédemment, ne remontant pas plus haut que le V^e siècle et descendant jusqu'au III^e et même jusqu'au II^e siècle avant J.-C.⁴.

Sur les deux versants des Pyrénées, le matériel et l'armement prolongent, en pleine époque de la Tène I et II, les caractères de la fin de la période Halstattienne. La période de la Tène I et II n'existe pas dans ces régions. Le matériel de la Tène III n'a pénétré qu'à une époque très tardive et seulement dans la région méditerranéenne de l'Espagne. Il n'existe pas en Gascogne ni dans les Pyrénées. Cette similitude de sépultures et de matériel concorde avec les textes historiques pour démontrer la parenté étroite des peuples des deux versants des Pyrénées⁵.

Le matériel de la civilisation Halstattienne a donc persisté jusqu'à une époque très tardive dans la région pyrénéenne, dans l'Espagne du Nord et du Centre. On peut donc qualifier cette civilisation de Post-Halstattique⁶.

Cette civilisation, originaire de l'Europe Centrale, a été importée en Aquitaine et dans l'Espagne centrale par les pre-

3. M. Émile Cartailhac avait déjà signalé, dans son ouvrage : *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, les analogies que présentent, dès l'âge du bronze, les civilisations de l'Espagne et du Sud-Ouest de la France. Il avait remarqué la ressemblance de la courte épée de fer à antenne de l'Espagne avec celle de la France Méridionale.

4. Déchelette : *Manuel*, II, 2^e partie, pp. 665 et 738-39. La perfection de la technique et du travail indiquent une époque assez avancée. Tous les auteurs classiques (Tite-Live, Diodore), qui font l'histoire des luttes des romains contre les peuples de l'Espagne, décrivent avec beaucoup de précision un armement semblable à celui qu'ont livré les sépultures espagnoles et pyrénéennes.

5. Déchelette : *Manuel*, II, 2^e partie, § 5, pp. 686-87.

6. Cf. Schulten : *Hispania* (trad. B.-Gimpera), appendice par B.-Gimpera, sur *Archéol. pré-romaine de l'Espagne*.

mières invasions celtiques dès le VII^e et le VI^e siècle⁷. M. Bosch-Gimpera affirme nettement cette opinion en ce qui concerne l'Espagne centrale. Nous avons plus haut qu'en Aquitaine et surtout dans les Pyrénées centrales il ne saurait être question d'invasions celtiques ou d'établissement en masse des Celtes à cette époque. Les bandes celtiques en marche vers l'Espagne n'ont fait que traverser l'Aquitaine occidentale, tout au plus si quelques éléments ont pu s'égarer vers les Pyrénées où ils ont été absorbés par les éléments antérieurs. C'est donc ici l'influence gagnant de proche en proche, plutôt que l'établissement des Celtes, qui a importé la première civilisation du fer⁸. M. Bosch-Gimpera lui-même situe dans le Sud-Ouest de la France cette civilisation, parmi des populations ligures⁹, c'est-à-dire *Italo-Celtiques* et cela même à Toulouse et à Saint-Sulpice (Tarn).

Les populations de l'Espagne intérieure et celles de l'Aquitaine ont conservé cette première civilisation du fer jusqu'à une époque très tardive, parce que la deuxième invasion celtique, celle qui a apporté la civilisation de la Tène, n'a pas pénétré dans ces pays qui ont subi, au contraire, la conquête ibérique. Les Ibères¹⁰ ont conservé en Aquitaine, comme dans

7. Joulin : *B. S. A. M.*, 1913-14, p. 165.

8. Cette civilisation caractérisée, en outre de l'emploi du fer dans la fabrication des armes, par la sépulture à incinération, a remplacé la civilisation de l'âge du bronze caractérisée par l'inhumation. Sur le plateau de Ger, sur le plateau de Lannemezan, dans la région de Luchon, à Ayer et Bordes-sur-Lez (en Couserans), les cimetières halstattiens à incinération voisinent, sur les mêmes emplacements, avec les tombes à inhumation des temps énéolithiques et de l'âge du bronze. On ne peut admettre, avec M. Déchelette, un hiatus entre les deux civilisations, ni l'invasion en masse d'un peuple nouveau détruisant une civilisation antérieure. Il y a eu sur place substitution d'une civilisation à une autre (voir : Général Pothier : *Tumulus*; — Piette : *Matér.*, 2^e série, X, 1879, p. 499; — Abbé Cau-Durban : *C. R. du Congrès de l'A. F. A. S.*, à Toulouse, 1887; *La Nécropole d'Ayer*).

9. Bosch-Gimpera : *Appendice*, etc., *loc. cit.*

10. La répartition géographique de ces sépultures correspond bien à la région où l'élément ibérique s'est établi le plus fortement. L'extension de cimetières analogues jusqu'à Toulouse (Saint-Roch) et jusqu'à la région du Tarn (Saint-Sulpice-de-la-Pointe), correspond à ce que nous savons

le centre de l'Espagne, la civilisation de Halstatt et son armement (épée courte à antennes, poignards, javelots) qui convenait à leur manière de combattre.

Du reste, les Ibères comme les Celtes ou les populations celtisées de l'époque halstattienne pratiquaient l'incinération¹¹. Il s'est sans doute formé dans le pays qui est proprement le centre d'expansion des Ibères, la côte Est et Sud-Est de l'Espagne, une civilisation particulière, plus avancée que celle du centre et caractérisée par le mélange d'éléments helléniques et méditerranéens avec les éléments indigènes. Cette civilisation s'est formée au contact des colonies grecques de la côte et par les relations maritimes avec les autres peuples méditerranéens¹², Carthaginois, Etrusques, etc... C'est par ces influences extérieures que le matériel de la Tène II s'est introduit ici.

Lors de l'expansion des Ibères vers la Gaule du midi au

sur l'extrême limite de l'expansion des Ibères dans le bassin Aquitain. L'apparition du matériel de la Tène III dans le Tarn, à Saint-Sulpice, au cimetière toulousain de Saint-Roch, correspond à l'arrivée tardive des Volques-Tectosages apportant avec eux la civilisation des Ibères (Joulin : *Les sépultures des âges protohistoriques dans le Sud-Ouest de la France*, R. A., janvier-février 1912, t. XIX, p. 1).

11. D'après Diodore, de Sicile, les Ibères incinéraient leurs morts. La petite inscription ibérique d'Aubagiran, retrouvée sur une lamelle d'argent dans une tombe à incinération halstattienne des Landes, nous montre que cette civilisation s'est maintenue et a régné pendant l'occupation ibérique en Aquitaine (R. E. A., avril-juin 1914, lettre de M. Dubalen).

12. Dans ces régions méditerranéennes apparaissent les poteries à décor animal et végétal pseudo-mycénien. Les objets de parure sont d'un art plus parfait. A côté des poteries ibériques, les poteries grecques et campaniennes se rencontrent aussi bien en Bas-Languedoc qu'en Catalogne, à Valence ou en Andalousie. L'art gréco-ibérique a donné un chef-d'œuvre avec « la dame » d'Elché. Comme le dit excellemment M. Bosch-Gimpera, la formation de cette civilisation de la côte est un phénomène pareil à la formation de la civilisation de la Tène dans le nord de la France, c'est-à-dire « une fructification » des éléments indigènes, grâce à des influences étrangères. L'épée de la Tène I apparaît, du reste, sur la côte méditerranéenne française dans la nécropole d'Ensérune. Cette épée, dont la présence est constatée dans ce milieu ibérique vers 400 av. J.-C., avant l'invasion des Volques, a dû pénétrer dans la région méditerranéenne par la vallée du Rhône (C. R. A., 1916, p. 398; Salomon Reinach : *ibid.*, p. 468).

VI^e et au V^e siècles, les Ibères du littoral ont importé sur la côte languedocienne leur civilisation plus raffinée¹³.

Au contraire, les tribus qui se sont établies dans les régions plus occidentales de l'isthme pyrénéen, comme celles qui ont conquis les plateaux castillans, ont conservé l'armement et le matériel halstattien qu'elles trouvèrent en usage et qu'elles avaient adopté elles-mêmes. Etablies dans des régions plus pauvres, éloignées de la Méditerranée, les Ibéro-Aquitains de Gascogne et des Pyrénées se bornèrent à conserver la vieille civilisation de Hallstadt, tandis que les Ilergètes de la vallée de l'Ebre et les Celtibères de Castille se laissaient à leur tour pénétrer par des influences de la civilisation ibéro-méditerranéenne.

A Toulouse¹⁴ et dans la région du Tarn, le matériel de la Tène III a été importé par l'invasion des Tectosages. Ce matériel de la Tène III a-t-il pénétré avec la conquête tectosage dans le haut bassin de la Garonne? Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons l'affirmer. Mais le moment où cette civilisation aurait pu y pénétrer nous conduit jusqu'à la veille de la conquête romaine.

13. C'est ce que nous démontrent les riches mobiliers funéraires, les vases peints, les poteries helléniques ou campaniennes des cimetières à incinération d'Ensérune et de Montlaurès. Des débris de poteries du même genre ont été retrouvés jusqu'à Toulouse (cimetière Saint-Roch, Vieille-Toulouse). Peut-être aussi pourrait-on admettre que la civilisation ibérique du Bas-Languedoc méditerranéen a évolué sur place au contact des colonies grecques de la côte du golfe du Lion.

14. Les sépultures du Tarn et de la région toulousaine (Saint-Roch, etc...), qui peuvent être datées du III^e et du II^e siècle, renferment des poteries campaniennes et ibéro-grecques. Elles marquent la transition entre la civilisation ibéro-méditerranéenne du littoral méditerranéen et la civilisation aquitano-pyrénéenne (voir Joulin, *loc. cit.*). Par contraste avec la civilisation à demi-hellénisée des Ibéro-méditerranéens, le matériel des tombes pyrénéennes présente un caractère de pauvreté relative et d'archaïsme. Le matériel y est même plus pauvre que celui des tombes gauloises de la Bourgogne et des pays voisins. Il n'y a que très peu d'objets de parure en or (contrairement à ce qui s'observe chez les Tectosages du pays toulousain). Pas de vases grecs, d'anciens trépieds, d'anciennes situles italiques. C'est une *civilisation halstattienne pauvre*, comme le constate M. Bosch-Gimpera (*loc. cit.*). L'archaïsme, la fidélité aux vieilles traditions ont, de tout temps, caractérisé les civilisations pyrénéennes.

§ 2. — Répartition des sépultures pré-romaines
et des stations de l'Âge du Fer dans les Pyrénées centrales ¹⁵.

La répartition des cimetières de l'âge du fer dans les régions pyrénéennes et sous-pyrénéennes, nous permettent d'avoir quelques données sur celle des populations proto-historiques dans ces mêmes régions.

Le général Pothier¹⁶ remarque que ces cimetières de l'âge du fer forment à l'Ouest de Tarbes une longue traînée commençant aux portes de Dax; longeant la crête des plateaux sous-pyrénéens sur une distance de 175 kilomètres, pour aboutir aux nécropoles de Bartrès et d'Ossun, au nord de Lourdes et aux cimetières du plateau de Ger¹⁷ en passant par les coteaux de la rive droite du Gave au-dessus d'Orthez, et des Landes du Pont long.

A l'est de l'Adour, en entrant dans le territoire de la *Civitas dès Convenac*, cette série de nécropoles se continue par celles du plateau de Lannemezan; autour du château de Mauvezin¹⁸ et de Capvern, à Tilhouse, dans les landes du plateau, à Avezac-Prat¹⁹, à Labarthe-de-Neste et à la Bastide. Plus à l'est, à 10 kilomètres de Montréjeau, à Bordes, au pied des terrasses qui dominent la plaine de Rivière, se trouve le cimetière fouillé par J. Sacaze²⁰. Des *tumuli* ont été signalés également

15. Voir Joulin : *Les sépultures des âges protohistoriques dans le Sud-Ouest de la France*, R. A., janvier-février 1912, t. XIX, p. 1.

16. Général Pothier : *Les tumulus du plateau de Ger* (Paris, Champion, 1900).

17. Le Général Pothier a fouillé 62 tombelles au plateau de Ger (Général Pothier, *loc. cit.*). En dehors de ce plateau et des landes de Bartrès et d'Ossun, le territoire de la Bigorre abonde en tumuli (la plupart non encore fouillés), dans la lande de Vic-Bigorre, à Puyo, Saint-Lézer, Talazac, etc... (Rosapelly et X. de Cardeilhac : *La cité de Bigorre*, pp. 6 et 7).

18. Rosapelly et X. de Cardeilhac, *loc. cit.* — Joulin : *Les sépultures proto-historiques du Sud-Ouest*.

19. Piette et Sacaze : *Tumulus d'Avezac-Prat*, Hautes-Pyrénées *Matér.*, 1879, p. 499).

20. J. Sacaze : *Les anciennes sépultures à incinération de la plaine de Rivière* (*Mémoires lus à Reims, 1880, Congrès A. F. A. S.*).

à Pointis et à Cier-de-Rivière; près du Cuing, au nord de Montréjeau, sur le haut plateau de la montagne calcaire de Burs au-dessus de Labroquère²¹. A côté de l'emplacement de *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand-de-Comminges), sur le plateau de Mont-Lajü²², des armes de fer auraient été découvertes. Malheureusement cette découverte n'a pu être scientifiquement contrôlée. Des fouilles récentes ont amené la découverte, à peu de distance de là dans la plaine de Saint-Bertrand²³, au-dessous de substructions romaines, d'une tombe à incinération formée d'une petite *cella* en dalles de schiste, renfermant une urne en poterie noire qui contenait les ossements calcinés.

Si nous remontons vers les vallées de la chaîne centrale, nous trouvons des cimetières de l'âge du fer dans la haute vallée de Luron à Génost²⁴, et surtout dans les vallées du pays de Luchon. Cette région, pays des anciens Onésii renferme de très nombreux cimetières de cette époque²⁵. La montagne de l'Espiaup²⁶, explorée par J. Sacaze, dorsale allongée aux croupes arrondies et gazonnées qui sépare la vallée de Larboust de la vallée d'Oueil, présente de nombreuses tombes de ce genre avec des blocs de pierres à écuelles, des alignements de blocs, des mégalithes divers autour desquels subsistent encore de curieuses légendes et de singulières prati-

21. Observations personnelles.

22. Récit recueilli dans le pays.

23. R. Lizop : Rapport général sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges, 1921. *B. S. F. R. F. A.*, 1924, p. 76 (voir Pl. II, fig. 2).

24. Joulin : *Les sépultures proto-historiques du Sud-Ouest de la France R. A.*, 1912; à signaler aussi, dans la vallée d'Aure, un grand tumulus funéraire à Cadéac (Piette et Sacaze, *Mater.*, 1879, pp. 499-500, note 2).

25. Dans les cimetières du pays de Luchon, l'urne est placée dans une *cella* centrale en dalles de pierre ou de schiste, au centre d'un cercle de blocs de pierre ou « *cromlechs* ».

26. J. Sacaze : *Luchon préhistorique*, 1875. — Piette et Sacaze : *Monument de la montagne de l'Espiaup* (*Matér.*, 2^e série, 1878, pp. 246 à 259). — *Les monuments préhistoriques de la montagne de l'Espiaup* (Paris, Henrui, 1877. Extrait du *B. S. Anthropol.*, 2^e éd.). — Gourdon (Maurice) : *Les tumuli de Benqué* (*Mater.*, t. VII). — J. Sacaze : *Histoire ancienne de Luchon* (*Études sur Luchon*, St-Gaudens, Abadie, 1887, pp. 10 et suiv.).

ques. Le mobilier funéraire (objets de bronze et de fer) est analogue à celui des tombes du plateau de Ger. Dans la même région du Larboust, M. J. Sacaze et d'autres archéologues ont exploré des cimetières antiques de la même époque sur la moraine de Garin²⁷, sur les montagnes de Hount-Arrouy et d'Estivère. Plus récemment, des cimetières analogues ont été découverts dans la même vallée sur la montée du col de Peyresourde²⁸ et à l'entrée de la vallée d'Oueil, près du village de Saccourvielle²⁹.

Au nord du pays de Luchon et à l'entrée de la basse vallée de la Pique, un cimetière de la même époque a été découvert sur la montagne de Baren, sur le flanc est de la vallée au nord de Cier. Plus au sud, du même côté, à l'Est de Juzet sur l'emplacement de l'ancien village de Médan qui se dressait avant le quinzième siècle sur un contrefort du massif de Herran et de Poujastou, vers 1.000 mètres d'altitude, a été récemment découvert un cimetière halstattien, présentant de curieuses particularités. Il est probable qu'un peu plus au nord, du même côté de la vallée, près de l'emplacement de la chapelle de Saint-Jean-de-Loras, existait une station de la même époque. Des débris de poteries halstattiennes ont été découvertes sur les hautes terrasses glaciaires fertiles qui constituent la *Soulane*, de ce côté de la vallée de Luchon.

Cette région de Luchon où l'on voit sur place se superposer les diverses civilisations préhistoriques, proto-historiques, et gallo-romaines depuis la pierre polie, était habitée, dès les temps néolithiques et énéolithiques, comme le prouvent les découvertes des stations de Saint-Mamet³⁰ et de Montauban³¹.

27. Chaplin-Duparc : *Nécropole de Garin*, près de Luchon (*Rev. Soc. savantes*, 1875). — E. Cartailhac : *Note sur les urnes cinéraires trouvées à Garin* (*B. S. A. M.*, 1904-1905).

28. Découverte récente faite au cours de travaux de terrassements; n'a pu, malheureusement, être contrôlée scientifiquement. Des urnes remarquables ont été brisées par les ouvriers.

29. E. Cartailhac : *Station de l'âge du fer à Saccourvielle* (*B. S. A. M.*, 1909-11).

30. J. Sacaze : *Histoire ancienne de Luchon* (Études sur Luchon, Abadie, Saint-Gaudens, 1887, pp. 6 et 7).

31. R. Lizop : *Les fouilles de M. Ballarín à Montauban-de-Luchon*

La vallée d'Aran présente surtout dans sa partie supérieure près des sources de la Garonne, des tombes de la même époque et des traces d'occupation. Les recherches et les fouilles de M. Maurice Gourdon³² nous ont révélé des vestiges de tombes avec des urnes cinéraires, des cromlechs et divers objets en bronze et en fer sur les pentes du Pic de la Baquère, sur les hauts plateaux du Pla-de-Béret, près des sources de la Garonne et jusqu'à 2.000 mètres d'altitude sur les alpages de la montagne de Pouréro au-dessus du bassin de Trédos.

Au Nord-Est du val d'Aran dans le pays de Couserans³³, des cimetières halstattiens apparaissent, à Bordes-sur-Lez dans la vallée du Lez, près de Castillon; près de Saint-Girons dans la vallée du Salat. Ils ont fourni des mobiliers funéraires variés, urnes et poteries diverses, colliers, fibules, bijoux, armes de bronze et de fer, contemporains des objets de même nature fournis par les tombes du plateau de Ger.

Plus à l'Est, en dehors des régions qui nous occupent, des cimetières analogues ont été trouvés jusque vers les plateaux de Quérigut et de Donnezan près de la haute vallée de l'Aude. De Dax à l'Aude, la zone des sépultures pyrénéennes de l'âge du fer forme donc une bande de 300 kilomètres. Au delà commence la zone des cimetières également à incinération, mais contenant dans leur mobilier funéraire des objets d'origine hellénique qui appartiennent à la civilisation ibéro-méditerranéenne.

La répartition de ces cimetières de l'âge du fer dans la zone pyrénéenne et dans celle des terrasses et plateaux sous-pyrénéens, nous permet de nous faire une idée de celle des

(*Bulletin du VIII^e Congrès de l'U. H. A. S. O.*, Saint-Gaudens, 1927, p. 78). — *Stations et objets néolithiques découverts à Montauban-de-Luchon* (Haute-Garonne). [Congrès des Sociétés Savantes tenus à Poitiers, 1926].

32. Maurice Gourdon : *Sépultures du Val d'Aran* (B. S. R., 1879). — *A travers l'Aran* (Paris, Charpentier, 1884). — *Au pays d'Aran* (R. C., 3^{me} trimestre, p. 153).

33. Voir Abbé Cau-Durban : *Cachette de Arz* (canton de Castillon, Ariège). *Matér.*, 1882, pp. 212-13. — La nécropole d'Ayer à Bordes-sur-Lez (Congrès de l'A. F. A. S., 1877). — Station d'Ayer : l'âge du bronze dans l'Ariège. — *Sépultures antiques du Sarrat-de-Guilaine*.

populations et des centres habités. En jetant un coup d'œil sur une carte de ces stations, deux constatations s'imposent. La première est celle de la stabilité de ces populations. Les stations de l'âge du fer se trouvent dans des régions où apparaissent déjà des stations néolithiques, énéolithiques et de l'âge du bronze. Nous avons vu plus haut que c'est aux époques néolithiques et énéolithiques que les vieilles populations pyrénéennes, maintenant devenues agricoles et sédentaires sous l'influence de peuples nouveaux établis dans leur voisinage et dont des éléments s'étaient infiltrés parmi elles, ont occupé fortement les régions sous-pyrénéennes où elles erraient autrefois à la poursuite du gibier; et, remontant les vallées de la montagne maintenant débarrassées de glaciers et peu à peu asséchées, ont colonisé les régions intérieures de la haute chaîne³⁴. Les éléments conquérants venus du dehors n'ont fait que les renforcer sur les mêmes emplacements entre l'énéolithique et l'époque halstattienne. Les cimetières de l'âge du fer nous montrent, d'autre part, que ces emplacements concordent avec ceux où les monuments archéologiques nous indiqueront l'existence des centres de populations de l'époque gallo-romaine. Ces derniers continueront d'être occupés à l'époque médiévale³⁵. Tous ou presque tous les vieux villages des Pyrénées centrales possèdent quelque trace d'occupation gallo-romaine et, dans leur voisinage, des stations de l'âge du fer.

La deuxième constatation que suggère cette répartition est celle de l'altitude relativement élevée où s'installaient les établissements humains de cette époque. C'est là, du reste, un fait général dans le monde occidental, aux temps protohisto-

34. V. ch. II, § 2.

35. Ce fait apparaît frappant dans les stations si riches des vallées du pays de Luchon. On voit sur le même emplacement les vestiges des temps néolithiques ou énéolithiques, ceux de l'âge du bronze et du fer, ceux de l'époque romaine et au-dessus les établissements du moyen-âge : ainsi dans le village de la vallée de Larboust, à Montauban-de-Luchon, etc... Parfois, comme à Médan, une localité dont on peut suivre l'existence, par des traces archéologiques depuis l'époque halstattienne, a brusquement cessé d'être habitée au XIV^e ou au XV^e siècle.

riques. Les populations évitaient le thalweg et le fond des vallées, alors mal drainées, encombrées de marécages et de bras morts, malsaines, humides, périodiquement dévastées par les inondations qui y rendaient tout établissement impossible. Elles s'établissaient sur les plateaux et sur les hautes pentes des montagnes, choisissant sur les versants ensoleillés, la *soulane*, les dépôts morainiques, les terrasses de boue glaciaire où pouvaient se développer les cultures, à proximité des forêts et des vastes pâturages des hautes croupes. Comme à des époques plus récentes, des établissements temporaires devaient se fixer près des hauts pâturages d'été.

La vie de ces populations montagnarde était fondée, comme elle le restera pendant de longs siècles, sur une combinaison de l'agriculture en montagne, de l'exploitation des forêts et de la vie pastorale.

Certains de ces cimetières de l'âge du fer atteignent comme nous l'avons vu plus haut 1.500 mètres à la montagne de l'Espiaup, 1.800 et même 2.600 mètres au val d'Aran.

C'était donc la région moyenne de la montagne entre 800 et 1.500 mètres qui paraissait correspondre à la zone de population maximum, principalement à la *Soulane*³⁶.

D'après ces stations, nous voyons que des vallées intérieures comme les vallées d'Aure et de Louron, la Barousse, et surtout les vallées de Luchon étaient fortement peuplées. Dans la région de Luchon, d'après l'étendue immense de leurs cimetières, les vallées les plus peuplées paraissent avoir été celles de Larboust et d'Oueil, ou les larges terrasses glaciaires à flanc de pente se prêtaient particulièrement aux établissements humains. Il en était de même dans la vallée d'Aran, sur les pentes fertiles, autour de Viella, de Trédos et de Salardù et

36. Les établissements pré-romains et gallo-romains et les villages médiévaux et modernes qui leur ont succédé s'étaient sur les terrasses glaciaires de la *Soulane* dans les vallées d'Oueil et de Larboust. Dans la vallée de Luchon on peut, tout le long de la Soulane, relever une série de station pré-romaines et gallo-romaines sur les hautes terrasses, depuis la montagne de Baren, jusqu'à l'entrée du val de Burbe en passant par Saint-Jean-d'Artigues, les granges de Médan, le plateau de Contre, le plateau de Sainte-Christine, Montauban, Saint-Mamet.

jusqu'aux abords immédiats des immenses étendues pastorales du Pla-de-Béret, aux sources de la Garonne qui devaient être, dès ces époques lointaines, fréquentées en été, par d'immenses troupeaux. Dans la région couserannaise, les stations de l'âge du fer que nous avons relevées nous montrent les versants des vallées de Bethmale, du Castillonais, du haut Salat également occupés et mis en valeur.

Dans l'ensemble les régions intérieures des Pyrénées paraissent avoir été beaucoup plus fortement occupées que dans les temps modernes. Les établissements humains et les cultures s'étendaient davantage en altitude.

Si de la région pyrénéenne nous passons aux régions sous-pyrénéennes, la situation des cimetières de l'âge de fer sur les plateaux et les hautes terrasses, semble nous montrer qu'ici encore les populations évitaient le fond plat de la plaine, près du cours d'eau, et s'établissaient sur des points élevés. Nous avons remarqué même la disposition régulière en longue traînée de ces cimetières (le long de la crête des plateaux sous-pyrénéens, des Landes à l'Ariège et même à l'Aude). En particulier dans la région qui nous occupe, cette disposition est très visible sur la haute terrasse de Lannemezan.

M. Paul Déchelette³⁷ a donc remarqué avec raison que l'abondance de ces sépultures de l'âge du fer, témoigne d'une population dense, tant dans les régions sous-pyrénéennes que dans les régions pyrénéennes. D'autre part, en ce qui regarde les plateaux de Ger, Lannemezan, etc., M. Déchelette s'étonne de cette densité dans des régions aujourd'hui peu favorisées au point de vue agricole, de sol pauvre et couvert de landes. Il l'explique par le commerce du sel, denrée très recherchée des populations primitives. Il remarque que la ligne des

37. *Manuel*, II, 2^e partie, pp. 663 et suiv. Du reste, M. le Général Pothier a émis le premier cette idée, que les cimetières pyrénéens et sous-pyrénéens de l'âge du fer jalonnaient l'ancienne route. Il est arrivé à cette conclusion d'après un examen de la position de ces cimetières, dont les alignements concèdent avec des chemins encore fréquentés. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin et plus en détail sur cette question du rapport des cimetières protohistoriques avec des routes anciennes. — Général Pothier : *Tumulus*, pp. 153-156.

nécropoles des régions sous-pyrénéennes passe par Salies-de-Béarn et Salies-de-Salat. Les salines de ces deux localités paraissent exploitées depuis une époque très ancienne. D'après M. Déchelette cette ligne de cimetières jalonnait une route de sel.

Nous reviendrons plus loin sur cette question si intéressante des routes primitives. Nous ne rejetons pas l'hypothèse de M. Déchelette, et certainement le commerce du sel a joué un rôle dans l'établissement des populations dans ces régions; et, d'autre part, dès cette époque, des sépultures devaient s'allonger le long des routes comme plus tard à l'époque romaine. L'existence des cimetières du plateau de Lannemezan et des autres terrasses, n'implique point que ces régions de sol très pauvre fussent alors très peuplées et très habitées. Chez les anciens, les cimetières étaient placés hors des centres habités. Ces cimetières jalonnant, en effet, très probablement, une ancienne route que pouvait suivre le commerce du sel, correspondaient probablement à une ligne d'occupation humaine, à une série de centres de population s'alignant sur les terrasses alluviales qui s'appuient légèrement en contrebas aux plateaux, entre ces derniers et le fond plat des vallées de l'Adour ou de la Neste. Les gradins de ces terrasses sont encore marqués par des traînées de villages. Leur sol était plus fertile que celui du plateau et suffisamment surélevé au-dessus des marécages et des régions inondées du thalweg. C'était donc l'étage de densité maximum dans la région sous-pyrénéenne. D'autre part, au nord du plateau, d'autres lignes d'habitations et de villages s'étagaient sans doute aux flancs de pentes qui encadraient les vallées gasconnes (Gers, Baïse, Save, etc.), qui en divergent. Il n'est pas impossible que les populations de ces deux zones de peuplement : terrasses adossées au plateau et partie supérieure des vallées gasconnes, aient enterré leurs morts en bordure de la route ou plutôt de la piste qui courait sur la haute dorsale qui les séparait.

D'autre part, les plateaux n'étaient pas si déserts qu'on pourrait le supposer. Les landes, les clairières qui s'ouvraient dans les hautes brandes, servaient, dès cette époque, on peut l'affirmer, de pâturages aux moutons transhumants amenés

des régions pyrénéennes pendant l'hiver. Avec les troupeaux, cette population demi-nomade qui les suivait, habitait temporairement ces hautes croupes.

Ainsi les cimetières de l'âge du fer nous démontrent l'existence de populations relativement denses, très anciennement fixées dans les régions pyrénéennes et sous-pyrénéennes, sur les points où d'autres trouvailles archéologiques nous montreront l'existence de centres de populations à l'époque romaine.

Tout favorisait ce peuplement : ressources minérales, voies commerciales vers l'Espagne, combinaison de la culture avec les industries pastorales et forestières.

Ces populations resteront fixées dans les mêmes régions à l'époque romaine, mais alors le sol alluvial des vallées sera peu à peu mis en valeur et des centres d'habitations s'y installeront.

§ 3. — Les habitations, les villages et les lieux fortifiés.

A) *L'habitation.*

Nous ne connaissons guère de vestiges d'habitations pré-romaines dans la région qui nous occupe. Sans doute, des fouilles rationnellement conduites sur les points où des constructions plus récentes n'ont pu détruire ces vestiges, notamment dans les enceintes fortifiées, camps ou *oppida* dont nous paflerons tout à l'heure, pourraient nous en faire découvrir, mais des recherches de ce genre n'ont point été encore entreprises. Nous devons nous en tenir à des comparaisons avec ce qui a existé ailleurs, aux indications assez vagues des textes antiques et à quelques documents iconographiques locaux.

À l'époque immédiatement antérieure à l'occupation romaine, au moins dans le haut pays montagneux et dans toutes les régions pauvres et reculées, la forme d'habitation la plus couramment employée était probablement encore la

hutte de forme ronde³⁸ en pisé ou en bois, couverte d'un toit de chaume qui, d'après Vitruve³⁹, était usitée chez les peuples de l'Ibérie espagnole comme du reste chez les Gaulois. C'était d'ailleurs, d'après les auteurs de l'antiquité, la forme d'habitation commune à tous les peuples barbares de l'Europe centrale et occidentale. On peut toutefois penser que, comme dans le reste de la Gaule, à l'époque qui a précédé immédiatement l'occupation romaine, on construisait aussi des habitations à plan rectangulaire. Mais les matériaux étaient toujours les mêmes, ceux que Vitruve indique comme étant employés par les Ibères, les Aquitains et les Gaulois dans leurs constructions⁴⁰ : le pisé et le bois de charpente pour les parois, l'argile, le clayonnage, le chaume pour les couvertures. La pierre et la maçonnerie étaient tout au plus employées pour les soubassements inférieurs des murs.

Nous avons déjà signalé au paragraphe précédent que les habitations et les établissements humains, évitant le fond plat et marécageux des vallées, s'installaient généralement à flanc de pente et à des altitudes souvent très supérieures à celles qu'ils occupent aujourd'hui.

B) *Les villages et les lieux fortifiés.*

Ces populations se groupèrent de bonne heure en villages, probablement dès les temps néolithiques et énéolithiques. Nous avons déjà signalé la très grande fixité des populations des vallées pyrénéennes depuis les temps néolithiques. Il n'est pas rare de voir sur le même site se succéder les vestiges des temps énéolithiques, de l'âge du bronze et de l'époque gallo-romaine. Toutes les localités où des vestiges des temps gallo-romains indiquent l'emplacement de *vici* à cette époque, existaient déjà avant l'occupation romaine, aux siècles de l'âge du fer, et remontaient probablement à des époques beaucoup plus reculées.

38. Voir Déchelette : *Manuel*, II, 2^e partie, p. 943.

39. Vitruve, *livre I*, C. I.

40. Vitruve, *ibid.*

Pour retrouver des fonds de cabanes et des traces positives d'habitations pré-romaines, il faudrait exécuter des fouilles méthodiques dans les enceintes et les lieux fortifiés dits « *Camps* » qui se voient encore sur de nombreux emplacements dans la région qui nous occupe. Malheureusement, à part quelques tentatives isolées, exécutées sans méthode et dont les résultats n'ont pas été scientifiquement contrôlés, des recherches de ce genre n'ont pas été entreprises ni poursuivies dans ce territoire.

Comme dans toute la Gaule et dans toute l'Europe occidentale et centrale, dans des emplacements bien choisis pour l'observation et pour la défense; sur des éperons élevés, de hauts plateaux dominant de vastes horizons, des promontoires encadrés de deux côtés par des vallons aux pentes abruptes; on voit encore des buttes artificielles connues, comme dans le reste de la France, sous le nom de mottes (*mauto*, *mauteto*⁴¹, en dialecte local) et sous les noms plus locaux de *puyo*, *tuc*, *tuco*, *tucol*, *tucoulet*, *turon*. Elles sont le plus souvent comprises dans des enceintes plus ou moins vastes entourées d'ouvrages fortifiés, tranchées ou fossés, remparts et remblais de terre et quelquefois de pierre sèche; talus, cavaliers, etc... Dans le Sud-Ouest, ces curieux ouvrages sont généralement connus sous les noms de *Castela*, *Castera*, *Casteriou*, etc...

41. Voir sur ces ouvrages. Pour les généralités : Déchelette : *Manuel*, II, 1^{re} partie, pp. 121 à 131; 2^e partie, pp. 693-717; 3^e partie, pp. 942-996. Un répertoire général des camps, enceintes et ouvrages fortifiés de notre territoire a été entrepris par une *Commission des enceintes et camps fortifiés* nommée par la *Société préhistorique de France*, sous la direction de M. Viré. Les résultats sont publiés dans la *Revue Préhistorique*. En ce qui concerne la région qui nous occupe, ce répertoire ne donne que des résultats déjà connus par les travaux énumérés plus bas. De nombreuses études régionales ont été publiées sur ces camps, mieux étudiés dans d'autres régions. Une des meilleures est celle de E.-C. Florence dans : *L'Archéologie proto-historique du Loir-et-Cher*; I^{re} partie, âge du fer, II^e vol. (Duquet, 1928, in-8). — Les camps de la région des Landes et du Béarn, très analogues à ceux de la région qui nous occupe, ont été étudiés par le docteur Chopinet : *Étude sur les Camps préhistoriques des Landes et du Béarn* (R. C., 1908). — Voir des indications sur ceux de la Bigorre et des confins du Comminges dans Rosapelly et X. de Cardeilhac : *La Cité de Bigorre* (Paris, Champion, 1890). — Dejeanne : *De quelques voies anciennes de l'Aquitaine* (Dax, Justère).

Ces noms, dérivés du latin : *castellum* indiquent que les populations ont eu la vision très nette de la destination défensive de ces ouvrages depuis de longs siècles abandonnés ou inemployés. On leur donne aussi la désignation moins exacte de *Camp de César*, *camp romain*. En réalité, ces ouvrages n'ont rien à voir avec la castramétation romaine. Leurs dispositions sont bien différentes; on les trouve en grand nombre dans des régions où les légions romaines n'ont jamais séjourné.

La région commingeoise est une de celles où ces ouvrages ont été le moins étudiés. On n'en a jamais pu établir une liste complète. Les camps fortifiés du Comminges nécessiteraient une étude approfondie. Ce que nous pouvons en dire ici est tiré de quelques études éparses et incomplètes et aussi d'observations personnelles. Nous avons déjà dit que ces ouvrages étaient placés généralement dans des sites topographiques extrêmement bien choisis pour la défense et pour l'observation. Ajoutons que leur position géographique est également très bien choisie. Ils sont établis de manière à surveiller soit une grande étendue de plaine, soit le débouché d'une vallée ou un défilé⁴².

Un des genres de positions les plus fréquents pour cette sorte d'ouvrages, est celui qui se prêtait le mieux à la défense tout en permettant la plus grande économie de forces et de travaux défensifs : l'éperon ou le promontoire élevé dont deux faces sur trois sont encadrées par des vallons de cours d'eau convergents, qu'il domine par des pentes abruptes. Il suffit dans ce cas, pour protéger le camp établi sur la plateforme au sommet de l'éperon, de barrer ce dernier par une ligne de fossés et de retranchements, le seul point faible de la position, l'isthme qui la rattache au reste du plateau. *L'éperon*

42. Les mottes ou tumulus de défense qui s'élèvent au centre de ces camps ont été attribuées, par les traditions locales, aux Maures ou aux Sarrasins envahisseurs, comme tous les vestiges de civilisations antiques dont on ne s'expliquait pas l'existence. On les appelait, en Gascogne, *Turons dous Morous*. Cette explication est adoptée par P. de Marca (*Histoire de Béarn*, I, II, ch. III, § 7). Cénac-Moncaut y voit, à tort du reste, des lieux de refuge des populations contre ces invasions musulmanes (*Voyage archéologique et historique dans l'ancienne vicomté de Béarn*, p. 7).

barré constitue dans toute la Gaule et dans tout l'Occident une des formes et un des sites les plus habituels de ce genre d'ouvrages.

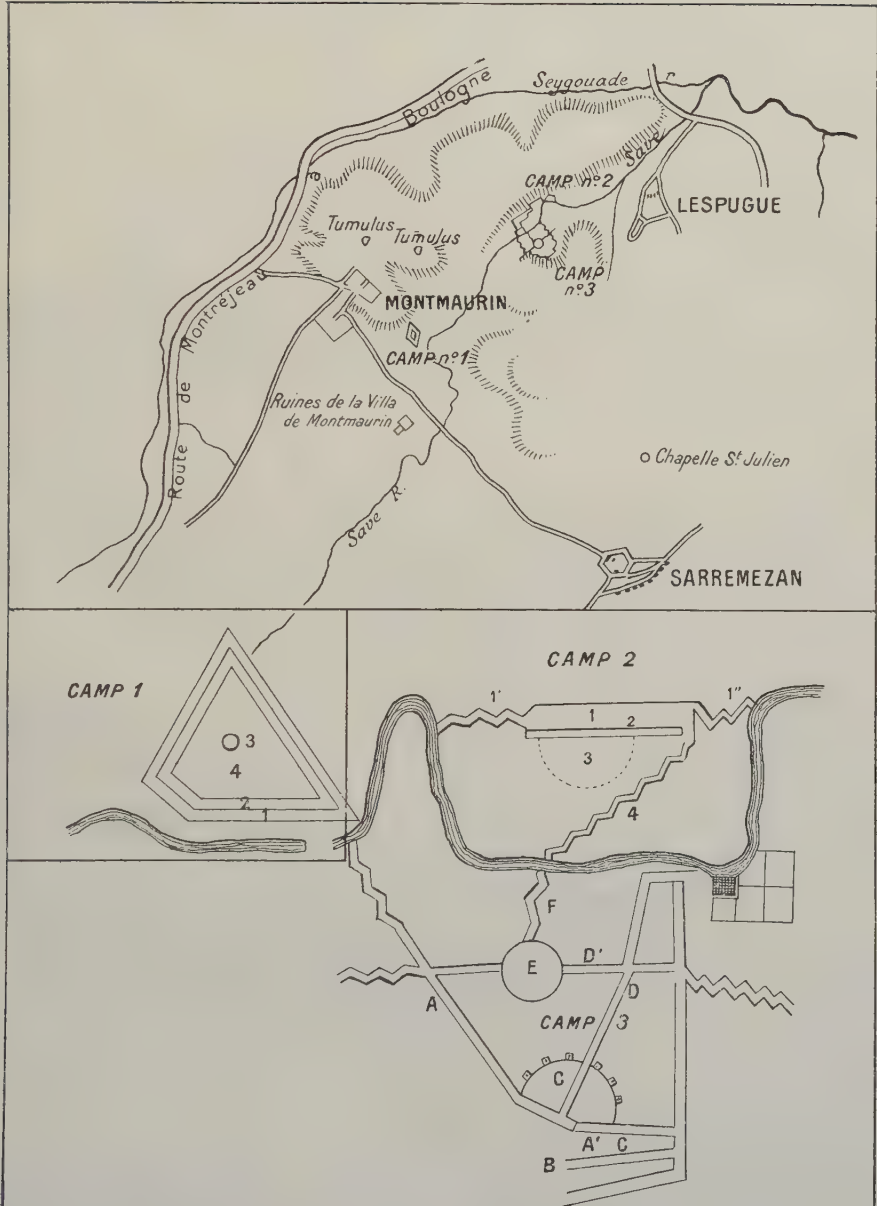
L'étendue de ces camps est variable. Quelques-uns n'excèdent pas 100 à 150 mètres dans leur plus grande longueur. D'autres mesurent plusieurs centaines de mètres en longueur et en largeur et occupent une grande surface. Ils constituent de véritables *oppida*. Entre ces deux extrêmes, leurs dimensions varient beaucoup. La constitution matérielle de ces ouvrages présente de nombreuses variantes et s'adapte aux nécessités du terrain. Elle nous montre du reste que ces populations étaient arrivées à une véritable habileté dans l'art de la fortification.

Une des formes les plus simples consiste dans le terre-plein rectangulaire entouré sur ses quatre faces par un fossé profond. À l'intérieur est une place d'armes également rectangulaire, au sol soigneusement aplani. Quelquefois au centre s'élève une butte ou motte de forme circulaire, dernier réduit de la défense. Parfois aussi, en avant de l'ouvrage principal, se dresse une butte d'observation isolée à la pointe avancée de l'éperon⁴³.

Certains camps affectent une forme triangulaire comme le camp n° 1 de l'ensemble fortifié *Montmaurin-Lespugue* situé au pied de la colline où est adossé Montmaurin, sur la rive gauche de la Save. Ce camp affecte la forme d'un triangle isocèle dont la base est écorchée à un de ses angles par la rencontre de la Save. Ce triangle est entouré de talus et de fossés profonds. Au centre est un terre-plein circulaire qui était appuyé par des pans de murailles aujourd'hui détruits servant

43. À ce type appartiennent, notamment, dans la région qui nous occupe : le camp de Montoussé (vallée de la Neste), le petit camp des Tourreilles (nord de Montréjeau), le camp de Lalouret (entre la Save et la Louge), etc... — Voir *Historique de la Gascogne et, en particulier, du Comminges*, par M. B. et V., archéologues. — Barifouse : *Etudes historiques sur le pays des quatre vallées*. — Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la vallée de la Save* (R. C., 1892, 2^{me} trimestre, t. VII, p. 116). Ces renseignements ont été complétés par nos observations personnelles en ce qui concerne les camps des Tourreilles et de Montoussé.

PLANCHE III.



Camps retranchés pré-romains de Lospugue. (Plan.)

(D'après la Revue de Comminges, t. VIII. 1893, p. 24.)

de contreforts⁴⁴. Ce petit camp triangulaire n'est lui-même qu'un ouvrage avancé, protégeant, à l'entrée des gorges de la Save sur la rive gauche, le vaste ensemble fortifié de Lespugue. Les autres camps qui constituent ce dernier ont une forme polygonale irrégulière, mais leur conception procède d'une excellente utilisation du terrain. Ils utilisent les escarpements rocheux et les plateaux élevés qui dominent, à cet endroit, le cours très encaissé de la Save dont les gorges profondes constituent un véritable petit cañon creusé dans les roches calcaires⁴⁵. (Voir Pl. II.)

Le camp n° 2, sur la rive gauche de la Save⁴⁶, utilise un éperon de forme quadrangulaire inscrit dans une boucle de la rivière. Sur trois côtés, les pentes abruptes des gorges de ce cours d'eau le rendent inaccessible; sur le quatrième, l'éperon est barré par un fossé profond et un parapet de 8 mètres de hauteur (1 et 2). Des deux côtés, le fossé est prolongé par des tranchées creusées dans le roc (1' 1''). Une place d'armes demi-circulaire s'appuie à ce retranchement (3). Un sentier creusé dans le roc (4) permettait de descendre jusqu'au bord de la Save où un pont permettait probablement de communiquer avec le camp n° 3 situé sur l'autre rive. Le camp de la rive droite (camp 3)⁴⁷, a pour assiette un éperon ou petit plateau triangulaire dont un côté est barré par la Save et son défilé qui le séparent du camp précédent. De hauts remparts de terre épousent la forme de l'éperon et entourent le camp (A, A', A'', B, C), dessinant un quadrilatère irrégulier. Au centre du camp on voit un tumulus circulaire de 10 mètres de haut (E), réduit de la défense. A l'extrémité sud-est se trouve une place d'armes en forme d'hémicycle allongé, adossé au rempart et supporté par un mur de soutènement. Elle mesure 100 mètres de long sur 50 à 60 mètres de large (C).

44. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save* (ère ancienne). — *Nos camps retranchés et nos ruines romaines* (R. C., 1893, 1^{er} trimestre, pp. 16, 26); voir le plan ci-dessous tiré de ce travail.

45. Ces gorges entaillent un dernier prolongement des petites Pyrénées.

46. Abbé Couret : *Recherches archéologiques*, etc..., *loc. cit.* Voir le plan ci-dessus.

47. Abbé Couret : *loc. cit.*

Cet ensemble d'ouvrages barrait la vallée de la Save, et achevait de rendre le site défensif de Lespugue formidable.

Enfin un certain nombre de ces camps, parmi lesquels figurent les plus étendus, présentent une forme circulaire. Ils sont constitués par une plateforme circulaire ou ovale plus ou moins vaste, limitée sur tout son pourtour par des talus abrupts, et protégée par un système de retranchements et de fossés⁴⁸.

Le petit ouvrage de Saint-Laurent-de-Neste, au quartier dit : *le Clouzet*, dont le site appartient au type de l'éperon barré, est constitué par un terre-plein situé au sommet d'un éperon de plateau dominant le confluent de deux ruisseaux. On a de là des vues très étendues sur toute la basse vallée de la Neste. Du côté Est, jusqu'à la jonction des thalwegs des deux ruisseaux, le talus s'abaisse par des pentes abruptes presque à pic⁴⁹.

Du côté Ouest, le terre-plein est protégé par des ouvrages qui barrent l'éperon : 1° un cavalier en forme de croissant, épousant la forme du terre-plein qu'il encercle; laissant au centre, entre ce dernier et son talus, l'espace d'une petite place d'armes.

A l'ouest, le cavalier est entouré d'un fossé profond qui achève de barrer l'éperon entre les deux ravins.

Un autre type de camp circulaire est représenté par le grand camp retranché de Pyroque⁵⁰ dans le haut bassin de la Save,

48. En l'absence de fouilles, nous ne pouvons savoir si, comme dans d'autres régions de la Gaule, des murailles de pierre existent, dissimulées à l'intérieur des retranchements en terre. Sur certains points, des murailles en pierre sèche sont employées dans le système de fortification de ces camps : au camp n° 3 de Lespugue (mur de soutènement autour d'une place d'armes ovale). Au tumulus de Lalouret, certaines enceintes circulaires et profondes (citernes ou silos) ont des parois de maçonnerie. — Voir Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la vallée de la Save : les tumulus* (R. C., 1892).

49. Voir Barifouse : *Études historiques sur le pays des Quatre-Vallées* (Saint-Gaudens, Abadie); observations personnelles.

50. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la vallée de la Save, ère ancienne, Les camps retranchés et les ruines romaines* (R. C., 1893, 3^{me} trimestre, t. VIII, pp. 142 et suiv.); complété par des observations personnelles.

près de Saint-Plancard. Ce camp est situé au sommet d'un éperon qui domine la jonction de la Save et de son affluent la Sahugle; à une hauteur de 100 mètres au-dessus du thalweg de la rivière, dans une position qui domine toute la région environnante. Il est orienté Sud-Est, Nord-Ouest. De profonds ravins entourent le camp au Nord-Est et au Sud-Ouest. L'éperon est barré dans toute sa largeur, du côté du Sud-Est, par une grande tranchée incurvée en croissant vers l'intérieur, longue de 240 mètres et large, en moyenne, de 8 à 10 mètres, doublée du côté extérieur par une sorte de rempart formidable, une haute levée de terre de 10 mètres de hauteur.

Les dimensions de l'enceinte du camp sont très vastes. Elle mesure, dans son ensemble, en chiffres ronds, 800 mètres (Sud-Est, Nord-Ouest) sur 200 mètres (Nord-Est, Sud-Ouest), soit 160.000 mètres carrés (16 hectares) de superficie.

En réalité, cette enceinte est double. Une première plate-forme ou place d'armes se dresse immédiatement au Nord-Ouest de la grande tranchée. Elle est de forme ovale et mesure 235 mètres dans sa plus grande dimension Sud-Est, Nord-Ouest, sur 110 mètres dans la plus petite (Nord-Est, Sud-Ouest). Le terrain forme une légère déclivité. Cette plate-forme s'abaisse du côté de la grande tranchée par un talus abrupt. Au Sud-Ouest, une deuxième enceinte, légèrement ovale, lui succède. Elle mesure 600 mètres (Nord-Ouest, Sud-Est), sur 200 mètres. Elle s'élève à un niveau supérieur à celui de la première dont le sépare une levée de terre s'abaissant par des pentes raides. Cette seconde plate-forme constituait l'assiette de l'oppidum proprement dit. Les pentes, très raides de tous les côtés, suffisaient pour mettre le camp à l'abri d'une attaque brusquée. Il ne semble pas qu'un fossé continu ait régné tout autour de cette placé d'armes.

Dans la même région, un autre type de camp circulaire est représenté par un des camps de Cardeilhac⁵¹. Il est de

51. En raison de la disposition rayonnante des tranchées de ce camp circulaire, l'abbé Couret y voit, à tort, une représentation du soleil, une sorte de sanctuaire du culte solaire. Il le décrit sous le nom de « Soleil de Cardeilhac ». — Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save : les Tumuli* (R. C., 1892, 3^{me} trimestre, pp. 163 et suiv.).

dimensions beaucoup moins grandes que le précédent (250 mètres de pourtour). Du centre (occupé par un terre-plein de 24 mètres de diamètre) divergent six tranchées rayonnantes séparées par des levées de terre qui s'élargissent vers la périphérie. Elles constituent de véritables boyaux de communication unissant le tumulus central de l'ouvrage à la tranchée circulaire qui l'entourait.

À quelle époque peut-on faire remonter ces ouvrages? En l'absence de fouilles méthodiques et d'examen scientifique des objets trouvés, il est difficile d'établir leur chronologie. Certains doivent remonter à l'âge du bronze et peut-être même à l'époque énéolithique. Ils ont continué pendant de longs siècles à être utilisés. La plupart d'entre eux peuvent être attribués au premier âge du fer, à l'époque halstattienne. Ils ont été occupés jusqu'à la conquête romaine et certains ont continué à l'être après.

D'après ce que nous pouvons savoir, des objets pré-romains de l'âge du fer ont été découverts au camp de Saint-Laurent⁵²; des cendres et des débris de foyer au camp du Castériou à Capvern⁵³; du charbon et des poteries grossières de l'âge du fer au camp de Bernac-Debat⁵⁴. Le grand camp de Pyroque a fourni des débris de grands vases et d'amphores, des objets divers; probablement une épée, une meule en pierre pour broyer le grain, un fragment de minerai, de galène argentifère en partie fondu⁵⁵.

52. Barifouse : *Études historiques sur le pays des Quatre-Vallées* (Saint-Gaudens, Abadie), d'après Charles Desmoulins.

53. Observations personnelles.

54. Aux environs de Tarbes, voir Ch.-L. Frossard : *Le Tumulus du Turon de Bernac* (B. S. R., 1875). L'abbé Couret dit avoir recueilli, dans le tumulus de Lalouret, des amulettes (?), des poteries grossières, divers objets de fer informes et un fer de lance. — Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la vallée de la Save : les Tumulus* (R. C., 1892, 1^{er} trimestre, p. 41). Des fragments d'urnes funéraires, de briques ont été relevés également au tumulus d'Esclignac, près Montmaurin. des armes en bronze et en fer, ont été découvertes au camp retranché de Mont-sérié et au tumulus de Tuzaguet (Barifouse : *Etudes historiques sur le pays des Quatre-Vallées*).

55. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la*

Ces divers objets suffisent à prouver que ces enceintes ont été habitées d'une manière plus ou moins permanente jusqu'à la domination romaine; peut-être même au début de cette dernière.

Une hypothèse séduisante y verrait des emplacements de *villae* fortifiées⁵⁶; de véritables châteaux-forts de l'époque pré-romaine; des centres de grands domaines où le grand propriétaire, avec ses bandes de clients armés, pouvait au besoin soutenir un siège.

Il peut en être ainsi pour certains ouvrages de petites dimensions; mais cela n'explique pas l'existence d'enceintes très vastes comme celles de Pyroque et de Lespugue qui constituent de véritables oppida. Elle ne permet pas non plus d'expliquer comment une sorte de plan d'ensemble préside à leur répartition géographique.

Ces camps étaient en réalité des lieux de refuge où les populations des villages environnants et des habitations isolées se retiraient avec leur avoir et leurs bestiaux lors des guerres fréquentes entre tribus, ou fractions de tribus. Cela explique leur position défensive soigneusement choisie.

De bonne heure, des centres d'habitation permanents, de véritables villages fortifiés se sont constitués dans ces enceintes. C'est ce qui explique la présence de poteries, de cendres de foyers, de diverses traces d'occupation humaine⁵⁷.

Il est probable qu'ils constituaient les principales localités de chaque tribu, celles où étaient les habitations des chefs. Probablement, comme nous l'avons vu plus haut, certains

Save, Les Camps retranchés (R. C., 1893, 3^{me} trimestre, t. VIII, pp. 142 et suiv.); observations personnelles.

56. Voir E.-C. Florence : *L'Archéologie protohistorique et gallo-romaine du Loir-et-Cher*, IV^e partie, l'âge du fer, II^e vol. (Duquet, 1928).

57. Voir plus haut. L'abbé Couret signale que l'on voyait autrefois, au tumulus de Lalouret, plusieurs enceintes circulaires profondes, quelques-unes avec parois en maçonnerie. Il conjecture, avec raison, que c'étaient sans doute des citernes ou des silos. Ce fait atteste évidemment l'existence d'un centre d'habitation permanent. — Voir Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la vallée de la Save : les Tumuli* (R. C., 1892, 2^{me} trimestre).

petits ouvrages comme ceux de Saint-Laurent, des Tourreilles, etc..., ont-ils été simplement destinés à mettre en état de défense l'habitation d'un grand propriétaire, d'un chef local. Par contre, de grands camps comme celui de Pyroque étaient probablement de petites capitales de tribus. La question des camps se relie ainsi à celle des *oppida* primitifs que nous allons aborder. A l'intérieur de ces localités fortifiées se tenaient sans doute des marchés. Enfin ces enceintes renfermaient aussi des terrains sacrés, des sanctuaires, des lieux de sacrifices.

Souvent, au centre des tumuli de ces enceintes, on a découvert, comme à Montmáurin, à Lespugue, à Lannemezan, un bloc de rochers, une sorte de mégalithe, grossièrement travaillé, percé d'un orifice au milieu, probablement une pierre sacrée⁵⁸. L'ouverture était destinée probablement à recevoir des offrandes, des libations; peut-être le sang des victimes offertes en sacrifice.

A ce point de vue, l'emplacement le plus remarquable dans la région qui nous occupe est celui qui a été observé à Géry, légèrement en aval de Saint-Béat⁵⁹.

Les dispositions générales de cet ouvrage rappellent celles de certains camps fortifiés : plate-forme ovale de 180 mètres sur 100; surélevée au-dessus du fond de la vallée et du cours de la Garonne, allée aplanie aménagée de main d'homme, l'entourant complètement. Une plate-forme supérieure est surélevée au-dessus de cette allée qu'elle domine par des talus abrupts.

Au centre d'une sorte de dorsale ou de crête⁶⁰ allongée formée de roches en places, qui traverse cette plate-forme en

58. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la vallée de la Save : les Tumuli* (R. C., 1892, 1^{er} trimestre, p. 41).

59. Sur la rive gauche de la Garonne, au point où le fleuve décrit un coude au sortir de la gorge où est située la ville actuelle de Saint-Béat; observations personnelles. Cet emplacement n'a été décrit nulle part.

60. Au sud de la plate-forme, se dresse une sorte de talus formé de blocs de rochers amoncelés dans lequel s'ouvre une voie d'accès, suivi d'une esplanade occupée par une prairie qui le sépare de cette grande dorsale rocheuse.

son milieu, se creuse une auge rectangulaire, taillée de main d'homme dans la roche en place, se déversant par un orifice de dégagement dans une sorte de petit bassin creusé dans le roc, prolongé lui-même par une rigole d'évacuation. Une gouttière est creusée le long de la face nord de l'auge, du côté du massif rocheux. Elle est accompagnée d'une série de rainures.

Un peu en retrait, un gros bloc, un mégalithe est posé au nord de l'auge, sur la crête rocheuse. Au sommet de cette dernière, non loin du bloc, se trouve une sorte de fosse carrée de 50 à 60 centimètres⁶¹. Au-dessous, une sorte de tribune est ménagée, face à la prairie. Près de l'extrémité occidentale de la dorsale rocheuse, une autre fosse de plus grandes dimensions, de forme rectangulaire est creusée dans le rocher.

Il faut remarquer également l'existence de cupules en séries longitudinales, sculptées dans le roc. Si, par certaines dispositions, cet ouvrage se rapproche des camps fortifiés, d'autres, et surtout l'auge, les fosses creusées dans le roc, le mégalithe, les cupules, etc..., tendraient à y faire voir un lieu de sacrifices⁶².

Il y avait donc, au centre de cette enceinte, un de ces sanctuaires en plein air dont nous aurons l'occasion de parler ailleurs.

La présence de tuiles romaines dans certains de ces camps fortifiés, montre qu'ils ont dû continuer à être occupés au début de la domination romaine. Mais la paix a dû rendre inutiles ces positions fortifiées, repaires possibles en cas de révoltes. Les autorités romaines, qui ne pouvaient voir de bon œil leur utilisation, ont dû faciliter leur abandon. Mais après la chute de l'empire, l'insécurité des temps troublés du haut Moyen âge et la réapparition des guerres locales et privées, ont nécessité dans tout l'Occident la réoccupation de

61. Cette fosse mesure 1^m70 de longueur sur 0^m80 de large et 0^m50 de profondeur.

62. La fosse creusée dans le roc, sur la crête du monticule rocheux semble destinée à recevoir le sang des victimes. L'auge, avec son déversoir, était peut-être destinée à laver les instruments des sacrifices.

ces positions. Les premières forteresses féodales s'installèrent sur les *mottes* des anciens camps pré-romains⁶³.

Ces ouvrages paraissent avoir été disposés conformément à un plan d'ensemble, sur des positions situées aux limites des petites régions géographiques qui ont dû servir de cadre aux tribus pré-romaines.

C'est dans la région des plateaux sous-pyrénéens et autour de la vallée de la Neste que l'on a pu relever le plus grand nombre de ces camps.

À l'Ouest du plateau de Lannemezan, une série de camps retranchés surveillait la coupure de la vallée de l'Arros qui sépare ce grand plateau sous-pyrénéen du plateau d'Orignac plus occidental⁶⁴. Ce sont les camps de Castera-Lanusse aux environs de Tournay, celui de Mauvezin⁶⁵ sur un éperon avancé qui domine toute la vallée de l'Arros, celui du *Castériou*⁶⁶ à Capvern, sur la crête sud-ouest du plateau, au-dessus du profond ravin d'un affluent de l'Arros.

En bordure de la vallée de la Neste (qui a dû constituer le cadre d'une petite tribu locale), sur la rive droite, le camp

63. Dans la région qui fait l'objet de ce travail, le château de Mauvezin s'est installé sur l'emplacement d'un ouvrage qui surveillait la grande coupure de la vallée de l'Arros. Le château, aujourd'hui ruiné, de Lespugue, occupe une partie de l'assiette du vaste camp qui défendait à cet endroit le passage des gorges de la Save.

64. Remarquons que c'était justement là que passait la limite occidentale des *Convenae* et probablement celle de la confédération pré-romaine des *Garunni*.

65. Sur son emplacement fut bâti le château médiéval. Le plateau d'Orignac, qui constituait avec les Baronnie l'habitat d'une petite tribu rattachée aux *Convenae* sous le haut Empire, était entouré d'une ceinture de camps fortifiés, quelques-uns remarquables : camp de Piétat (près de Tarbes), de Bernac-Dessus, d'Orignac. Des traces de retranchements ont été relevées à Cieutat (*civitas*), oppidum primitif de cette peuplade. Plus à l'ouest, les camps fortifiés abondent dans le pays de Bigorre : camp de Pouzac, de Montgaillard, de Juillan, d'Ossun, d'Ibos, d'Oursbelille, etc..., en bordure de la plaine de Tarbes.

66. Rosapelly : *Vestiges gallo-romains à Capvern* (*Revue des Hautes-Pyrénées*, juillet-août 1921). — Dejeanne : *De quelques voies anciennes de l'Aquitaine*, complété par des observations personnelles.

de Montoussé⁶⁷ établi sur une haute terrasse adossée aux premiers contre-forts calcaires de la chaîne, surveille le débouché de la Neste au sortir de sa vallée montagneuse, et la grande boucle que la rivière décrit vers l'Ouest au pied du plateau de Lannemezan.

Le petit camp de Montserié⁶⁸, dans un vallon latéral au Sud de la vallée de la Neste, surveille le passage qui conduit de Nestier à la vallée d'Aure. Au centre des landes de Lannemezan, à 1 kilomètre à l'Ouest de la gare de Labarthe-de-Neste, se trouve l'ouvrage circulaire dit du *Puyo Houradat*, grand tumulus circulaire surmonté d'un petit menhir, entouré d'un double fossé et d'un retranchement circulaire. Mais cet ouvrage situé au milieu d'une région riche en tombelles de l'âge du fer, ne serait-il pas un grand tumulus funéraire?

Sur la rive gauche, le tertre dit le *Castet*⁶⁹ (le château) à Tuzaguet, où ont été découverts divers vestiges protohistoriques, paraît appartenir à un ancien camp. A quelques kilomètres en aval, l'ouvrage qui se dresse au lieu dit « *le Clouzet* », au-dessus de Saint-Laurent⁷⁰, domine toute la basse Neste jusqu'au confluent de la rivière avec la Garonne.

Dans la région des hautes terrasses et des plateaux, au Nord de Montréjeau jusqu'aux limites Nord de la civitas Convenarum, de nombreux camps et ouvrages fortifiés s'alignent aux abords de la vallée de la Save qui constituait, sans doute, l'habitat d'une tribu.

Le long de la route qui conduisait du Comminges montagneux vers la Save, dans la région des hautes terrasses au

67. Barifouse : *Études historiques sur le pays des Quatre-Vallées*; observations personnelles.

68. Barifouse : *op. cit.*

69. Barifouse : *op. cit.*

70. Barifouse : *op. cit.* Cet ouvrage est appelé, dans le pays, « le *Tuco* de Saint-Laurent ». Le nom du lieu où il se trouve : Clouzet (*closellum*, petit enclos) est significatif. Voir, plus haut, la description de cet ouvrage d'après nos observations.

Nord de Montréjeau, se dresse le petit camp des *Tourelles*⁷¹ à l'extrémité de l'éperon qui domine le confluent du petit ruisseau du Lavet et d'un de ses tributaires. A 5 kilomètres de là, à vol d'oiseau, au quartier de la *Lane*⁷², sur le haut éperon de plateau qui se dresse entre les vallées de la Save et de son affluent la Sahugle et dont les dernières pentes vont mourir aux lisières Sud-Ouest de Saint-Plancard où se joignent les deux ruisseaux, se dresse le grand camp retranché de Pyroque⁷³, que nous avons décrit plus haut. C'est évidemment un oppidum dont le nom ne nous est point parvenu; probablement occupé encore, au début de l'époque romaine, et abandonné peu après; métropole locale de la tribu qui occupait cette région de plateaux et de terrasses dont la petite vallée de la Save constitue l'artère vitale. L'oppidum était flanqué au Sud-Ouest, sur la rive gauche de la Save, par l'ouvrage avancé de *Castelviel*, près de Villeneuve-Lécussan⁷⁴.

A une distance de 12 kilomètres en aval, nous trouvons le puissant ensemble fortifié de Lespugue-Montmaurin sur le plateau dont les escarpements dominant des deux côtés les gorges de la Save. Nous avons déjà signalé la valeur et le rôle de cette portion constituant la clef de ce pays de la haute Save dont l'oppidum de Pyroque occupe le centre⁷⁵.

71. *Historique de la Gascogne et*, en particulier, *du Comminges*, par M. B. et V., archéologues (Saint-Gaudens, Vanin, 1899); observations personnelles.

72. La Lande, en dialecte local.

73. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save (ère ancienne), Les camps retranchés et les ruines romaines* (R. C., 1893, 3^{me} trimestre, t. VIII, pp. 142 et suiv.). — Voir plus haut, la description du camp de Pyroque d'après ce travail et nos observations personnelles.

74. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save : les Tumuli* (R. C., 1892, 1^{er} trimestre).

75. Les gorges de la Save, au voisinage immédiat des camps qui les encadrent, abritent les grottes récemment explorées où l'humanité des temps aurignaciens et magdaléniens a laissé des traces de son industrie et de son art; tout près de l'issue méridionale des gorges, se trouve la fontaine sacrée de la *Hillère*, lieu de pèlerinage dès les temps pré-romains auprès de laquelle les propriétaires de la grande villa de Montmaurin ont

Les camps de Lespugue-Montmaurin⁷⁶ paraissent avoir constitué plutôt des lieux de refuge et un ensemble d'ouvrages purement défensifs, barrant l'entrée de la haute Save, interdisant, à un adversaire venant du Nord, le passage vers les plaines et les régions montagneuses du Comminges, empruntant la vallée de cette rivière.

Un ensemble d'autres ouvrages de moindre importance se groupait autour de ce vaste camp retranché et en protégeait les abords.

C'était, à son voisinage immédiat, sur le territoire de Montmaurin l'ouvrage dit : « *le Tuco de la Mautho* »⁷⁷, tumulus de forme circulaire au sommet d'une haute colline sur la rive droite de la Save, au Sud-Est de cette localité. Sur la rive gauche, au Sud-Ouest, se dressait l'ouvrage quadrangulaire d'Esclignac⁷⁸. Dans un rayon un peu éloigné, nous trouvons sur la rive droite de la Save le camp de Larroque⁷⁹, entre Montmaurin et cette dernière localité non loin de Lanne-mezan. Entre la Louge et la Save, dans une région montueuse et boisée, se dressent les deux ouvrages de Cardeilhac, et plus loin, vers le Sud-Est, le camp de Lalouret⁸⁰ sur une haute colline dominant la rive gauche de la Louge. Près de là, le grand camp de Lodes⁸¹ commande toute la haute vallée de la Louge.

ouvert, à l'époque impériale, un marché, un *magus* entouré de divers édifices. — Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save, Histoire de Montmaurin* (R. C., 1903, 1^{er}, 2^{me}, 3^{me} et 4^{me} trimestres; 1904, 1^{er} et 2^{me} trimestres).

76. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save (ère ancienne), Nos camps retranchés* (R. C., 1893).

77. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save : les Tumuli* (R. C., 1892, 1^{er} trimestre).

78. Abbé Couret : *op. cit.*

79. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save, ère ancienne (suite)* (R. C., 1896, 1^{er} trimestre, p. 44).

80. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save : les Tumuli* (R. C., 1892, 1^{er} trimestre, p. 41).

81. *Historique de la Gascogne et, en particulier, du Comminges*, par M. B. et V., archéologues (Saint-Gaudens, Vanin, 1899).

Sur la rive gauche de la Save, non loin des camps de Montmaurin-Lespugue, nous trouvons des camps ou des « *Mottes* » à Nizan⁸², à Gensac⁸³ et plus loin à Salles près de Garaison⁸⁴. En descendant la Save, en aval de Lespugue, dans la direction de l'Isle-en-Dodon; un camp existe encore sur la rive gauche à Mondilhan, tandis que sur la rive droite, à peu près au même niveau, les noms des hameaux de Castéra-Vignole et de Castéra-Fitère indiquent la présence d'ouvrages de ce genre.

D'autres camps pré-romains ont dû exister ou existent encore autour de la plaine de Rivière, sur les terrasses des « Serres » qui la dominent au Nord ou au pied des premières hauteurs des Pyrénées; dans la boucle de la Garonne entre Saint-Bertrand, Labroquère et Gourdan. Mais ils n'ont pas été étudiés ni même repérés.

Il en est de même en ce qui concerne la région montagneuse. Peut-être si nous n'y connaissons que beaucoup moins d'ouvrages de ce genre, est-ce en raison de la très grande stabilité des populations dans ces régions montagneuses. D'anciens camps étant restés habités comme villages; les anciens retranchements devenus inutiles ont été peu à peu détruits. Cependant, des vestiges non explorés doivent exister sur plusieurs points. Nous pouvons signaler à Géry⁸⁵, près de Saint-Béat, le curieux emplacement étudié plus haut, peut-être camp fortifié, renfermant un sanctuaire proto-historique.

A Saint-Aventin, près de Bagnères-de-Luchon, sur l'éperon montagneux auquel s'adosse cette localité et au pied duquel se rejoignent les deux vallées d'Oueil et de Larboust, près des vastes cimetières de la montagne de Lespiaup, nous trouvons un vaste camp appelé le *Castéra*. Il appartient au type dit de l'éperon barré. Une énorme tranchée traverse l'éperon, le sépare du reste de la montagne. Des talus et des ouvrages

82-83-84. Abbé Couret : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save : les Tumuli* (R. C., 1892). Ce même auteur signale encore des tumulus dans la même région de plateaux de la rive gauche de la Garonne, à Loudet, à Boudrac, à Balesta.

85. Observations personnelles.

PLANCHE IV. — Saint-Bertrand de Comminges.



Cliché fourni par M. B. Sapène.

L'ancien oppidum de *Lugdunum Convenarum* et la plaine.

divers protègent cet emplacement très bien placé pour dominer le débouché des deux vallées. Nous y verrons le reste d'un petit oppidum local, centre de la peuplade pré-romaine⁸⁶ qui occupait les deux vallées.

§ 4. — Les Oppida pré-romains.

La question des *oppida*⁸⁷ des premiers centres urbains est intimement liée à celle des enceintes et camps fortifiés.

Nous avons vu que ces enceintes, lieux de refuge en temps de guerre, finirent par avoir un noyau de population permanente, pour constituer de véritables villages fortifiés. Certains camps comme celui de Pyroque, celui de Saint-Aventin étaient déjà de véritables *oppida*⁸⁸, de petites métropoles locales, chef-lieux d'une tribu ou d'une fraction de tribu. Sur des points d'une importance particulière, à des carrefours de vallées ou des croisements de routes; dans des sites naturels particulièrement propices à la défense, se constituèrent des centres plus peuplés et plus puissants, métropoles non plus d'une tribu ou d'une fraction de tribu mais d'une confédération de tribus, forteresses surveillant des régions frontières. A l'époque gallo-romaine, la plupart ont survécu comme chefs-lieux de *civitates* ou de *vici*⁸⁹.

86. Plus tard, au moyen-âge, un château féodal a occupé cette forte position.

87. Au sujet des *oppida* de la Gaule, voir Déchelette : *Manuel d'Archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine*, III. Au sujet des villes fortes de l'Ibérie, Schulten : *Hispania* (trad. Bosch-Gimpera et Ferrando).

88. Il n'y a qu'une différence d'importance et d'étendue entre un camp fortifié et un *oppidum*. A l'oppidum de Saint-Lézer (l'antique *Orra*, près de Vic-Bigorre, plus tard le *castrum Bigorra*, métropole de la *civitas Bigorra*), on voit subsister, à côté des vestiges de fortification gallo-romaine, une butte d'observation et de défense (*le tuco*) des temps pré-romains comme dans les autres camps fortifiés de la région (Rosapelly et de Cardailhac : *La Cité de Bigorre*).

89. Dans de nombreux cas, soit à la suite de mesures de précautions prises par les autorités romaines, soit en raison de nécessités économiques, une ville nouvelle a été bâtie en plaine, près de l'ancien oppidum désormais abandonné : ainsi Autun (*Augustodunum*) a remplacé Bibracte,

Il est probable que c'est à une époque assez tardive que les populations proto-historiques, menant au début une vie purement locale et dispersée, habitant des hameaux ou de petits villages fortifiés, se sont concentrées autour de véritables villes fortes, en même temps que les populations s'organisaient en confédérations.

Il est probable que dans la région qui nous occupe, ce synœcisme est l'œuvre des Ibères⁹⁰. Ces derniers nous apparaissent dans l'histoire comme des fondateurs de villes : en Espagne; sur la côte méditerranéenne de Gaule, des Pyrénées au Rhône. Il en fut de même en Aquitaine. Partout où ils sont passés, de l'Andalousie au Rhône et à la Garonne, les Ibères ont fondé des *iri-berri* ou villes neuves⁹¹. Maîtres du Comminges et du Couserans, ils s'établirent solidement sur les positions dominantes du caractère que nous avons défini plus haut, où existaient probablement déjà, dans la plupart des cas, des ouvrages fortifiés analogues à ceux que nous venons d'étudier, élevés par les peuplades pré-existantes. Ils s'y retranchèrent à leur tour et concentrèrent dans ces organismes urbains les populations éparses de la région immédiatement environnante.

Les textes de Saint-Jérôme⁹² et de Pline⁹³ l'Ancien, relatifs à l'organisation des Convenae en cité gallo-romaine avec Lugdunum pour chef-lieu et au groupement des petites tribus locales autour de ce centre administratif, nous laissent en-

Clermont (*Noviodunum*), Gergovie, etc... L'oppidum de Vieille-Toulouse a été progressivement abandonné, tandis que la ville voisine, bâtie en plaine au bord de la Garonne, devenait une grande ville romaine.

90. C. Jullian : *H. G.*, II, pp. 454-55.

91. Voir plus haut, 2^e partie, chapitre II, § 4. Voir C. Jullian : *Les villes neuves ibériques de la Gaule* (*A. F. B.*, *B. H.*, volume IV, pp. 42 à 49).

92. « Nimirum respondet generi suo ut qui Convenarum et latronum natus est semine, quos Cn. Pompeius, edomita Hispania, et ad triumphum redire festinans, de Pyrenaeis jugis deposuit et in unum oppidum congregavit, unde et Convenarum nomen accepit. » (Hier : *Contr. Vigilant.*, éd. Migne, *Patr. lat.*, XXIII, col. 342).

93. « Mox in oppidum contributi Convenae ». Pline : *Hist. nat.*, IV, XIX.

tendre clairement que le chef-lieu des Convenae devait exister avant la conquête romaine comme oppidum indigène.

Malgré le nom celtique de cette ville, on ne peut attribuer sa fondation aux Volques Tectosages, venus tardivement dans le pays peu de siècles avant l'occupation romaine. Ils n'ont fait qu'occuper un oppidum déjà existant et traduire en langue celtique le nom inconnu qu'il portait antérieurement.

Le site de *Lugdunum* se prêtait merveilleusement à l'établissement d'un centre urbain commandant tout le pays et le croisement de toutes ses grandes voies naturelles. Après s'être rendus maîtres de ce dernier, les Ibères en ont établi la métropole sur cette position dominante. Ils n'y ont fait probablement qu'agrandir et mieux fortifier un établissement existant depuis de longs siècles. Cette formidable position défensive est constituée par une colline rocheuse terminée au sommet par un petit plateau s'abaissant au Sud et à l'Est par des pentes abruptes; au Nord et à l'Ouest par des pentes un peu moins raides; dominant la fertile plaine arrosée par la Garonne et la grande boucle qu'elle décrit autour des moraines de Labroquère et des collines de Gourdan. Cette position surveillait les débouchés des vallées montagneuses de la Garonne, de la Pique, de la Neste, le croisement des routes qui conduisent vers Toulouse, les Pyrénées occidentales, l'Armagnac et l'Espagne par les cols de la haute vallée d'Aure et du haut val d'Aran.

Des sources limpides jaillissaient au pied des pentes orientales du plateau⁹⁴. A l'Est et à l'Ouest de ce dernier se dressent la colline des Ares et le plateau tabulaire du Mont-Lau dont les pentes calcaires dominant de profonds ravins. Enfin, au

94. Grégoire de Tours, à propos du siège de la cité de Comminges, par Leudégisèle, lors de la révolte de Gondowald (585 apr. J.-C.), mentionne une source très abondante qui jaillissait au pied de la colline et qui, à cette époque, était protégée par un ouvrage fortifié. D'après des recherches récentes, cette source doit être localisée au pied du versant Est de la colline (au-dessous de l'ouvrage factice appelé aujourd'hui la Barbacane), où l'on remarque encore une nappe d'eau souterraine et des résurgences après les pluies. — Grégoire de Tours : *Histoire des Francs*, éd. Collon, Omont, Poupardin, livre VII, XXXIV, p. 34.

Sud du plateau de Saint-Bertrand, de l'autre côté de l'étroit ravin à fond plat qui se creuse de ce côté, les surfaces aplanies du plateau du Mont, adossé aux montagnes voisines, semblent le prolonger. Des sources minérales y jaillissent et on y trouve des gisements de cuivre. Remarquons que dès les temps paléolithiques, la région voisine de Saint-Bertrand a été habitée par les populations de l'âge du renne dont les vestiges ont été retrouvés dans les grottes de Gargas et de Gourdan. Ces plateaux ont dû être très anciennement occupés. Il est probable qu'il y a eu à Mont-Laut des établissements humains antérieurement à ceux de Lugdunum ou même concurremment pendant une certaine période.

Des armes de fer pré-romaines ont été découvertes au Mont-Laut⁹⁵. Malheureusement cette découverte n'a pu être contrôlée. Au sommet du plateau de Mont-Laut, on voit des traces de terrassements disposés de main d'homme qui rappellent ceux que l'on voit dans les camps fortifiés⁹⁶.

Mais la colline de Saint-Bertrand est plus centrale, plus ensoleillée. De bonne heure l'établissement qui s'y était fixé prospéra et celui de Mont-Laut fut peu à peu abandonné. Le plateau supérieur de cette colline fut consacré au culte de la divinité solaire si répandu dans la région pyrénéenne, comme l'indique son nom celtique : *Lugdunum*, dont la véritable étymologie paraît être la *colline claire*, la *colline lumineuse* (*lug, luc, lux, — dunum, colline*) *Lugdunum* est l'équivalent de Clermont⁹⁷. La forteresse pyrénéenne était donc en même temps le sanctuaire du dieu le plus universellement adoré dans la région. Son rôle religieux aussi bien que sa situation stratégique et commerciale la destinaient à devenir la citadelle et la capitale fédérale de la confédération des *Garunni*.

La cité ayant été entièrement transformée et reconstruite après l'occupation romaine, nous n'avons guère de traces de *Lugdunum* pré-romain. L'enceinte de la cité était tracée par

95. D'après ce qui nous a été rapporté à Saint-Bertrand-de-Comminges par des témoins oculaires.

96. Observations personnelles.

97. Voir plus loin, chapitre IX, § 2. Voir les vues du site de *Lugdunum*, Pl. IV, fig. 1 et 2.

la nature; elle devait correspondre exactement à celle de la ville haute à l'époque romaine, à celle de la ville médiévale de Saint-Bertrand-de-Comminges telle, qu'elle a subsisté jusqu'à nos jours. Rien n'est resté des remparts qui devaient avoir le même périmètre que ceux de l'enceinte romaine du bas Empire. Ce devaient être des murailles en pierre sèche formées de blocs mal équarris⁹⁸. A l'intérieur de cette enceinte se groupaient des huttes, des habitations en bois et en terre; peut-être aussi des hangars, des magasins destinés à accumuler du grain et des provisions en cas de siège. Sur le plateau supérieur (emplacement de la cathédrale de Saint-Bertrand et de la place de l'Eglise) se dressait le sanctuaire du dieu solaire *Abellio*. Il se réduisait probablement à une simple enceinte en plein air où se dressaient de grossières images du dieu sculptées sur bois ou sur pierre, des pierres de sacrifice, ou se creusaient des fosses destinées à recevoir le sang des victimes.

En dehors de l'enceinte fortifiée, au pied du versant nord de la colline, près du croisement des routes, était probablement un lieu de marché⁹⁹ autour duquel devaient se grouper quelques habitations; une sorte de faubourg extérieur, premier noyau de ce que sera la ville basse à l'époque impériale. Plus loin, les cimetières s'étendaient dans la plaine entre la colline et l'emplacement actuel de Valcabrère. Une tombelle halstattienne à incinération, analogue à celles des autres cimetières de la région pyrénéenne a été découverte sous les substructions d'une habitation de la ville basse. Elle constitue un des rares vestiges du *Lugdunum* pré-romain que nous possédions¹⁰⁰.

98. Elles devaient être semblables à celles des acroïoles ibériques d'Espagne et du Midi méditerranéen, à celles dont les vestiges se voient encore à l'oppidum de *Calagorris* et dans certains camps fortifiés.

99. L'emplacement de ce marché est devenu sans doute plus tard le forum de la cité (à côté duquel un marché a subsisté), au centre de la ville basse.

100. Au cours des dernières fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges, des débris de poteries halstattiennes ont été plusieurs fois mises à jour. A l'époque du *Lugdunum* pré-romain se rattachent aussi des monnaies

Le nom celtique donné à cette cité montre que les Vélques Tectosages, devenus suzerains de la confédération pyrénéenne des *Garunni*, en firent le centre de leur domination en attendant que Pompée groupe autour de cet oppidum les débris des bandes de Sertorius qui s'étaient rendus à merci et en fasse le centre d'une nouvelle cité romaine : les *Converiae*.

Aux extrêmes limites Nord des *Convenae*, aux confins des plaines toulousaines, dans une position qui commande le défilé de Saint-Martory, entre le cours de la Garonne et les collines rocheuses de sa rive gauche et la cluse de Boussens, les Ibères fondèrent un autre oppidum dont le nom appartient nettement à leur langue : *Calagorris*. Nous résumons ailleurs les discussions auxquelles a donné lieu l'emplacement de cette localité mentionnée à l'époque romaine par Saint-Jérôme et l'itinéraire dit d'Antonin. Les recherches de M. N. Casteret¹⁰¹ confirmant l'opinion du chanoine Abadie¹⁰² et de plusieurs érudits des plus sérieux, nous permettent d'identifier sans contestation l'emplacement de *Calagorris* avec celui de Saint-Martory. L'oppidum pré-romain de *Calagorris* était situé sur le plateau rocheux de l'Escalère, immédiatement au Sud-Ouest de la ville actuelle dont les pentes abruptes dominent l'étroit défilé mentionné plus haut. C'est là que M. N. Casteret a découvert les vestiges de la vieille forteresse. La plate-forme du plateau est allongée dans le sens du cours de la Garonne. Elle est entourée de ruines de murailles en pierre sèche¹⁰³. A l'intérieur de l'oppidum, d'autres murailles

ibériques découvertes sur plusieurs points de la plaine : monnaies d'argent d'Osca (*argentum Oscense*), monnaies de bronze des *Iacetani* (Jaca), bronzes d'*Emporiae* à légende latine datant du début de l'occupation romaine en Espagne (époque républicaine). Ces trouvailles attestent les relations commerciales du Lugdunum primitif avec l'Ibérie.

101. N. Casteret : *Mémoire inédit* (mss.) couronné par l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, article publié par le journal *L'Express du Midi* (20 octobre 1924). Voir, sur la question de *Calagorris*, R. Lizop : *Histoire de deux cités gallo-romaines : Les Convenae et Conso-ranni*, 1^{re} partie, ch. rv, § 2.

102. Abadie : *Nouveau catalogue des évêques de Comminges* (mss.).

103. N. Casteret, *op. cit.*

du même genre établissent une sorte de compartimentage. Des vestiges de poteries et quelques objets de fer ont été découverts par M. N. Casteret sur cet emplacement.

Le nom de *Calagorris* a la même étymologie que celui de ses homonymes d'Espagne : le vieux mot italo-celtique : *cala* ruisseau, eau courante, et l'adjectif ibérique *gorri* rouge. *Calagorris* signifie donc : le ruisseau rouge, l'eau rouge¹⁰⁴.

L'oppidum de *Calagorris* surveillait le défilé de Boussens, Saint-Martory, limite Nord-Est du territoire des Garunni dans la vallée de la Garonne. *Calagorris* était aussi un lieu de marché entre les plaines toulousaines et la région sous-pyrénéenne. D'autres oppida ou localités pré-romaines très anciennes existaient au cœur de la haute chaîne.

Le nom latin de *Viella*, métropole de la vallée d'Aran : *Vetula*¹⁰⁵, donné dans les documents de l'époque médiévale, mais qui date certainement de l'époque romaine, indique l'origine très ancienne de cette localité. Cette cité appelée déjà : la *Vieille*, sous la domination romaine, a certainement une origine pré-romaine. Elle occupe le centre de la vallée, le point de convergence des eaux qui forment la Garonne supérieure.

A l'extrémité méridionale de la même vallée à Salardu (*Salar*¹⁰⁶-*dunum*, la colline de la truite), sur un éperon montagneux de 1.250 mètres d'altitude; un oppidum commandait le chemin des cols relativement faciles de la haute vallée d'Aran (les cols du Pla de Béret et de la Bonaïgue). Le nom de cet antique oppidum est celtique; il indique que les Volques Tectosages ont occupé cette position où des établissements existaient fort longtemps avant leur domination¹⁰⁷. Ils

104. Après les grosses pluies, des sources et des eaux de ruissellement qui s'écoulent du plateau de l'Escalère sont colorées en rouge par les argiles rougeâtres, chargées d'oxyde de fer, qui couvrent ces pentes. Voir article de C. Julian, *R. E. A.*, 1925, octobre-décembre. (A propos du travail de N. Casteret.)

105. J. Soler : *La Vall. de Aran*, 1906, p. 255.

106. *Salar* (truite), voir Holder : *Alt Celtischer Sprachschatz*.

107. Les nombreuses trouvailles de tombes et d'objets du premier âge du fer dans la haute vallée d'Aran indiquent une occupation fort ancienne,

s'en sont rendus maîtres pour tenir l'entrée méridionale du pays des *Garunni* du côté de l'Espagne.

Dans la vallée, de Luchon, cadre de l'importante tribu des *Onesii* dont Strabon mentionne le nom en parlant de leurs sources chaudes, une petite localité pré-romaine qui a précédé les *Aquae Onesiae* et le Luchon actuel, constituait une petite métropole locale dans l'éperon compris entre la Pique et l'One avant le point où les deux rivières confluent au lieu dit d'*Aygues-juntas*¹⁰⁸. Il est probable que dans la vallée d'Aure, une autre localité pré-romaine jouant le même rôle existait dans l'éperon compris entre les deux Nestes au-dessus du confluent.

Sur le territoire des *Consoranni*, on peut pour les mêmes raisons que pour *Lugdunum Convenarum* attribuer aux Ibères la fondation de l'oppidum qui fut le chef-lieu de ce peuple (Saint-Lizier). La position de Saint-Lizier est comparable à celle de Saint-Bertrand-de-Comminges. C'est une hauteur isolée, de défense facile, dominant la rive droite du Salat, au nord du confluent de cette rivière et du Lez, c'est-à-dire au débouché de toutes les hautes vallées de la chaîne couseranaise, à l'issue de la petite vallée du Baup qui ouvre une voie vers le pays de Foix. A Saint-Lizier, la route qui venait de Toulouse et de la plaine se rencontrait avec celles qui venaient des cols de la haute chaîne. La colline de Saint-Lizier a une base beaucoup plus large et des pentes beaucoup plus adoucies que celle de Saint-Bertrand-de-Comminges. Au sommet s'étend un petit plateau surélevé par rapport au reste de la colline. Il constituait l'emplacement de l'oppidum pré-romain. Plus tard ce fut celui de la ville haute de l'époque romaine fortifiée au Bas-Empire.

Comme à *Lugdunum Convenarum*, toutes les traces de l'établissement pré-romain ont disparu. Les remparts ibériques en

frès antérieure à la tardive arrivée des Volques (voir les travaux de Maurice Gourdon, de Laurière, etc..., sur le *val d'Aran*, cités plus haut à propos des cimetières de l'âge du fer).

108. Voir J. Sacaze : *Histoire ancienne de Luchon* (*Etudes sur Luchon*, publiées chez Abadie, Saint-Gaudens, 1886).

pierre sèche devaient se dresser sur l'emplacement de l'enceinte du Bas-Empire encore debout.

Nous ignorons totalement pour l'instant, aussi bien pour l'époque romaine que pour l'époque proto-historique le nom de l'oppidum des *Conсорanni*. Nous savons seulement qu'on le désignait sous le Bas-Empire et au début du moyen âge (avant qu'il prit le nom de l'évêque saint Lizier), comme la plupart des autres chefs-lieux de *civitates* gallo-romaines, par le nom de la civitas, de l'ancien peuple dont il était le chef-lieu : *Conсорanni*. Quelques érudits modernes lui ont attribué gratuitement le nom de *Lugdunum Conсорannorum*, ce qui ne repose sur rien sauf sur un parallélisme sans aucune preuve avec *Lugdunum Convenarum*. Avec plus de fondement en apparence, on lui a attribué sur la foi de certains documents médiévaux celui d'*Austria*. Cette opinion est admise par M. Longnon¹⁰⁹. D'après M. Julien Sacaze, nous ne pouvons y voir le nom antique de la cité de Couserans. Il daterait seulement de la période mérovingienne. A cette époque, la cité de Couserans fit partie du domaine des rois d'Austrasie. Au traité d'Andelot, elle fut définitivement attribuée à Childébert d'Austrasie. En raison de cela, on aurait donné à cette ville le nom même de l'Austrasie (*Austria*) pour la distinguer sans doute des villes de régions voisines attribuées à un autre roi franc. La remarque critique de J. Sacaze¹¹⁰ paraît tout à fait plausible. Ce nom d'*Austria* n'apparaît que dans des documents médiévaux. La physionomie n'est ni ligure, ni ibérique, ni celtique. Il n'est que la traduction latine des noms génériques *Oster-reich* (le royaume de l'Est) qui désignait l'Austrasie.

109. *Atlas H. : La Gaule sous la domination romaine*, texte explicatif, p. 27.

110. J. Sacaze : *Insc. Ant.*, p. 113.

§ 5. — Routes et chemins aux époques proto-historiques
dans le Comminges et le Couserans.

Les populations proto-historiques des régions qui font l'objet de cette étude ont établi (comme celles du reste de la Gaule), non seulement des pistes et des chemins bien aménagés, mais un véritable réseau routier.

M. le général Pothier¹¹¹ remarque que les tumuli du plateau de Ger sont situés sur les mamelons qui séparent les thalwegs des petites rivières du plateau. Si on repère les positions de ces tumuli sur une carte et si on les réunit par une ligne, on remarquera que le tracé de cette ligne correspond à des tracés de chemins évitant tous les passages difficiles : les marais et les cours d'eau. Les carrefours sont signalés par des groupes de tombelles à proximité des petits cols du plateau ou près des gués. Les monuments funéraires ont été construits près des voies de communication de manière à supprimer, sans travaux de terrassement, les obstacles créés par les accidents topographiques.

On peut constater que le tracé des voies antiques, ainsi rétabli, coïncide avec celui des chemins encore fréquentés. Ces routes antiques couraient sur la crête des coteaux. Elles traversaient les vallées aux parties les plus resserrées entre deux pentes opposées, en raison des marécages qui occupaient ou occupent la partie élargie de ces vallées. Ces chemins aboutissent aux sources, aux cols, aux gués. D'après M. le général Pothier, les tombes ont été établies près des routes et des lieux fréquentés pour faciliter le culte des morts.

Des confins des grandes landes de Gascogne à Capvern, Lannemezan, Labarthe-de-Neste, aux terrasses de Saint-Gaudens, aux petites Pyrénées et plus loin jusqu'aux Corbières, la longue bande des cimetières proto-historiques qui se prolonge sur les crêtes des plateaux d'Ouest en Est jalonne donc une longue route primitive à laquelle aboutissaient sans doute

111. *Les tumuli du plateau de Ger* (Paris, Champion, 1900), pp. 153-156.

les routes secondaires suivant les lignes de hauteur entre les vallées divergentes de la Gascogne.

D'après M. Déchelette, cette route primitive était celle qui unissait les rivages du golfe de Gascogne à ceux du golfe du Lion. Le savant et regretté archéologue, rapprochant l'abondance des sépultures de l'âge du fer dans la région sous-pyrénéenne des nombreux cimetières de même époque découverts dans les régions salifères de Hallstadt, du Salz-Kammergut, de la Franche-Comté, voit dans cette route primitive *une route du sel*. Elle passe en effet par les salines très anciennement exploitées de Salies-de-Béarn et de Salies-du-Salat. Cette voie du sel aurait servi à l'exportation des produits de l'exploitation des salines vers les ports de l'Océan et de la Méditerranée. Elle aurait aussi servi à l'exportation des minerais de fer de l'Ariège et des Pyrénées centrales. Ce serait l'antique voie mentionnée dans le périple utilisé par Festus Avienus, qui permettait d'aller en sept jours d'Ophiussa (Oyarzun au fond du golfe de Gascogne) à Pyréné¹¹² (Port-Vendres).

M. Camille Jullian, dans une note de la *Revue des Etudes anciennes*¹¹³, voit plutôt la route de Port-Vendres à Oyarzun, mentionnée par Festus Avienus, dans une série de chemins de montagne utilisant les cols secondaires qui s'ouvrent dans les contreforts septentrionaux des Pyrénées¹¹⁴. L'hypothèse de M. Camille Jullian n'exclut pas celle de M. Déchelette. Elle tend du reste à s'appuyer sur des faits analogues. L'existence d'une grande route sous-pyrénéenne unissant les deux golfes

112. Voir Mullenhoff : *Deutsche Alterthumskunde*, I, p. 98. — Festus Avienus : *Ora maritima*, pp. 148-151.

113. *R. E. A.*, 1915, p. 281.

114. Ce sont les cols utilisés aujourd'hui par les routes transversales constituant le circuit touristique appelé aujourd'hui « route des Pyrénées ». Dans une vue ingénieuse et hardie, M. C. Jullian observe que ces routes touristiques, à flanc de montagne, rappellent les anciennes routes muletières des caravanes préhistoriques. M. Jullian pense qu'il serait possible de retrouver ces routes en examinant les plus anciens chemins des cols, en repérant les emplacements des cimetières de l'âge du fer, en recueillant les indications des sources du moyen âge.

n'est pas incompatible avec celle d'une circulation intérieure dans la région montagnaise¹¹⁵.

L'observation des cimetières de l'âge du fer a l'intérieur de la chaîne, montre qu'ici encore, ils correspondent à d'anciennes voies. Les cimetières de l'Espiaup, de Garin et de la haute vallée de Larboust, jalonnent sans doute l'ancienne route qui conduisait du bassin de Luchon dans la vallée de Louron, par le col de Peyresourde, et, au-delà, vers le pays de Bigorre, par le col d'Aspin. Le cimetière de Saccourvielle est placé sur le chemin qui, par la vallée d'Oueil, conduit à la haute Barousse où d'autres cimetières de la même époque ont été relevés. Celui de Baren jalonnait la route qui descend la vallée de la Pique vers le confluent de la Garonne par les gorges de la Layrisse.

Vers l'Est, d'autres sentiers allaient des vallées Commingeoises vers les vallées Couserannaises par le col de Portet-d'Aspet et la vallée de la Ballongue. Le prolongement de cette route conduisait vers la grande vallée ariégeoise par le col du Port. Les cimetières de la région du Lez et de celle du Salat jalonnent cette route transversale du pays de Salat.

D'autre part, il est indiscutable que le commerce et la transhumance des troupeaux, les relations politiques entre les deux versants, devaient déterminer l'établissement de chemins et même de routes assurant, par les cols de la haute chaîne, les communications entre l'Espagne à l'Aquitaine. Le plus important, le mieux connu de ces chemins, était la grande route centrale des Pyrénées fréquentée depuis ces époques lointaines jusqu'à un temps relativement voisin du nôtre; celle dont les vestiges et le tracé sont connus sous

115. M. Vidal de la Blache a mis en lumière le rôle de ces antiques sentiers de nos chaînes de montagnes dont la construction des routes modernes a détourné la circulation et qui cheminaient à flanc de pente, escaladant les hauts plateaux et les cols. M. Cavailhès insiste, lui aussi, sur le rôle joué dans la vie des montagnards par ces sentiers des hautes régions qui font communiquer les versants et attirent plus facilement l'homme de la montagne que les sentiers des régions basses qui descendent vers la plaine. — Vidal de la Blache : *Tableau de la Géogr. de la France*, p. 358. — Cavailhès : *Une Fédération pyrénéenne sous l'ancien régime* (*Revue Historique*, 1910).

les noms de *chemin de César*, dans l'Astarac, de *Césarée* dans le Fézensac, de *Ténarèse* dans l'Armagnac.

Cette route dont les itinéraires de l'époque romaine ne nous donnent aucune mention, mais dont la chaussée pavée est encore visible sur plusieurs points de la Gascogne, a été l'objet d'études nombreuses de valeur diverse¹¹⁶.

La question a été définitivement élucidée par les travaux de MM. Breuils et Paul Labrousche, archivistes des Hautes-Pyrénées. M. Breuil a déterminé exactement le parcours de la route à travers les coteaux de Gascogne, mais son travail est imprécis et inexact pour la région pyrénéenne. M. Labrousche se fondant sur des documents locaux, a pu établir son parcours, de la limite sud du plateau de Lannemezan jusqu'au port du Plan de Rieumajou (2.457 m.) qui fait communiquer la vallée de la Neste d'Aure avec la vallée espagnole de la Cinqueta, M. Labrousche a prouvé que cette route praticable pour des véhicules a existé. Il est question dans des titres du début du XVI^e siècle relatifs au bornage des communautés de Guchen et d'Aulon¹¹⁷ d'un chemin appelé *lo cami réal, lo cami antic*¹¹⁸. Presque un siècle plus tard, une pièce juridique¹¹⁹ de la même région parle du « chemin royal et public » qu'empruntaient les voyageurs en revenant d'Espagne par le port de Plan et des voitures qui empruntaient ce passage difficile et dangereux. Il est fait allusion à ce chemin dans un texte d'un titre de 1457 « Par lequel le feu

116. Arbanère : *Tableau des Pyrénées françaises*. — Curie-Seimbres : *Recherches sur une voie antique des Pyrénées à Bordeaux* (B. S. R., 1878, n^o juillet, pp. 57, 73). Travail intéressant, mais annulé par les études ultérieures : Abbé Breuil : *R. G.*, 1891 (Bon pour la partie septentrionale de la Ténarèse). — Labrousche (P.) : *La grande route centrale des Pyrénées, Le Port de la Ténarèse* (Paris, Imp. Nat., 1897).

117. Titres du 25 avril 1525, aux archives de Guchen et d'Aulon.

118. Le chemin royal et le chemin antique. Ce terme est d'autant plus significatif que le pays des Quatre-Vallées dont faisait partie la vallée d'Aure n'a été réuni au royaume de France qu'en 1607. Les textes du moyen âge appellent, en général : *le chemin neuf*, les chemins dont on connaissait la date de l'établissement par des témoignages écrits ou des souvenirs oraux.

119. Pièce relative à des litiges entre les communes de Bourisp, Sailhan et Saint-Lary (voir Labrousche, *loc. cit.*).

comte Jean donne quelques droits de carnalage à la charge d'entretenir les chemins, ponts, passages et hospices de Rioumajou¹²⁰ en bon état pour la commodité des passants ». Ajoutons, que M. Labrousche a relevé sur la montée du port de Rioumajou du côté espagnol des traces de murs de soutènement et des vestiges d'une route détruite.

Ainsi il existait au Moyen âge un chemin de voitures traversant les Pyrénées centrales, alors que de nos jours, sur une cinquantaine de lieues de longueur, du col de Puymorens au Somport aucun attelage ne peut passer de France en Espagne. Le chemin royal public du col de Rioumajou au dix-septième siècle, ne peut être que la continuation du chemin antique d'Aure du XVI^e siècle, lequel est le prolongement de la *Ténarèze* de l'Armagnac.

M. Labrousche a pu à l'aide des indications des textes précédemment cités et de la topographie reconstituer le tracé de cette route à travers la vallée d'Aure.

Suivant, depuis le col de la rive droite du torrent de Rioumajou, la route, passant à Tramesaygues sur la rive gauche de la Neste, suit la ligne des villages situés sur cette rive :

120. Un hospice pour les voyageurs existait depuis une époque très ancienne au pied du chemin du port. « On trouve, dans ce texte, la preuve « absolue du maintien à travers le moyen-âge d'une route construite et « entretenue de main d'homme, protégée par les Comtes d'Armagnac et « les Rois de France, — « voie classée », si l'on peut user de ce néologisme « — qualifiée chemin royal. Mais ce qui est le plus important, c'est que « ce passage, qui paraît avoir été en bon état de viabilité au XV^e siècle, « était encore, deux siècles plus tard, praticable aux voitures chargées, « bien que d'accès difficile. Il est de même à noter qu'en 1610, de l'aveu « des gens de Bourisp, cette traversée était la seule ouverte au trafic cou- « rant, puisque, dit le document, les merchans et autres voyageurs... de « nécessité passent par le dit port du Plan, ce qui exclut les autres cols « de la vallée d'Aure; or, de mémoire d'homme, le port du Plan n'est « accessible qu'aux bêtes de somme. Il faut donc admettre que, suivant « l'ordre inverse de la civilisation, la voie de Rioumajou est allée se dégra- « dant d'âge en âge, que, du temps du Comte Jean, elle était meilleure « que du temps du roi Henri et que dans la période postérieure, abandonnée « à la rigueur des saisons, elle a fini par n'être plus comme les autres pas- « sages parallèles qu'un médiocre chemin muletier. » P. Labrousche : *La grande route centrale des Pyrénées, Le port de la Ténarèze* (Paris, Imp. Nat., 1897, p. 15).

Trachères, Cadeilhan, Vignec, Vielle, Guchen, Ancizan, Cadeac. Sur certains points elle se confond avec la route nationale, et sur d'autres elle la suit parallèlement de très près. Au-dessus d'Arreau, toujours sur la rive gauche, elle suit l'étroit couloir où coule la Neste jusqu'à sa sortie des Pyrénées, empruntant l'étroite corniche que suit aujourd'hui la route nationale par Beyrède, Sarrancolin, Rebouc, Hèches. Ensuite, passant par Avezac, près des cimetières de l'âge du fer, elle gravit les pentes du plateau de Lannemezan, passe à l'est de Capvern et suit la longue crête de coteaux séparant la vallée de la Bouès de la vallée de la grande Baïse, c'est-à-dire la ligne de séparation entre les bassins de l'Adour et de la Garonne. En suivant les vestiges de la chaussée, on a pu repérer son trajet à travers la Gascogne. Elle passe à Trie et Miélan, Cazeneuve, Arcizan et Gueyze. Elle se dirige vers Sos et par Réaup et Laverdac, elle atteint la Garonne entre Sainte-Marie et Aiguillon¹²¹.

Au delà de la Garonne, cette route se rattachait aux voies de la Gaule celtique se prolongeant vers l'Arvernie par la vallée du Lot. Elle établissait un chemin direct de l'Aragon ibérique au Massif Central celtique.

MM. Breuil et Labrousse démontrent l'existence de cette voie avant l'époque romaine. Suivant un tracé presque rectiligne, elle suit continuellement la ligne des hauteurs dans les plateaux de Lannemezan et de l'Armagnac, ce qui est particulier aux routes gauloises. Les routes romaines empruntaient plutôt les vallées.

Cette route se dirige directement vers Sos, l'ancien oppidum des Sotiates, sans traverser aucun chef-lieu de *civitas*, aucune ville romaine importante. Elle ne passe ni à Saint-Bertrand-de-Comminges (*Lugdunum Convenarum*), ni à Auch (*Eliberris*), ni à Eauze (*Elusa*) qu'elle laisse à 5 kilomètres à l'Ouest, ni à Lectoure (*Lactora*). Elle passe à Sos, centre, à l'époque de l'indépendance, d'une puissante peuplade (les *Sotiates*), célèbre pour sa résistance contre le lieutenant de César

121. Breuil : *La Ténarèze* (R. G., 1891).

Crassus, mais qui, déchue de son ancienne grandeur, ne reçut pas sous l'Empire le rang de cité. Or, les routes romaines unissent entre eux les chefs-lieux des cités. Celle-ci, qui les laisse tous hors de son trajet ne peut avoir été tracée sous la domination romaine. Elle ne figure du reste sur aucun des itinéraires antiques qui nous sont parvenus. Elle a été sûrement utilisée par les Romains qui l'ont restaurée et ont amélioré sa viabilité. Sur plusieurs points de la Gascogne on retrouve sa chaussée formée de plusieurs couches de pavés liées par du ciment à la manière romaine. Sur son tracé on a relevé des ruines de villas et plusieurs autres vestiges de l'époque romaine. Mais la route était tracée avant la conquête.

L'existence de cette grande route entre l'Ibérie et l'Aquitaine est inséparable des plus grands faits de l'histoire du Comminges, des autres cités des Pyrénées centrales et de l'Aquitaine¹²².

La *Ténarèse* créait un lien permanent et étroit entre les Ibères du versant sud et les Aquitains ibérisés. Il y a de fortes raisons pour que sa construction puisse être attribuée aux Ibères¹²³. Maîtres de l'Aquitaine ces derniers auraient voulu créer un lien commercial, politique et stratégique plus étroit

122. L'invasion ibérique a dû emprunter les sentiers qui l'ont précédée. Par là, Pompée a dû ramener d'Espagne les bandes de partisans de Sertorius, rendus à discrétion, avec lesquels il a colonisé *Lugdunum Convenarum*. Par là, lors de la révolte des Sertorius et de la lutte contre Crassus, les renforts envoyés par les Ibères d'Espagne ont dû rejoindre les Aquitains. La *Ténarèse* a été la grande voie stratégique utilisée par Crassus dans sa lutte contre les Aquitains. Il livre la bataille de Sos sur la route « *in itinere* », dit César. Cette route est probablement la *Ténarèse* qui passait juste par Sos, l'oppidum des Sotiates. Le voisinage de cette route contribue pour une grande part à justifier l'importance de *Lugdunum Convenarum* à l'époque romaine et l'existence, dans cette cité, d'un bureau de Douanes, la *Quadragesima Galliarum*.

123. Les tribus pyrénéennes, mêlées d'éléments italo-celtes, n'avaient pas une civilisation assez avancée pour avoir pu établir cette route, avant d'être fédérées sous la domination ibérique, et, d'autre part, les Celtes venus beaucoup trop tard et ayant toutes leurs relations vers le Nord, n'avaient pas intérêt à l'établir. Au reste, il ne paraît pas que la domination des Volques Tectosages ait atteint la vallée de la Neste.

entre leurs possessions des deux versants. Leur civilisation matérielle plus avancée, l'habitude de durs travaux de terrassements dans les régions montagneuses de l'Espagne, leur permettaient d'entreprendre ce travail. Une telle entreprise était inconciliable avec le particularisme des tribus pyrénéennes livrées à elles-mêmes. Elle implique la coopération des petits États du versant nord fédérés avec les États ibériques du sud. Elle suppose un lien de vassalités entre les petits peuples de nos Pyrénées et ceux des grands États ibériques de la plaine de l'Ebre.

Le choix du col du Plan de Rieumajou s'explique par son altitude relativement modérée (2.457 m.), ses pentes assez faciles, sa situation à la tête de la vallée d'Aure dont la coupure rectiligne conduisait tout droit jusqu'au pied de la partie centrale du plateau de Lannemezan. Sur le talus de l'Armagnac qui lui fait suite, la route peut courir droit vers le Nord sur les hauteurs entre Bouès et Baise sans avoir vallées ni ruisseaux à franchir. Nous savons que c'étaient les conditions recherchées par l'établissement des chemins à cette époque.

Sans avoir constitué peut-être une véritable voie accessible aux véhicules comme celle de la Ténarèse, un autre chemin de grandes communications très fréquenté conduisait vers les vallées des Nogueras Pallaresa et Ribagorzana¹²⁴ par les cols de la haute vallée d'Aran, les moins élevés de la chaîne centrale (le col du Pla-de-Béret et le col de la Bonàigue). Les traces d'occupation humaine abondent, nous l'avons vu, au Pla-de-Béret¹²⁵ et dans les régions environnantes en descen-

124. Desjardins (L.) : *Géogr. H. G.* (I, p. 113), suppose, avec raison, qu'à l'est du Somport d'autres routes devaient franchir les Pyrénées, notamment aux sources de la Garonne par le val d'Aran. C. Jullian (*H. G.*, V, p. 83, n° 9, et 98, n° 1) croit à l'existence d'une route romaine franchissant les Pyrénées par les cols du val d'Aran pour passer en Espagne. Un chemin pré-romain a dû précéder la route romaine.

125. Nous avons vu comment la large croupe d'accès facile du Pla de Béret, avec ses immenses pâturages, les deux sources de la Noguera et de la Garonne qui divergent de ce seuil avaient dû attirer de bonne heure les populations. P. Schrader a expliqué excellemment, par la fréquentation très ancienne de ce passage, comment la source du Pla de Béret, la première que rencontre le voyageur ou le berger descendant le col sur

dant la vallée : menhirs, sépultures de l'âge du fer, etc. L'opidum de Salardù (*Salardunum*) fondé par les Celtes qui lui ont donné son nom, surveillait le chemin du val d'Aran qui suivait le thalweg de la vallée de la Garonne et, par le défilé du Pont du Roi, gagnait le val de Saint-Béat et le bassin de Marignac. De là des chemins et des routes dont il est difficile de retrouver le tracé, probablement à flanc de pentes, conduisaient vers le pays des *Onésii* (Luchon), vers *Lugdunum Convenarum*, vers les plaines de Toulouse, par la basse vallée montagneuse de la Garonne et les terrasses de Saint-Gaudens. Les voies romaines que nous étudions ailleurs emprunteront plus d'une fois le tracé de ces routes primitives.

Entre la *Ténarèse* et les cols du val d'Aran des sentiers devaient mettre en relations les deux versants par la vallée de Luchon et les cols des crêtes qui la dominent. Le plus fréquenté devait être le col de la Glère, principalement suivi au moyen âge par les voyageurs de cette région.

D'autres chemins devaient conduire des vallées Couserannaises (Lez et Salat) vers le plateau du Pla-de-Béret et la vallée de la Noguera Pallarésa par les cols assez faciles de la haute chaîne du Couserans dont l'altitude est inférieure à celle du col de Rieumajou, cols qui sont encore l'objet d'une circulation active pendant l'été. Le port de Salau (2.052 m.) qui conduit dans la vallée de la Noguera Pallarésa voit passer aujourd'hui 30.000 voyageurs par an. Au voisinage de ce col, s'élèvent de petits *tumuli* encore inexplorés¹²⁶, sans doute des tombelles de l'âge du fer. Leur présence indiquerait l'existence d'un sentier proto-historique. Tout près du port de Salau s'ouvre le port d'Aula (2.237 m.). A la tête du haut bassin du Lez, le port d'Orles conduit de la haute Noguera à Seintein.

Les sentiers descendant de ces cols allaient s'embrancher

le versant nord, a été désignée par la tradition plutôt que d'autres torrents voisins plus puissants, comme la source de la Garonne (Schrader: *Autour des sources de la Garonne*, C. A. F., 1880, p. 241).

126. Par une sorte d'obscur tradition, les montagnards y voient des tombes et, pour apaiser les mânes des morts, ne manquent jamais, en passant, de ramasser une pierre qu'ils jettent en un tas près du sentier.

sur la route qui, venant du val d'Aran, descendait la vallée de la Noguera Pallarésa.

Pour conclure, le système des routes et chemins anciens de la région qui nous occupe avait, pour éléments essentiels :

1° Deux grandes voies de circulation transversale :

a) La route qui longeait d'une mer à l'autre les plateaux et terrasses sous-pyrénéens;

b) La route intérieure des Pyrénées, la route des cols;

2° Deux grandes voies transpyrénéennes réunissant les deux versants. A l'Ouest la voie dite *La Ténarèse* par le col du Plan de Rieumajou. A l'Est le chemin du Pla-de-Béret et du val d'Aran. Entre les deux, et dans le Couserans, des chemins locaux franchissant les cols secondaires.

Par ces routes et ces chemins intra-pyrénéens, circulait la vie de la montagne. Dans cette antiquité lointaine comme au moyen âge, des relations étroites se nouaient ainsi entre les différentes vallées de la chaîne et entre les deux versants : relations pastorales de transhumance, relations d'échanges et de commerce nécessitées par la différence de climat et de productions de deux régions voisines qui se complètent.

Grâce à ces communications oubliées ou perdues aujourd'hui, à ces lointaines époques comme plus tard au moyen âge, les Pyrénées ne constituaient pas une barrière entre les peuples et les civilisations.

CHAPITRE VIII

Costume et Armement.

§ 1. — Le Costume.

Nous pouvons nous faire une idée du costume des populations pyrénéennes et aquitaniques d'après certains monuments figurés, rares, mais précieux; et d'après des objets de parure ou pièces d'orfèvrerie fournis par les découvertes archéologiques.

D'après ces indications, les hommes portaient, comme chez les Celtes, des braies ou pantalons à fond large. Dans le costume de guerre ces braies étaient collantes, formaient une sorte de caleçon.

Le torse était revêtu d'une blouse ou tunique assez collante serrée à la taille à l'aide d'une large ceinture qui rappelait la ceinture ou *taillôle* des Espagnols, des Catalans ou des Provençaux. Sur la tunique se drapait le *sagum* ou saie¹ agrafé par une fibule.

Les Aquitains, comme les autres peuples de la Gaule, se revêtaient du manteau à capuchon de laine grossière, le *cucullus*, qui rappelait la *djellaba* berbère d'aujourd'hui, pour affronter le mauvais temps ou pour voyager.

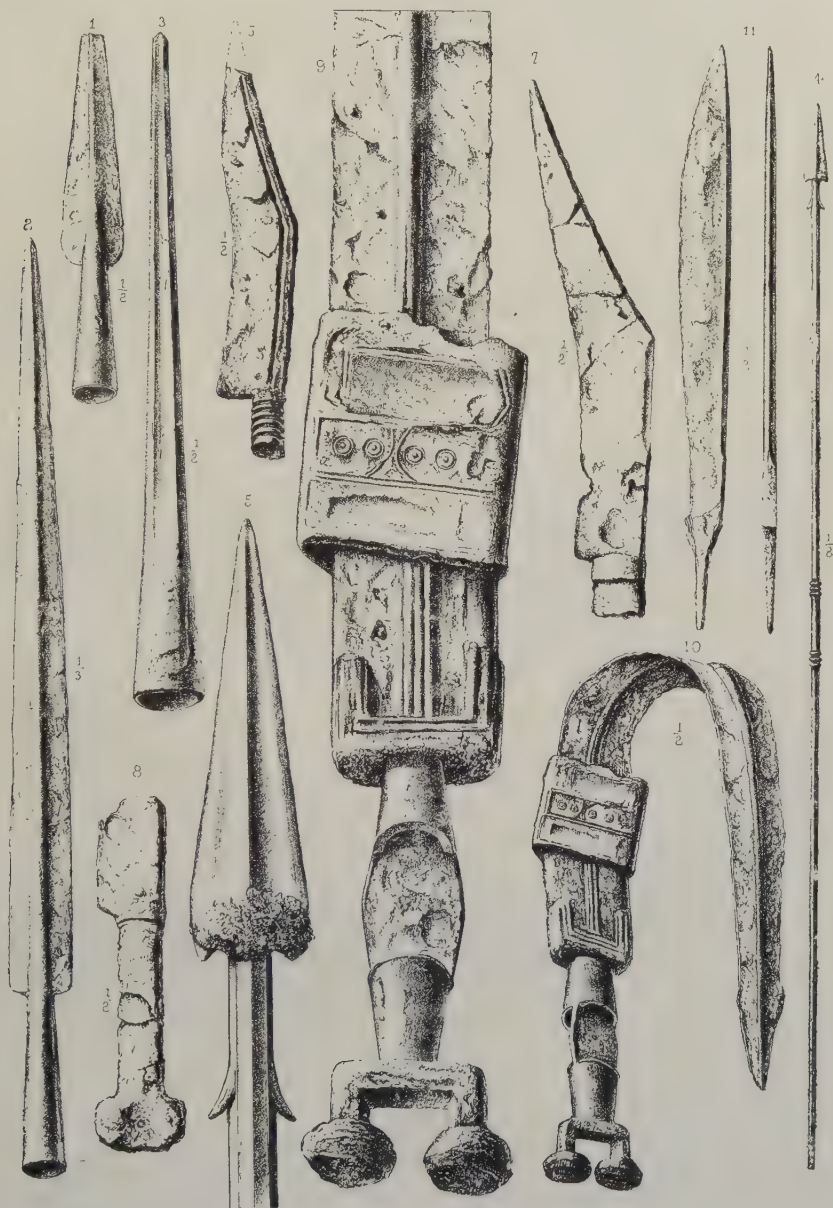
Les Aquitains et les peuples des Pyrénées portaient sans doute, comme les peuples ibériques du versant méridional de la chaîne, des bonnets de feutre coniques ou tronconiques².

1. Voir : A) une petite statuette pré-romaine en terre cuite conservée au Musée Saint-Raymond, à Toulouse, figurant probablement un guerrier aquitain ou ibère, voir : Pl. VII, fig. 1. (Ch. Lécivain : *B. S. A. M.*, 1914-15, p. 61); B) une statuette de guerrier en bronze trouvée en Couserans (*B. S. Ar.*, 1915); C) un autel votif gallo-romain du Comminges figurant un homme vêtu du costume indigène. (Barry : *Dieu Leherenn*, pp. 429-38. — Espérandieu : *Recueil*, II, 1044; voir aussi, pour de nombreux détails de costume, les stèles funéraires de la région du Comminges.)

2. Ce bonnet figure sur les effigies de certaines monnaies ibériques et de monnaies du bas Languedoc ibérisé.

PLANCHE V. — L'armement des populations pré-romaines
du Comminges.

(Armes trouvées dans le cimetière d'Avezac-Prat, fouilles de MM. PIETTE et SACAZE.)



1^o Lances (1, 2, 3).

2^o Épées de fer [épée courte, halstattienne] (9 et 10). La lame de l'épée n^o 10 a été tordue au feu du bûcher.

3^o Coutelas (6, 7, 8 et 11).

4^o Javelot ibérique tout en fer (*soliferrum*).

5^o Détail de la pointe de ce javelot.

Le costume des femmes, dans l'Aquitaine pyrénéenne, consistait en une longue tunique à larges manches à bordures brodées, serrée au-dessous de la gorge par une ceinture³. Sur la tunique, les femmes de riche condition devaient draper un manteau ou *sagum* très ample.

Des cercles de bronze en forme de couronne, découverts dans une localité voisine de Tarascon-sur-Ariège, semblent avoir constitué une parure de tête. Des diadèmes en bronze estampés de rosaces ont été découverts à Avezac Prat.

Comme chez les Gaulois, un des bijoux qui formaient les pièces essentielles de la parure chez ces populations était le *torques*, le collier de bronze ou de fer avec ouverture. Le *torques* était porté par les hommes et par les femmes. L'usage en a persisté dans les Pyrénées à l'époque romaine. Plusieurs personnages figurés en bas-relief sur les stèles funéraires de l'époque romaine dans les Pyrénées portent encore le *torques*⁴. Les colliers halstattiens restés en usage dans les Pyrénées sont formés par une tige de bronze ou de fer arrondie avec boules ou masses terminales. Ils sont assez minces et n'ont pas l'ampleur et la richesse des colliers de la Tène⁵.

Les bracelets de la même région ont une forme analogue avec deux boules terminales⁶.

Le mobilier des tombes pyrénéennes étant plus pauvre que celui des régions voisines, on n'y a guère trouvé de *torques* ou de bracelets en or comme ceux des trésors de Las Graisses (Tarn) ou de Fénouillet. A signaler cependant un bracelet d'or trouvé à Saint-Gaudens, formé d'un fil assez mince de ce métal enroulé en spirale et terminé aux deux extrémités par deux boules⁷.

Les femmes se paraient aussi de pendeloques de ceinture en

3. La curieuse stèle d'Agassac, quoique gallo-romaine, reproduit un costume de femme indigène probablement d'origine antérieure à la conquête (Sacaze : *Insc. ant.*, 240. — Espérandieu : *Recueil*, II, 843).

4. Musée Saint-Raymond, à Toulouse.

4-5-6. Voir colliers trouvés à Avezac-Prat et dans divers cimetières pyrénéens (Piette et Sacaze : *Matér.* 1879. p. 499 et pl. XI). Pl. VI. ♦

7. Actuellement à Toulouse, collection du Musée Saint-Raymond.

bronze mince estampé⁸ de chaînettes. A signaler aussi des disques à cercles concentriques, ornements pectoraux ou abdominaux. Comme chez tous les peuples Européens de la même époque, les fibules servaient à agraffer sur l'épaule les saies, les manteaux des hommes et des femmes. Les fibules pyrénéennes sont du même modèle que celles de l'Espagne à cette époque et même que celles de l'Afrique du Nord : c'est la fibule de bronze dite à *arbalète* en raison de sa forme. Des agrafes, des boutons en bronze, servaient également à fixer les vêtements.

Les femmes et même les hommes⁹ portaient de gros pendants d'oreilles en bronze. Certains de ces pendants d'oreilles sont du type dit rubanné.

L'usage des gros pendants d'oreilles s'est perpétué à l'époque romaine, comme le montrent des bas-reliefs de stèles funéraires.

Comme dans les autres régions de la Gaule et de l'Occident barbare à cette époque, l'ambre était employé pour des colliers. Les tombes pyrénéennes ont souvent livré des grains de colliers en ambre.

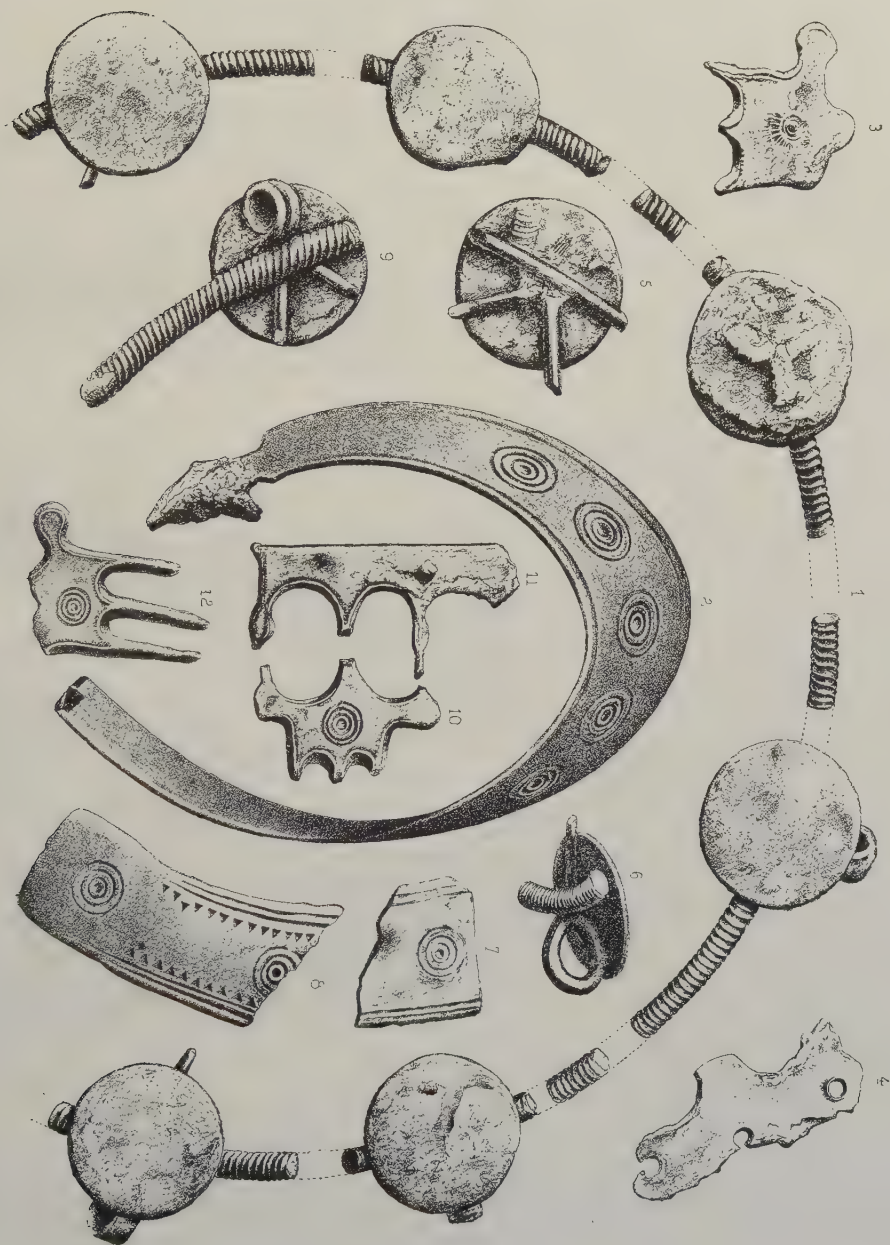
Malgré son caractère de pauvreté relative et d'archaïsme, l'orfèvrerie pyrénéenne n'est pas sans avoir subi des influences lointaines. Une agrafe de ceinturon découverte dans un tumulus du plateau de Ger appartient à un type qui se retrouve en Espagne et en Grèce.

8. Déchelette : *Manuel*, II, 11, 688. Des rouelles de bronze, symboles du culte solaire pendaient aux ceintures métalliques.

9. La statuette de guerrier Aquitain du Musée Saint-Raymond, à Toulouse, porte d'énormes boucles d'oreilles de forme circulaire. Une petite lame de bronze en forme de trois quarts de cercle, ornée de fines guillochures, en forme de petites rosaces, a été trouvée au cours de fouilles pratiquées, en 1914, à Saint-Bertrand-de-Comminges. Il s'agit peut-être d'un de ces pendants d'oreilles rubannés. Les boucles d'oreilles du guerrier du Musée Saint-Raymond semblent se rattacher à ce modèle.

PLANCHE VI. — Objets de parure pré-romains trouvés
dans le Comminges.

(Cimetière d'Avezac-Prat, fouilles PIETTE et SACAZE.)



1, 5, 6, 9. Débris de *torques*.

2. Diadème orné de cercles concentriques.

3, 4, 10, 11, 12. Appliques de bronze découpées (ornements de ceintures ?).

(Extrait des *Matériaux pour l'histoire primitive de l'Homme*, année 1879.)

§ 2. — L'Armement.

Les découvertes archéologiques en Aquitaine aussi bien qu'en Espagne ont confirmé les témoignages de tous les historiens de l'antiquité, et de Diodore de Sicile¹⁰ en particulier, au sujet de l'excellence et de la bonne fabrication des armes de fer chez les peuples de civilisation ibérique.

Nous connaissons très bien l'armement des régions pyrénéennes d'après le mobilier funéraire des tombes à incinération de cette contrée dont nous avons parlé plus haut¹¹. Une analogie frappante existe entre les armes de nos cimetières pyrénéens et celles des nécropoles castillanes de même époque¹². Ce que nous avons dit plus haut au sujet de la manière dont la civilisation halstattienne a été importée dans les Pyrénées et dans l'Espagne centrale, et dont elle s'y est conservée jusqu'en pleine époque de la Tène, jusqu'à la veille de l'époque romaine, s'applique à cet armement qui est le trait le plus caractéristique de cette civilisation. Nous avons vu que si la première invasion celtique l'a importé en Castille¹³, dans nos Pyrénées son adoption est due plutôt à l'influence qu'à l'établissement des Celtes. Le long maintien de cette civilisation dans ces deux régions est dû à leur isolement relatif¹⁴.

L'épée des Aquitains des Pyrénées est donc l'épée droite et

10. Diodore, V-XXIII.

11. Voir les travaux de MM. Piette, colonel Pothier, J. Sacaze, Caudurban, sur leurs découvertes dans les nécropoles pyrénéennes. Voir Pl. V et VIII.

12. Voir Horace Sendars : *The weapons of Iberians* (public. de la *Society of Antiquities of London*, 1912-13, vol. LXIV).

13. Joulin : *Protohistoire, France du Sud et Péninsule ibérique* (R. A., juillet-oct. 1922).

14. V. Cartailhac : *Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*. — Déchelette : *Manuel*, etc., t. II, 2^e partie, p. 663; *ibid.*, pp. 686-87 (vol. I, pp. 408 et suiv.). — *Essai sur la chronol. de la Péninsule ibérique*. — Marquis de Cerralbo : *Nécropoles ibériques* (C. R. Institut. Anthropol., XIV^e, Genève, 1912).

courte du type de Hallstadt¹⁵ avec la poignée le plus souvent à antennes. Nous avons déjà vu que ce type d'armement s'est maintenu en Aquitaine probablement jusque vers le II^e siècle avant Jésus-Christ et même peut-être plus tard, jusqu'au moment où l'arrivée tardive des derniers bans d'invasion gauloise, au voisinage de l'Aquitaine, a importé la longue épée tranchante de la Tène II¹⁶ qui n'a pas supplanté, tant s'en faut, l'épée courte.

Ce glaive court était une arme excellente pour le fantassin, bien en mains, solide, acérée, frappant de la pointe. Il est accompagné d'une arme de même genre encore plus courte, le poignard halstattien à antennes.

La longue fidélité des Aquitains comme celle des tribus celtibères de l'Espagne centrale à ce genre d'armement, ne s'explique pas seulement par leur isolement géographique par rapport aux grands courants d'invasions et de commerce, mais aussi parce qu'ils combattaient surtout à pied comme les Espagnols. Cette épée était suspendue à un ceinturon à agrafe. Plusieurs de ces agrafes, d'un type qui se retrouve en Espagne et en Grèce, ont été trouvées dans les tombes du camp de Ger et d'Avezac-Prat.

La longue épée de la Tène II, à pointe mousse et frappant de taille, est au contraire un sabre de cavalerie. Les Gaulois, qui l'employaient, combattaient surtout à cheval. On comprend que les Aquitains, qui combattaient surtout à pied, ne l'aient pas adoptée.

L'épée de la Tène ne se trouve pas dans¹⁷ l'Aquitaine pro-

15. Une courte épée en fer (peut-être pré-romaine) a été découverte à Barsous, près de Saint-Bertrand-de-Comminges. Plusieurs épées en fer (malheureusement disparues) ont été découvertes au plateau de Mont-Laü, près de la même localité. D'après la description qui nous a été faite, ces épées auraient été des glaives halstattiens.

16. Diodore (V-XXXIII) et Strabon mentionnent, chez les Ibères, l'épée courte et le poignard. Ce sont des armes analogues qu'ont livrées les cimetières d'Avezac-Prat, de Bordes-de-Rivière, de Bordes-sur-Lez, dans le Comminges et le Couserans.

17. D'après la représentation d'armes halstattiennes sur des monuments triomphaux (Arc d'Orange, etc.) au début de l'époque gallo-romaine, on

prement dite et n'apparaît que tardivement dans l'Espagne méridionale.

Avec l'épée courte, l'arme du fantassin ibère d'Espagne consiste dans la lance ou le javelot léger et acéré que ces combattants agiles lancent à grande distance et avec une précision redoutable.

Les tombes de la région pyrénéenne, à Ger, à Bordes-sur-Lez et surtout à Avezac-Prat, ont fourni de nombreux fers de lance à douilles, aux pointes fines, acérées, souvent barbelés. L'arme nationale des peuples de civilisation ibérique, tant en Aquitaine qu'en Espagne, était le javelot tout en fer appelé par les Grecs *δλοσιδηρον* : Diodore¹⁸ décrit ce javelot : *Σαύνιον δλοσιδηρον* chez les Lusitans. Tite-Live¹⁹ le désigne par un adjectif latin correspondant : *soliferreum*. Les Aquitains se servaient comme les peuples de l'autre versant des Pyrénées de cette arme qui a été découverte dans les fouilles de plusieurs nécropoles espagnoles²⁰. Lors des fouilles de M. Piette²¹, en 1878, au cimetière d'Avezac-Prat, une de ces armes a été découverte au plateau de Ger, M. le colonel Pothier²² a mis à jour un débris de javelot du même genre. Le *σαύνιον δλοσιδηρον* d'Avezac-Prat, est une longue tige de fer de 1 m. 82 avec une poignée au milieu, se terminant par une pointe de lance à double barbelure, longue de 0 m. 09 et large de 0 m. 02.

peut admettre que les armes de type halstattien ont été employées dans toute la Gaule méridionale jusqu'à la conquête romaine (H. Breuils : *R. A.*, 1917, II, p. 68, et juillet-octobre 1922, p. 188).

18-19. Diodore, 34. Tite-Live, XXXIV, 14.

20-21-22. Sur les découvertes de javelots de ce genre dans la région pyrénéenne, Piette et Sacaze : *Tumulus d'Avezac-Prat (Matér., 1879, pl. II, fig. 1 et 3)*. — Général Pothier : *Tumulus*, p. 113, fig. 34. — Déchelette : *Le Soliferreum* (*R. E. A.*, oct.-déc. 1911); *Manuel*, II, 2^e partie, pp. 746-47, et 3^e partie, pp. 1150-51-52-53. En ce qui concerne l'Espagne, E. Cartailhac : *Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, pp. 246 et suiv. — Marquis de Cerralbo : *Nécropoles ibériques (C. R. de l'Institut d'Anthrop., XIV^e Congrès, Genève, 1912)*. — Horace Sendars : *The Weapons of Iberians*, Londres, 1912-13. — Déchelette : *Manuel*, II, 2^e partie, 687-88; 3^e partie, 1152-53. Ces armes ont été trouvées, notamment, à Villaricos, à Almenedilla (confins des provinces de Cordoue et de Jaen), à Aguilar de Anguita.

L'usage de ce javelot léger, tout en fer, paraît avoir été répandu dans toute l'Espagne. L'usage de l'arc et de la fronde, relaté chez les Ibères par Strabon et attesté en Aquitaine par l'archéologie, était général.

Les armes défensives étaient le casque, la cotte de maille, la cuirasse et le bouclier.

Les peuples de civilisation ibérique avaient conservé le casque conique halstattien en bronze.

Ce casque a été trouvé dans plusieurs gisements de France et d'Espagne. Il figure sur les monnaies ibériques; mais il est probable que le casque porté le plus fréquemment était le bonnet de cuir légèrement pointu, à large couvre-nuque, figuré sur la statuette du guerrier aquitain²³ du musée Saint-Raymond, à Toulouse, et sur plusieurs bas-reliefs pré-romains du bas Languedoc²⁴. Les guerriers aquitains connaissaient l'usage de la cotte de maille et de la cuirasse²⁵; mais la seule arme défensive dont l'usage paraît avoir été général est le bouclier, soit le bouclier allongé des Gaulois avec *umbo* central²⁶, soit le petit bouclier rond ibérique appelé *caetra*. On portait en costume de guerre une tunique ou cotte d'arme²⁷ collante serrée à la taille par une large ceinture. Les larges braies sont remplacées par une sorte de caleçon très collant laissant toute liberté dans la course²⁸. Ce costume léger était très bien approprié à la guerre d'embuscade en pays accidenté, telle que la pratiquaient les guerriers aquitains et ibères.

23. Voir, plus haut, Ch. Lécivain, *loc. cit.*

24. Voir la statue pré-romaine de Grézian. Espérandieu : *Recueil*, I, 427. Cette coiffure se voit aussi en Espagne sur la statue de guerrier du bas-relief d'Ossuna (Dieulafoy : *L'Espagne* [coll. *Ars Una*], p. 53, fig. 116).

25. L'existence de la cotte de maille est attestée par les découvertes de M. Cau-Durban dans les cimetières du Couserans et de M. Dubalen dans celui d'Aubagiran (Landes), l'emploi de la cuirasse, également.

26. Voir statuette de Toulouse et bas-relief d'Ossuna.

27. Voir statuette de Toulouse (Ch. Lécivain : *B. S. A. M.*, n° 44, années 1914-15, p. 61). Pl. VII, fig. 1.

28. Voir la statuette de guerrier trouvée en Couserans (*B. S. A. R.*).

PLANCHE VII.



a



b

(*a* et *b*) Statuette de guerrier aquitain (époque pré-romaine), conservée
au musée Saint-Raymond, à Toulouse.

(*B. S. A. M.*, 24 nov. 1914 à 7 juillet 1915, p. 62)

CHAPITRE IX

La Religion.

§ 1. — Les rites funéraires et le culte des morts.

Depuis le début de la période halstattienne jusqu'à la conquête romaine, les populations de l'Aquitaine et des Pyrénées, comme celles de l'Ibérie espagnole, ont pratiqué la sépulture par incinération¹. Sur ce point, les textes des écrivains de l'antiquité concordent avec les enseignements de l'archéologie. Ces populations de civilisation ibérique conservèrent ce mode de sépulture² tandis qu'au deuxième âge du fer (âge de la Tène), l'inhumation redevenait en honneur dans la Gaule septentrionale. C'est là une nouvelle manifestation de la persistance de la civilisation halstattienne dans l'Espagne intérieure et le Midi pyrénéen de la Gaule. Nous avons déjà parlé plus haut de la répartition des cimetières de l'âge du fer dans

1. La sépulture par inhumation avait été en usage aux temps néolithiques et à l'âge du bronze, comme le prouve l'existence des grandes sépultures dolméniques sous tumulus du plateau de Ger et des autres dolmens découverts dans la région pyrénéenne. Au début de l'âge du fer, l'incinération a remplacé l'inhumation dans la région pyrénéenne comme dans le reste de la Gaule. Voir Général Pothier : *Tumulus*, 1900.

2. Voir Joulin : *Les sépultures des âges préhistoriques dans le Sud de la France* (R. A., 1912, p. 151, n° 142, nouvelle série). — En ce qui concerne l'Espagne aux temps contemporains de la première occupation romaine, les textes confirment les données de l'archéologie; Diodore de Sicile nous dit que les Ibères et les Lusitans brûlaient leurs morts (Diodore, XXXIII, 1, 5).

Toutefois, il serait exagéré de voir, avec M. Philippon (*les Ibères*, pp. 215, 216, 217), dans l'incinération un trait distinctif absolu des populations de civilisation ibérique par rapport aux Gaulois. A la fin de la deuxième époque de la Tène et de l'indépendance gauloise, les Gaulois semblent revenir partiellement à l'incinération des morts. César nous dit que les Gaulois incinéraient leurs morts (César : *B.-G.*, 6, XIX).

les régions pyrénéennes et sous-pyrénéennes de notre pays et surtout dans le Comminges et le Couserans.

Dans ces cimetières, un petit tertre ou tumulus recouvre le plus souvent une ou plusieurs sépultures. Mais parfois la sépulture est simplement placée sous terre sans être signalée par aucun tertre apparent³.

L'urne est ensevelie tantôt sur un lit de charbons et de cendres, résidu du bûcher, tantôt sur un pavage de gros cailloux, tantôt dans une *cella* : sorte de *dolmen* en réduction. La *cella* est généralement formée par quatre dalles de pierre sèche formant coffre, et une cinquième, posée au-dessus, formant couvercle. Mais au cimetière de Médan, (près Bagnères-de-Luchon), on a découvert des *cellae* formées de quatre petites murailles de pierre sèche, disposées en carrés, dont plusieurs dalles de schiste formaient le couvercle.

L'urne contenant les cendres, renfermée dans la *cella*, est souvent recouverte par un autre vase de forme tronconique.

À côté de l'urne qui contient les cendres sont d'autres vases de poterie renfermant des os d'animaux calcinés ou ayant contenu des aliments. Les armes, les bijoux, les parures du défunt, plus ou moins détériorés par le bûcher sont placés près de l'urne. Les armes (épée, fer de lance, *saunium* ou javelot *soliferrum*), sont tordues au feu, et généralement enroulées autour de l'urne. (Pl. VIII.)

La sépulture est placée en général au centre d'un cercle de pierres sèches⁴ (ou *cromlech*); (Avezac-Prat, l'Espiaup, Bordes-de-Rivière, Ayer, etc.); quelquefois au milieu de plu-

3. Pour l'étude de ces sépultures, voir les ouvrages que nous avons signalés plus haut sur les cimetières pyrénéens de l'âge du fer : ouvrages de Pothier, Piette, Sacaze, Abbé Cau-Durban, Cartailhac, Déchelette, etc...

4. Les enceintes de pierre apparentes manquent au plateau de Ger; il n'y a que des cromlechs sous tumulus, des amas de galets ou des murets en pierre sèche autour des sépultures. On n'en voit pas non plus à la sépulture halstattienne signalée à Saint-Bertrand-de-Comminges, ni au cimetière récemment découvert à Médan (commune de Juzet), près Bagnères-de-Luchon.

Au cimetière de Médan, un mur souterrain en petites dalles de schiste sans mortier, qui a pu être suivi sur 12 mètres, sépare un alignement de sépultures de l'emplacement d'un bûcher.

PLANCHE VIII. — Urne funéraire.

(Cimetière d'Avezac-Prat.)



Les armes du défunt, tordues au feu du bûcher (épée, lances, javelot *soliferreum*),
sont enroulées autour de l'urne.

(Extrait des *Matériaux pour l'histoire primitive de l'Homme*, année 1879.)

sieurs cercles concentriques comme à la montagne de l'Espiaup (vallée de Larboust). Ces cercles de pierres sont soit à découvert, soit recouverts par la terre du tumulus. Parfois ils manquent.

Le fait d'ensevelir près de l'urne les cendres et les charbons du bûcher, démontre le caractère solennel de l'inhumation. Cette dernière avait lieu, soit sur un bûcher improvisé près du lieu de la sépulture, soit, à une époque plus tardive, dans un *ustrinum*⁵, un emplacement spécial contigu au cimetière disposé à cet effet. Le cérémonial devait ressembler à celui que décrit Appien pour les funérailles de Viriathe⁶, le grand chef Lusitanien. La déformation des armes (épées, lances, javelots) tordues au feu du bûcher, et enroulées, comme à Avezac-Prat, autour de l'urne, est évidemment intentionnelle. Elle correspondait à un rite, à une croyance précise. Les armes étaient ainsi rendues impropres à tout usage terrestre⁷, vouées, consacrées en quelque sorte à suivre le défunt dans sa vie d'au-delà.

Cette coutume, et aussi la présence près de l'urne funéraire d'autres vases renfermant des ossements d'animaux, des débris d'aliments, etc., impliquent la croyance à une survie de l'âme, à une autre existence où elle continuerait une vie analogue à celle d'ici-bas.

5. A ce même cimetière de Médan, sur le côté Est du mur dont nous venons de parler, a été relevé un rectangle de murailles de même nature à l'intérieur duquel était une masse épaisse de 0 m. 80 de charbon, de cendres, d'ossements humains et d'os d'animaux calcinés, mêlés de fragments de poterie. C'était évidemment un emplacement réservé aux bûchers d'incinération, un *ustrinum*. Les cendres des bûchers y étaient probablement laissées sur place.

6. D'après Appien (*de Reb hispan*, C. 74. 75), le corps du héros fut brûlé sur un bûcher très élevé. Des sacrifices funéraires furent offerts en l'honneur du mort. Les fantassins et les cavaliers, rangés par bataillons couraient autour du bûcher en célébrant, sur un rythme barbare, la louange du héros. Ils ne s'arrêtèrent que lorsque le feu fut complètement éteint. Un *tumulus* fut élevé sur les cendres du bûcher et sur ce tumulus on donna des jeux de gladiateurs (voir aussi Diodore, I, 33, c. 22).

7. Les tombes à incinération de l'Espagne centrale présentent de très grandes analogies avec celles des Pyrénées. Voir Marquis de Cerralbo : *Las Necropolis ibericas*, cité plus haut.

S'agit-il d'une survie plus ou moins obscure de l'âme près de la sépulture, sous la terre⁸ S'agit-il, comme dans les croyances des Gaulois, d'une autre vie dans un séjour lointain des âmes⁹ Cette dernière opinion paraît vraisemblable. Strabon⁸ affirme la croyance chez les Cantabres et chez les Ibères, auxquels nos Aquitains des Pyrénées étaient si étroitement apparentés, à l'immortalité de l'âme dans un séjour céleste. De là, dit-il, le mépris de ces peuples pour la mort.

C'est peut-être à ces croyances sur la vie d'outre-tombe, qui se sont certainement perpétuées après la conquête romaine chez les populations pyrénéennes, que se rapportait la curieuse stèle d'Agassac⁹ (Haute-Garonne). Sur cette stèle est sculptée en bas-relief, la représentation d'une femme vêtue d'une longue tunique, assise sur un cheval lancé au galop entre ciel et mer, parmi les astres figurés par des rouelles, des rosaces. La mer est représentée par des poissons et animaux marins fantastiques. D'après M. Allmer¹⁰ « La femme représentée chevauchant au-dessus de la mer à travers les astres; sur un coursier ailé, est la défunte elle-même qui, au sortir de cette vie, s'en va directement au ciel parmi la voûte étoilée et c'est peut-être la seule notion précise venue jusqu'à nous sur les croyances du paganisme pyrénéen au sujet de la vie future. » Cette explication est ingénieuse et paraît vraisemblable, bien qu'elle soit mise en doute par Hirschfeld¹¹.

C'est peut-être un banquet sacré auquel prennent part deux défunts, dans la vie d'outre-tombe, au séjour des bienheureux, que représentent quatre des petits bas-reliefs de l'époque gallo-romaine, de style indigène et rustique, ornant les faces antérieures de quatre auges à incinération. Ces petits monuments sont encastrés dans les murailles de la curieuse petite

8. Strabon : *Géographie*.

9. Voir Sacaze : *Insc. Ant.*, nos 240-294, — *C. I. L.*, XIII, 151. — Espérandieu : *Recueil*, II, 867.

10. Allmer : *R. Ep.*, t. III, p. 8, n° 809.

11. *Aquitaniën in der Römerzeit* (*Sitzung.*, *P. A. K.*, 1896, p. 448), note 8, — trad. *R. Ep.*, t. III, p. 474, note 96.

chapelle romane de *San-Trilous*¹² ou de Saint-Pé de la Moraine, à Garin, près de Bagnères-de-Luchon. Sur ces bas-reliefs, le défunt et la défunte tiennent d'une main une phiale et, de l'autre, un gobelet ou une coupe à libations¹³.

On peut conclure de tout cela que, si le culte des morts chez les peuplades pyrénéennes antérieures à la conquête, a présenté un caractère peut-être différent de celui qu'il avait chez les Romains, il n'y en a pas moins été pratiqué. Il est impossible de conclure, avec M. H. Graillot¹⁴, d'après l'absence de la formule : *dis manibus*, sur la majorité des stèles funéraires de cette région à l'époque gallo-romaine, que ce culte n'y a pas existé.

Le soin apporté aux sépultures, les rites funéraires et les croyances sur la vie d'outre-tombe, impliquent que ce culte devait tenir une très grande place dans la vie de ces populations. Comme le remarque le général Pothier¹⁵, si les cimetières à incinération étaient placés sur des chemins ou près de carrefours, c'était, selon toute vraisemblance, pour faciliter ce culte et les assemblées religieuses auxquelles il donnait lieu.

De même que les funérailles étaient accompagnées de sacri-

12. J. Sacaze : *Histoire ancienne de Luchon (Etudes sur Luchon, Saint-Gaudens, Abadie, 1887)*, p. 37. — *Insc. Ant.*, pp. 443-44 : — Espérandieu : *Recueil*, II, 882 à 884. — P. de Gorsse : *Une vieille église pyrénéenne, Saint-Pé de la Moraine, Luchon, Sarthe, 1923*.

13. Il ne peut être question d'un bas-relief relatif à la profession des défunts, qui aurait été, en l'espèce, celle de cabaretiers ou aubergistes en raison des phiales ou gobelets qu'ils tiennent dans leurs mains. Il eût été étrange que l'on rencontrât au même endroit quatre stèles portant les mêmes emblèmes professionnels. Ce motif des personnages tenant les gobelets, se voit sur d'autres stèles funéraires de la même région. Remarquons que, sur deux de ces bas-reliefs, les défunts sont figurés nus, c'est-à-dire en quelque sorte héroïsés. Sous deux de ces bas-reliefs, en dessous des bustes, est figurée une hache symbolique qui, bien que d'un type un peu différent, correspond sans doute à l'*ascia* des inscriptions funéraires de la Gaule celtique. Ce signe, sorte de talisman funéraire, n'est donc point absolument étranger à l'Aquitaine.

14. H. Graillot : *Stèle funéraire de l'époque gallo-romaine, récemment trouvée dans le pays de Comminges (C. R. A., 1921, mai-juin; p. 1926)*.

15. Général Pothier : *Tumulus*, Paris, Champion, 1900, p. 156.

fices, de chants religieux et guerriers; à certaines époques de l'année les parents ou les descendants des défunts devaient venir offrir des libations¹⁶, des offrandes, des sacrifices funèbres sur les *tumuli*. Les gens et la tribu devaient avoir leurs cérémonies funèbres pour leurs morts, leurs héros lointains. Le culte des morts devait être, comme chez les Grecs et les Italiotes primitifs, le lien primordial de ces groupements sociaux. On ne s'explique pas différemment le soin avec lequel sont alignés ces immenses cimetières avec leurs rangées de *tumuli*, leurs enceintes de pierres parfois de très vastes dimensions; ils devaient servir de réunion, non seulement pour les *gentes*, mais pour des tribus tout entières. Là, près des cendres des ancêtres, devaient se tenir certaines assemblées solennelles à la fois politiques et religieuses. On comprend ainsi la destination des immenses alignements de pierres formant de véritables allées sur la montagne de l'Espiaup; l'existence, sur ces mêmes emplacements, de cercles de pierres de très grandes dimensions atteignant 50 mètres de diamètre¹⁷. Ces enceintes servaient sans doute de lieux de réunion à ces assemblées¹⁸. Les pierres à écuelles¹⁹, remarquées dans les alignements de l'Espiaup, ont peut-être une relation avec certaines pratiques de ce culte des morts.

Ce que les sépultures nous permettent de savoir au sujet des rites funéraires de ces peuples des Pyrénées centrales, nous montre le rôle fondamental du culte des morts dans leur vie morale et sociale comme dans celle de tous les peuples des Pyrénées.

16. Les urnes contenant des ossements calcinés d'animaux, ou ayant contenu des aliments placés dans les tombes à côté de l'urne funéraire. Ceci indique des croyances et des rites ressemblant à ceux de l'Italie antique.

17-18. Par exemple, l'enceinte de Hount-Arrouy, dans la vallée de Larboust, formée de 448 pierres fichées dans le sol et qui n'a pas moins de 443 mètres de circonférence. Voir J. Sacaze : *Hist. anc. de Luchon (Etudes sur Luchon, p. 14)*.

19. J. Sacaze, *loc. cit.*, p. 12.

§ 2. — La religion et les dieux pyrénéens.

La religion des peuplades aquitaniques et pyrénéennes est mieux connue que le reste de leurs institutions politiques et sociales, grâce à ses puissantes survivances au temps de la domination romaine, au grand nombre de documents archéologiques et épigraphiques (autels votifs) qui nous sont parvenus et nous ont révélé dans les Pyrénées centrales, principalement dans le Comminges et le Couserans, tout un Panthéon indigène local.

Ces deux dernières régions qui, tout en restant très longtemps fidèles à leurs vieux cultes sous leurs nouveaux maîtres, ont, par suite de circonstances locales, subi une romanisation beaucoup plus intense que le reste des Pyrénées, et chez lesquelles, par conséquent, l'épigraphie romaine est particulièrement riche, sont celles qui nous ont laissé le plus grand nombre de ces petits monuments. En Bigorre ils apparaissaient déjà moins nombreux. A l'Est du Couserans et à l'Ouest de la Bigorre, les Pyrénées orientales et occidentales ne nous en ont laissé qu'un nombre infime. Dans l'Aquitaine centrale et septentrionale, les territoires des *Ausci* (Auch), des *Elusates* (Eauze), des *Lactorates* (Lectoure), des *Sotiates* (Sos-en-Albret), des *Vasates* (Bazas) et des autres cités de ces régions, nous ont livré quelques noms de divinités locales tout à fait analogues à celles des Pyrénées, mais qui deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on se rapproche de la vallée moyenne et inférieure de la Garonne, c'est-à-dire des confins de la Gaule celtique.

La plupart de ces dieux sont particuliers aux Pyrénées et à l'Aquitaine, bien que certains présentent de nombreuses analogies avec ceux des autres régions de la Gaule. Nous remarquons là une manifestation de plus du particularisme des Pyrénéens et des Aquitains.

Ces cultes locaux, pour la plupart très anciens, sont d'origines complexes. Quelques-uns doivent remonter aux croyances des très vieilles peuplades préhistoriques qui forment le substratum ethnique de ces peuplades; d'autres, peut-

être le plus grand nombre, tiennent au fond de croyances communes à tous les Italo-Celtes qui ont dominé l'Occident; d'autres enfin ont dû être importés par les Ibères et quelques-uns sont peut-être d'origine celtique. Cette discrimination est du reste malaisée à faire.

Dans l'ensemble, nous sommes en présence de cultes naturalistes comme ceux de la Grèce et de l'Italie primitives et comme ceux de la Gaule. Ce sont les dieux d'un peuple de montagnards qui a divinisé les phénomènes de la nature pyrénéenne les plus propres à frapper leur imagination. Ces peuples ont adoré les cimes des hautes montagnes, tantôt perdues dans les nuages, tantôt étincelantes de neige au grand soleil. Ils ont divinisé les rochers et les pierres des monts, les vents, les ouragans qui font rage sur les sommets ou dans l'amphithéâtre des cirques lacustres des hautes régions. Ces populations forestières ont largement pratiqué le culte des arbres et des génies des forêts. L'adoration des sources, répandue dans toute la Gaule et dans tout l'Occident italo-celte, fut particulièrement en honneur dans les Pyrénées, pays des eaux vives et abondantes, et surtout pays d'élection des sources thermales dont les vertus curatives furent bientôt remarquées et divinisées. Enfin, le culte du soleil et des autres astres, commun aux populations indo-européennes et aux envahisseurs Ibères venus du Sud, a tenu, à côté de ces autres cultes, une place de premier ordre dans ce polythéisme montagnard. A ces cultes des manifestations extérieures des forces naturelles, il faut ajouter celui de la puissance génératrice de l'homme, commun à tous les peuples polythéistes de l'antiquité, à toutes les populations de civilisation primitive.

Nous n'avons pas de documents directs à ce sujet; nous ne savons pas, parmi les dieux, si nombreux dont les inscriptions votives nous ont été transmises, lesquels la personnifient. Mais des survivances très tenaces qui se sont transmises jusqu'à nos jours chez certaines populations pyrénéennes, comme les pratiques superstitieuses accomplies auprès de blocs de pierres ou de mégalithes pour obtenir la fécondité des unions, et même certaines danses et gestes plus qu'étranges, exécutés auprès de ces pierres, ne laissent aucun doute à ce

propos²⁰. Quelques-uns de ces blocs de pierre, trouvés dans les landes des montagnes de Luchon, semblent même avoir été taillés grossièrement en forme de phallus.

Parmi ces dieux, il en est qui n'ont qu'un caractère purement local et topique²¹. Leur culte se restreint à une montagne ou à une localité qui, souvent, ont gardé leur nom. D'autres ont été les dieux de toute une tribu ou d'un groupe de tribus. D'autres, personnifiant de grandes forces de la nature, paraissent avoir été adorés dans toute la région pyrénéenne et dans toute l'Aquitaine.

A)-Le Culte des montagnes.

L'existence de ce culte est attestée par plusieurs inscriptions. A Luchon²², à Tramesaygues²³ (vallée d'Aure), des autels ont

20. Il s'agit des pratiques superstitieuses accomplies auprès du bloc de pierre connu dans le pays sous le nom de *Cailhàou d'Arriba Pardin*, dans la commune de Poubeau-de-Larboust. Voir J. Sacaze : *Le culte des pierres dans le pays de Luchon*, communication faite à la *Soc. d'anthropologie de Paris*, 1879 (pp. 164-9) et *B. A. F. A. S.*, 1878 (pp. 900-905).

21. A vrai dire, comme le remarque M. C. Jullian (*H. G.* VI, p. 367, n° 2), il est difficile de distinguer les noms des dieux généraux de ceux des dieux purement topiques. Tel nom de divinités peut se trouver en des endroits différents et ne désigner que le dieu de l'endroit. Ces endroits étaient des accidents de relief dénommés partout pareillement. Il est encore plus difficile de distinguer, dans ces vocables indigènes, les noms propres des dieux de leurs épithètes. Souvent, dans les inscriptions votives, les dieux ne sont désignés que par une épithète indiquant un de leurs attributs.

Ces noms présentent beaucoup de variantes locales, correspondant à des différences dialectales de vallée à vallée, comme il en existe encore dans les vallées pyrénéennes. Les habitudes agglutinantes conservées dans la langue aquitanique ont ajouté au nombre des variantes. Les datifs en *e*, comme nous l'avons vu plus haut, doivent, pour les noms divins, équivaloir au latin *i* et annoncer des nominatifs en *is* (C. Julian, *H. G.*, V, 119). Cette forme de datif serait due à une influence celtique.

22-23. Sacaze : *Insc. ant.*, 325 (Luchon), 415 (Tramesaygues), — *C. I. L.*, XIII, 82, 349.

On avait pu croire, d'après une lecture erronée, qu'une inscription d'Ardèche était dédiée aux montagnes (*Montibus*). En réalité, il faudrait lire *Montanus*, nom propre. (V. Sacaze : *Insc. ant.*, 182, *C. I. L.*, XIII, n° 117).

Peut-être aussi faudrait-il voir une inscription dédiée aux montagnes

été consacrés aux montagnes *Montibus*. A Marignac, un marbrier dédie un autel aux montagnes divines *Montibus nimidis*²⁴. A Tramezaygues et à Marignac, Diane et Silvanus, divinités des forêts, sont associées aux montagnes.

Certaines montagnes particulièrement dominatrices et remarquées des populations ont été l'objet d'un culte spécial. Le pic de Gar, la belle montagne calcaire qui domine l'entrée du vallon resserré de Saint-Béat, attire et retient l'attention du spectateur qui la contemple des plaines du Comminges ou de la vallée inférieure de la Garonne pyrénéenne. Elle surplombe, avec le Cagire, toute la zone des petites montagnes calcaires.

On a découvert plusieurs autels votifs gallo-romains dédiés à sa cime divinisée qui a gardé, jusqu'à nos jours, son nom antique²⁵. Ces autels, qui portaient son nom sous les formes *Garri* ou *Garre deo*²⁶ ont été mis à jour : à Gaud près de Saint-Béat, et sur les flancs mêmes du pic de Gar²⁷ (ce dernier dédié à la fois à Diane, au dieu *Horolat* et au dieu *Gar*). Un autre enfin, à Huos, découvert près de Montréjeau²⁸.

sur un autel de Castillon-de-Larboust (*C. I. L.*, XIII, 344), la première ligne étant un peu fruste, on ne sait s'il faut lire *Fontibus* ou *Montibus*.

24. Il faut rejeter la lecture : *Montibus Numidis*. Il est impossible d'admettre que des marbriers, qui travaillaient sur place les marbres des Pyrénées, aient élevé des autels aux *Montagnes de Numidie*. L'adjectif *Nimidis* exprime l'idée de divinité. Il dérive d'un mot italo-celtique de la langue indigène à rapprocher du mot celtique *Nemetum* (bois sacré, enceinte consacrée). Edw. Barry : *Rev. de Toulouse*, 1861, p. 378. L. Berthoud : *Pro Alesia*, mai-août 1924, p. 241.

Cette inscription a été étudiée et commentée pour la première fois par Edw. Barry (*Rev. de Toulouse*, 1861, p. 376, et *M. A. T.*, 1860, 528 et 564; 5^e série, IV). Voir Sacaze : *Inscr. ant. des Pyrénées*, n° 314. — Allmer : *R. E.*, pp. 6, 7, n° 808; — *C. I. L.*, XIII, I, 38.

25. La forme latinisée de ce nom est *Garris* (au nom.). Il est à rapprocher de la racine du mot basque *garai* (en haut).

26. V. Sacaze : *Inscr. ant.*, 278, 298, — *C. I. L.*, XIII, 49, 60.

27. Cet autel, provenant d'une chapelle construite sur les flancs du pic de Gar et détruite depuis (il avait été encastré dans les murailles), avait été transporté au village d'Ore. L'association de Diane, déesse des forêts, avec le dieu Gar dans la même inscription s'explique par l'existence des vastes forêts qui couvrent encore les flancs du pic de Gar.

28. A Huos, le nom du dieu Gar présente une légère variante : *Deo*

Le dieu *Ageion*, adoré à Montégut dans la basse Neste, à Rebouc à l'entrée de la vallée d'Aure, à Asté et à Baudéan dans la vallée de Campan, est aussi un dieu des montagnes²⁹. Son nom est associé sur l'inscription de Baudéan, à celui des montagnes (*Montibus*), à Rebouc, à celui du mont Bassia (*Ageioni Bassiario*)³⁰. Cette belle montagne voisine de Rebouc domine la basse vallée d'Aure. Elle a, comme le Gar, conservé son nom antique.

Au val de Bassiouse, près de Saint-Béat (commune de Melles) a été découvert un autel dédié au dieu *Bascei-Andossus*³¹ dont le nom, qui rappelle celui du mont Bassia, s'est conservé dans celui de ce vallon. Ce rapprochement indique qu'il s'agit bien d'un dieu des montagnes.

Il en est de même du dieu *Arpenninus* comme l'atteste son nom d'origine celtique ou italo-celte³². Ce dieu était adoré à Cardeilhac, localité du Comminges sous-pyrénéen située en haut d'une colline.

Carre pour *Deo Garre...*, on a lu parfois *Deo Carrenio*. Il vaudrait mieux lire : *Deo Carre...*, *Nio* ou *Nic* (Sacaze : *Inscr. ant.*, 211, — *C. I. L.*, XIII, I, 93).

29. V. Sacaze : *Inscr. ant.*, 452 (Montégut), 455 (Rebouc), donnée incomplètement, 463-64 (Aste), 465 (Baudéan). Les insc. d'Asque n'étaient pas encore publiées, *C. I. L.*, XIII, 180, 385, 386, 221, 383, 251. Les insc. d'Asque portent les nos 385-86, le n° 384 est douteux. Ce dieu est donc particulier à la vallée de la Neste, aux Baronnie, à la basse vallée de Campan.

30. Pour l'insc. de Rebouc : *Ageioni Bassiario*, voir *R. G.*, 1911, p. 281, 1909, p. 262 (art. de l'abbé Médan). — *R. E. A.*, mars 1912, p. 88. — Note de M. C. Jullian : *C. I. L.*, XIII, 221, et XIII, IV, p. 3, *Ad.*, p. 221.

31. Ce nom se décompose probablement en *Basceius* et *Andossus*, deux épithètes d'un même dieu. D'après M. C. Jullian, *Bassiarius* et *Basceius* sont identiques. Ce sont deux formes d'une même épithète d'un dieu des montagnes. Il nous semble plus difficile de rapprocher, avec M. C. Jullian, *Bassiarius* et *Beissiris* (C. Jullian : *H. G.*, V, p. 367, note 2). — Pour le texte de cette insc., voir Sacaze : *Inscr. ant.*, 292, *C. I. L.*, XIII, 26. Plusieurs montagnes pyrénéennes portent des noms à rapprocher de ceux des monts Bassia et du val de Bassiouse : *Bassies*, *Bacivé*, *Bassiouante*, etc... *Andossus* exprime, nous l'avons dit plusieurs fois déjà, l'idée de grandeur.

32. V. Sacaze, 226, *C. I. L.*, XIII, 167. — *Are* (ante), devant *penn*, montagne, sommet. Ce nom rappelle celui du dieu montagnard des Alpes : *Jupiter Penninus*. Il est à rapprocher aussi de celui de la chaîne des Apennins.

Le dieu *Aherbelste*³³ dont le nom a été conservé dans celui de la vallée de Larboust³⁴ où il était adoré est probablement aussi un dieu des montagnes ou des rochers. On peut retrouver dans son nom deux mots de la vieille langue indigène³⁵ conservés dans le basque actuel (*Harri* ou *Arri*, rocher et *Beltz*, noir) *Aherbelste* serait le dieu des roches noires.

Le dieu *Arixo*³⁶ paraît être aussi un dieu des montagnes et des rochers. Son nom renferme le même vieux radical pyrénéen *Arri* (rocher). Deux autels consacrés à ce dieu ont été découverts sur le haut plateau rocheux appelé le *Sarrat de Peyra*³⁷ qui commande la haute vallée de Louron et les routes du col de Peyresourde et des ports de la Pez et de Clarabide.

Au même groupe de divinités et pour les mêmes raisons étymologiques, semble bien appartenir le dieu *Artahc* ou *Artahis*³⁸ éponyme de la localité de Saint-Pé d'Ardet. Ses autels

33. V. Sacaze : *Insc. ant.*, 348, *C. I. L.*, XIII, 174.

34. En réalité, l'unique autel de ce dieu provient de Landorthe, près de Saint-Gaudens, mais il y aurait été transporté de Saint-Aveutin (vallée de Larboust). MM. Luchaire et Sarrieu ont démontré péremptoirement que, selon les règles de la phonétique gasconne, le nom de la vallée de Larboust (l'*Arbéust* en dialecte local) dérive normalement de *Aherbelste*.

35. Le nom de ce dieu se rapproche beaucoup du nom de lieu basque *Harribelcheta* (pierres noires), voir J. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 432.

36. Voir J. Sacaze : *Insc. ant.*, nos 399-400, *C. I. L.*, XIII, 363-365-366. — J. Sacaze : *Les anciens dieux des Pyrénées*, le dieu *Arixon*.

37. En dialecte roman du pays, la montagne ou la crête de rocher, l'adjectif basque *Arritzu*, pierreux, est à rapprocher du nom d'*Arixo*. Ce nom paraît avoir persisté dans celui du lieu dit de *Carice* (commune de Loudenvielle). Le dieu *Arixo*, est assimilé, sur une inscription de Loudenvielle, à Mars ou plutôt à un dieu indigène assimilé à Mars. Il y a là fusion d'un culte local et d'un culte plus général. Mars *Arixo* serait Mars adoré sur ce plateau rocheux. Nous ne pouvons voir dans le dieu *Arixo* un dieu des sources thermales du plateau, comme l'ont affirmé MM. L. Bonnard et C. Jullian (L. Bonnard : *La Gaule thermale*, p. 173. — C. Jullian : *H. G.*, v. VI, p. 58, n° 2); voir aussi Vaussenat : *Les Gallo-Romains dans la vallée de Louron* (*B. S. R.* 1880, pp. 97, 101).

38. J. Sacaze : *Insc. ant.*, 265-67-69, *C. I. L.*, XIII, nos 64, 70, 71. — Une autre inscr. dédiée à ce dieu a été signalée à Ore, non loin de Saint-Pé-d'Ardet (Abbé Médan : *R. G.*, 1908, *C. I. L.*, XIII, IV, p. 2, *Ad.*, n° 73). L'abbé Médan retrouve le nom d'*Artahc* dans cette inscription citée au *Corpus* (*C. I. L.*, XIII, 173) et publiée pour la première fois par A. Couget :

ont été retrouvés dans cette localité et tout près de là au village d'Ore.

Le dieu *Ilunis* ou *Ilunnus*³⁹, un des plus grands dieux du Panthéon pyrénéen, un de ceux dont l'adoration a été la plus générale, ne paraît pas lui-même constituer un dieu des montagnes. Mais dans certains cas son culte a été associé à celui de ces dernières. Dans une inscription de Burgalaïs, près de Saint-Béat, son nom est précédé du mot *Asto*, vieux mot ou radical pyrénéen exprimant l'idée de pointe, de sommet rocheux. Ici le dieu *Ilunnus* est uni à l'adoration des sommets⁴⁰.

B) Les dieux des forêts et des arbres.

Les pentes moyennes et inférieures des Pyrénées centrales constituent encore aujourd'hui, malgré des déboisements néfastes et inconsidérés, une admirable région forestière. Dans l'antiquité, la forêt était beaucoup plus étendue que de nos

R. C., 1893. Le nom du dieu *Artahé* serait à rapprocher d'un autre dieu des sommets : *Mercurius Artaius*, de Beaucroissant-d'Isère (C. I. L., XII, 2199). Voir C. Jullian : *H. G.*, VI, 367. *Artahé* serait, comme *Artaius*, une épithète générale localisée. M. C. Jullian rapproche aussi *Artaius* de la déesse *Artio* qui serait une divinité sylvestre : la déesse des ours. Ce nom d'*Artahé* serait alors à rapprocher du radical italo-celte *Artz*, *Arz*, ours, conservé dans le basque *Artz*, ours, mais rien ne le prouve. D'après A. Luchaire (*Et. sur les id. Pyr.*, pp. 55, 68, 92, 94), *Artahé* aurait été un dieu des foyers; mais cette supposition est gratuite.

39. Voir plus loin.

40. Il faut exclure de la liste des dieux des montagnes certains noms tirés d'inscriptions fausses ou inventés par certains érudits, tels que A. Dumège : *Cagirus* (prétendu dieu du mont Cagire, imaginé pour faire pendant au dieu Gar). — *Averanus* (dieu du col de l'*Aouéran*); — *Nétho* (dieu du pic de Néthou ou d'*Aneto*). Voir J. Sacaze : *Quelques faux dieux des Pyrénées*, — C. I. L., XIII, 5 et 8 (une section spéciale est consacrée aux inscriptions fausses). — J. Sacaze : *Insc. ant.*, n° 465. — Seymour de Ricci : *Notes d'onomastique pyrénéenne* (*R. Celt.*, vol. XXIV, janv. 1903, pp. 71, 83, et *B. S. A. M.*, 1903, pp. 362-374). — Abbé Médan : *Un dieu à expulser de l'Olympe pyrénéen* (*R. G.*, 1908). Le dieu *Averanus* a été inventé par Dumège. Le dieu *Néto* provient d'une lecture inexacte de cet auteur. Il y a bien un dieu *Néto* en Bétique (C. I. L., XII, 3386-3278), mais il est bien éloigné des Pyrénées et n'a rien de commun avec le pic de Néthou.

jours, tant dans la région des terrasses et des plateaux sous-pyrénéens que dans la zone montagneuse. Le hêtre, essence des régions humides et des terrains frais, avait alors une extension beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Nous savons que le culte de l'arbre était pratiqué dans tout l'Occident italo-celte; depuis le vieux Latium jusqu'aux Ardennes et à l'Armorique. Il tint une très large place dans la religion des populations essentiellement forestières de nos Pyrénées.

Nous trouvons à Castelbiague et à Arbas, des inscriptions dédiées à un groupe de six arbres : *Sex arboribus*⁴¹ dans l'une; *Sex arbori Deo*⁴² (au dieu Six-Arbres) dans l'autre. Ce chiffre six avait sans doute quelque chose de fatidique aux yeux des populations.

L'arbre le plus populaire, le plus universellement adoré était le hêtre. On a retrouvé deux autels consacrés au dieu Hêtre *Deo fago*⁴³ au lieu dit : *la Croix de l'Oraison*, près de Saint-Bertrand-de-Comminges et à Générès (Hautes-Pyrénées), à quelques kilomètres de là.

De nombreux autels votifs anépigraphes⁴⁴, découverts dans la région, portent une figure d'arbre grossièrement stylisée, sculptée en bas-relief ou gravée en creux sur le cippe ou sur le piédestal.

À côté des arbres directement divinisés, les divinités des forêts tiennent une large place dans le Panthéon pyrénéen.

Le dieu *Baesertis* (*Baeserte deo*), qui a laissé son nom au défilé boisé du Basert, était un dieu des forêts⁴⁵. Son nom est à rapprocher du mot basque : *Bas-Basa* (forêt). Cette étymologie est d'autant plus probable que le défilé du Bas-ert est

41-42. Voir J. Sacaze : *Insc. ant.*, 25, 56, 57, *C. I. L.*, XIII, 129, 132.

43. Sacaze : *Insc. ant.*, 116-118-282, *C. I. L.*, XIII, 33, 223, 224.

44. Voir J. Sacaze : *Insc. ant.*, 117, 315, 351. — Espérandieu : *Recueil*, vol. II, nos 864-65. Voir J. Sacaze : *Nos anciens dieux*. Quatre de ces autels font partie de l'ancienne collection d'*Agos* (aujourd'hui collection de M. de Gestas, à Tarbes).

45. Nous ne partageons pas, au sujet de ce dieu, l'opinion de M. J. Toutain qui y voit un dieu des montagnes (J. Toutain : *Cultes païens*, 1^{re} partie, t. III, fasc. II; *Cultes de la G. R.*). — Voir Sacaze : *Insc. ant.*, 203, *C. I. L.*, XIII, 85.

situé dans une région d'avant monts calcaires encore aujourd'hui très boisée.

Au moyen âge, ce passage était situé au milieu des bois et des broussailles⁴⁶.

On a trouvé de nombreux autels dédiés à Diane et à Sylvain, noms de divinités gréco-romaine qui ne font ici que désigner d'anciennes divinités indigènes.

Le culte de ces anciens génies locaux des forêts, assimilés à des divinités du Panthéon classique, est commun avec tout le reste de la Gaule où le culte de Diane et de Sylvain⁴⁷ eût, à l'époque romaine, la plus grande popularité.

C) *Les dieux des sources et des eaux.*

Les divinités des fontaines étaient plus nombreuses et plus populaires encore que celles des arbres et des bois⁴⁸. Les Pyr-

46. Le passage de Basert avait une mauvaise réputation au moyen âge en raison des brigands qui infestaient cette région boisée. Il faut remarquer que le nom de la localité de La Broquère, toute proche, dérive du roman *Broca* (dialecte actuel : *brouco*) : broussaille, brandes. L'autel votif du dieu *Basert* a été retrouvé dans les ruines de la chapelle N.-D. du Basert, qui aurait remplacé le sanctuaire du dieu. Une petite chapelle moderne, une *Montjoie*, remplace l'ancien sanctuaire. L'autel votif qui nous a transmis le nom du dieu Basert porte, sculptée sur une de ses faces, l'image d'un sanglier courant, ce qui convient bien à une divinité des forêts.

47. En ce qui concerne *Sylvanus*, voir J. Sacaze, 113, 125, 314, 415. En ce qui concerne *Diane* : J. Sacaze, 278, 415.

Diane est associée à *Horolat* et au dieu *Gar* dans un autel trouvé à Ore (Sacaze : *Insc. ant.*, 278, *C. I. L.*, XIII, 160), à *Sylvain* et aux montagnes, sur un autel votif de Tramezaygues (haute vallée d'Aure) (Sacaze, 415). Il est probable que la Diane pyrénéenne devait être apparentée avec la Diane ibérique qui était une grande divinité indigène de la terre et des forêts.

De curieux textes médiévaux attestent dans les Pyrénées, comme dans le reste de la Gaule, la persistance des souvenirs de cette Diane indigène dans les superstitions. Oger de Montfaucon, évêque de Couserans (1279-1303, après avoir interdit dans ses statuts synodaux, certaines pratiques superstitieuses, ajoute « qu'aucune femme n'ose se vanter d'aller les nuits à cheval avec Diane, déesse des païens, ou avec Hérodiade et Benzoia. » (P. de Castéran : *Lettres*, écrites par M. de Froidour, p. 175).

48. Voir C. Jullian : *H. G.*, II, p. 130 — E. Mérimée : *De antiquis aquarum religionibus in Gallia meridionali ac praesertim in Pyrenaeis*

nées, pays des fontaines limpides, des gaves et des cascades aux eaux pures et fraîches, pays des sources thermales innombrables devaient être, entre toutes les autres régions de la Gaule, la terre d'élection du culte des sources. Si l'on n'a pas découvert, au moins jusqu'à présent, dans les Pyrénées de monuments du culte des *matres* si populaire dans la Gaule celtique, les régions de sources thermales ont fourni des autels consacrés aux divinités indigènes qui présidaient en général à ces sources, revêtues du nom générique de *Nymphae* emprunté à la mythologie gréco-romaine. Ainsi nous trouvons les autels des nymphes à Bagnères-de-Luchon⁴⁹, à Artias (val d'Aran), à Bagnères-de-Bigorre, probablement aussi à Capvern. A côté des nymphes, divinités génériques des sources thermales, nous rencontrons les dieux spécifiques qui président à telle ou telle source, tels sont : *Belco*⁵⁰ dont le nom apparaît à Gazost-en-Lavedan et aussi à Bagnères-de-Luchon; et surtout *Ilizo*⁵¹ qui présidait plus spécialement aux sources célèbres de cette dernière localité dont il est l'éponyme.

montibus (le culte des eaux dans les Pyrénées). — Greppo : *Études archéologiques sur les eaux thermales ou minérales de la Gaule romaine*. — L. Bonnard : *La Gaule thermale*.

49. A Bagnères-de-Luchon, neuf autels dédiés aux nymphes des sources thermales (J. Sacaze, 326, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, *C. I. L.*, XIII; à Artias (val d'Aran), un autel votif (Sacaze, 372, *C. I. L.*, XIII, 12); à Bagnères-de-Bigorre, deux autels consacrés aux nymphes (Sacaze, 461-62, nos de 350 à 360, *C. I. L.*, XIII, 391); à mentionner encore une inscription dédiée aux nymphes, longtemps conservée à Barbazan-Dessus, provenant sans doute de Bagnères-de-Bigorre ou de Capvern. Une lecture erronée est donnée par Sacaze, n° 458, et Hirschfeld, *C. I. L.*, XIII, 393. Elle est rectifiée par R. Lizop (*R. G.*, 1924, — *B. S. A. M.*, 1921-25, p. 308).

50. Voir abbé Médan : *R. G.*, 1909, p. 193, — *B. S. A. M.*, 1909, p. 466, — *C. I. L.*, XIII, 354 et *C. I. L.*, XIII-iv, p. 3, n° V, *ad. n.*, 354, *C. I. L.* XIII, IV, p. 3, n° VII.

Le nom de ce dieu figure sur un autel votif découvert près des anciens bains de Gazost au pays de Lavedan (Hautes-Pyrénées). D'après une lecture de M. l'abbé Médan, qui paraît juste, le nom de ce dieu est associé à celui des nymphes des sources sur un autel de Bagnères-de-Luchon, *Nymphis* et *Belco* (*ni*).

51. V. Sacaze : *Épigraphie de Bagnères-de-Luchon*, dans : *Histoire ancienne de Luchon* (*Études sur Luchon*, Saint-Gaudens, Abadie, 1887), *Insc. ant. des Pyrénées*, 321-22-23-24, — *C. I. L.*, XIII, 345-46-47-48. (Une

Le nom de ce dieu paraît être d'origine indo-européenne et italo-celtique⁵². Comme le remarque M. J. Sacaze, il exprime l'idée d'eau chaude, de bains d'eau chaude. Il est à rapprocher du latin *Lix* (*is*) eau chaude, lessive, d'où son dérivé *lixivia*⁵³ (lessive). La même racine a donné *elixare* : laver, *elixus* (laver à l'eau chaude), *balneator elixus*.

La déesse *Laha*⁵⁴, adorée aux confins des cités de Tolosa et des *Convenae* sur la rive gauche de la Garonne, paraît avoir été, elle aussi, une divinité des eaux et des fontaines. C'est la conclusion de M. Vié⁵⁵ qui a consacré une monographie à cette déesse. Son nom semble se rattacher à une racine italo-celtique exprimant l'idée d'eau courante. (*Luere* et (*f*) *luvius*; (*f*) *luere*).

Il faut voir aussi un dieu des sources dans le dieu *Baïgorixus*⁵⁶ (*ibai-gorri* : ruisseau rouge) dont les autels ont été découverts près de Montréjeau, de Saint-Gaudens, de Labarthe-de-Rivière et de Bagnères-de-Luchon. Ce dieu devait présider aux sources ferrugineuses qui laissent des dépôts rougeâtres d'oxyde de fer⁵⁷.

inscription : *Lixonî Deo*, longtemps conservée aux thermes de Luchon, est fausse; *C. I. L.*, XIII, 12. — J. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 396).

52. Il se retrouve en Espagne. Il est aussi à rapprocher de *Luxovius* (dieu des eaux de Luxeuil). — J. Toutain : *Cultes païens*.

53. J. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 367. Le nom primitif du dieu a dû être *Lixo*, bien que sur toutes les inscriptions authentiques il porte celui d'*Ilixo*. *Ilixo* paraît une forme ibérisée, où le mot *iri* : ville, village, a fusionné avec le nom de *Lixo*. Il a dû désigner le chef-lieu des *Onesii*, la localité où était adoré *Lixo* (*Iri* ou *Ili-lixo-Ilixo*).

Plus tard, le nom du dieu des sources a été confondu avec celui de la localité dont il était l'éponyme; comme celui de *Nemausus* désignant à la fois la source de Nîmes, son dieu, et la ville formée autour.

54. J. Sacaze : *La déesse Lahe*. — Sacaze : *Insc. ant.*, 234-241-244, *C. I. L.*, XIII, 142-143-144-145.

55. L. Vié : *Castelnau-Picampeau de ses origines à nos jours*; — *La déesse Lahe*.

56. J. Sacaze, 210 (Huos, près Montréjeau), 214 (Bélesta), 167 (Labarthe-de-Rivière), 344 (Montmajou, près Cier-de-Luchon), *C. I. L.*, XIII, 92-124-162-323.

57. Voir E. Mérimée : *De antiquis aquarum religionibus*.

Comme nous l'avons vu, ce nom est à rapprocher étymologiquement de celui des *Bigerriones*⁵⁸.

On voit apparaître sur plusieurs points de la région le culte d'une vieille divinité protectrice des sources et des villes construites auprès d'elles dont le nom latin de *Tutela*⁵⁹ traduit, sur les inscriptions gallo-romaines, un vieux nom indigène perdu, M. Camille Jullian remarque que cette divinité paraît ibérique. Son nom paraît fréquemment dans le pays soumis à l'influence des Ibères : Espagne, Aquitaine⁶⁰, pays au sud de la Loire. Rien que dans le Comminges *Tutela* était adorée à *Lugdunum Convenarum*, à Montmorin, à Bouts (près Saint-Béat), à Poubeau (vallée de Larboust)⁶¹.

D) Les dieux de l'atmosphère.

Comme les peuples Ligures des Alpes, de la Provence et de la Narbonnaise, les Aquitains des Pyrénées ont adoré les vents. Ce culte dut être, comme dans les régions alpestres, associé à celui des sommets. À vrai dire, un seul autel consacré aux vents : *Ventis*⁶² par une certaine *Ingenua* aux environs d'Auch (par conséquent hors de la région pyrénéenne). Mais par analogie avec les Alpes, on peut penser que ce culte était pratiqué dans les Pyrénées.

Le dieu indigène *Beissiris*⁶³, assimilé à Jupiter dans une inscription de Cadéac, devait être un dieu des forces atmos-

58. Abbé Médan : *Rev. de G.*, 1909, p. 189 (à propos de l'ouvrage de A. Meillon : *Esquisse toponymique de la vallée de Cauterets*).

59. Dans une région voisine de Comminges, une inscription de *Tutela* a été découverte à Lourdes (voir *Rev. des Hautes-Pyrénées*, 1907, pp. 59-120-220. Consultation de M. C. Jullian sur le culte de *Tutela*).

60. En Aquitaine et dans les pays voisins, à Dax, à Bordeaux, à Périgueux, à Sos-en-Albret, à Lourdes.

61. Voir J. Sacaze : *Insc. ant.*, 88 (Saint-Bertrand), 212 (Montmaurin), 290 (Boutx), 362 (Poubeau), *C. I. L.*, XIII, 246-159; *C. I. L.*, XIII, 57-328.

62. Sacaze : *Nos anciens dieux*, *C. I. L.*, XIII, 441.

63. Sacaze : *Insc. ant.*, 406; — *C. I. L.*, XNI, n° 370. La découverte de cet autel, près des sources de Cadéac, ne constitue pas un argument suffisant pour en faire un dieu des sources thermales.

phériques, de la foudre, des tempêtes et aussi des forces bien-faisantes du ciel et de l'atmosphère.

L'autel de Lescure en Couserans, dédié à Jupiter, auteur des temps favorables *Auctori bonarum tempestatum*⁶⁴ semble consacré aussi à une vieille divinité indigène de l'atmosphère et du temps, identifiée plus tard à Jupiter.

E) *Le culte de la terre.*

Comme tous les peuples de l'Occident italo-celtique, les Pyrénéens de l'antiquité ont adoré la terre, mère et nourricière des hommes. Ce culte a dû constituer, avec celui des dieux solaires et astraux, le plus général et le plus universellement répandu chez les peuples pyrénéens. Nous savons que ce vieux culte de la terre et de la nature était en honneur dans l'Ibérie espagnole. Mais en Aquitaine, nous ne pouvons avoir de document direct sur la forme indigène de ce culte. A l'époque romaine, il apparaît absorbé par un culte analogue venu de l'Orient, celui de Cybèle, la *Magna Mater* d'Asie Mineure si populaire dans tout l'Empire. Le culte de Cybèle, nous le verrons à propos de l'époque impériale, fut très en honneur à *Lugdunum Convenarum*, centre politique et religieux des *Convenae*⁶⁵. D'après M. H. Graillot⁶⁶, ce culte prenait place à côté de celui des sources. Il était probablement lié à celui de la principale source qui alimentait la ville.

F) *Cultes solaires et astraux.*

Les cultes solaires et astraux sont communs aux peuples de l'antiquité classique et de l'Occident barbare. Ils tiennent une très grande place dans le Panthéon pyrénéen. Ce sont à peu près les seuls cultes indigènes communs à toutes les Pyrénées

64. J. Sacaze : *Insc. ant.*, 72; *C. I. L.*, XIII, 6.

65. Inscriptions dédiées à Cybèle « Mère des dieux ». — Sacaze : *Insc. ant.*, 85, 149; *C. I. L.*, XIII, n° 241, 83.

66. H. Graillot : *Le culte de Cybèle, mère des dieux* (thèse), p. 148.

et à toute l'Aquitaine. Ces cultes paraissent d'origine orientale et égéenne. Par la Méditerranée, ils sont passés en Espagne soit directement soit par l'intermédiaire de l'Afrique du Nord, pays d'origine des envahisseurs ibères. De là, ils sont passés en Aquitaine. Par cette voie ou par d'autres, ils se sont répandus dans le reste de la Gaule, dans les pays du Nord, jusque dans la Scandinavie.

En Gaule, le dieu solaire est partout adoré sous le nom de *Belenus*; il porte les épithètes de *Vindonnus*⁶⁷, *Candidus*, *Albiorix*. L'Espagne ibérique⁶⁸ ou ibérisée a pratiqué ces cultes avec encore plus de ferveur. Ainsi que dans cette péninsule, ils paraissent avoir tenu une place encore plus grande dans les Pyrénées et l'Aquitaine que dans le nord de la Gaule.

Le soleil, la lune, les astres divinisés étaient représentés par des signes symboliques que nous trouvons les mêmes depuis l'Inde ancienne jusqu'à la Crète et aux bords de la mer Egée⁶⁹, depuis la Grèce jusqu'à l'Espagne, aux Pyrénées, aux pays du nord de l'Europe : Danemark, Norvège, etc... Ces signes ont, en général, le caractère de talismans. On les trouve en Europe occidentale dès l'époque halstattienne sur les armes, les ceintures, les parures, les poteries, sur certaines stèles pré-romaines de la péninsule ibérique. Ce sont : la rosace ou la roue, la croix à quatre bras égaux inscrits dans un cercle figurant le soleil et ses rayons, l'hélice, la croix gammée ou *svâstika*⁷⁰, le triskèle et le tetraskèle. Le *svâstika* et ces deux derniers signes figurent le soleil en mouvement. Dans la péninsule ibérique et les Pyrénées, on retrouve ces signes long-

67. De là racine italo-celtique *vind...* blanc (*gwenn*, même sens, dans les dialectes celtiques modernes : Breton, Gallois, etc.).

68. Les textes et les monuments archéologiques l'attestent. Des dieux solaires sont adorés chez les Celtibères, chez les Turdétans et à Malaga. Les sanctuaires de ces cultes se dressent, en général, sur de hauts promontoires du bord de la mer.

69. V. Alex. Bertrand : *La Religion des Gaulois*, pp. 140 à 190. — Déchelette : *Manuel*, II, 1^{re} partie, 413 et suiv., 453-58-67. — Déchelette : *Chronologie préhistorique de la péninsule ibérique* (*R. A.*, 1909). — L. Linckenheld : *Le symbolisme astral des stèles funéraires gallo-romaines des Vosges et de l'Illyrie*. (*R. Cel.*, 1929, n° 1-4, p. 29.)

70. Nom sanscrit de ce signe.

PLANCHE IX.



(Cliché Lacaze, Tarbes.)

Autel votif gallo-romain du Comminges. Rosace, roue solaire, et svâstikas.

temps encore après la conquête romaine tandis, qu'ailleurs, ils n'apparaissent plus qu'à l'état sporadique⁷¹.

Svâstikas, cercles concentriques, hélices, roues solaires, rosaces, étoiles, sont très fréquemment gravés à la pointe sur les monuments religieux et funéraires des régions pyrénéennes⁷²; autels votifs et stèles. Ces signes astraux sont particulièrement fréquents sur les monuments funéraires des hautes vallées : Aran, Larboust⁷³, Luchon, Louron, Aure, Ba-

71. C. Jullian : *R. E. A.*, 1909, note sur l'article de M. Déchelette : *Chronologie préhistorique de la péninsule ibérique*. M. Jullian affirme plus vigoureusement encore que M. Déchelette que les rosaces, soleils, entrelacés, etc., sont caractéristiques du style ibérique. Le *svâstika* n'est pas inconnu en Gaule, mais il se raréfie dès qu'on passe l'Adour. Ces symboles se rattacheraient moins à une question de race qu'à une question de culte. Ils correspondraient à des cultes astraux qui continuent à prédominer en Espagne, alors qu'en Gaule triomphaient d'autres formes religieuses.

En Espagne ces signes se trouvent en grand nombre sur les bas-reliefs et stèles funéraires. Il faut remarquer qu'ils abondent également sur les sépultures de l'Afrique du Nord à l'époque romaine. Nouvelle preuve des relations étroites et très anciennes entre l'Afrique du Nord et l'Ibérie.

Voir encore C. Jullian : *Le Svâstika en Gaule* (*R. E. A.*, 1908, pp. 383-84). — *Le Svâstika et l'origine des Ibères* (*ibid.*, juin 1921).

72. Voir, notamment, les curieux monuments encastés dans la chape de Garin (*San Tritous*). Espérandieu : *Recueil*, II, nos 882-84.

73. Plusieurs figurent dans les collections d'Agos, de Gestas, Trey-Signalès et au musée de Toulouse. Il faut remarquer aussi que ces symboles astraux apparaissent dans le sud-ouest de la Narbonnaise, fortement ibérisés. Les stèles à rosaces abondent au musée de Narbonne.

Dans le pays basque où ces signes ont persisté jusqu'à nos jours, le *Svâstika*, les hélices et les rosaces solaires sont encore gravés sur les tombes du pays basque et figurent comme motifs d'ornement sur les mobiliers des campagnes *euskariennes*. On peut encore rattacher à ce symbolisme les stèles discoïdales du pays basque (voir Camille Jullian, *loc. cit.*, et *ibid.*, juin 1921, p. 126). *R. E. A.*, 1908, *Le svastika et l'origine des Ibères* et le grand ouvrage de M. Colas : *La Tombe Basque*. Sur les rosaces et *svâstikas* des stèles ibériques et pyrénéennes, voir encore Puig y Cadafalch, Folguera, Goday y Casals : *L'Arquitectura romanica a Catalunya*, public. de l'*Institut d'estudis catalans*, pp. 76-87-239; étude très importante et documentée.

Pour la reproduction de stèles et autels pyrénéens à *svâstikas* et rosaces, voir J. Sacaze : *Insc. ant.*, nos 117-240-278-342 (p. 423), 343-350-357-361-376-393-435. — Espérandieu : *Recueil*, II, nos 834-843-854-863-865-871-879-881-882-883-884-888-889. Plusieurs de ces curieux monuments épars dans diverses collections ou encastés dans des constructions

rousse, etc.; et aussi dans la région de Saint-Bertrand-de-Comminges. Ces motifs et ces symboles, venus semble-t-il de l'Orient et du monde Egéen par l'intermédiaire de l'Afrique du Nord, ont donc eu une persistance particulièrement tenace dans le monde ibéro-pyrénéen. (Voir pl. IX.)

Quels étaient le nom et la personnalité du dieu solaire symbolisé par ces signes et dont le culte paraît avoir été si populaire dans les Pyrénées? Pour nous, il n'y a pas de doute, ce dieu ne peut être que le dieu *Abellio*, si souvent mentionné dans les inscriptions.

Abellio paraît avoir été le dieu pyrénéen le plus populaire, celui, dit Julien Sacaze, dont l'aire d'adoration était la plus étendue. Les autels votifs de ce dieu qui nous sont parvenus ont été fournis par toutes les parties de la *Civitas Convenarum*, des montagnes du pays de Luchon aux plaines et aux coteaux de la Garonne et de la Save; mais il paraît avoir été particulièrement en honneur dans les hautes vallées de la Garonne et de la Pique (vallées de Luchon, de Larboust et d'Oueil)⁷⁴. D'après les lois de la phonétique gasconne le nom de la vallée d'Oueil dérive du sien.

Les opinions les plus nombreuses s'accordent pour voir dans *Abellio*, un dieu solaire correspondant à l'Apollon gréco-latin et au *Belenus* celtique⁷⁵.

médiévales ou modernes n'ont pas été encore reproduits. M. Alexandre Bertrand (*La Religion des Gaulois*, pp. 189, 190) voit dans le monogramme constantinien, la persistance christianisée des rosaces solaires et de la croix astrale. Le sol du Comminges a fourni un magnifique chrisme, de forme étoilée, serti dans un double cercle (le monogramme gravé sur le sarcophage d'Emiliana à Saint-Bertrand-de-Comminges). N'y aurait-il pas là une filiation évidente de la rosace solaire du paganisme pyrénéen?

74. On a trouvé les autels votifs d'*Abellio* à Montauban-de-Luchon, Saint-Aventin (angle des vallées d'Oueil et de Larboust), Garin (vallée de Larboust), Burgalays, Saint-Béat, Boucou (près de Sauveterre), Cardeilhac, Aulon (nord-est de Saint-Gaudens), Fabas (haute vallée de la Save).

75. C'était l'opinion des érudits du XVI^e et du XVII^e siècle : Scaliger (*Commentationes Ausonianæ*), Gruter, Oihenart (*Notitia utriusque Vasconiae*), Le Bret, etc... Ces érudits ont vu de suite l'importance du culte d'*Abellio* et, à la suite de Scaliger, ont vu en lui la principale divinité de l'Aquitaine. Au XVIII^e siècle, Le Bret, décrivant le premier les ruines

Le principal argument est d'ordre linguistique ou étymologique. Il y a une parenté évidente entre le nom d'*Abellio*, celui de l'Apollon hellénique et celui du *Belenus* gaulois. Ces trois noms se rattachent à la même racine indo-européenne. Le nom *Abellio* est donc italo-celte et non ibérique. Peut-être les Indo-Européens l'auraient-ils emprunté aux Egéens chez lesquels le culte du soleil a tenu une grande place. Comme le remarque M. Alexandre Bertrand Ἀβελίος, était chez les Crétois une divinité assimilée au soleil⁷⁶.

Aussi, malgré l'ingéniosité et la nouveauté de l'opinion émise par M. Camille Jullian⁷⁷, (avec quelques réserves il est vrai) au sujet d'*Abellio*, nous préférons nous en tenir à l'opinion traditionnelle. M. Jullian rattacherait *Abellio* aux dieux des arbres et y verrait le dieu du pommier, arbre très répandu dans le Comminges. Il voit l'étymologie d'*Abellio* dans le mot ou le radical celtique *Avallo* (pomme)⁷⁸ renfermé dans les noms de plusieurs localités de la Gaule et de l'Italie : Avallon, Abella en Italie, (dite *Malifer* dans Virgile).

Cette opinion, malgré son ingéniosité⁷⁹, ne saurait être

de Martres-Tolosanes (les ruines de la villa de Chiragan explorées au XIX^e siècle par Dumège, Lebègue, Joulin), n'hésite pas (à tort, du reste) à y voir un temple dédié au grand dieu *Abellio* (Le Bret : *Lettres diverses*, p. 120, cité par Dumège). *Mon. rel.*, 119.

L'opinion de ces vieux érudits est aussi celle de Grimm (*Deutsche Mythologie*, 379). Elle a été reprise à l'époque contemporaine par M. Chaudruc de Crazannes (*Revue de numismatique*, 1850, p. 369), par M. Renel (*Religion des Gaulois*, p. 219), par J. Sacaze et M. Alexandre Bertrand (ouvrages déjà cités). Par contre, M. Poydenot voit dans *Abellio* un dieu purement topique de la région de la vallée de Larboust et d'Oueil, ce que nous ne saurions admettre vu la généralité de son culte dans la région pyrénéenne (H. Poydenot : *Découverte d'un cimetière antique à Garin, Note et dissertation sur le dieu Abellio, Abelion. Mém. Soc. franc. numism. et archéol.*, 1869, pp. 15 à 22).

76. A. Bertrand : *La Religion des Gaulois*, p. 145, n. 6. Voir Ch. de Crazannes, *loc. cit.* Ce fait très frappant concorde avec la similitude des symboles solaires dans l'Égée et le monde ibéro-pyrénéen. Nous ne pouvons admettre non plus une opinion qui ferait d'*Abellio* un dieu des troupeaux. Le basque *Abeyé*, qu'on a rapproché de son nom, dérive comme le gascon : *auelhio* du latin *ovicula*.

77. *L'unité italo-celtique* (R. E. A., oct. 1916); H. G., VI, p. 57, n. 4.

78. Glossaire d'Endlicher. *Apfel* (pomme en allemand).

79. Il convient aussi d'éliminer l'hypothèse de M. Philippon (*Les Ibères*,

admise. Au point de vue étymologique le rapprochement d'*Abellio* avec Apollon, avec l'Ἀβηλιος crétois paraît le plus plausible. La popularité⁸⁰ du culte solaire dans les Pyrénées attestée par la fréquence du *svâstika* et autres signes solaires et par de curieuses survivances dans le folk-lore⁸¹, s'accorde bien avec l'extension du culte d'*Abellio* attestée par l'épigraphie. Il est naturel que le culte solaire ait été très répandu dans les hautes vallées de la montagne pyrénéenne, profondes et ombreuses, privées des rayons du soleil pendant les longs mois de l'hiver. La réapparition de l'astre au printemps y réveille vraiment toutes les manifestations de la vie, après l'oïveté mortelle de l'hiver.

Parmi tous les dieux pyrénéens dont les noms nous sont parvenus, seul *Abellio*, le plus universellement adoré de

p. 209). Le nom d'Abellion paraît, d'après cet auteur, se rattacher à l'éolien αὔελλα « tempête de vent » (à rapprocher du breton *avel*, vent). S'il en était ainsi, le dieu aquitain *Avellio* ou *Abellio* aurait été le pendant de l'Ἀελλω des Grecs, la déesse des orages. Cette étymologie nous paraît lointaine et sans preuves ni probabilités suffisantes.

80. Un autel votif gallo-romain trouvé à Garin (vallée de Larboust) et dédié à Abellion porte une représentation de ce dieu : un buste drapé, imberbe, d'un travail assez grossier. La face droite de l'autel porte un ornement en forme de croix (variante des *svâstikas*, croix solaire). Voir Sacaze : *Insc. ant. des Pyr.*, 358. — Espérandieu : *Bas-reliefs de la Gaule romaine*, II, 881. — Alexandre Bertrand : *La Religion des Gaulois*. Au musée de Toulouse figure sur un autre autel une représentation analogue avec la croix gammée, mais sans inscription. Dumège signale un bas-relief (perdu) qui aurait été découvert à Bagnères-de-Luchon et qui, selon lui, représenterait le dieu solaire gaulois des Pyrénées (Apollon ou Bélénus), mais rien ne le prouve, en admettant que le renseignement soit exact (*Mon. rel.*, p. 171, pl. IX, n° 2).

81. La coutume du brandon de Saint-Jean (*Hailla*, dans ce pays), survivance des antiques fêtes solsticiales, s'est mieux conservée dans les hautes vallées commingeoises que partout ailleurs. Sacaze remarque, dans le folk-lore pyrénéen, un génie nommé *Hillon* (nom qui semble dériver d'*Abellio*, par contraction), qui est à la fois un génie solaire et un génie de la musique, ce qui le rapproche de l'Apollon gréco-romain, dieu solaire et dieu musical. Remarquons que les vallées de Larboust et d'Oueil, où ce dieu paraît avoir été particulièrement adoré, possèdent de nombreuses stations antiques sur leur côté ensoleillé, encore cultivé et habité aujourd'hui. Dans la vallée de Luchon, le plateau de Sainte-Christine (commune de Montauban), où était un sanctuaire consacré à plusieurs dieux pyrénéens, notamment à *Abellio*, est également situé à la *soulane*.

tous et dont le nom présente les plus grandes affinités linguistiques avec ceux d'Apollon et de *Belenus*, peut prétendre avec vraisemblance représenter ce dieu solaire.

La métropole des *Convenae* (avant la conquête, capitale de la confédération de peuples pyrénéens qui a pris plus tard ce nom) *Lugdunum* tire étymologiquement son nom celtique de sa consécration au culte du soleil. *Lugdunum*, nom de plusieurs villes de la Gaule dont la plus illustre fut celle qui se dressait sur la colline de Fourvière au-dessus du confluent de la Saône et du Rhône, a pour sens étymologique : *colline lumineuse*, *colline du soleil levant* (*Luc* ou *Lug* : idée de lumière comme *lux* en latin, *dunum* : colline) *Lugdunum* est donc en langue celtique l'équivalent de *Lucidus mons*⁸² ou *Clarus mont* (Clermont).

De même que les autres *Lugdunum* de la Gaule, l'Acro-

82. Cette opinion, reprise de nos jours par M. C. Jullian (*H. G.* II, p. 252) et qui paraît la plus plausible, avait déjà été émise très anciennement par le moine Erric qui voyait dans *Lugdunum* l'équivalent de *Lucidus mons* (montagne claire). Cette opinion a été reprise par Sainte-Marthe (*Gallia Christiana*, 1^o, I, col. 1090), par Charnier (*H. de Dauphiné*, livre II, p. 96, voir aussi : *Acta Sanctorum* (Bollandistes), 16 octobre, fête de saint Bertrand. L'étymologie souvent proposée : *colline du dieu Lug*, colline du corbeau, peut se ramener à la précédente. M. Loth a démontré que le dieu *Lug* est un dieu celtique du soleil et de la lumière. Il peut être identifié à Bélénus. *Lug* est aussi un dieu de la civilisation et des arts, comme Apollon. A Clermont, chez les Arvernes (*clarus mons*, nom donné à *Augustonemetum*, qui a fini par remplacer ce dernier), à Lyon sur la colline de Fourvières, s'élevaient des sanctuaires de *Lug* ou *Bélénus* — Apollon. Le corbeau qui figure sur les monnaies de Lyon est un de ses attributs. A *Lugdunum Convenarum* le dieu solaire identifiable au *Lug Belen* gaulois ne peut être que l'*Abellio* pyrénéen (A. Loth : *Le dieu Lug et le Lugoves*, *R. A.*, 1915). C. Jullian, article, à propos de ce travail, *R. E. A.*, 1916, n^o 1 (janvier, mars). La cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges occupe l'emplacement d'un temple gallo-romain qui a dû succéder au sanctuaire du dieu *Abellio*. On objectera peut-être que le sol de la cité n'a pas encore livré d'autel ou d'inscription dédiés à ce dieu. Mais ce sol n'a pas encore livré tous ses secrets et il est probable qu'après le triomphe du christianisme on se sera particulièrement acharné contre les vestiges du culte du dieu principal de la cité. On a, du reste, trouvé à Labroquère, à côté de Saint-Bertrand, un autel votif, dédié à Apollon, dont le nom a dû peut-être absorber celui d'*Abellio* à *Lugdunum*, chef-lieu très romanisé, tandis que les hautes vallées lui ont gardé son vieux nom pyrénéen (J. Sacaze : *Insc. ant.*, 148).

pole des *Convenae* devait être consacré au culte du soleil, c'est-à-dire ici d'*Abellio*, le dieu solaire pyrénéen équivalent du *Belenus* ou du *Lug* celtique. Les Romains ont conservé officiellement ce nom celtique donné à la cité par les Volques Tectosages; nom qui devait traduire un vieux nom aquitainique du même sens. *Lugdunum* est donc ici la colline d'*Abellio* équivalent de *Lug* chez les peuples pyrénéens.

La déesse *Belisama* est connue par une inscription de Saint-Lizier (ancien oppidum des *Conсорanni*) où elle est assimilée à Minerve. Son nom, d'apparence celtique, est l'équivalent de celui de la déesse gauloise *Belesamis*. Il dérive du même radical que celui de *Belenus* (*Belo* : flamme, *sama* : semblable); c'était la déesse de la lumière et de la flamme. Minerve lui a été assimilée à l'époque romaine en tant que déesse de la lumière et de l'éclair.

*Belisama*⁸³, comme la *Belesamis* gauloise, paraît être une parèdre du dieu solaire. C'est probablement une ancienne divinité indigène qui a reçu un nom celtique en attendant d'être assimilée à la Minerve gréco-romaine⁸⁴.

Belisama a peut-être été la divinité de Saint-Lizier oppidum des *Conсорanni* comme *Abellio* était le dieu de *Lugdunum Convenarum*.

D'après les historiens anciens qui ont parlé de ces peuples, le culte de la lune était pratiqué par plusieurs peuples de l'Espagne. Les Cantabres, notamment, célébraient, en son honneur, de mystérieuses cérémonies nocturnes⁸⁵. Ce culte de la lune devait être pratiqué dans les régions pyrénéennes dont les populations étaient si étroitement apparentées par leurs

83. J. Sacaze : *Insc. ant.*, 59, *C. I. L.*, XIII, 8. M. Seymour de Ricci constate que ce nom est probablement celtique (*loc. cit.*).

84. Elle l'aurait reçu soit lors de l'établissement des Volques Tectosages dans les Pyrénées, soit peut-être après l'occupation romaine; car, comme M. Camille Jullian l'a remarqué, un mouvement de celtisation progressive s'est manifesté dans la vieille Aquitaine pendant la période gallo-romaine.

85. Strabon : *Géogr.*, 140, 164 (voir Schulten : *Hispania*, trad. Bosch-Gimpera et Ferrando, Barcelonne, 1920).

lointaines origines aux Cantabres et autres tribus du Nord-Ouest de l'Espagne⁸⁶.

Toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible d'indiquer laquelle parmi les nombreuses divinités de l'Olympe pyrénéen personnifie la Lune divinisée. A l'époque gallo-romaine cette divinité a dû être identifiée avec Diane que nous avons déjà mentionnée comme déesse des forêts et dont le culte a été répandu dans les Pyrénées. D'après les symboles gravés sur les autels et les stèles : rosaces, astérisques, le culte des étoiles devait figurer parmi les cultes astraux de la vieille religion pyrénéenne.

On peut rattacher à ces cultes un des dieux qui, après Abellion, paraissent avoir été les plus universellement adorés dans la région pyrénéenne : le dieu *Ilunnus* ou *Ilunis*⁸⁷. Ses autels ont été découverts à Melles près de Fos (sud de Saint-Béat), à Gaut près de cette dernière ville, à Montauban-de-Luchon, à Bagnères-de-Luchon, à Burgalaïs, au nord de cette dernière station, à Cadéac, dans la vallée d'Aure; enfin dans une cité éloignée du Comminges, à Narbonne, on trouve un autel consacré à *Hercule Ilunnus Andosis*⁸⁸ par un certain Cn. Pompeius Hyla; peut-être un Convène établi à Narbonne.

86. Dans les Pyrénées centrales comme dans bien d'autres régions de la Gaule et de l'Occident, la Lune joue encore un rôle très grand dans le folk-lore et les croyances populaires.

87. Pour l'inscription de Narbonne (*Hercule Ilunno Andosé*), J. Sacaze : *Insc. ant.*, I; *C. I. L.*, XII, 4316. Cette inscr. est conservée au Musée de Toulouse. Pour les inscriptions commingeoises dédiées à *Ilunnus* ou *Ilunis*, voir J. Sacaze : 299 (*Gaut*), 404-405 (*Cadéac*), 308 (*Burgalaïs*), *C. I. L.*, XII, 27-31-374-371. Pour les autels de ce dieu récemment découverts à Montauban-de-Luchon, voir *C. I. L.*, XIII, IV, 11013 *a b*, — *R. G.*, juillet-août 1912, pp. 527-29. — *R. E. A.*, octobre-décembre 1912 (*Notes gallo-romaines*, par M. C. Jullian). — R. Lizop : *Les Fouilles de M. Ballarin à Montauban-de-Luchon*, VIII^e Congrès de l'*U. H. A. S. O.*, tenu à Saint-Gaudens en 1924 (*Saint-Gaudens*, Abadie, 1927), p. 78; du même : *Découvertes gallo-romaines à Montauban-de-Luchon* (rapport présenté au Congrès des *Sociétés Savantes*, à Poitiers, en 1926).

88. Sur une inscription de Cadéac, la même épithète est jointe au nom d'*Ilunnus*; on y lit *Andossus Ilunnus*. Nous avons vu plus haut que ce mot *Andossus* (var. *Andosis*), employé ailleurs comme nom propre, exprime l'idée de grandeur (*andi*, grand dans le basque actuel), cela concorde très

Le nom d'*Ilunis* ou *Ilunnus* semble bien avoir pour étymologie un vieux mot pyrénéen ou aquitannique que le basque moderne a conservé : *Ilun*, *Ilhun* : noir, sombre. Ce serait d'après cette étymologie un dieu de la nuit ou des ténèbres. Peut-être aussi ce nom : le *Sombre* désignerait-il un dieu puissant et vengeur. Ainsi l'expliquerait l'assimilation d'*Ilunnus* à Hercule à l'époque gallo-romaine⁸⁹.

G) Divers autres dieux pyrénéens.

Il nous reste à parler d'un assez grand nombre de dieux de caractères divers, quelques-uns difficiles ou même impossibles à caractériser dans l'état actuel de la science. Certains ont un caractère assez général et paraissent avoir égalé la popularité d'Abellion et d'Ilunnus. D'autres paraissent simplement des dieux topiques protecteurs d'une vallée, d'une localité ou d'une ville. Nous n'avons aucune preuve de l'existence ancienne, dans les Pyrénées centrales, du culte du grand dieu celtique *Teutatès*, identifié à Mercure à l'époque gallo-romaine. Nous ne pouvons tirer argument d'inscriptions votives dédiées à Mercure, trouvées à Saint-Bertrand-de-Comminges⁹⁰, pas plus que de statuettes en bronze de ce dieu découvertes à

bien avec un dieu qui paraît avoir été un des principaux du Panthéon pyrénéen. *Ilunnus Andossus*, c'est *Ilun* le « grand ». Cette épithète *ando* (grand) entre de même en composition dans le nom du dieu Lusitan *Endo-vellicus* et dans celui du dieu ibère *Ando-belus* (voir Vasconcellos : *Religios de Lusitania*). Sur les idées religieuses des Lusitaniens, *R. A.*, juillet-octobre 1922.

89. Pendant cette période, le dieu gréco-romain Hercule est particulièrement honoré dans les Pyrénées. C'est ce qui expliquerait son assimilation avec un dieu très populaire comme *Ilunnus*. Peut-être faut-il voir dans le Mars *Lelhunnus*, adoré à Aire-sur-l'Adour, le même dieu qu'*Ilunnus*. *Lelhunnus* serait une variante dialectale d'*Ilunnus* (v. *C. I. L.*, XII, 422-23-24-25), assimilé à Hercule dans les Pyrénées, il aurait été chez les *Aturenenses* identifié à Mars. Cette double assimilation nous paraît confirmer qu'il s'agit d'un dieu fort, vengeur et redoutable. Ajoutons que du nom du dieu *Ilunnus*, dérive évidemment un nom de personne *Ilunnosus*, père d'Uriaxe (insc. d'Ardèche. Sacaze : *Insc. ant.*, *C. I. L.*, XIII, 106, p. 7 et n° 191).

90. Sacaze : *Insc. ant.*, 86-87-124. — *C. I. L.*, XIII, 243-244.

Saint-Bertrand⁹¹ et à Saint-Cizy près de Cazères⁹². Aucun nom de divinité indigène, aucune épithète locale ne sont accolés au nom de Mercure. Il s'agit évidemment du culte importé du Mercure gréco-romain. Si c'était du Mercure-Teutatès gaulois il serait également importé de la Gaule celtique.

En revanche, les Aquitains des Pyrénées centrales paraissent avoir adoré sous divers noms un grand dieu qui, à l'époque romaine, a été assimilé à Mars. Par la place qu'il tient dans la religion de ces peuples il peut-être comparé à *Abellio*. Ce dieu porte, soient seuls, soient accolés au nom de Mars, les noms de *Leherenn* à Ardiège, *Erge* à Monserié, *Arixon* à Loudenvielle, *Dahus* à Gourdan⁹³. La variété de ces vocables montre que ce grand dieu pyrénéen prend, comme les autres divinités de ces régions, un caractère topique.

Remarquons qu'un dieu de la guerre, identifié par les Romains avec le Mars classique, était un des principaux dieux des tribus du Nord de l'Espagne⁹⁴ qui présentaient tant d'affinités avec nos anciennes populations pyrénéennes.

A Ardiège, localité en bordure de la plaine de la Garonne ou plaine de Rivière entre Montréjeau et Saint-Gaudens, située au pied d'une petite montagne calcaire et riche en vestiges gallo-romains, dix-huit inscriptions ont été découvertes⁹⁵

91. Voir Dumège : *Mon. rel.*, p. 231. — Salomon Reinach : *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, t. II, vol. I, p. 161, n° 9. — *Bullet. monumental*, 1884, p. 834.

92. Au sujet d'un Mercure en bronze trouvé à Saint-Cizy, voir R. Lizop : *A propos d'une statuette gallo-romaine en bronze découverte à Saint-Cizy* (près Cazères), *B. S. A. M.*, n° 46, 1917-21, pp. 52 et suiv. — Aux environs de Cazères une colline calcaire isolée surmontée des ruines d'une antique chapelle porte le nom de Mont-Saint-Michel; on sait que ce nom fut donné à l'époque chrétienne à des hauteurs portant d'anciens sanctuaires de Mercure-Teutatès. Mais nous sommes déjà ici sur le territoire de la *civitas Tolosa*.

93. Ces divers noms semblent n'être que des épithètes ou attributs divers de ce dieu dont le nom véritable et primitif a été absorbé à l'époque gallo-romaine par celui du Mars latin.

94. Elles lui offraient le butin pris à l'ennemi, lui immolaient des victimes humaines et des chevaux. Après la conquête romaine, ce dieu fut identifié au Mars classique comme dans nos Pyrénées (*C. I. L.*, II, 5, 809).

95. Ces inscriptions ont été découvertes dans les débris de l'ancienne

dédiées à un dieu nommé soit Mars *Leherenn*, soit *Leherenn* tout court (*Leherennus* ou *Leherennis*). Sur une autre inscription trouvée dans la même localité le nom de Mars est seul mentionné⁹⁶. Le grand nombre des inscriptions de ce dieu découvertes à ce même endroit prouverait que cette localité a été le centre, le sanctuaire de ce culte de Mars *Leherenn*, dès avant la conquête romaine puisqu'il s'agit d'un dieu indigène⁹⁷.

Quel est le sens de l'épithète-attribut *Leherenn* donné ici au dieu Mars (ou plutôt assimilé à Mars) des Pyrénées centrales? D'après MM. A. Luchaire⁹⁸ et Desjardins⁹⁹, *Leherenn* serait à rapprocher du basque *Ler*. *Leher* frapper. *Leherenn* serait donc Mars, le *dieu qui frappe*. Une étymologie plus plausible et fondée sur une similitude complète du mot aquitain et d'un mot euskarien moderne, résulterait du rapprochement avec le basque *Lehren* ou *Leheren*¹⁰⁰, premier. Ce serait donc Mars, le premier des dieux. C'est l'étymologie admise par Holder¹⁰¹, et par M. J. Toutain¹⁰². Elle nous paraît absolument plausible et nous paraît s'accorder avec l'importance du culte du dieu d'Ardiège, avec la place tenue par le culte du dieu guerrier chez les populations de civili-

église ou sur la colline du Houcheton qui domine Ardiège; voir J. Sacaze : *Insc. ant. des Pyrénées*, 170, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 183, 184, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 193; — *C. I. L.*, XIII, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 118. — Edw. Barry : *Monographie du dieu Leherenn d'Ardiège*, Toulouse, 1859 (Extrait des *M. A. T.*, 3^e série, tome III, 1859, pp. 353-439).

96. Voir Edw. Barry (*loc. cit.*), Sacaze : *Insc. ant.*, 171. Sur un autel anépigraphe d'Ardiège figure un dieu en costume guerrier, revêtu de la cuirasse; probablement, Mars *Leherenn*.

97. Peut-être peut-on admettre qu'Ardiège, localité au vieux nom aquitano-pyrénéen (*Ardeia* ou *Ardia* dans les textes médiévaux, à rapprocher du radical : *Arri*, rocher, et du basque : *Ardia*, carrière de pierre; Ardiège aujourd'hui a encore des carrières de pierre calcaire), fut le sanctuaire local, le centre religieux d'une tribu habitant la rive droite de la Garonne.

98. *Orig. Linguist. de l'Aquitaine*, p. 5.

99. *Géogr. H. G.*, p. 388.

100 et 101. Voir : Holder : *Alt-celtischer Sprachschatz*.

102. J. Toutain : *Cultes païens*, 1^{re} partie, t. III, fasc. II; *Les cultes G. R.*

sation ibérique. Chez les tribus ou la tribu de la rive droite de la Garonne en cet endroit, *Mars Leherenn* était vraiment le premier des dieux, le dieu national.

Un sanctuaire local analogue existait dans la basse vallée de la Neste, à Monserié. Là, comme à Ardiège, un grand nombre d'autels votifs¹⁰³ (une vingtaine ont été trouvés), a été consacré au même dieu dans la même localité ou à ses abords immédiats. Ce dieu est nommé dans les inscriptions *Erge* au datif (*Erge deo*, ou *deo Erge*)¹⁰⁴. Dans la même localité, plusieurs inscriptions ont été consacrées à Mars¹⁰⁵. Bien que les noms d'*Erge* et de Mars ne figurent accolés ensemble, sur aucune des inscriptions de Monserié, cela donne à penser qu'*Erge* n'est comme *Leherenn* qu'une épithète ou un nom local du grand dieu pyrénéen assimilé à Mars sous la domination romaine. Ce serait *Mars Erge*, comme à Ardiège, *Mars Leherenn*. M. Ch. Frossard a décrit cette intéressante station¹⁰⁶.

Le dieu *Erge* était sans doute le dieu local d'une tribu de la basse Neste.

Peut-être faut-il voir dans son nom un mot italo-celte c'est-à-dire indo-européen, à rapprocher du grec : *εργον*, exprimant l'idée de force, d'énergie; ce qui conviendrait bien à un dieu assimilé à Mars.

103. Au cours de fouilles exécutées en 1841.

104. Ce qui donnerait *Erga* ou *Ergis* au nominatif, à moins que ce nom soit *Erge* indéclinable. Voir J. Sacaze : *Insc. ant.*, 416, 424, 431, 433, 451 (variante *Erce*, 424), *C. I. L.*, XIII, 181 à 207.

105. Inscriptions de Montserié consacrées à Mars, Sacaze, *loc. cit.*, 436, 37, 38, 39, 40; *C. I. L.*, XIII, 209, 210, 211, 212, 213. Voir Toutain : *Cultes païens*, 1^{re} partie, t. III, fasc. II, *loc. cit.*

106. Ch. Frossard : *Le Paganisme dans les Hautes-Pyrénées* (B. S. R., 1870, pp. 163-73). — *Le dieu Erge*, Paris, 1872. Comme le remarque J. Sacaze, la plupart de ces inscriptions ont été découvertes au quartier de *Marto*, dont le nom serait un souvenir du Mars pyrénéen. Le nom de Monserié lui-même dérive du nom du dieu *Erge* et consacre le souvenir de ce sanctuaire; Monserié n'est autre que *Mons-Erge*. Le nom de cette localité dans le dialecte gascon du pays est *Mounsiré* par contraction de *Mounsiryé*. (Dans le dialecte de la basse Neste comme dans le Bigourdan ou le Béarnais, le son du *g* doux ou du *j* s'adoucit en *y* ou *i* : ainsi, *bilatyé* pour *Bilatge*. *Mons Erge* a donc donné *Mounsiryé*).

Dans la vallée de Louron, ce Mars pyrénéen est identifié au dieu local *Arixo* (voir plus haut) qui présidait au plateau rocheux du *Sarrat de Peyra* près de Loudenvielle. Nous sommes ici en présence de la fusion d'un culte local dans un culte plus général¹⁰⁷.

Nous ignorons le sens du mot *Dahus*¹⁰⁸ accolé au nom de Mars dans une inscription de Gourdan, près de Montréjeau.

Sur divers points de la *civitas Convenarum* et de celle des *Conсорanni*, la fréquence des inscriptions dédiées au dieu Mars, ou la présence d'anciens sanctuaires de ce dieu, confirment ce que nous avons dit sur la prééminence du culte d'un dieu guerrier indigène qui fut assimilé à Mars à l'époque romaine. Ainsi de nombreux autels votifs de Mars ont été découverts à Saint-Bertrand-de-Comminges. Un sanctuaire du dieu Mars semble avoir existé aux environs de Saint-Lizier de Couserans¹⁰⁹.

Le dieu *Iluro* n'est mentionné que dans une inscription trouvée à Mondilhan¹¹⁰ dans le bas Comminges. Mais ce dieu a dû jouer le rôle de dieu topique et d'éponyme dans plusieurs pays ou vallées de la région pyrénéenne. Son nom est à rapprocher de celui du peuple aquitain des *Iluronenses*¹¹¹ (Oloron), de celui de la vallée de Louron dont *Iluro* devait être le dieu protecteur.

Son nom paraît dériver de la racine ibéro-aquitannique *ilur* variante de *ili*, *iri*, exprimant l'idée de village, ville, centre

107. *Mars Arixo* était Mars adoré sur les rochers : cf. *Asto-Ilunnus*; voir plus haut, à propos des dieux des montagnes.

108. Sacaze : *Insc. ant.*, 205, *C. I. L.*, XIII, 34.

109. C'est ce que semblerait indiquer le nom de la chapelle de N.-D. de Marsan sur une hauteur voisine de l'ancien oppidum des *Conсорanni*. Un autel de Mars a été découvert aussi à Pouzac, près de Bagnères-de-Bigorre.

110. J. Sacaze : *Insc. ant.*, 238, *C. I. L.*, XIII, 154.

111. Il faut remarquer que nous trouvons en Espagne deux villes portant le nom d'*Iluro* : en Bétique (*C. I. L.*, II, 1946) et en Tarraconaise (Pomponius Mela, 2, 2 : *Ptolémée*, 2-6-9; v. aussi *C. I. L.*, II, 4616). *Ptolémée* place *Iluro* de Tarraconaise chez les *Laietani* (*Iluro* de Tarraconaise, Auj. Lurón).

habité. *Iluro* a dû être un dieu protecteur des villages, des centres de population. *Alardossus* (var. *Alardostus*)¹¹² paraît avoir eu un caractère assez général et une aire d'adoration relativement étendue. Son nom apparaît deux fois à Gaut et une fois à Valcabrière, sur l'emplacement de *Lugdunum Convenarum*. Son étymologie est impossible à déterminer et nous ignorons le caractère de ce dieu.

D'autres divinités pyrénéennes ont un caractère plus étroitement local que les précédentes. Ce sont des dieux purement topiques. Ils semblent avoir pris le nom de la localité qu'ils protègent.

Tels sont *Ilumberus* (Saint-Béat)¹¹³, *Ilurberrixus*¹¹⁴ et *Ilurberrixo*¹¹⁵ (val d'Aran et Tibiran), variantes d'un même nom. Ce nom n'est autre que le mot composé ibéro-aquitain : *Ilumberri* ou *Ilur-berri*; ville neuve¹¹⁶. Il s'agit sans doute de dieux protecteurs de localités nouvellement fondées.

Ilur (ville) forme aussi le radical du nom d'un dieu qui figure sur une inscription découverte aux confins des *Ausci* et des *Convenae*, *Lurgorr*¹¹⁷, nom qu'il faudrait lire sans doute *Ilurgorris* (*Ilur-gorri* : ville rouge). Ce dieu devait être le protecteur d'une localité de ce nom.

*Aberri deo*¹¹⁸; nom divin incomplet figurant sur une inscription de Saint-Bertrand-de-Comminges, finale d'un nom où entraîn *berri* (nouveau). Sans doute, le nom d'une localité protégée par le dieu.

112. Sacaze : *Insc. ant.*, 296-97-305; *C. I. L.*, XIII, 47, 48, 113.

113. Sacaze : *Insc. ant.*, 283, *C. I. L.*, 42.

114. A Escuñan au val d'Aran. Sacaze : *Insc. ant.*, 375, *C. I. L.*, XIII, 23.

115. A Tibiran, Sacaze : *Insc. ant.*, 119, *C. I. L.*, XIII, 42.

116. Cf. *Ili-berri* (Auch, Elne, etc.); voir plus haut, ch. iv, § 2, c.

117. Insc. découverte à Sariae (Gers) sur la limite sud du département, au voisinage de Castelnau-Magnoac (Hautes-Pyrénées); voir *B. S. A. M.*, n° 40, 1909-1911 (note de M. A. Lavergne).

118. R. Lizop : *Notes épigraphiques sur Saint-Bertrand-de-Comminges* (*R. E. A.*, 1912); v. Toutain, *loc. cit.* (*Revue épigraphique*, 1912).

Le dieu *Iscittus*, dieu de Garin près de Bagnères-de-Luchon, est peut-être une sorte de Vulcain montagnard¹¹⁹.

Le nom de *Horolatus* s'est conservé dans celui du village d'Ore¹²⁰ dont il était le dieu topique. Celui de *Boccus Harauso* survit dans le nom du village de Boucou (près de Sauveterre en Nébouzan)¹²¹.

Ces petits dieux topiques abondent dans les vallées reculées du Comminges. *Boriennus*¹²² est le dieu d'Anla (val de Barousse). *Idiatle* adoré à Saint-Pé d'Ardet est peut-être aussi un dieu protecteur du bétail¹²³. *Algassus*¹²⁴ était adoré à Galié dont le nom dérive peut-être du sien. Le dieu *Edelat*¹²⁵ est connu par une inscription conservée au Musée de Toulouse et dont la provenance est incertaine. Les autels du dieu *Aereda*¹²⁶ ont été découverts à Siradan et à Créchets dans la vallée de la Barousse. Le dieu *Ele*¹²⁷ était adoré à Eup, près

119. D'après J. Sacaze, son nom aurait survécu dans celui d'*Ichit*, génie du folk-lore Luchonnais, comparable par ses attributions à Vulcain. — J. Sacaze : *Insc. ant.*, 359-60; *C. I. L.*, III, 334-335.

120. Sacaze : *Insc. ant.*, 278, *C. I. L.*, XIII, 60.

121. Sacaze, *loc. cit.*, 198-99, *C. I. L.*, XIII, 78-79. Le nom de ce dieu est composé de deux mots accolés suivant les habitudes agglutinantes de la langue aquitanique. *Harauso* paraît une épithète de *Boccus*. Ce mot serait-il à rapprocher du basque *arotz*, *arautz*, forgeron? Serait-ce ici encore une sorte de Vulcain? D'autre part, un autel votif de ce dieu trouvé à Boucou figure un personnage drapé tenant une corne d'abondance. Serait-ce un dieu protecteur des moissons?

122. Sacaze, 383, *C. I. L.*, XIII, 301. Ce nom se retrouve en Espagne comme nom propre masculin à Lerida, *C. I. L.*, XII, 3013.

123. Sacaze, n° 269, *C. I. L.*, XIII, 65. A rapprocher de *idi*, bœuf ou vache en basque (?).

124. Sacaze, 264, *C. I. L.*, XIII, 65.

125. *Edelati deo...* Sacaze, 81, *C. I. L.*, XIII, 146. Cet autel provient d'après les diverses opinions de Luscan, de Gelat ou des environs d'Aurignac.

126. J. Sacaze, 275, *C. I. L.*, XIII, 312. Peut-être faut-il identifier à *Aereda* une autre divinité *Erda*, dont le nom serait une légère variante. Sacaze, 390, *C. I. L.*, XIII, 307 (inscr. de Créchets).

127. Sacaze, 293, *C. I. L.*, XIII, 222.

de Saint-Béat; *Stoiocus*¹²⁸ à Asque dans les baronnies de Bigorre; *Sutugius*¹²⁹ à Saint-Plancard, près de Montréjeau. Le nom d'*Exprecennius*¹³⁰, à la sonorité étrange, nous est conservé par une inscription de Cathervielle au pays de Luchon. On ne peut déterminer le caractère ni les attributions de ce dieu qui n'apparaît que là. On a voulu rapprocher ce nom de celui du village d'Esperce dans la Haute-Garonne, situé bien loin de Cathervielle et hors des limites du Comminges. Le nom du dieu *Xuban*¹³¹ ne se trouve pas en dehors d'un autel trouvé à Arbas (Haut-Comminges oriental). *Haloïssus*¹³² qui aurait été adoré à Gajan porte un nom qui, en raison des mutilations de l'inscription, présente certaines incertitudes. Le nom de la déesse *Ande*¹³³ signifierait peut-être étymologiquement la *grande déesse*. Cette divinité était adorée à Caumont en Couserans.

Nous devons signaler un nom divin incomplet fourni par un autel votif récemment découvert et en partie mutilé provenant de Thèbe (vallée de la Barousse, *Oson(i)*¹³⁴, nom qui, d'après sa désinence, devait présenter quelque ressemblance avec celui du dieu *Larraso* fourni par des inscriptions de l'Aude.

Une inscription d'autel votif, également incomplète, mais plus facile à restituer, découverte récemment au plateau de Sainte-Christine, près de Montauban-de-Luchon, est dédiée au dieu *Vaxus* (*Vax... (o) deo*)¹³⁵; encore inconnu avant cette dé-

128. Sacaze, *C. I. L.*, XIII, 388.

129. Sacaze, 217, *C. I. L.*, XIII, 164.

130. Sacaze, 363; *C. I. L.*, XIII, 329. J. Sacaze suppose sans preuve (d'après un linguiste) que ce nom aurait eu le sens d'animation, mouvement, cause et que ce dieu aurait été un dieu des voyages, de la chasse (??).

131. Sacaze, 258, *C. I. L.*, XIII, 130.

132. Sacaze, 258, *C. I. L.*, XIII, 130.

133. Sacaze, 67, *C. I. L.*, XIII, 15.

134. R. Lizop et P. de Gorsse : *Note sur des inscriptions et monuments gallo-romains inédits de la région de Bagnères-de-Luchon* (*B. S. A. M.* 1921-25, p. 301 et Luchon, Sarthe, 1924).

135. R. Lizop : *Les Fouilles de M. Ballarin à Bagnères-de-Luchon*, VIII^e Congrès de l'U. S. H. A. S. O., tenu à Saint-Gaudens du 6 au 12 septembre 1924 (Saint-Gaudens, Abadie, 1927, p. 83).

couverte. Nous ignorons le caractère de ce dieu. Le nom du village de *Bachos*¹³⁶ (Bachos-Binos), près de Bagnères-de-Luchon, dérive, selon toute probabilité, du sien.

H) Divinités connues par des monuments figurés.

Quelques monuments figurés appartenant, quelques-uns du moins, probablement à la période pré-romaine et quelques bas-reliefs sculptés sur des autels votifs sans inscriptions, se rapportent à des dieux du Panthéon pyrénéen. Nous ne pouvons déterminer s'il s'agit de divinités dont les noms sont connus par ailleurs, grâce aux inscriptions, ou de personnages divins encore inconnus.

Une tête sculptée d'un caractère bestial et monstrueux, d'un art extrêmement grossier et barbare, découverte dans les décombres de l'ancienne église de Luchon¹³⁷, lors de sa démolition, doit représenter une divinité indigène. Elle appartient nettement à l'art de l'époque pré-romaine. (Pl. IX, fig. 1.)

Une autre tête d'un style analogue, de provenance inconnue mais très probablement pyrénéenne, a été retrouvée dans une maison toulousaine où elle était conservée¹³⁸. Elle est d'expres-

136. Sur une dalle funéraire de l'année 1264, dans le cloître de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges, on relève le nom de *Vital de Vaxosio* (Vital de Bachos), archidiacre et sacristain de cette église (le *v* latin se prononçait *b* dans le dialecte aquitannique comme dans le gascon actuel, et l'*x* était employé pour rendre le son chuintant). Le *Pouillé*, du diocèse de Comminges (1387), mentionne également cette localité : *Baxosium*. Un sanctuaire du dieu *Vaxus* devait s'y trouver aux époques pré-romaine et gallo-romaine.

L'inscription consacrée au dieu *Erditse* (nom *Erditsa* ou *Erditsis*? ou indéclinable?) par les *Consacrani Borodates*, lue par Scaliger de son temps dans la cour du palais du Parlement à Toulouse où elle avait été transportée, semble relative à une divinité locale indigène d'une localité inconnue du Comminges ou du Couserans. (Sacaze : *Insc. ant.*, 17. — *C. I. L.*, XII, 5379.)

137. A. Couzi : *Un mascaron gallo-romain à Luchon* (*B. S. A. M.*, n° 41, 1911, 1912, p. 397 (fig. 56). En réalité, ce mascaron paraît être pré-romain.

138. J. de Lahondès : *Nouvelle image en marbre du dieu cornu* (*B. S. A. M.*, n° 40 (1909-11), p. 237 (fig. 39).

PLANCHE X.



Fig. 1. — Mascaron pré-romain (divinité indigène) provenant de Bagnères-de-Luchon.

(B. S. A. M., 28 nov. 1911 à 9 juillet 1912, p. 398, fig. 55. Cliché Couzi.)



Fig. 2. — Figure du dieu cornu (origine pyrénéenne).

(B. S. A. M., 30 nov. 1909 au 27 juin 1911, fig. 39, p. 237. Cliché Couzi.)

PLANCHE X *bis*.



Statuette de divinité indigène (probablement pré-romaine)
découverte près de Cier-de-Luchon.

(Coll. Julien Sacaze, musée de Bagnères-de-Luchon.)

sion moins brutale que la précédente et représente un visage imberbe surmonté de deux cornes et entouré de bandelettes. Ce qui démontrerait que, dans les Pyrénées comme dans la Gaule du centre et du nord, existait un type de dieu cornu. Peut-être est-ce une figuration de la divinité solaire? (Pl. IX, fig. 2.)

Une tête de grandes dimensions, à deux visages¹³⁹ comme un Janus romain, d'un travail également barbare et grossier, qui figura longtemps sur une fontaine du village de Troubat (vallée de Barousse)¹⁴⁰, près duquel elle avait été trouvée. Elle est actuellement conservée à Mauléon-Barousse. Malgré l'analogie avec les images de Janus, l'exécution très barbare de ce monument semble indiquer une époque antérieure à la conquête ou, du moins, un travail purement indigène. Or nous savons que le dieu Janus, dont les représentations sculpturales sont extrêmement rares, est un dieu purement latin qui n'apparaît presque jamais dans les provinces, et dont la présence serait étonnante dans cette vallée pyrénéenne.

De plus, les deux visages du buste de Troubat sont imberbes, tandis que les images du dieu Janus sur les monnaies, les bas-reliefs, etc., portent la barbe. Tout ceci permettrait peut-être dans ce monument la représentation d'un dieu indigène à double visage.

On pourrait très vraisemblablement rapporter à la période pré-romaine le curieux cippe de Montmajou qui semble continuer la tradition des statues-menhir¹⁴¹ de l'époque néolithique ou de l'âge du bronze. C'est une pierre taillée en forme de cône (0 m. 40 de hauteur environ), véritable menhir en réduction sur lequel est figurée en bas-relief la représentation

139 et 140. Mentionné par Dumège : *Mon. rel.* p. 214 et Pl. I, fig. 13. Nous décrivons ce curieux monument d'après nos propres observations. Il est actuellement placé sur un mur d'enceinte du château de Mauléon-Barousse (Hautes-Pyrénées), où il a été transporté de la localité voisine de *Troubat*.

141. J. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 427. Le dessin donné par J. Sacaze est assez sommaire. — M. Couil (Les Andelys) : *Les monuments mégalithiques des environs de Luchon*, *Bulletin Soc. préhist. française*, 1923, n° 12, pp. 352 et suiv. — Nous avons observé et étudié nous-mêmes ce curieux monument.

très barbare d'un homme nu. La tête est disproportionnée, énorme; le sexe très nettement indiqué. Cette figure, évidemment une image divine, lève le bras droit dans le geste de faire un signe impératif, tandis que l'autre bras est allongé le long du corps tenant un objet en forme de rectangle allongé qui paraît une sorte de battoir ou de maillet. S'il faut admettre cette dernière hypothèse, la forme de cet objet serait fort différente de celle du maillet qui constitue l'attribut d'un des dieux gaulois les plus souvent représentés. (Pl. X *bis*.)

Nous ne pouvons en somme identifier ce dieu. Sur divers autels votifs anépigraphes de l'époque gallo-romaine, nous trouvons sculptées en bas-relief sur le cippe plusieurs images divines difficiles à identifier.

Un autel de Gaud¹⁴² et un autre de Bramevaque¹⁴³ donnent les représentations très barbares d'un dieu indigène tenant un bâton dans la main droite, et un serpent dans la main gauche. Ce dernier attribut nous montre que le rôle très grand joué par le serpent dans les mythologies et les croyances de la Gaule celtique et de tout l'Occident, se retrouve dans le paganisme pyrénéen.

Faute d'inscription, nous ne pouvons savoir à quel genre de divinité ou de croyance se rapporte cette figuration du serpent.

Sur un autel anépigraphe provenant du village d'Ore¹⁴⁴ figure l'image barbare d'une divinité nue, probablement féminine, la tête couronnée d'une sorte de diadème, la main droite tenant un javelot. Un svastika est gravé au-dessous. Il faut y voir probablement une divinité guerrière.

Sur un autel d'Arlos¹⁴⁵ et un fragment d'autel de Saint-Bertrand-de-Comminges¹⁴⁶, nous voyons sculpté grossièrement en bas-relief dans un style très grossier, un personnage tenant

142-143. J. Sacaze : *Insc. ant.*, pp. 352 et 480. — Espérandieu : *Recueil*, II, 871 et 872.

144. J. Sacaze, *ibid.*, p. 337. — Espérandieu : *Recueil*, II, 837.

145. J. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 346. — Espérandieu : *Recueil*, etc., II, 876.

146. R. Lizop : *Les Fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges : Découverte d'une basilique chrétienne* (B. S. FR. F. A.), 1914-22, p. 50.

un bâton dans sa main gauche et une bourse dans la main droite. Nous ne saurions y voir une représentation de Mercure. A part la bourse, aucun des attributs de ce dieu n'y est figuré. Il s'agit plutôt d'un dieu local de la richesse et de la prospérité.

Une figure très grossièrement représentée et stylisée sur un petit autel de Castillon-Larboust semble tenir un arbre dans sa main droite¹⁴⁷. Elle se rapporte au culte des arbres.

Un petit autel trouvé sur la montagne du Houcheton¹⁴⁸ à Ardèche, représente un dieu drapé, assis, tenant un rameau dans sa main droite, ce qui semblerait se rapporter au culte des arbres et de la végétation.

Ces diverses représentations figurées indiquent, comme les mentions de dieux indigènes données par les inscriptions gallo-romaines, des divinités appartenant à une religion naturaliste, à une religion de paysans et de montagnards, à des dieux d'un caractère essentiellement local.

Des découvertes ultérieures enrichiront sans doute le Panthéon pyrénéen de quelques nouveaux noms divins, des points de détail peuvent être précisés. Il est peu probable que ces découvertes modifient ce que nous savons sur le caractère de ces dieux. Les uns ont une existence locale fort ancienne; d'autres sont d'importation italo-celte, ibérique ou gauloise. Mais tous ont le caractère commun de divinités naturalistes et topiques.

Nous avons étudié ce Panthéon pyrénéen en parlant de l'état des peuples pyrénéens avant la conquête, bien que, à part quelques sculptures, peut-être pré-romaines, ces cultes ne soient connus que par des inscriptions et des monuments de l'époque gallo-romaine. A cette époque, ils ne constituent que des survivances très tenaces d'un très vieux passé; survivances si tenaces que le christianisme ne les a fait disparaître que très tardivement. Elles ont laissé des traces jusqu'à nos jours dans les coutumes et le folk-lore des vallées pyrénéennes.

147. J. Sacaze : *Insc. ant.*, p. 436.

148. Obs. personnelle. Ce petit autel se trouve au Musée de Saint-Bertrand-de-Comminges.

§ 3. — Rites et pratiques religieuses.

La multiplicité des divinités locales, les survivances très nombreuses et très tenaces léguées par les vieux cultes pyrénéens dont quelques-unes se sont maintenues jusqu'à notre époque, nous montrent quelle dût être la puissance du sentiment religieux chez les populations antiques des Pyrénées : sentiment qui se manifestait souvent sous les formes les plus frustes, les plus primitives. Sur ce point encore on peut les rapprocher des populations du versant méridional des Pyrénées qui leur étaient si étroitement apparentées; populations dont les auteurs anciens caractérisent l'esprit religieux très intense par le mot significatif de : *Δασιδαίμονια* (crainte des esprits).

Nous ne pouvons savoir que très peu de choses sur les rites et pratiques de la religion des peuplades aquitaines et pyrénéennes de l'époque pré-romaine. Nos seuls moyens d'informations sont les analogies probables avec les pratiques religieuses des autres populations de la Gaule et de l'Espagne, et les survivances que les anciens cultes ont laissées dans le folk-lore et les superstitions populaires.

Le druidisme, inconnu en Espagne et même chez les peuplades celtiques de la Gaule du Midi et de l'Italie du Nord, n'a pas pénétré non plus chez les Aquitains. Y avait-il toutefois une classe de prêtres, ou bien les actes divers du culte étaient-ils accomplis seulement par les chefs du peuple et les pères de famille? Faute de textes et de documents, il est difficile de répondre à cette question. On peut conjecturer que s'il y a eu des prêtres ou des sacerdoces, c'est uniquement comme en Espagne, sous la forme inférieure de devins (*Μάντις*) analogues aux *chamans*, des peuples mongols et finnois ou aux féticheurs de l'Afrique noire, connaissant les formules magiques, jouant le rôle d'augures, de sacrificateurs, d'haruspices et de sorciers, enseignant les vertus magiques des talismans, les propriétés merveilleuses des pierres, des herbes et des eaux.

Comme tous les cultes de l'Occident italo-celtique, ceux

de ces peuplades devaient consister essentiellement en formules et rites, gestes immuables et consacrés, destinés à se concilier la protection des dieux et des esprits ou à conjurer leur colère.

Certains de ces rites remontent au plus lointain de la préhistoire; aux cultes animistes des populations paléolithiques; d'autres durent être importés à des époques plus ou moins récentes par les diverses marées de peuples qui ont apporté de nouveaux éléments ethniques ou de nouvelles civilisations.

A chacun des grands cultes que nous avons distingués et auxquels nous avons pu rattacher le plus grand nombre des divinités indigènes : culte des pierres et des montagnes, culte des eaux, culte des arbres, cultes astraux, correspondait une catégorie de rites particuliers et de pratiques. Certains se sont perpétués à travers le Moyen âge, et même jusqu'à nos jours. Désespérant de les abolir, les autorités ecclésiastiques et les conciles du moyen âge ont dû finir par les tolérer en les christianisant, lorsque c'était possible.

A quelle pratique rituelle correspondaient les cupules creusées dans certains des mégalithes formant les grandes enceintes de pierre trouvées sur certains points du pays de Luchon; à la montagne de l'Espiaup¹⁴⁹ par exemple?

Les pierres à cupules ou à écuelles se trouvent dans beaucoup d'autres régions. Ces pierres à cupules ont bien le caractère de pierres sacrées, c'est la seule chose indiscutable. Mais leur destination a soulevé de grandes discussions parmi les archéologues. Les petites cavités arrondies ou *cupules* creusées dans ces blocs servaient-elles à verser les liquides de libations offertes sur les pierres sacrées? Devaient-elles recueillir la pluie tombant du ciel, considérée comme d'origine divine et sacrée, employée comme une eau lustrale? Ces diverses hypothèses ont été successivement émises. Dans la seconde, ce

149. Notamment, le gros bloc appelé *Cailhaou dets pourics* qui porte 98 cupules; le *cailhaou de sacada*, qui en a 43. Certaines de ces pierres font partie d'un cromlech ou enceinte de pierres, d'autres d'un alignement ou *peyrelade*, v. J. Sacaze : *H. ancienne de Luchon* (*Études sur Luchon*, Saint-Gaudens, Abadie, 1887, p. 13).

rite de la cupule se rattacherait au culte des forces atmosphériques. Quoi qu'il en soit, il s'agit ici d'un rite extrêmement ancien, très antérieur au premier âge du fer auquel nous pouvons rattacher les pierres à cupules du pays de Luchon, et plongeant dans le lointain passé de la préhistoire¹⁵⁰.

L'explication la plus vraisemblable consisterait à voir, dans ces cupules, des signes conventionnels ou symboliques indiquant les pierres sacrées.

Des offrandes (fruits de la terre, objets divers) devaient être déposées au sommet des montagnes divines ou, du reste, comme nous le verrons plus loin, existaient des lieux consacrés. Les autels votifs de l'époque gallo-romaine découverts sur certaines montagnes pyrénéennes, au pic de Gar, par exemple, nous montrent la persistance de cette coutume à l'époque romaine sous la forme plus perfectionnée d'ex-votos épigraphiques.

Comme dans tout l'Occident italo-celtique les rites essentiels du culte des fontaines étaient le dépôt d'offrandes et d'ex-votos : lingots d'or, pièces de monnaie, bijoux, objets divers, aliments, etc., dans les eaux des sources sacrées. Des formules invocatoires gravées sur des lames ou des plaques de métal étaient aussi déposées parfois dans les eaux des fontaines. Les personnes qui demandaient la guérison à ces dernières, se baignaient dans leurs eaux. Toutes ces pratiques ont laissé de nombreuses survivances dans les régions pyrénéennes et sous-pyrénéennes du Comminges et du Couserans.

La croyance dans la vertu des herbes magiques, dans le pouvoir de certaines pierres, surtout des pierres taillées ou polies des temps préhistoriques, dites « pierres de foudre »¹⁵¹,

150. Des cupules disposées en séries rectilignes sont creusées dans les rochers de l'enceinte sacrée de Géry, près Saint-Béat. — Sur les origines paléolithiques qui pourraient être attribuées au rite de la cupule, voir G. Goury : *Origine et évolution de l'homme*, p. 139, texte et note 2.

151. Nous avons la preuve directe de l'existence de cette croyance dans le pays des *Convenae* à l'époque gallo-romaine, d'après la présence d'une hache néolithique en jadéite découverte à Saint-Bertrand-de-Comminges sous le seuil d'une porte d'habitation gallo-romaine où elle servait de talisman. — R. Lizop : *B. S. FR. F. A.*, 1924-1929, *Fouilles à Saint-Bertrand-de-Comminges*, 1922-23, p. 76.

et, d'une manière générale, les croyances relatives aux talismans, aux pratiques de sorcellerie, etc., existaient certainement dans les Pyrénées comme dans tout l'Occident italo-celtique.

Comme dans toutes les religions antiques, l'acte religieux le plus solennel, l'acte religieux par excellence, était le sacrifice sanglant¹⁵². Nous avons une preuve directe de l'existence de sacrifices dans la religion de ces peuples. Elle réside dans les excavations rectangulaires; le bassin creusé dans le roc que nous avons relevé dans l'enceinte sacrée de Géry, près de Saint-Béat. Ce sont là évidemment des fosses pour recueillir le sang des victimes et un bassin pour laver les instruments du sacrifice.

Dans cette religion très proche encore de l'animisme, la divination sous toutes ses formes, tenait une grande place. Nous pouvons penser que, comme les Lusitans et les Celtibères, les tribus pyrénéennes pratiquaient l'haruspicine et l'art augural; que, comme les *Callaici*¹⁵³ (Galliciens), les Cantabres, les Vascons, qui leur étaient si étroitement apparentés, elles croyaient aux présages tirés du vol des oiseaux et de la foudre¹⁵⁴.

§ 4. — Les sanctuaires.

On peut affirmer, par analogie avec les tribus de l'Espagne et les peuples gaulois, que les peuples aquitains et pyrénéens au temps de leur indépendance ne possédaient pas d'édifices du culte.

Comme nous le verrons plus loin, ainsi que le remarque

152. Castillon d'Aspet conclut, de l'absence du druidisme dans ces régions, que les sacrifices humains étaient inconnus chez les Aquitains; cette conclusion est hasardeuse. La parenté avec les peuples de l'Espagne du nord, le voisinage de l'influence des Gaulois d'autre part, nous permettent de penser que les peuples pyrénéens avant la conquête romaine immolaient eux aussi à leurs dieux des victimes humaines, au moins dans les circonstances graves. (Castillon d'Aspet : *Histoire des populations pyrénéennes*.)

153-154. Strabon : *Géogr.*, III, 15 à 20.

M. J. Toutain¹⁵⁵, même après la conquête romaine, un grand nombre de ces autels votifs qui nous ont fait connaître, par leurs inscriptions, les vieilles divinités pyrénéennes, devaient se dresser en pleine campagne, dans des endroits consacrés, sans l'abri d'aucun temple en maçonnerie. A plus forte raison, avant la conquête, alors que l'usage des autels votifs et des inscriptions dédicatoires n'était même pas connu, les sanctuaires devaient-ils se réduire à des enceintes, en plein air, délimitées selon les rites, le *templum* au sens primitif du mot.

Souvent, les enceintes fortifiées que nous avons étudié plus haut étaient-elles aussi des enceintes sacrées. Nous avons observé à Géry, près de Saint-Béat, un de ces sanctuaires en plein air des mieux caractérisés. Il paraît d'ailleurs rentrer aussi dans la catégorie des lieux fortifiés. — Nous l'avons décrit plus haut en étudiant ces derniers (ch. VII, § 2).

Le plus souvent ces sanctuaires étaient placés sur les sommets des collines ou des montagnes, sur les « hauts lieux ». A Ardiège, le sommet du cap de Houcheton était certainement celui du dieu *Leherenn*¹⁵⁶. Le plateau qui surmonte la colline de *Lugdunum Convenarum* celui d'*Abellio*, le dieu solaire pyrénéen. Sur la colline de Montserié (*Mons Erge*) où l'on a retrouvé de nombreux autels votifs de ce dieu, était celui d'*Erge*¹⁵⁷. Un grand nombre de collines où s'élèvent aujourd'hui des chapelles, des lieux de dévotion ont dû être le siège de sanctuaires pré-romains.

Si nous remontons vers l'intérieur de la chaîne, le sommet du Gar était le lieu du culte de la montagne divine. Dans la haute Barousse, sur le mont Sacon¹⁵⁸ on pouvait voir encore

155. J. Toutain : *Cultes païens*, III, II; *Cultes dans la G. R.*

156. Voir plus haut ce qui a été dit à propos du dieu *Leherenn*, notamment Edw. Barry : *Le dieu Leherenn d'Ardiège*.

157. Voir, plus haut, Ch. Frossard : *Le Paganisme dans les Hautes-Pyrénées* (*B. S. R.*, 1870, pp. 163-73).

158. Le manuscrit de la collection Duchesne (*Bibl. nat.*, *Catal.* n° 17) contient (vol. LXVII, fol. 69, 269) d'intéressantes notes sur Saint-Bertrand-de-Comminges et la région voisine, peut-être de la main d'Oihenart. Ces notes renferment le passage suivant : « Montsacon, au-dessus de « Tibiran, qui est une fort haute montagne où l'on voit diverses marques

au XVII^e siècle, un emplacement où étaient d'anciens autels votifs en marbre marqués de signes qui étaient certainement des *svâstikas* ou signes astraux; ils marquaient un ancien terrain sacré. De même, les autels votifs que Dumège avait vus encore en place dans la même vallée de la Barousse à la montagne de *Sost*. Devant ces autels anépigraphes que l'on appelait les *Peyros-Marmes*, au début du XIX^e siècle¹⁵⁹, les passants faisaient encore une courte prière en jetant une branche d'arbre sur la pierre sacrée. Dans la vallée de Luchon, à Montauban-de-Luchon, le plateau de Sainte-Christine¹⁶⁰, situé à flanc de montagne au-dessus du village, sur un contrefort du pic de Poujastou, était une enceinte consacrée aux dieux *Abellio* et *Iluro* et à d'autres dieux parmi lesquels le dieu *Vaxus*. Dans les vallées de Larboust et d'Oueil, où le culte d'*Abellio* était si répandu, il a dû y avoir des emplacements destinés à ce culte, sur les hauts plateaux herbeux de l'Antenac et du Monné, magnifiques belvédères pour saluer l'apparition du soleil levant; probablement aussi sur l'oppidum du *Castera* qui se dressait au-dessus de Saint-Aventin, sur le promontoire dominant le carrefour des deux vallées.

Certaines grandes enceintes de pierre que l'on trouve dans cette même vallée de Larboust, à la montagne de l'Espiaup; étaient trop vastes pour avoir simplement entouré des sépultures. Certaines atteignent 50 mètres de diamètre. Celle du mont Arrouy atteint 433 mètres de circonférence¹⁶¹, des alignements et des enceintes analogues peuvent être observés sur la montagne de l'Estivère. Ces enceintes de pierre devaient

« qu'aucuns prennent pour armoiries. » Il semble qu'il s'agisse là d'autels votifs visibles, encore en place à cette époque sur la montagne du Mont Sacon et portant, gravés à la pointe sur le marbre, comme beaucoup de ceux qui figurent dans les collections, des rosaces, *svâstikas*, rouelles, etc.

159. Dumège : *Mon. rel.*, p. 306; *Arch. pyr.*, 2, 294. — J. Sacaze : *Insc. ant.*, n° 397.

160. R. Lizop : *Les fouilles de M. Ballarin à Bagnères-de-Luchon* (*U. H. A. S. O.*, VIII^e Congrès, 1924; Saint-Gaudens, Abadie, 1927, p. 78).

161. J. Sacaze : *H. anc. de Luchon* (*Études sur Luchon*, Saint-Gaudens, Abadie, 1887), p. 14.

servir de lieu de culte et aussi de lieu de réunions religieuses ou politiques pour les populations voisines. Là où le terrain sacré n'était pas délimité par une enceinte de blocs, il était probablement entouré d'une barrière de pieux. On trouvait probablement aussi des enceintes de ce genre autour des sources sacrées, dans les clairières des forêts, ou autour des arbres ou groupes d'arbres qui étaient l'objet d'un culte.

A ces époques lointaines, il n'est guère probable que ces populations aient sculpté les images de leurs divinités. Habiles aux arts industriels, elles ne connaissaient guère les arts plastiques perdus en Occident depuis la fin de l'époque magdalénienne. C'est seulement à l'époque qui précède immédiatement la conquête romaine que, sous l'influence lointaine de la plastique grecque, venue des régions à demi-hellénisées du golfe du Lion, on se met à sculpter quelques images très frustes et très grossières de dieux indigènes¹⁶². A l'époque romaine, au contact de l'iconographie religieuse classique, cette pratique se généralise, et les populations des Pyrénées se mettent à sculpter en bas-relief, sur les autels, ou en ronde bosse, des figures encore grossières de leurs divinités caractérisées par certains attributs, une lance, une bourse, un bâton¹⁶³, etc.

Avant les essais de figuration plastique de la période qui a précédé l'occupation, on n'a guère connu d'autre représentation des divinités locales, que les symboles très anciens du dieu solaire (*svāstikas*, rosaces, disques et roues) et des autres divinités astrales (croissants astériques) hérités d'un très vieux passé. En dehors de ces symboles graphiques de quelques divinités, les dieux n'ont dû être figurés que par des fétiches grossiers, blocs de pierres grossièrement taillés, troncs d'arbres mal équarris fichés en terre. Nous avons vu que certains des blocs de pierre des champs funéraires et consacrés

162. Voir paragraphe précédent.

163. Voir paragraphe précédent et l'étude que nous consacrons à l'art rustique à l'époque gallo-romaine dans notre ouvrage : *Histoire de deux cités gallo-romaines : Les Convenae et les Consoranni (Comminges et Couserans)*, II^e partie, ch. iv, § 5, B, a.

de l'Espiaup, de Garin, pouvaient être considérés comme des pierres sacrées. Nous avons parlé des rites étranges qui se sont célébrés jusqu'à nos jours auprès de certains d'entre eux. Nous avons parlé, à propos des blocs creusés de cupules, de la signification probable de ces dernières. Nous ne connaissons encore dans les Pyrénées aucune statue-menhir analogue à celles du Quercy et du Rouergue. Mais il n'est pas du tout impossible que les Pyrénées les aient connues. Nous avons même vu que la curieuse pierre conique sculptée de Montmajou était une sorte de petite statue menhir (probablement d'époque très postérieure à celles du Massif central)¹⁶⁴.

Telles sont les conclusions et les conjectures que nous avons pu établir sur les pratiques du culte et les sanctuaires des populations proto-historiques des Pyrénées. Il est regrettable que la pénurie de documents certains ne nous ait pas permis de pousser plus avant cette étude.

164. Près de Cier-de-Luchon. Voir paragraphe précédent.

CHAPITRE X

La Société, le Gouvernement, la Guerre.

§ 1. — La Famille et la Société.

Nous n'avons aucun renseignement direct sur la famille ni sur l'organisation sociale chez les peuples de l'Aquitaine pyrénéenne. Nous pouvons seulement penser, d'après un texte de César, que ces peuples présentaient à ces points de vue de grandes différences avec les Gaulois¹. Faut-il leur appliquer, au moins en partie, ce que nous disent les historiens et les géographes de l'antiquité, des institutions familiales des peuples du Nord-Ouest de l'Espagne, les Cantabres par exemple? Certains de leurs caractères originaux avaient vivement frappé les écrivains anciens. Ainsi : l'autorité extraordinaire dont la femme jouissait dans la famille². On ne peut pas ne pas être frappé de l'analogie entre ce que rapporte Strabon au sujet de semblables institutions, et le droit familial pyrénéen au moyen âge et sous l'ancien régime³. Celui-ci renferme-t-il des survivances de cet état de choses très ancien? Il est plus prudent de ne rien affirmer. On ne peut rien affirmer non plus sur la probabilité de l'existence chez ces peuples de la *couvade*, que Strabon a relevé chez les tribus de l'Espagne septentrionale et qui a persisté chez les Basques jusqu'à une époque voisine de la nôtre⁴. Nous ne savons pas non plus s'il existait chez ces tribus une institution

1. César : *B.-G.*, I, 1.

2. Chez les Cantabres, les maris apportaient une dot à leur femme. (Strabon : *Géogr.*, III, 4, 18, 5). Toutes ces institutions paraissent être des survivances du matriarcat.

3. De Lagrèze : *Hist. du droit dans les Pyrénées* (introduction, p. xxi) et pp. 182-3-4.

4. Strabon : *Géogr.*, III, 4, 17. Voir C. Jullian : *B.-G.*, I, p. 179.

analogue à la *gens* italote; ni (ce qui paraît probable), si leur société était plus démocratique que celle des Gaulois. L'institution des *solduri*⁵, sorte de clientèle guerrière autour des chefs, mentionnée par César chez les *Sotiates* et par d'autres auteurs chez les Ibères du Nord de l'Espagne, a pu exister dans les tribus pyrénéennes apparentées aux uns et aux autres. Les relations personnelles et les liens de clientèle ont pu jouer un rôle prédominant dans cette organisation sociale, mais faute de texte précis, nous ne pouvons rien affirmer.

§ 2. — Le Gouvernement et les Institutions politiques.

Nous n'avons aucun renseignement direct sur le gouvernement et les institutions politiques des tribus pyrénéennes à l'époque pré-romaine. Peut-être avaient-elles des rois ou des chefs locaux comme César⁶ nous en fait voir encore au moment de la conquête chez d'autres tribus aquitaines comme les *Sotiates* ou comme il en existait, d'après les monnaies, chez certains petits peuples de civilisation ibérique de la région languedocienne. On peut aussi penser que l'institution des *solduri*⁷, sorte de compagnonnage ou de clientèle guerrière, existait chez eux comme chez les *Sotiates* de la basse Aquitaine, comme chez les tribus ibériques⁸ du Nord de l'Espagne. Il est également impossible de savoir s'il y avait chez eux des sénats aristocratiques comme chez les Gaulois et des assemblées des hommes libres de la tribu comme Tite-Live nous les fait voir chez leurs voisins du Sud, les *Ilergètes* du Nord-Est de l'Espagne. Il est probable, dans tous les cas, qu'il y avait de grandes différences entre leurs institutions et celles des Gaulois de la Celtique, car César nous

5. César : *B.-G.*, III, 22. — Plutarque : *Vie de Sertorius*. — Servius : *Géogr.*, IV, 218. — Dion, IV, 218).

6. César : *B.-G.*, III, 22.

7. César, *id.*

8. Strabon : *Géogr.*, III. — Plutarque : *Vie de Sertorius*. — Servius : *Géogr.*, IV, 218. — Dion Cassius : LIII, 20-21; voir C. Jullian : *H. G.*, II.

dit que les Aquitains différaient des Celtes par les institutions (*instituti*) et les lois⁹.

§ 3. — La Guerre.

Comme tous les peuples de civilisation ibérique, les Aquitains possédaient de rares qualités de vaillance, d'énergie, de ténacité. D'après ce que nous disent à leur sujet César et certains écrivains de l'antiquité à propos de leur lutte contre Crassus, ils étaient comparables, au point de vue de la nature de leurs qualités militaires, de leur tactique, de leur organisation, aux peuples de la Lusitanie, de la Celtibérie et de la vallée de l'Ebre.

Tandis que la force principale des armées gauloises résidait dans leur brillante cavalerie¹⁰, chez les peuples ibériques ou ibérisés de l'Espagne, des Pyrénées, de l'Aquitaine, l'arme principale était l'infanterie. Ces hommes nerveux, robustes, agiles, résistant à la fatigue, endurcis par la rude vie du montagnard, étaient de merveilleux fantassins. Leur armement offensif et défensif, que nous avons décrit plus haut, convenait admirablement par son efficacité redoutable, sa solidité, sa légèreté¹¹ à une infanterie légère opérant en pays de montagne. Strabon compare le fantassin ibérique au peltaste grec.

Avec cette bonne infanterie les Aquitains possédaient, d'après César, une belle et nombreuse cavalerie¹². Ils la remon-

9. César : *B.-G.*, I, 1.

10. Voir sur les armées gauloises et le rôle de la cavalerie chez les Gaulois (Jullian : *H. de la G.*, II, p. 190).

11. Rappelons que les armes offensives consistaient dans des javelots aigus et meurtriers : le *saunium*, le terrible *soliferreum* à pointe barbelée, l'arc et la fronde, la courte épée ou poignard de Halstatt II. L'armement défensif était léger; la cuirasse et la cotte de maille, le casque métallique, étaient assez rarement portés. L'équipement consistait dans la courte tunique de lin, le casque léger en cuir, le bouclier rond ou *caetra*, mais on se servait aussi du long bouclier gaulois. Les Vascons des temps carolingiens avaient conservé cet armement léger si bien adapté aux pays de montagne. Eginhard (*Vita Caroli*, IX) parle de la légèreté de leurs armes.

12. César : *B.-G.*, III, xx. « *Sotiates, magnis copiis coactis; equitatuque comparato (quo plurimum valebant) in itinere, agmen nostrum adorti.* »

taient, grâce à l'excellente race de chevaux que nourrissaient, dès cette époque, les pâturages des vallées et des plaines sous-pyrénéennes.

Mais la cavalerie n'était pas chez eux l'arme principale comme chez les Gaulois. Elle n'agissait pas uniquement par le choc, par la charge comme la cavalerie celtique, mais elle constituait probablement, comme chez leurs voisins d'outre-Pyrénées, une infanterie montée¹³.

Energiques, rusés, d'un courage froid et réfléchi qui était celui de la résistance, les peuples pyrénéens et ibériques n'avaient pas les folles audaces des Gaulois. Leur stratégie et leur tactique résultaient de leur caractère national et aussi de la nature du pays. Ils savaient s'égailler en légers détachements de faible effectif¹⁴. Ils excellaient dans la guerre de guérillas. Ils étaient habiles à dresser des embuscades¹⁵, à éventer celles qu'on leur dressait; leurs petites bandes, très mobiles, restaient insaisissables. Ils pratiquaient très habilement une stratégie d'usure et de harcèlement; opérant sur les lignes de communication de l'ennemi, attaquant ses convois, coupant ses lignes de ravitaillement¹⁶. Crassus rencontra, de ce fait, de très graves difficultés dans sa campagne.

Aquitains et Ibères étaient également habiles dans l'art de se retrancher, de construire des camps fortifiés en utilisant tous les accidents du terrain pour leur donner une assiette plus forte. C'est ce que confirment les très nombreux camps, enceintes¹⁷, ouvrages fortifiés de cette époque que nous observons tout le long de la région sous-pyrénéenne, et notamment dans le Comminges et la Bigorre. Comme les troupes romaines, les armées aquitaniques savaient se retrancher là où elles faisaient halte.

13. C'est dans ce sens que Strabon (*Géogr.*, III, IV) et Diodore (V-XXIII) nous disent que les Lusitaniens et les Celtibères savaient combattre à pied et à cheval.

14. Strabon, III-IV.

15. Strabon, III-IV.

16. César : *B.-G.*, III-XXIV.

17. Nous avons décrit plus haut ceux de la région qui nous occupe, ch. IV, § 2 (B).

Les Aquitains étaient également habiles dans l'art de la défense des places. La défense de l'oppidum des Sotiates¹⁸ contre Crassus par le roi Adiatunnus, fut à la fois énergique et intelligente et démontre une habileté consommée dans les travaux de mine et de sape. Les Aquitains, habitués à ces travaux, dit César, par l'exploitation des mines de cuivre de leur pays, creusaient des galeries de mines jusque sous les retranchements et les machines de guerre des Romains¹⁹.

La coutume barbare de la décollation après le combat paraît avoir existé chez les Aquitains des Pyrénées d'après un fragment sculpté provenant de Bagnères-de-Bigorre figurant une tête coupée et que M. A. Reinach rapproche des bas-reliefs d'Entremont²⁰.

18. César : *B.-G.*, III, XXI-XXII.

19. César, *ibid.*, III, XXI.

20. A. Reinach : *Le Pilier d'Entremont* (*R. A.*, sept.-oct. 1912, 4^e série, XX, pp. 216-235). M. A. Reinach relève aussi, dans ce remarquable article, les têtes coupées qui figurent dans les fragments de frises triomphales du bas-relief de Saint-Just de Valcabrère. Mais ce bas-relief appartenait à un monument triomphal de la fin du I^{er} ou du II^e siècle, relatif à des victoires impériales remportées loin des Pyrénées et de l'Aquitaine. Pour la tête coupée du bas-relief de Bagnères-de-Bigorre, voir Espérandieu : *Recueil*, IX, n^o 6924.

CHAPITRE XI

La Vie économique.

§ 1. — L'Agriculture.

A) *Les cultures.*

Il est très difficile de nous faire une idée de ce que pouvait être l'exploitation agricole de toute cette région. Nous ne pouvons que dégager quelques probabilités de l'étude des traces d'établissements humains, des conditions imposées par le sol, de la comparaison avec des époques dont le régime économique est mieux connu comme le moyen âge. Le fait d'une occupation très ancienne de tout le sol utilisable des vallées du Comminges et du Couserans, par des populations dont la stabilité nous est démontrée depuis l'époque romaine, populations que l'arrivée d'éléments nouveaux n'a fait que renforcer, témoigne de l'utilisation de toutes les ressources du sol. Le sol de la région permet l'exploitation agricole dans les plaines de la région sous-pyrénéenne, et dans l'espace utilisable des vallées de la chaîne. D'autre part, la montagne offrait d'immenses étendues forestières et de magnifiques pâturages de vallées et de haute région. L'agriculture seule, ne disposant que d'un espace assez étroit dans des conditions souvent précaires, ne peut nourrir les populations des vallées. Leur subsistance ne peut reposer que sur une combinaison de l'agriculture et de l'industrie pastorale et forestière telle que nous la voyons établie au moyen âge et jusqu'à notre époque. Par contre, la plaine commingeoise a des aptitudes plus spécialement agricoles.

Nous n'avons aucun renseignement sur le régime de la propriété chez ces populations. La propriété collective des terres arables, des pâturages et des bois, a dû exister à une époque

très ancienne¹. Mais le fait de l'existence de villages, de lieux fortifiés qui étaient peut-être des centres de grands domaines, d'*oppida* et de camps retranchés, indique l'existence de populations agricoles stables, et par conséquent de la propriété individuelle². Il est probable, toutefois, que les pâturages et les bois de chaque vallée, sont restés la propriété collective de la tribu qui l'habitait avec droit d'usage et de dépaissance pour tous les habitants et leurs troupeaux.

L'étendue des terres labourables dans les vallées de la montagne était forcément limitée. La zone des cultures remonte jusqu'à 1.000 à 1.200 mètres dans les Pyrénées et sur les versants ensoleillés, la *Soulane*, peut exceptionnellement s'élever jusqu'à 1.500 mètres. Les champs s'étendaient sans doute comme aujourd'hui sur ce côté privilégié de la vallée. Les montagnards établissaient leurs champs en terrasses, soutenues par des murailles de pierre sèche, à flanc de montagne et entretenues par un travail incessant. Les plaines alluviales de la région sous-pyrénéenne du Comminges, offraient par contre, à l'agriculture, de vastes étendues de terre à céréales. Si Strabon³ nous dit au début de l'époque impériale que les *Convenae* possédaient avec les *Ausci* les meilleures plaines de l'Aquitaine, il faut en conclure que ces terres étaient déjà mises en valeur depuis de longs siècles au moment de l'occupation romaine.

Les cultures pratiquées dans la région sous-pyrénéenne (plaines de la Neste et de la Garonne, vallées de la Save et de ses affluents) devaient être celles auxquelles se livraient celles du reste de la Gaule. Le froment⁴, le millet ou *panic*

1. D'après M. C. Jullian, la propriété collective aurait été la seule connue des Italo-Celtes, des Ligures primitifs (C. Jullian : *H. G.*, I, p. 178).

2. Il est tout au moins hasardeux d'attribuer l'introduction de la propriété individuelle dans les Pyrénées aux Ibères, comme le fait M. de Roquette-Buisson (*Les vallées des Pyrénées*, pp. 13 et 14).

(3) « Ἡ δὲ μεσόγειος καὶ ὀρεινὴ βελτίω γῆν ἔχει, πρὸς μὲν τῇ Πυρρήνῃ τῇ τῶν Κοנוενῶν « (ὄρεσσι-συγκλυθεῶν) ἐν ᾗ πόλις Λούγδουνον. » Strabon : *Géog.*, IV, 1:

4. Nous avons de précieux renseignements pour l'extension de la culture du blé et de celle du millet au moyen âge dans les Pyrénées du Comminges, dans des chartes des régions de Saint-Béat et de Peyrissas, données dans

d'importations plus anciennes, l'orge⁵. Dans les vallées de la montagne on devait réserver au froment les meilleures terres de la *soulane*, mais le millet et l'orge, culture beaucoup moins exigeante, devaient ici tenir beaucoup plus de place que le blé.

Le nombre des espèces d'arbres fruitiers cultivés avant la conquête romaine paraît avoir été très réduit. Le pommier, auquel convient admirablement le climat humide et frais des vallées pyrénéennes, devait être avec le noisetier l'espèce la plus répandue et la plus usitée. Nous ne savons si le noisetier, espèce d'origine méridionale, était alors connu dans les Pyrénées⁶. Le lin⁷, le textile par excellence à cette époque, devait être cultivé dans la région pyrénéenne dont le climat frais et humide, le sol léger lui convenaient. On peut admettre que la culture du pastel ou guède (*glastum*) déjà pratiquée dans le pays toulousain avait remonté jusqu'aux plaines commingeoises.

L'outillage agricole devait être encore très primitif. Les populations pyrénéennes ne devaient connaître que l'araire, la charrue sans roue avec soc en bois⁸, et se servir de la faucille de bronze.

B) L'élevage et l'exploitation des forêts.

De très brèves indications de Strabon et de Diodore nous signalent les immenses troupeaux qui peuplaient les pâturages des Pyrénées.

le Cartulaire de l'Abbaye de Lézat (Bib. nat., n° 9189, *mss.*), dans la Charte des coutumes de Lestelle (1243), dans des chartes contenues au Cartulaire de Montsaunès (*Archives dép., Haute-Garonne*).

5. La culture du mil et celle de l'orge n'ont cessé de décroître dans les Pyrénées depuis le moyen-âge (Dralet : *Desc. des Pyr.*, 59).

6. Le col d'Aouéran (rég. de Saint-Béat), la montagne du Mail Aouéran (Arbas) tirent leur nom du mot gascon : *Aouéran* (provençal : *abélan*), noisette.

7. Les cultures du lin et du chanvre, autrefois très répandues dans les Pyrénées, en ont à peu près disparu à notre époque.

8. C'est la charrue usitée par tous les peuples antiques de l'Europe méridionale. Elle a été employée dans les Pyrénées jusqu'au XIX^e siècle (Dralet : *Descr. des Pyr.*, I, 217).

La renommée des fromages pyrénéens⁹ à l'époque romaine, celle des étoffes de laine grossière de la Bigorre, vieille industrie locale qui remontait certainement à l'époque pré-romaine¹⁰ supposent un élevage très développé. Comme au Moyen âge et à l'époque moderne, l'élevage pyrénéen par excellence devait être celui du mouton. Celui de la chèvre était probablement plus répandu que de nos jours comme dans tous les pays de civilisation ibérique¹¹. La renommée des jambons et des salaisons¹² de la région pyrénéenne dans l'antiquité indiquerait que l'élevage du porc y était aussi largement pratiqué que dans le reste de la Gaule. Les vallées des Pyrénées devaient déjà nourrir dans l'antiquité une race locale de bovins de petite taille robuste et très résistante. L'élevage des chevaux¹³ paraît très ancien dans les pâturages des vallées pyrénéennes et des belles plaines bien arrosées qui s'étendent au pied de la chaîne. Les puissantes forces de cavalerie mises en ligne par les Aquitains contre Crassus supposent une grande extension de l'élevage du cheval sur le versant nord des Pyrénées.

Le système d'élevage employé devait être celui qu'impose la nature du sol et le climat; celui qui s'est perpétué à travers tout le moyen âge jusqu'à nos jours : la transhumance à

9. Martial (*Epigr.*, XXXII) mentionne les fromages toulousains (*casei tolosani*), célèbres dans le monde romain à son époque. Comme le fait observer le vieil historien de l'Aquitaine, Dadin de Hautesserre (*Rev. Aquitan.*, c. II, p. 111), ces fromages devaient être vendus à Toulouse, mais provenant, en réalité, des vallées des Pyrénées centrales les plus voisines (pays de Foix, Comminges, Couserans).

10. Ce genre de vêtements est mentionné par des écrivains du Ve siècle après J.-C., mais était, à cette époque, fabriqué dans le pays depuis une époque très ancienne. Paulin de N. : *Lettres II*. — Sulp. Sévère : *Dialogues II*, I, 8. — De Marca : *H. de Béarn*, p. 41.

11. Voir Dralet : *Descr. des Pyr.*, vol. II. — Vidal de la B. : *Tableau géogr. de la France*.

12. D'après Strabon : les jambons du pays des *Cerrétans* et ceux des Cantabres aux deux extrémités des Pyrénées étaient renommés.

13. César : *B.-G.*, III, xx.

parcours restreint, la migration saisonnière et régulière des troupeaux entre les hauts pâturages d'été, les pâturages des régions moyennes et les étables des villages des régions basses ou les pâturages d'hiver des plaines, plateaux et landes de la région sous-pyrénéenne¹⁴. Les traces d'occupation humaine aux temps proto-historiques (tombes, menhirs, etc.) qui abondent dans les hautes régions pastorales du val d'Aran comme au Pla de Bérét, vers les 1.800 mètres d'altitude, nous indiquent, à ces lointaines époques, le stationnement des troupeaux et des pasteurs pyrénéens pendant la belle saison¹⁵. Les troupeaux des populations du versant méridional devaient alors, comme de nos jours, quitter en été les pâturages de leurs vallées, brûlés par un ardent soleil, pour venir séjourner sur les vertes *estives* du versant septentrional. Peut-être cette transhumance a-t-elle été une des causes de l'expansion ibérique sur le versant aquitain. Elle a dû, dans tous les cas, resserrer les liens ethniques et politiques entre les populations des deux versants.

Malgré la curieuse légende rapportée par Diodore de Sicile¹⁶, au sujet d'un gigantesque incendie des forêts pyrénéennes allumé par des pâtres qui aurait amené la fusion de masses énormes de minerai d'argent, on ne peut admettre pour l'antiquité romaine l'idée d'un nomadisme pastoral dévastateur, d'une destruction acharnée de la forêt par des pâtres cherchant à créer des pâturages nouveaux. On ne

14. Bladé : *La transhumance dans les Pyrénées Centrales* (Paris, Leroux, 1893), et de Roquette-Buisson : *Les Vallées pyrénéennes*, 1921, constatent que les Pyrénées n'ont jamais connu, comme les Alpes du sud, la transhumance des troupeaux à long parcours, entre la montagne et la plaine, mais une transhumance purement locale.

15. La chapelle du Montgarry, au pied des plateaux herbeux du Pla de Bérét, sur le versant de la Noguera Pallaresa, a peut-être succédé à un sanctuaire d'un dieu local protecteur des troupeaux.

16. *Diodore de Sicile*, XXXV. C'est là une vieille légende grecque propagée par les colons de *Pyrène* (Port-Vendres) ou d'*Emporion* (*Ampurias*), interprétant d'une manière poétique l'exploitation des mines de plomb argentifère des Pyrénées-Orientales et la fonte du minerai sur place à l'aide du bois des forêts de la montagne. Mais le travail des mines n'a pu amener que des déboisements locaux.

s'expliquerait pas ainsi la longue conservation du magnifique manteau forestier de la chaîne dont il reste des vestiges si imposants. Le déboisement intensif¹⁷ qui a rompu l'antique équilibre de l'agriculture, du pâturage et de la forêt au détriment de cette dernière, résulte de faits économiques récents. Dans la toponymie de la région bien des noms de localité indiquent l'ancienne présence de la forêt à des endroits dont elle a totalement disparu¹⁸. « *Les essences d'ombre* » comme le hêtre, le sapin, qui ont reculé devant des défrichements, avaient certainement une extension plus grande qu'aujourd'hui. Les peuples des Pyrénées centrales, qui ont divinisé et adoré les arbres, n'ont pu être les ennemis-nés, les destructeurs acharnés de la forêt. Ce culte exprimait leur reconnaissance instinctive pour les bienfaits de l'arbre. Ils utilisaient la forêt pour y trouver du bois de construction et de chauffage, pour fabriquer du charbon qui servait non seulement aux usages domestiques, mais aussi à la fonte, au traitement à la forge du minerai. Les déboisements nécessités par les besoins des forges, n'entraînaient pas une dévastation générale. Les parties, successivement exploitées, avaient le temps de se reconstituer. La chasse des grands animaux, alors nombreux dans les forêts pyrénéennes (isards, cerfs, sangliers, etc.), créait une ressource alimentaire sérieuse.

17. L'origine des grands déboisements modernes des Pyrénées a été la mise en œuvre des ressources forestières des Pyrénées à partir du XVII^e siècle (sous Colbert) en vue des constructions navales, et aussi la multiplication des forges catalanes qui a amené, à cette époque, une demande plus grande de combustible végétal. A partir de ce moment, la forêt pyrénéenne a été livrée à une exploitation sans méthode et à un gaspillage effréné. Voir de Roquette-Buisson : *Les Vallées pyrénéennes*.

18. Tels sont Héretchède, Le Fréchet, Fréchet-d'Aure (localités plantées de frênes, *fraxinetum*), Cassagnabère (*la belle chênaie*), Tilhouse, Lutilhous (*bois de tilleul*), Pinas (*de Pinus*), Luc (*Lucus*), nom porté par deux localités ou lieux dits de l'ancien Comminges et un du Couserans. La Broquère, (la broussaille), le col de l'Aouéran (*bois de noisettes*), Hautaget (*alto-fagetum*), La Hayolle ou Lafairole, le bois de Hayaou (nom de localités qui possédaient des *hêtraies*).

§ 2. — L'Industrie.

A) Les mines.

La Gaule, à l'époque celtique, avait dans le monde ancien une réputation de contrée métallifère presque égale à celle de l'Espagne¹⁹.

Parmi les contrées minières de la Gaule, les Pyrénées occupaient un des premiers rangs. Leur richesse minière passait, d'après Strabon, pour rivaliser avec celle de l'Andalousie (Bétique ou Turditanie)²⁰, le pays des légendaires Tartassiens, l'Eldorado de l'antiquité.

La curieuse légende²¹ mentionnée plus haut, relative à l'immense incendie des Pyrénées qui aurait fait ruisseler, sur les flancs des montagnes, des ruisseaux de métaux en fusion, nous montre bien que les Grecs, qui, partis de leurs comptoirs de Pyrène, d'Emporion ou de Rhoda, se trouvèrent en contact avec le monde pyrénéen, furent frappés par sa richesse en métaux et surtout en métaux précieux dont ce récit est l'expression poétique.

Dès les temps néolithiques les habitants des Pyrénées, comme ceux des autres régions de notre pays, étaient déjà passés maîtres dans la recherche des gîtes minéraux, comme le prouve la variété des pierres très rares, parfois inconnues, de nos jours, employées pour la fabrication de certaines haches et pointes de flèches. Les hommes de l'âge du bronze étaient déjà d'excellents métallurgistes et devaient exploiter la plupart des gisements de la chaîne²².

19. « Les temps antiques ont coïncidé pour la Gaule avec l'apogée de sa puissance métallique. » Daubrée : *Aperçu historique sur l'exploitation des mines des Gaules* (R. A., 1868, tome VII, p. 384).

20. Voir Camille Jullian : *H. G.*, II, p. 302. — Strabon : *Géogr.*, III, III, parlait des mines d'or de la Bétique : « Les Gaulois prétendent que « leurs mines, tant celles des Cévennes que des Pyrénées, sont meilleures ; « néanmoins, celles qui sont en deçà de ces montagnes sont plus estimées. »

21. Légende rapportée par Aristote, par Strabon (d'après Posidonius) ; par Diodore S. (V, XXXV).

22. Suivant une opinion assez communément adoptée, les Phéniciens

César²³ nous dit que les Aquitains étaient habiles à creuser des galeries de mines souterraines dans les sièges, parce qu'ils étaient familiarisés depuis longtemps avec le travail des mines dans lequel ils avaient acquis une grande habileté. Le témoignage des auteurs de l'antiquité est confirmé par le très grand nombre de vestiges d'exploitations anciennes relevés jusque dans les gisements les plus reculés de la chaîne centrale : galeries abandonnées, scories de minerais et lingots, vestiges de fournaux. Beaucoup de ces gisements paraissent avoir été épuisés par cette exploitation très ancienne, très antérieure à la conquête romaine.

Tous les auteurs qui, depuis le XVIII^e siècle, ont décrit les mines des Pyrénées ou étudié la métallurgie de leurs populations proto-historiques : de Dietrich, Ramond de Carbonnières, Caillaux, Daubrée, Mettrier, Cartailhac, etc., concluent, d'après les traces d'anciens travaux, que ces mines ont été exploitées bien longtemps avant les Romains par les populations indigènes.

Les Romains n'ont fait que continuer et développer une exploitation en pleine activité au moment de leur arrivée. La présence de ces exploitations a certainement contribué à déterminer l'occupation romaine très précoce dans ces contrées.

Pendant la période romaine, la production des mines, déjà épuisée en partie par une très longue exploitation, paraît plutôt avoir décliné.

Les gisements de fer de la vallée de Massat (Arac) et de la vallée du Sérou, ceux de Lescure et de la basse vallée du Salat (Taurignan, Lacour), ceux du haut Comminges (région de Henno-Morto près d'Aspet, de Milhas, du Crabère), ceux de la montagne de Montauban²⁴ et du val de Burbe dans le pays

venus par les ports des Pyrénées-Orientales auraient exploité les mines des Pyrénées, ou plus probablement exporté les minerais exploités par les indigènes.

23. J. César : *B.-G.*, III, XXI.

24. La montagne qui domine Montauban porte le nom de *Herran* (du gascon *Her* = *fer*). On a découvert, à Montauban, les vestiges d'une ferrière gallo-romaine.

de Luchon; de la haute Barousse et de Hèches dans la vallée de la Neste, exploitées à l'époque romaine, d'après les traces d'anciens travaux que l'on y trouve, ont dû l'être dès avant l'occupation.

Nous pouvons en dire autant des gisements de cuivre²⁵ de la Bastide-de-Sérou (mines des Atiels et du Coffre), de ceux du Gayet, près du col de Bouich, où l'on trouve des traces de travaux gallo-romains et pré-romains; de ceux de la région d'Aulus (Pouech de Guaff), d'Irazein, de Rivèrenert et de la Ballongue; d'Artigue et de Bausen dans la vallée de Luchon, de la vallée de Larboust et de la région d'Oo; d'Esténos, des environs de Saint-Bertrand-de-Comminges, de Guchen et de Bourisp dans la vallée d'Aure.

Dans la région pyrénéenne l'argent est généralement mêlé au plomb sous la forme de galène argentifère. Les exploitations des Pyrénées cédaient le pas à celles du Massif Central, mais n'en eurent pas moins, dans l'antiquité, une importance beaucoup plus grande qu'à l'époque moderne.

Les mines de plomb argentifère les plus riches de la région, celles du Pouech de Guaff ou des Argentières²⁶, et de Lacour dans la haute vallée d'Aulus, près de *Castelminier* où se voient encore des galeries antiques d'un immense développement, n'ont pas attendu certainement l'époque romaine pour être exploitées. Sur certains points, le filon est enlevé jusqu'à 200 mètres de profondeur, ce qui atteste de longs siècles d'exploitation.

Dans les autres régions du haut Couserans, à Saleix, au port d'Orles, à la montagne de Chichois; dans le Comminges à Argut-Dessus; dans la région de Portet-d'Aspet et de Milhas, à Guran, Lège, Moustajon; dans les vallées d'Oô et d'Oueil, au pays de Luchon, des exploitations pré-romaines ont dû précéder celles de l'époque romaine.

25. C'est probablement aux mines de cuivre des Pyrénées que César fait allusion en parlant de celles qu'exploitaient les Aquitains (*B.-G.*, III, XXI).

26. Voir Malus : *Recherche et découverte des mines*, etc., de Dietrich : *Description des mines des Pyrénées*.

Il est difficile d'affirmer si le zinc et l'étain, malgré les affirmations de Malus et de Diétrich, ont été exploités, dès cette époque, dans les Pyrénées²⁷.

La Gaule était considérée dans l'antiquité comme une région aurifère aussi bien que l'Espagne et dans la Gaule, le pays de l'or par excellence, était le Midi pyrénéen. Les mines d'or des *Tarbelli* (région de Dax) étaient renommées. Avec leur territoire, celui des Tectosages était regardé comme le plus riche en gisements aurifères²⁸.

La partie du territoire des Tectosages qui fournissait cet or était celle qui touchait aux Pyrénées : les vallées de l'Ariège, du Salat (*Conсорanni*), de la Garonne supérieure (*Convenae*) devenues tributaires de ce peuple.

L'or se trouvait dans les alluvions aurifères des rivières pyrénéennes²⁹ (Ariège, Salat et leurs affluents et, en moindre quantité, Garonne et Neste).

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les orpailleurs de l'Ariège et du Salat ont exploité ces dépôts d'alluvions aurifères, s'attaquant aux dépôts de terre ferme à portée des rivières (dont les eaux étaient nécessaires au lavage) plutôt qu'à ceux du lit même des cours d'eau³⁰.

27. Tout au plus, pourrait-on supposer que les populations de l'âge du fer, très habiles dans la recherche du minerai, ont pu connaître des gisements d'étain restés inconnus depuis.

28. En outre des ouvrages généraux sur les mines des Pyrénées, voir spécialement, sur cette question, Cartailhac : *Notes sur l'or de Toulouse* (*B. S. A. M.*, fin 1829-1900).

Les offrandes de lingots d'or déposées dans les étangs sacrés de Toulouse attestent cette richesse en or. L'archéologie a confirmé le témoignage des auteurs de l'antiquité par les trouvailles de bijoux d'or et d'argent faites sur le territoire des anciens Tectosages (colliers et bracelets d'or de Fenouillet, près de Toulouse, et de Las Graïsses, dans le Tarn).

29. Il y provenait de la destruction de roches aurifères (filons quartzeux ou massifs ophitiques) de l'intérieur de la chaîne dont les cours d'eau ont transporté les débris jusque dans les plaines sous-pyrénéennes.

30. Parmi ces alluvions aurifères, on a trouvé des pépites pesant jusqu'à 16 grammes et d'une valeur de 50 francs. Cette production était encore appréciable jusqu'à une époque voisine de la nôtre. D'après le baron de Dietrich, les orpailleurs de l'Ariège et de la Garonne ont amassé, par campagne, jusqu'à 200 marcs d'or fin qu'ils vendaient à la monnaie de Toulouse (le prix du marc d'or officiel était, en 1703, de plus de 100.000 livr.)

Cette exploitation est, depuis, tombée en décadence. Outre les causes d'ordre économique (exploitation des mines d'or d'Amérique et d'autres pays nouveaux; augmentation du prix de la main-d'œuvre), il est certain qu'il y a eu depuis l'antiquité un épuisement du minerai à la suite d'une exploitation séculaire³¹.

La région de la vallée de l'Ariège et de son affluent l'Oriège est en dehors de notre étude. Dans le pays du Couserans, les alluvions du Salat jouissaient d'une renommée égale à celle des alluvions de l'Ariège³². Les alluvions du ruisseau de Nert, affluent du Salat, depuis Rivèrenert jusqu'au confluent, étaient également exploitées. Dans la région de Labastide-de-Sérou, on exploitait les sables du ruisseau aurifère des Atiels, des ruisseaux de la Béouze, de Taillol, de Fitrou (près de La Bastide) et d'Ordas (près de Durban).

L'or se trouve aussi dans les graviers aurifères de l'Arize jusque près du Mas-d'Azil; bien que le Comminges soit moins riche en alluvions aurifères que les vallées couserannaises. Cependant ils ont été exploités le long de la vallée de la Garonne, notamment vers Martres-Tolosane. L'or a été trouvé également dans les alluvions de la Neste.

Il est possible que des gisements d'or en place aient été anciennement exploités dans les Pyrénées³³ : par exemple ceux qui auraient été relevés au val d'Aran au sud de Gesa et à Sarraera, au sud de Viella, ou les riches chalcopyrates aurifères de la montagne des Escanarades près d'Aulus³⁴.

31. Cependant, encore aujourd'hui, l'or existe dans les alluvions des rivières pyrénéennes, qui, traité par des procédés mécaniques plus perfectionnés que ceux des anciens orpailleurs, pourrait donner une certaine production.

32. A l'époque de Diétrich, les alluvions aurifères étaient exploités près de Soueix et de Saint-Sernin, dans la vallée du Salat, à 11 kilomètres environ au sud-est de Saint-Girons. Mais la principale cueillette se faisait en aval de cette dernière ville, le long du bas Salat, depuis Bonrepaux jusqu'à Roquefort.

33. Comme nous l'avons vu plus haut, la présence de l'or dans les terrasses alluviales et les sables des vallées pyrénéennes, suppose l'existence de l'or en place dans les roches du centre de la chaîne (roches quartzéuses et ophitiques).

34. M. Mettrier constate que, à part ces chalcopyrates, l'or n'est connu

Les anciens minéralogistes, Dietrich et surtout Malus, mentionnent l'exploitation antique de l'or en place sur certains emplacements.

Il est possible que l'or ait été exploité, concurremment avec le plomb argentifère et le cuivre, aux mines du Pouech de Guaff (ou de Castel-Minier), près d'Aulus. Le voisinage des chalcopyrites aurifères des Escanarades peut faire croire à la véracité de ces assertions³⁵.

L'exploitation des gisements³⁶ de sel gemme tenait, dès l'époque pré-romaine, une large place dans l'utilisation des richesses du sous-sol de la région pyrénéenne. Le sel employé depuis une époque très reculée pour la consommation de l'homme et du bétail, était, aux époques primitives des civilisations de l'Occident, l'objet d'un commerce des plus actifs³⁷.

Les gîtes salifères ou sources salines de Camarade (près du Mas-d'Azil), de Betchat, de Marsoulas, de Salies-du-Salat³⁸ (les plus abondants et les plus célèbres), de Bonrepaux, de Montsaunès (Nord-Ouest de Salies), où des traces d'exploitations gallo-romaines³⁹ ont été retrouvées, étaient certainement

dans aucun gîte en place dans les Pyrénées. Mais certains gisements peuvent avoir été épuisés ou oubliés depuis l'antiquité.

35. En faisant, toutefois, la part des exagérations, de l'état rudimentaire de la science à l'époque où écrivait Malus, de la confusion toujours possible avec de simples pépites de cuivre. Toutefois, les chalcopyrites dont nous parlons ici sont peut-être les *marcassites d'or* dont parle Malus.

36. Nous n'avons pas à parler, en ce qui concerne l'époque protohistorique, de l'exploitation des marbres des Pyrénées, utilisés seulement par les Romains pour leurs luxueuses constructions. Tout au plus, les roches marmoréennes ont-elles pu être utilisées sur place comme matériaux, au même titre que des pierres plus grossières. Mais le bois devait être alors beaucoup plus utilisé que la pierre dans les constructions.

37. Nous avons vu que M. Déchelette avait conjecturé que la route primitive de l'Océan à la Méditerranée (que devaient jalonner les cimetières de l'âge du fer), sur laquelle étaient situées les salines de Salies-du-Béarn et de Salies-du-Salat, était une route du sel.

38. Voir Alphonse Couget et Huc : *Salies-du-Salat* (R. C., 1890, 3^{me} trimestre).

39. Les noms de Salies (*Salinae*, le dialecte gascon supprime l'*n* intervocalique après la voyelle accentuée), Montsaunès (*Mons Salinensis*) suf-

connus et exploités aux temps pré-romains. Le sel était exporté de ces centres d'exploitation dans toute la Gaule du Sud-Ouest, et plus loin encore, par les routes du « sel ».

Le traitement des minerais avait lieu au voisinage des mines⁴⁰, dans les régions forestières de la montagne qui fournissaient le combustible. Les premiers fourneaux de l'âge du fer étaient de simples trous creusés dans le sol, dont le fond ou creuset était garni d'argile. Le genre de forge employé au moyen âge et connu plus tard sous le nom de forge catalane, n'est qu'un perfectionnement de ce procédé. Le plomb argentifère était fondu après broyage et lavage du minerai. On a retrouvé à Seix, dans le Couserans, une antique table à laver le minerai⁴¹.

B) *Les industries de fabrication.*

Nous avons eu l'occasion de signaler l'habileté de ces populations dans les travaux métallurgiques. Moins luxueuses que les armes fabriquées dans l'Ibérie espagnole⁴², celles que nous ont livrées les cimetières pyrénéens⁴³ n'en étaient pas moins d'une facture solide et soignée, digne de la vieille réputation des tribus de civilisation ibérique dans ce genre de travaux. Le fer devait également être employé pour la fabrication de certains outils : haches, couteaux, pics de mineurs, etc...

Comme dans le reste de la Gaule et en Espagne, le bronze

firaient, à défaut d'autres preuves, à témoigner de l'exploitation de ces salines aux temps gallo-romains.

40. Pour les procédés d'exploitation des mines et le traitement du minerai dans l'antiquité, voir Daremberg et Saglio : *Dict. des Ant. Grecques et Romaines*, art. *Metalla* et *Ferraria*.

41. Cette table en charpente de madriers de chêne très épais, paraissait, d'après la grossièreté de sa construction et l'épaisseur de la couche de débris qui la recouvrait, appartenir à l'époque pré-romaine.

42. Jullian : *H. G.*, II, p. 311.

43. Dans les Pyrénées, comme dans le reste de la Gaule, il y avait, sans doute, des fondeurs de bronze ambulants, fabriquant, sur place, objets et outils d'usage courant.

resta, jusqu'en pleine époque romaine, d'un emploi très répandu pour la fabrication de toutes sortes d'objets.

Les nombreux objets de bronze découverts dans la région pyrénéenne, tant ceux de l'âge du bronze que ceux qui sont contemporains de l'âge du fer, attestent, comme dans le reste de la Gaule, la grande habileté technique des bronziers de ces lointaines époques. Aucun des procédés du travail du bronze ne leur était inconnu⁴⁴. Toutes les peuplades ne devaient pas avoir leurs ateliers de bronze et le colportage devait répandre au loin les produits de certains grands ateliers. On peut toutefois conjecturer que les tribus des Pyrénées centrales, possédant sur leur territoire des mines de cuivre, avaient sur place leurs ateliers de bronziers⁴⁵.

Les mêmes qualités d'exécution se retrouvent dans l'orfèvrerie et les objets de parure : colliers et torques de fer ou de bronze, fibules en arc ou en barrette, diadèmes, pendoques, chaînettes et pendants d'oreilles. Nous avons vu plus haut, à propos de la parure, que quelques rares bijoux en or avaient été découverts dans la région pyrénéenne. On peut penser que l'orfèvrerie était assez développée à proximité des gisements aurifères des bords du Salat et de ses affluents ainsi que de la Garonne.

Les orfèvres du Comminges ont pu rivaliser avec ceux de la région toulousaine, auxquels on doit les magnifiques colliers et bracelets d'or de Las Graïsses et de Fenouillet.

L'industrie de la poterie s'est manifestée chez les populations de l'Occident dès l'époque néolithique. Les cimetières pyrénéens nous ont livré un grand nombre de poteries⁴⁶ probablement fabriquées dans le pays. La technique est encore la même qu'à l'âge du bronze. L'argile est mélangée de quartz

44. Notamment, un bracelet d'or en spirale découvert à Saint-Gaudens.

45-46. Voir, à propos des poteries : J. Sacaze : *Les anciennes sépultures de la plaine de Rivière* (A. F. A. S., Congrès de Nancy, 1880). — J. Sacaze : *Luchon préhistorique*. Saint-Gaudens, 1887. — Chaplin-Duparc : *Nécropole de Garin près de Luchon* (*Revue des Sociétés savantes*, 1875). — Joulin : *Les sépultures des âges préhistoriques dans le sud-ouest de la France* (R. A., t. XIX, 1912, pp. 41-44-49-51-53 et suiv.). — *Les âges protohistoriques dans le sud de la France et la péninsule ibérique*.

PLANCHE XI. — Poteries pré-romaines, provenant du cimetière
d'Avezac-Prat.



Urnes funéraires.

(Extrait des *Matériaux pour l'histoire primitive de l'Homme*, année 1879.)

et de calcaire dans les vases grands et moyens. La pâte recouverte d'enduits ou d'engobes de couleur sombre est façonnée à la main, au four élémentaire, ou bien cuite à basse température et au feu réducteur.

Toutes ces poteries sont à large ouverture et sans bords. Leurs formes sont très diverses : grandes urnes dites : *Lé kanès*, portant comme couvercle un plat tronconique; vases en forme de pots de fleurs, cylindres de forme légèrement convexe, plats tronconiques⁴⁷; vases ovoïdes avec col plus ou moins évasé; terrines polypodes, coupes, nombreux gobelets de forme variée, certains en forme de bourse rappelant ceux des sépultures de Golasecca en haute Italie. Certains de ces vases portent des anses ou reposent sur plusieurs pieds évidés à la base dans la pâte. (Pl. XI.)

En outre du lustre⁴⁸ donné par la cuisson à la spatule, certains de ces vases sont ornés. Cette décoration est primitive et encore purement géométrique : cannelures horizontales, lignes incisées, droites ou zigzagüées, chevrons et méandres autour du collet, lignes de points et de virgules, impressions ongulaires et digitales, bossettes, etc. Nous ne retrouvons pas ici la décoration peinte pseudo-mycénienne à lignes flexueuses, des vases de l'Ibérie méditerranéenne qui ont pénétré jusqu'à Toulouse. Les influences helléniques venues de la Méditerranée sont ici beaucoup plus faibles que dans la région toulousaine⁴⁹.

Dans cette région où les forêts abondaient, les industries du bois devaient être très développées. L'usage des constructions en bois supposait une industrie de la charpente assez avancée.

Parmi les industries textiles locales, il faut citer la fabrication d'étoffes de laine rudes et solides. Des textes de la fin

47. Joulin : *Les sépultures des âges préhistoriques* (loc. cit.).

48. Joulin, loc. cit.

49. Tout au plus, nous pouvons signaler, à la nécropole d'Avezac-Prat, un modèle à panse ovoïde et assez élevée, imitée de la *chytra* et du *dinos*, grec. L'amphore italo-grecque a été probablement introduite dans cette région, comme dans celle de Toulouse, avant la domination romaine.

de l'époque romaine mentionnent la fabrication chez les *Biggerri* (et probablement aussi chez les *Convenae*, leurs voisins immédiats) de vêtements de laine grossière et velue connus alors sous le nom de *Bigerricae vestes*⁵⁰, *Bigerrica palla*. C'était là certainement une fabrication locale, indigène, qui remontait à une époque très ancienne, antérieure à la conquête. Ce court manteau d'étoffe rude ne devait être autre chose que l'antique *sagum* de couleur sombre porté par les Aquitains.

§ 3. — Le commerce.

Nous avons étudié plus haut le réseau des routes proto-historiques de la région. Le territoire du Comminges était placé, nous l'avons vu, à un carrefour de chemins et occupait une excellente position commerciale⁵¹.

Des relations très suivies existaient entre les deux versants des Pyrénées. De nombreuses trouvailles de monnaies ibériques, dans la région commingeoise, démontrent l'existence de ces relations avec les tribus voisines du versant méridional : *Indicètes* d'Emporion, *Ilergètes* d'Ilerda et d'Osca, *Iacétans* (Jaca)⁵², *Vascons*, etc... La longue route transversale qui longeait les Pyrénées permettait de commercer avec les peuples

50. Paulin de N. : *Lettres*, 2. — S. Sevère : *Dial.*, II, 1, 8. — Fortunat : *De Sancti Martini vita*, livre III, c. 1. — J. Duffo : *Bullet. Soc. acad. Hautes-Pyr.*, 1927, pp. 93 et suiv.

51. La région pyrénéenne avait dû bénéficier des progrès réalisés dans le reste de la Gaule pour les moyens de transport (C. Jullian : *H. G.*, II, 275). Le modèle des chars à quatre roues représenté sur une stèle funéraire de Saint-Bertrand-de-Comminges devait être antérieur à l'occupation romaine (Edw. Barry : *De la forme des chars antiques de la Narbonnaise*, à propos d'un bas-relief inédit de Saint-Bertrand-de-Comminges (*M. A. T.*, 1860), Toulouse, VI, p. 403, n° 5).

52. On a trouvé à Saint-Bertrand-de-Comminges des monnaies ibériques (argent et bronze) d'*Osca* (Huesca) et de *Iaca* (Jaca), d'*Emporion* (bronze) datant du début de la conquête romaine. — Castillon d'Aspet (*Histoire des pop. pyrénéennes*, p. 22, notes renvoyant à page 346, note c) relate la trouvaille, à Juzet-d'Izaut, de monnaies qu'il donne comme phéniciennes, mais qui, d'après sa description, sont ibériques. (Profil grossier, à l'avant; au revers, cavalier à la lance, caractères inconnus en exergue.)

des Pyrénées orientales et du littoral méditerranéen, *Cerretans*, *Bebryces*, *Sordones* et avec les tribus des Pyrénées occidentales (*Beneharnenses*, *Tarbelli*, etc.). Par cette route tout le commerce de transit entre les bords du golfe du Lion et le golfe de Gascogne traversait la région qui nous occupe. Vers le Nord et le Nord-Est des relations de voisinage immédiat se nouaient avec l'Aquitaine centrale (*Ausci*, *Elusates*) et le pays toulousain. Les *oppida* qui jalonnaient la base des montagnes ou qui commandaient l'accès du pays : l'oppidum des *Conсорanni*, *Lugdunum*, *Calagorris*, l'oppidum inconnu du camp de Pyroque, étaient certainement de grands marchés aux confins de la montagne et de la plaine ou à la limite des régions voisines. La montagne et la plaine devaient, comme à toutes les époques, échanger leurs produits : les bestiaux, les fromages, les salaisons, les produits métallurgiques de la montagne contre les produits agricoles de la plaine. Les Pyrénées offraient aux régions avoisinantes une énorme réserve de matières premières de toutes sortes, bois, laine, minerais divers et même métaux précieux. Ces derniers durent attirer de bonne heure l'attention des marchands phéniciens de la côte méditerranéenne. Les Phéniciens ont dû remonter, de leurs comptoirs de la côte catalane, jusqu'aux mines des Pyrénées centrales dont ils allaient chercher sur place les minerais⁵³.

Plus tard, les Phocéens de Marseille établis à leur place à Agde, Pyrène (Port-Vendres), Emporion et Rhoda, se sont livrés, comme le montre la grande extension de leurs monnaies, à un commerce très étendu avec le Sud-Ouest pyrénéen. Les Ibéro-Ligures de Narbonne devaient rivaliser avec eux et en revenant des bords du golfe de Gascogne où ils allaient

53. C'est là le sens de la légende de l'incendie des Pyrénées et de la fonte des minerais d'argent rapportés par Diodore (V. XXXV). Les Phéniciens, après cet incendie, auraient emporté des quantités énormes d'argent échangées avec les habitants contre des marchandises de peu de valeur. C'est là, sous une forme mythique, une allusion directe du commerce de l'argent dans les Pyrénées opéré par les Phéniciens. Phéniciens est, peut-être, mis pour Phocéens. Dans un texte de Timée, qui rapporte la même légende, il est question des Massaliotes.

chercher le fer de la région de Bilbao et le cuivre de la Haya, ils rapportaient sur leurs caravanes de mulets les lingots des argentières du Comminges et du Couserans⁵⁴. L'or des Tectosages qui passaient avec les *Tarbelli* pour le peuple de la Gaule méridionale le plus riche de ce métal, n'était autre que l'or de l'Ariège, de l'Arize, du Salat, de la Garonne et de la Neste transporté à Toulouse et ouvré par les orfèvres toulousains. Le sel des salines pyrénéennes (Salies-du-Salat Montsaunès) était l'objet d'un commerce très actif et s'exportait vers la Méditerranée et le golfe de Gascogne par la longue route du sel qui longeait le pied de la chaîne⁵⁵.

Les bois des forêts (sapins, hêtres, chênes) descendaient le cours de la Garonne en longs trains de flottage et atterrisaient au port fluvial de Toulouse⁵⁶. Les armes et outils de fer⁵⁷ fabriqués dans les forges des Pyrénées, le bétail des pâturages pyrénéens, les laines, les vêtements d'étoffe solide et grossière⁵⁸ dont nous avons parlé plus haut devaient s'exporter dans toute la Gaule du Sud-Ouest et du Centre. Inversement la région pyrénéenne devait demander à des régions d'un climat plus chaud, d'un sol plus fertile, un certain nombre de produits alimentaires. Avec le développement du commerce méditerranéen, les populations rudes et frugales des Pyrénées ont connu l'usage de l'huile et du vin qui étaient importés dans de grandes amphores⁵⁹, soit des régions médi-

54. D'après Festus Avienus (*Ora maritima*), on se rendait en sept jours, par la route qui longeait les Pyrénées de Pyrène (Port-Vendres), à *Oiaso* (Oyarzun).

55. V. Déchelette : *Manuel*, II, 2^e partie, pp. 663 et suiv.; voir plus haut.

56. Le flottage des bois sur la Garonne a duré jusqu'au XIX^e siècle. Le flottage constitue, avec la batellerie de la Garonne, une des causes qui ont dû déterminer l'établissement du port fluvial de Toulouse, à quelques kilomètres en aval de Vieille-Toulouse. Ce port fut l'origine de la ville romaine et de la ville actuelle.

57. D'après Déchelette : (*Manuel*, t. II, 2^e partie, pp. 663 et suiv.), les produits métallurgiques devaient suivre les mêmes routes que le commerce du sel.

58. Les *Bigerriacae vestes*. Voir plus haut.

59. Cicéron : *Pro-Fonteio*. Fonteius frappait de droits abusifs les amphores de vin importées de la Méditerranée vers Toulouse. Vins et huiles devaient remonter la Garonne vers la région commingeoise.

terranéennes de la Gaule, soit de la vallée de l'Ebre. Des poteries campaniennes ou italo-grecques, des bijoux et objets de luxe, des étoffes de prix, étaient importées du littoral gaulois de la Méditerranée, ou de l'Ibérie hellénisée du Nord-Est. Enfin un commerce de transit considérable devait traverser ces territoires, soit par la longue route d'Est en Ouest qui longeait la base des Pyrénées, soit par les routes qui conduisaient du Nord vers les passages de la chaîne centrale et l'Espagne.

Les tribus du Comminges et du Couserans ont-elles frappé elles-mêmes des monnaies? L'attribution aux *Conсорanni* de monnaies gauloises portant la légende : COV. et COVS.⁶⁰ est plus que douteuse. Certains érudits ont attribué aux *Convenae* des monnaies portant la croix comme celles de Toulouse et la légende : COVE⁶¹. Ceci est également fort douteux; mais, même en admettant une attribution exacte, ces monnaies, en raison du nom des *Convenae* et de l'emploi des caractères latins, ne pourraient être que postérieurs à l'occupation romaine et à l'organisation des *Convenae* par Pompée (72 av. J.-C.).

60. *C. I. L.*, XIII. Hirschfeld : Notice sur les *Conсорanni*. — J.-F. Bladé : *Les Convenae et les Conсорanni* (*R. P.*, 1893, pp. 317 et 318).

(61) *H. L.*, II, n° CXIV, p. 487, col. 2., J.-F. Bladé : *loc. cit.*

CONCLUSION

Le bassin supérieur de la Garonne n'a pas vu se constituer une nationalité comparable aux grands peuples Gaulois, Arvernes ou Eduens. Cependant, ce pays montagneux, occupé par les peuplades obscures qui formèrent la confédération des *Garunni*, apparaît déjà préparé par la nature et par l'histoire à jouer le rôle qui sera le sien au temps de la domination romaine : celui d'un foyer de civilisation à l'entrée de l'Aquitaine et au seuil du monde pyrénéen. Dès les temps les plus lointains de la préhistoire, nous y voyons établi un des centres de la civilisation des chasseurs de rennes. Les nouvelles vagues de peuples, qui déferlent du Nord et du Sud, apportent de nouvelles alluvions ethniques, mais ne peuvent détruire ce vieux substratum. Les vieux Paléolithiques sont devenus des tribus agricoles et pastorales qui savent mettre en valeur tout ce qui peut être utilisé du sol de la montagne. Ces tribus, placées sur la route des cols les plus praticables des Pyrénées centrales, occupent et gardent une des plus vieilles voies de pénétration vers l'Ibérie. Elles sont placées sur le passage des courants civilisateurs qui viennent du Sud avec les Ibères de la Tarraconaise. Elles servent d'intermédiaires entre ces peuples déjà civilisés et les pays de la Garonne. La civilisation du premier âge du fer se développe puissamment chez ces populations. Ces possesseurs des mines de la chaîne centrale deviennent des mineurs et des métallurgistes émérites. Tout le transit entre l'Espagne du Nord et la vallée de la Garonne emprunte leur territoire. Dans ce coin des Pyrénées se constitue une civilisation d'une originalité bien marquée, avec une religion, une langue fortement individualisées, que l'invasion des Tectosages ne pourra pas effacer.

Les Romains, dès qu'ils auront occupé Toulouse, verront dans ce haut pays, un vaste champ d'exploitation et un nœud

de communications à occuper. Pompée saura en reconnaître la valeur et les possibilités d'avenir. En concentrant autour du vieil oppidum de Lugdunum, quelques débris des bandes ibériques qui avaient servi sous Sertorius, en créant la cité romaine des *Convenae* sur le sol des anciens *Garunni*, il fera de leur ville forte et de leur territoire, un dernier prolongement de la *Provincia* au pied des Pyrénées et aux portes de l'Espagne.

Vu, le 3 février 1930.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Bibliographie, p. xviii, lignes 7 et 8 (saint Jérôme, etc.). La référence aux colonnes 340 et 342 du vol. XXIII de la *Patrologie latine* de Migne, est donnée d'après un exemplaire de la 1^{re} édition de cette collection (1845). Les colonnes 355 et 357 leur correspondent dans le même volume de l'édition de 1883. Même observation pour les références données p. 84, n. 97, et p. 164, n. 92.

Ajouter au § 2, A (p. xv), en tête :

Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique, 1875, 1878. Achevé à partir de la lettre L par E. Cartailhac, 1919. Paris, Impr. nat. (ouvrage intéressant en même temps la préhistoire et la proto-histoire de la Gaule.

Texte. P. 4, ligne 18, lire : « s'ouvrent au N.-E. vers Toulouse ».

P. 7, ligne 14, lire « ... à l'extrémité ouest du plateau de Lannemezan..... ».

P. 10, ligne 22, lire : « A droite, la Garonne reçoit..... ».

P. 15, lignes 16 et 17, lire : « l'étage sylvatique par excellence, de 800 à 1.800 m. ».

P. 25, ligne 21, lire : « Les races de Chancelade et de Laugerie basse. »

P. 27, ligne 5, lire : « Le paléolithique inférieur et le néolithique. »

P. 46, lignes 17 et 18, lire : « D'après J.-F. Bladé, la partie des *Garumni* située sur la rive droite du fleuve..... »

P. 47, ligne 1, lire : « cette distinction entre la fraction des *Garunni* restée indépendante..... ».

P. 80, n. 79, lire : « Voir plus bas..... »

Pp. 82 et 83 : *Illiberis* et *Iri-berri*. Dans son récent article « *De quelques noms de lieux Aquitains ou Espagnols* » (*R. E. A.*, oct.-déc. 1930, pp. 342, 45), M. Gavel déclare non concluantes les diverses objections proposées contre l'étymologie *Illiberis* = *Iri* ville, *berri* nouveau, nouvelle. Il considère cette dernière interprétation comme très probable.

Pp. 84, 85. Dans le même article, M. Gavel donne comme étymologie à *Calagurris* ou *Calagorris* : *gara* (mont, dans le Basque actuel) et *gorri* (rouge). Il se fonde sur une loi phonétique de la langue basque qui,

dans les mots ou noms de lieux latins qu'elle a incorporés, transforme le *c* en *g*, et l'*l* en *r*. *Gara* représenterait la forme antique : *Cala*, transcrite de la langue indigène dans le latin. Mais nous trouvons sur les inscriptions du Comminges, à l'époque Gallo romaine, avec une orthographe identique à l'orthographe actuelle, le nom du pic de Gar divinisé (*Gari deo*), nom qui dérive très probablement d'un mot aquitannique conservé dans le basque moderne (*gar*, *gara* mont, *garai* en haut). L'argument de M. Gavel ne nous paraît pas concluant. Nous nous en tenons à l'interprétation : *cala* ruisseau, *gorri* rouge.

P. 101, n. 161, ligne 4, lire : « Le nom d'*Edunze*... »

P. 104, ligne 14 et p. 109, ligne 23, lire : « *Conсорanni*..... »

P. 97, ligne 29, lire : « L'oppidum de *Lugdunum*. »

P. 114, ligne 29, lire : « ... Une inscription funéraire de Bordères-Louron. »

P. 175, ligne 8, lire : « MM. Breuil et Paul Labrousche ».

P. 176, ligne 18, lire : « *la Ténarèse* ». Les deux orthographes *Ténarèse* et *Ténarèze* sont du reste employées suivant les auteurs.

P. 201, ligne 7, lire : « Burgalays. »

P. 219, ligne 4 et n. 106, lire : « Montsérié ».

SUPPLÉMENT AUX ADDITIONS ET CORRECTIONS

BIBLIOGRAPHIE, p. xiv. D) Mines, gisements minéraux, eaux thermales.

Ajouter en tête : Jean de Malus et Jean du Puy : *La recherche et découverte des mines des Montagnes Pyrénées*, par Jean de Malus père, escuyer et maistre de la monnoie de Bordeaux, rédigée et écrite par M. Jean du Puy, docteur ès droit, lieutenant principal en la juderie de Rivière, au siège royal de Trie. Bordeaux, chez Millanges, 1601 (in-12).

Pl. I (titre), *lire* : « L'art de l'âge du Renne dans le Comminges et le Couserans. »

P. 30, lignes 18, 19, *lire* : «..... les civilisations plus avancées qui les entouraient maintenant ». — Ligne 24, *lire* : «..... aux civilisations plus perfectionnées..... »

P. 38, n. 5, ligne 4, *lire* : «..... Γαρόνυχς ποταμοῦ. »

P. 49, n. 37, ligne 2, *lire* : «..... καί τῶν Ονησιῶν. »

P. 53, ligne 3, *lire* : «..... la châteltenie..... »

P. 136, n. 10, ligne 3, *lire* : «..... la civilisation des Celtes. » *au lieu de* : «..... la civilisation des Ibères. »

P. 228, ligne 11, *lire* : «..... Δαισιδαίμονια..... »

P. 242, n. 3, ligne 3, *lire* : «..... ὁ ἐστὶ συγκλυδῶ..... »

P. 249, n. 26, ligne 2, *compléter ainsi* : voir Bibliogr., p. xiv. D).

INDEX ALPHABÉTIQUE

I. — Noms géographiques (1).

- Abella, l., 211.
Acisippo, v., 88.
 Adour, r., 1, 3, 4, 114, 138, 145, 177, 209.
 Adriatique, 93.
 Afrique du Nord, 23, 30, 32, 72, 73, 74, 129, 184, 208, 209, 210.
 Agassac, l., 99, 183, 192.
 Agde, v., 257.
 Agenais (pays), 46, 93.
Agesinnates (*Cambolectri*), p. 44.
 Aguilar, l., 187. Aguilar de Angueita, l., 133.
 Aiguillon, v., 177.
 Aire-sur-l'Adour, v., 216.
 Albacete, v., 86.
 Albères (montagnes), 112.
 Albi, v., 48.
 Albigeois (pays), 48, 93, 109.
Alesia, v., 59.
 Alet (vallée de l'), 44.
 Aliso, r., 59.
 Alliat (grottes), 24.
 Alménédilla, v., 187.
 Almería, v., 73.
Almériens, p. 31, 32, 71, 74, 78, 86.
 Alpes, 34, 35, 39, 130, 199, 206, 245.
 Alpes Pennines, 59.
 Altamira (grotte), 24.
 Alzon, r., 59.
 Alzonne, r., 59.
 Amérique, 251.
 Amiens, v., 54.
 Amoyzo (nom ancien de la Pique), r., 51.
 Ampurias, v., 245.
 Anas, fl., 74.
 Ancizan, l., 177.
 Andalousie, 31, 82, 136, 164, 247.
Andecavi, p., 111.
 Andelot, l., 171.
 Andes, 111.
Ando-balis, v., 88.
 Andor (chemin d') à Saint-Lézer, 86.
Andorra (Oppidum), 86, 112.
 Andorra la Vieille, l., 86.
 Andorre (col d'), 86.
 Andorre (vallée d'), 86.
Andurra, l., 86.
 Andurraïn, l., 86.
 Aneto (pic d'), 2, 201.
 Anla, l., 222.
 Anos, l., 117.
 Antenac (plateau), 233.
 Antignac, l., 99.
 Antist, l., 60.
 Aouéran (col de l'), 201, 243.
 Apennin, 59.
Aquae Convenarum, l., 50.
Aquae Onesiae ou *Aquae Onesiorum* (Bagnères-de-Luchon, V., 170, 102.
 Aquitaine, *Aquitania*, 66-91 (pénétration ibérique en Aquitaine), 90,

(1) l = localité, p = peuple, v = ville. Les noms antiques de peuples, de villes localités, montagnes, fleuves, etc., sont en italiques.

- 92, 94, 99, 102, 104-128 (langue), 208.
- Aquitains*, 35, 67, 78, 84, 90, 91, 93, 104-128 (langue des Aquitains); 129-131 (caractères physiques et moraux); 132-181 (vestiges matériels des Aquitains des Pyrénées centrales); 182-188 (costume et ornement); 189-235 (religion); 236-240 (société, gouvernement, guerre).
- Arac (vallée de l'), 44.
- Arac, r., 248.
- Aragon (pays), 76.
- Aran (chaîne du haut), 2.
- Aran (val d'), 2, 3, 6, 7, 10, 11, 17, 28, 33, 47, 57, 80, 95, 113, 114, 141, 143, 165, 169, 170, 179, 180, 181, 204, 209, 221, 246, 251.
- Arangnouet, l., 114.
- Aranvielle, l., 114.
- Arbas, 28, 202, 223, 243 (grotte d'), 24.
- Arbizon (pic d'), 17.
- Arcizac, l., 177.
- Arcobriga*, v., 13, 34.
- Ardeia* (non ancien d'Ardiège), 113.
- Ardengost, l., 60.
- Ardennes (m.), 202.
- Ardiège, 7, 89, 113, 120, 197, 216, 217, 218, 219, 227, 232.
- Aremorica*, 90.
- Arenc (pic d'), 113.
- Arenen (lieu dit), 113.
- Ares (colline des), 165.
- Aret (pic d'), 113.
- Argelès, p. 115.
- Argentières (mines des), 249.
- Arguénos, l., 6, 118.
- Argut, l., 113.
- Argut-Dessus, l., 249.
- Ariège, r., XI, 3, 6, 10, 39, 43, 44, 79, 80, 94, 95, 96, 107, 109, 124, 125, 132, 144, 173, 250, 251, 258.
- Ariège (département de l'), 173.
- Arize, 2, 6, 59, 115, 251, 258.
- Arlos, l., 113, 118, 226.
- Armagnac (pays), 80, 165, 175, 177, 179.
- Armorique (pays), 130, 202.
- Arrats, r., 5, 13.
- Arreau, l., 3, 10, 16, 113, 117.
- Arret, l., 113.
- Arri (montagne d'), 113.
- Arros, r., 158.
- Arros, l., 113, 118.
- Arroust, l., 113.
- Arrouy (mont), 233.
- Artias, 7, 204.
- Artigues, l., 249.
- Artigue-Tellin (vallée), 17.
- Aruse de Rivière; *Arusa Ripariae*, 115.
- Arvernes*, p., 93, 213, 261.
- Arvernie*, p., 177.
- Asie, 28, 77.
- Asie centrale, 20.
- Aspet, l., 248.
- Aspin (col d'), 3, 16, 174.
- Asque, l., 199.
- Astarac, 175.
- Asté, 113, 199.
- Asto (val d'), 113.
- Astos (vallée d'), 113.
- Astures*, p., 76.
- Atacini*, p., 47, 51.
- Atiels (les), 6, 25, 249, 251.
- Atlantide*, 68.
- Atlantique (océan), 107, 108.
- Atur* (Adour), fl., 114.
- Aturenses*, p., 216.
- Aubagiran, l., 89, 136.
- Aubert, l., 6.
- Aubert (caverne), 20.
- Auch, v., 82, 83, 84, 85, 87, 88, 104, 105, 108, 112, 195, 242, 257.
- Aude (dép.), 223.
- Aude, r., 39, 94, 95, 108, 109, 124, 132, 141, 144.
- Audinac, l., 44, 49.

- Augustodunum* (Autun), 163.
Augustonemetum (Clermont - Fer-
 rand), 213.
Aula (port d'), 180.
Aulon, l., 175, 210.
Aulus, l., 6, 7, 8, 249, 251, 252.
Aure (vallée d'), 2, 7, 9, 17, 33, 57,
 59, 80, 95, 130, 139, 143, 159, 165,
 170, 175, 176, 179, 197, 199, 203,
 209, 215, 249.
Aurignac, l., 1, 22.
Auronde, r., 59.
Auronna, *Oronna*, r., 59.
Ausa (Vich), v., 84.
Ausci, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 104,
 105, 108, 112, 195, 242, 257.
Ausi, p., 84. *Ausi Cerretani*, 84.
Aussone, r., 59.
Aussonne, r., 59.
Aussoue, r., 59.
Australiens, p., 21.
Austrasie (pays), 171.
Austria, v., (ancien nom supposé
 de Saint-Lizier), 171.
Autun, v., 163.
Auzance, r., 59.
Avallon, l., 211.
Avantès (pays d'), 44.
Aventignan (*Aventinianum*), l., 100.
Avezac, l., 177, *Avezac-Prat*, l., 138.
Ayer, l., 27, 135, 190.
Aygamoch, r., 10.
Aygues-Juntas (lieu dit), 170.
Azun, l., 61.

Bachos, l., 188, 224.
Bachos, *Binos*, l., 224.
Bacivé (montagne), 199.
Baesippo, l., 88.
Bagiry, l., 114.
Bagnères-de-Bigorre, v., 7; 50, 204,
 220, 240.
Bagnères-de-Luchon (v. *Luchon*).
Baigorry, l., 85, 87.

Baïse, r., 5, 145, 177, 179.
Balesta, l., 52, 162.
Ballongue (vallée), 44, 174, 249.
Baquère (pic de la), 141.
Barbazan, l., 7.
Barbazan-dessus, 204.
Barcognas (pont de), 54.
Barcus, l., 91.
Baren (montagne), 140, 143.
Baren (Les), l., 174.
Baronnies (pays), 158.
Barousse (vallée), 3, 6, 10, 16, 130,
 143, 174, 222, 223, 282, 233, 249.
Barsous, l., 186.
Bartrès (lande), 28.
Bartrès, l., 138.
Bas-Languedoc (pays), 100, 136,
 137, 182, 188.
Basert (défilé), 202, 203.
Basilippo, l., 88.
Basque (langue), 78.
Basque (pays), 31, 78, 92.
Basques, p., 68, 76, 77, 78, 84,
 107, 122, 238.
Basse-Navarre, p., 112.
Basses-Pyrénées, v., *Pyrénées* (Bas-
 ses).
Bassia (mont), 199.
Bassies (montagne), 199.
Bassiouante (montagne), 199.
Bassioue (val de la), 199.
Bastide-de-Sérou (la), l., 6, 249.
Bastitani, p., 84, 85.
Baoussé-Roussé (grotte), 22.
Baudéan, l., 199.
Baup, r., 170.
Bausen, l., 249.
Bayac, l., 99.
Bayguer ou *Beyguer*, l., 85.
Bazadais, p., 46.
Bazas, 195.
Béarn, 32, 80, 128.
Bearnais, 219.
Beauchalot, l., 100.
Bébryces, p., 70, 82, 125, 257.

- Begorra*, l., 85, 87.
Bégorre (lieu dit), 85.
Bégos, l., 118.
Bélesta, l., 205.
Belges, p., 35, 41.
Bencus, l., 61.
Beneharnenses, p., 257.
Benque, l., 60.
Benqué, l., 60.
Bentefarine (pic de), 39, 40.
Béouze (ruisseau de la), 250.
Berbères, p., 73.
Béret (col.), 99.
Bergorra, l., 85.
Bernac-Debat, l., 154.
Bernac-Dessus, l., 158.
Bertren (*Bertrennium*), l., 114.
Betchat, l., 252.
Bethmale (vallée), 44, 144.
Bétique, p., 76, 82, 83, 84, 86, 201, 247.
Beyrède, l., 177.
Béziers, v., 70, 125.
Bibracte, v., 163.
Bigerra, l., 85.
Bigerri, p., 85, 87, 112, 256.
Bigerriones, p., 36, 55, 85, 104.
Bigorra (*civitas*), 55, 163.
Bigorra (*castrum*), 86, 112, 163.
Bigorre (pays), 4, 28, 32, 53, 80, 85, 107, 122, 138, 158, 174, 197, 223, 239, 244.
Bigourdan (dialecte), 219.
Bigur, l., 85.
Biguria (v. *Viguria*).
Bilbao, v., 258.
Binos, l., 117, 118.
Biscaye, p., 68, 76, 107.
Bituriges, p., 64, 109.
Bituriges Vivisci (ou *Bituriges Vivisques*), 45, 46, 64, 92.
Blajan, l., 52.
Blancotte (ferme), 109.
Boïates, p., 109.
Bonac, l., 99.
Bonaigue (col de la), 2, 80, 99, 169, 179.
Bonrepaux, l., 251, 252.
Bordeaux, v., 206.
Bordelais, p., 45, 46, 64, 92, 108, 109.
Bordères-Louron, l., 114.
Bordes, l., 139.
Bordes-sur-Arize, l., 28.
Bordes-sur-Lez, l., 28, 135, 141, 187.
Bordes-de-Rivière, 190.
Borodates, p., 54, 61.
Bouconne (forêt), 15, 94, 95.
Boucou, l., 210.
Boudrac, l., 162.
Bouès, r., 177, 179.
Bouich (col de), 249.
Bourgogne, p. 137.
Bourisp, l., 175, 177, 249.
Boussenac, l., 99.
Boussens, l., 4, 10, 39, 49, 168, 169.
Boussens (cluse de — Saint-Martory), 4, 10.
Boutx, l., 206.
Bramevaque, l., 226.
Bretagne, p., 34, 56.
Bucco, l., 94.
Burbe (val de), 148, 248.
Burgalays, l., 201, 210.
Burs (montagne), 219.
Cabanac, l., 99.
Cadéac, l., 7, 139, 177, 206, 215.
Cadeilhan, l., 177.
Cagire (massif de), 1, 198, 201.
Cagire (forêt), 16.
Cailhâou d'Arriba-Pardin, 197.
Calagorris ou *Calagurris* (Saint-Martory), v., 84, 85, 86, 167, 168, 257.
Calagorris ou *Calagurris* (ville des *Ilergètes*), 84.
Calagurris Fibularia (Calahorra, p. de Logroño), v., 87.
Calagurris Nasica (Calahorra, p. de Palencia), v., 84.

- Calahorra (La) (ville de la Bétique), v., 84.
Callaici, p., 231.
 Camarade, l., 6, 28, 252.
Cambolectri Agesinnates, p., 44.
Camboscus, l., 60.
 Campan, l., 6, 7, 199.
 Canaries (îles), 68.
 Cantabres (monts), 23, 76.
Cantabres (peuple), 42, 70, 76, 107, 122, 192, 214, 215, 231, 236, 244.
Cantabrique (région), 23, 29.
 Capvern, l., 7, 50, 51, 138, 158, 172, 177, 204.
 Cardeilhac, l., 153, 161, 199, 210.
 Carice (lieu dit), 200.
Carthaginois, p., 136.
 Cassagnabère, l., 246.
 Castel-Minier ou Castelminier (lieu dit), 249, 252.
 Castelbiague, l., 202.
 Castelnau-Magnoac, v., 221.
 Castelveil, l., 160.
 Castéra (Le), 162, 263.
 Castéra-Fitère, l., 162.
 Castéra-Lanusse (camp de), 158.
 Castéra-Vignole, l., 162.
 Castériou (camp du), v., 154-158.
 Castet, l., 159.
 Castille, p., 65, 75, 92, 133, 137, 185.
 Castillon, l., 28, 141.
 Castillon-Larboust ou Castillon-de-Larboust, l., 168, 227.
 Castillonnois, p., 144.
Castrum Bigorra, 86.
 Catalans, p., 182.
 Catalogne (pays), 28, 30, 31, 71, 75, 84, 95, 136.
 Cathervielle, l., 223.
 Caucase (montagne), 73.
Cauco-Iliberris ou *Cauco-Liberris* (Collioure), 70, 82.
 Caumont, l., 223.
 Cazarilh, l., 51.
 Cazeneuve, l., 177.
 Cazères, v., 109, 217.
Cebennae (Cévennes), 38, 39.
Celtes, p., 32, 36, 41, 53, 63, 64, 67, 68, 75, pp. 92-103 : L'élément celtique et son influence, 124, 125, 135, 136, 178, 180, 182, 185, 237.
Celtes (Italo), 58, 64, 66, 84, 85, langue *Italo-Celte*, XII.
Celtibères, p., 75, 137, 208, 231, 239.
Celtibérie, p., 238.
Celtique (région de la Gaule), 37, 38, 41, 237.
Cempses, p., 70.
 Cerdagne (pays), 38.
Ceretes, 70, 76.
 Cerisols, l., 28.
Cerretani, p., 38, 84.
 Césarée (route), 175.
 Cévennes (montagnes), 38, 39, 93, 247.
 Chalosse (pays), 80.
 Chambost, l., 60.
 Chemin de César, 175.
 Chichois (montagne de), 269.
 Chiragan (lieu dit), près de Martres-Tolosanes, 211.
 Cier, l., 114, 140.
 Cier-de-Luchon, l., 115, 205, 235.
 Cier-de-Rivière, l., 115, 139.
 Cierp, l., 6, 114, 115.
 Cieutat de Neurest, l., 53, 54, 55, 158.
 Cinqueta (vallée de la), 175.
Civitas Bigorra, 55.
Civitas Convenarum, 47, 48, 55, 90, 159, 210, 220.
Civitas Consorannorum, 43, 90, 220.
Civitas Tarba, 86.
Civitas Tolosa, 109, 217.
 Clarabide (massif), 3, 10, 11.
 Clarabide (col de), 200.
Clarus mons (Clermont, v.), 213.
 Clermont-Ferrand (*Noviodunum*), v. 164, 213.
Climberrum (p. *Elimberrum*, Auch, v.), 82.

- Clouzet (Le), lieu dit, 152, 159.
 Coffre (mines du), 249.
 Collioure (*Cauco Iliberris*), v., 70, 82.
Commenae, v., *Convenae*.
 Comminges, p., 53, 80, 85, 95, 99, 107, 159, 248, 251.
Consacrani Borodates, 54, 224.
Consoranni, p., 36, 37, 38, 39, 40, 55, 96, 104, 109, 126, 170, 171, 214, 220, 250, 257, 259.
Consuaranni, p., 38.
 Contre (plateau), 143.
Convenae, *Convènes*, p., 20, 36, 37, 42, 50, 55, 83, 84, 85, 91, 94, 96, 104, 109, 117, 138, 158, 164, 165, 168, 205, 207, 213, 230, 242, 250, 256, 259, 262. Var : *Commenae*, 117.
 Corbières (montagnes), 89, 108, 172.
 Cordoue, v., 187.
 Corneillac, l., 99.
 Corse (île), 68.
 Couserans (pays), 2, 3, 6, 33, 39, 44, 95, 99, 107, 171, 249, 251.
 Couserans central (massif du), 1.
 Couserans chaîne du haut), 2.
 Crabère (pic de la), 248.
 Créchets, l., 222.
 Crête (île), 208.
 Crétois, p., 211.
Crodunum, l., 100.
 Croix de l'Oraison (La), lieu dit, 202.
 Cucuron, l., 115.
 Cuguron, l., 115.
 Cuing (Le), l., 139.
 Danemarck, 208.
 Dax, v., 138, 141, 206, 250.
 Deux-Menhirs (tumulus des), 28.
 Dona-Lohitzun (Saint-Jean de Luz), v., 62.
 Donnezan, p., 141.
 Dordogne (grottes de la), 23.
Dunomagus, l., 101.
 Durban, l., 251.
 Eauze, v. (*Elusa*), 84, 177, 195.
 Ebre, fl., 30, 32, 71, 72, 74, 75, 76, 79, 90, 124, 137, 179, 238, 259.
Eduens, p., 261, 262.
Egée (mer), 208, 210.
Egéens, p., 210, 211.
Egéide (pays), 211.
 Elche (*Ilici*), v., 83, 84, 136.
 Eldorado (pays d'), 247.
Eliberris, *Eliberre* (Auch), v., 87.
Elimberrum (var) *Eliumberrum* (Auch), v., 82, 83.
 Elne (*Iliberris*), v., 70, 82, 221.
Elusa (v. Eauze).
Elusates, p., 61, 195, 257.
Elysices, p. 70.
Emporiae, *Emporion* (Ampurias), v., 168, 245, 247, 256, 257.
 Encausse, l., 7.
 Enlène (grotte d'), 24.
 Ensérune, l., 136, 137.
 Entremont, l., 240.
Epamagus, l., 101.
 Escanarades (montagne), 251, 252.
 Escalère (plateau), 168, 169.
 Esclignac, l., 154, 161.
 Escuñan, l., 221.
 Eséra, r., 127.
 Eskualdunac, p., 84.
 Espagne, 23, 29, 30, 32, 41, 42, 57, 62, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 79, 81, 83, 84, 85, 86, 91, 92, 96, 97, 107, 111, 118, 123, 128, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 146, 164, 165, 167, 168, 170, 174, 175, 176, 178, 179, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 205, 206, 208, 209, 214, 215, 217, 222, 228, 231, 236, 237, 238, 247, 250, 253, 259, 261, 262, 263.
 Espagnols, p., 182, 186.
 Esparron, l., 114.
 Esparros, l., 114, 118.
 Esperce, l., 223.
 Espiaup (montagne), 139, 229, 233.
 Espiaup, l., 174, 190, 235.

- Espingo (lac d'), 8.
 Estélas (caverne de l'), 20.
 Esténos, l., 118, 249.
 Estivère (montagne), 140, 233.
Etrusques, p., 136.
 Etsaut, l., 128.
 Europe centrale, 134, 147.
 Europe du N.-E., 28.
 Europe occidentale, 147, 148, 208.

 Fabas (forêt de), 15.
 Fabas, l., 210.
 Fenouillet, l., 96, 183, 250, 254.
 Fezensac (pays), 175.
 Fitrou, r., 251.
 Foix (pays de), 80, 170, 244.
 Foix (comté de), 38, 43, 53.
 Fonfrède (pic de), 40.
 Fos, l., 8, 215.
 Fougaron (forêt de), 16.
 Fourvières, l., 213.
 Fousseret, l., v. Le Fousseret.
 France, 188.
 Franco-cantabrique (province), 23.
 Fréchet d'Aure, l., 246.
 Fronsac, l., 99.
 Frontignan, l., 99.
 Frontignan-Saléchan (bassin de), 3.

 Gajan, l., 223.
Galates, p., 35.
 Galice, p., 23.
 Galié, l., 16, 222.
Galliae (*Tres*), *Tres Galliae*.
Galliciens (peuple), 231.
 Ganties, l., 24.
 Gar (massif de), 1.
 Gar (forêt), 16.
 Gar (pic de), 111, 198, 230, 232.
 Gareison, l., 162.
 Garbet, r., 44.
 Gargas (grotte de), 20, 22, 24, 166.
 Garin, l., 140, 174, 193, 209, 210, 212, 222, 235.
 Garonne, fl., XI, 3, 4, 6, 16, 17, 19, 20, 37, 47, 49, 51, 57, 58, 64, 66, 79, 80, 90. De 92 à 98 : Établissement des Volques Tectosages dans le bassin de la G., 108, 109, 126, 130, 137, 141, 144, 156, 159, 162, 164, 165, 168, 169, 177, 195, 205, 210, 217, 219, 242, 250, 251, 254, 258, 261.
 Garonne (Haute), dép., v., 35.
 Garos, 118.
Garunna (gr. Γαρύνης), Garonne, 47, 51, 58.
Garunni, p., 36, 45, 46, 49, 55, 90, 97, 158, 166, 168, 169, 170, 261.
 Gascogne, 5, 13, 64, 82, 89, 90, 91, 92, 94, 105, 108, 109, 125, 128, 137, 149, 172, 175, 177, 178, 257, 258.
 Gascogne (golfe de), 76, 173.
 Gaud, l., 198, 226.
Gaule, 57, 58, 69, 72, 91, 130, 147, 148, 150, 152, 164, 172, 177, 182, 189, 193, 195, 196, 203, 204, 208, 209, 211, 213, 225, 228, 242, 244, 247, 250, 253, 254, 256, 258, 259.
Gaulois, p., 41, 67, 90, 92, 183, 186, 188, 189, 192, 231, 238, 239, 247, 261.
 Gaut, l., 119.
 Gave, r., 138.
 Gayet (Le), l., 249.
 Gazost (en Lavedan).
 Gélat, l., 222.
 Générest, l., 60, 202.
 Génos, l., 118.
 Génost, l., 139.
 Gensac, l., 162.
 Ger, r., 3, 10.
 Ger (lande de), 28.
 Ger (plateau de), 135, 138, 140, 141, 144, 172, 184, 187, 189, 190.
 Ger, l., 186, 187.
Gergovie, v., 164.
 Gers (dép.), 35.
 Géry, l., 156, 162, 230, 231, 232

- Gésa, l., 251.
 Gimone, r., 5, 13.
 Gironde, fl., 45.
 Glère (col de la).
 Go, r., 51.
 Golasecca, l., 113, 255.
 Goueil-de-Jouéou (gouffre), 10, 11.
 Gouerris (grotte de), 27.
 Gourdan (*Gordianum*), l., 24, 25,
 28, 100, 162, 165, 166, 217, 220.
 Graïsses (Las), v. Las Graïsses.
 Grèce, 184, 186, 196, 208.
 Grecs, p., 187, 194, 247.
 Grenade, v., 82.
 Grézian, l., 188.
 Guadalajara, v., 133.
Guanches, p., 68.
 Guchen, l., 175, 249.
 Gueyze, l., 175.
 Guipuzcoa (pays), 86.
 Guran, l., 249.

 Haillade (La), lieu dit, 28.
 Harpons (grotte des), 27.
 Haut-Aran (chaîne), 2.
 Hautaget, l., 246.
 Haute-Garonne, v., Garonne (Haute).
 Hautes-Pyrénées, v., Pyrénées (Hau-
 tes).
 Haya (montagne), 258.
 Hayaou, l., 246.
 Hèchès, l., 177, 249.
 Henno-morto (lieu dit), 258.
 Hérault, fl., 94.
 Héretchède, l., 246.
 Herm (grotte de l'), 20.
 Herran (forêt de), 16.
 Herran (montagne), 140, 248.
 Hillère (la fontaine), 160.
 Houcheton (colline), 218, 227, 232.
 Hount-Arrouy (montagne), 140, 194.
 Huesca, v., 72, 76.
Hungunuerro, *Hungunuerrum*, l., 85,
 Huos, l., 118, 198, 205.

Iaca (Jaca), v., 256.
Iacetani Iacétans (peuple), 256.
Ibaïgorry, l., 85, 87.
Ibères, p., 36, 37, 39, 41, 42, 63, 66,
 — 91 (pénétration ibérique), 93, 95,
 97, 99, 104, 124, 126, 129, 131,
 135, 136, 137, 147, 164, 165, 168,
 170, 181, 189, 192, 196, 206, 237,
 239, 242, 261.
Ibères Bébryces (peuple), 82.
Ibères Lusitans (peuple), 75.
Ibérie (pays), 39, 70, 74, 75, 91,
 131, 147, 168, 178, 189, 207, 209,
 253, 255, 259, 261.
 Ibérique (péninsule), 78.
Ibéro-Aquitains (peuple), 94, 137.
Ibéro-Ligures (peuple), 257.
Ibéro-Méditerranéens (peuple), 137.
Ibérus, fl. (l'Ebre), 71, 74.
 Ibos (camp d'), 158.
 Idiazabal (col d'), 79.
Ilerda-Ileria (Lerida), 83.
Ilergètes (peuple), 72, 76, 80, 84,
 88, 89, 90, 97, 137, 237, 256.
Ilïberri, v., 221.
Ilïberris (Elne), v., 70, 81, 82, 83.
Ilici (Elche), v., 88, 84.
Ilico (Luchon), l., 205.
Iluberris, l., 81.
Ilumbarium (Lombez), v., 83.
Ilumberri, l., 93, 221.
Ilumberris, nom de ville, 81.
Ilunum, l., 83, 87.
Ilura, l., 83.
Ilurco, l., 83.
Ilurberri, l., 93, 221.
Ilurberritani (peuple), 83.
Ilurco, l., 83.
Ilurda (Lourdes), v., 84.
Ilurgorris, l., 87, 221.
Iluro, v., 83, 220.
Iluronenses (peuple), 83, 221.
Ilura, l., 83.
Indo-Européens (peuple), 66, 68.
 Irazein, l., 249.

- Iriberri*, v., 81, 82.
 Irlande (île), 68.
 Irun, v., 81.
Irunberri, v., 81, 82.
 Isle-en-Dodon (L'), v. L'Isle-en-Dodon.
 Italie, 57, 194, 196, 211, 228, 255.
Italiotes (peuple), 63, 194.
Italo-Celtes, p., 56, 60, 69, 70, 71, 75, 76, 78, 84, 85, 98, 130, 135, 196, 242.
Ituris, l., 86.
Iturisa, n. basque de Tolosa (Guipuzcoa), 86.
 Izaourt (*Ysaortium*), l., 115.
 Izaut (pays d'), 128.
 Izaut-de-l'Autel, l., 8.

 Jaca, v., 76, 91, 168, 256.
 Jaen, v., 187.
 Job., r., 3, 10.
 Juillan (camp de), 158.
 Jura (montagnes), 34, 35.
 Juzet, l., 140.
 Juzet-d'Izaut, l., 91, 256.

Kemmenon (Cévennes, montagnes), 38, 34.

 La Baquère (pic de), 141.
 Labarthe-de-Neste, l., 3, 4, 130, 159, 172.
 Labarthe-de-Rivière, l., 7, 205.
 La Bastide-de-Sérour, l., 6, 20, 249, 251.
 La Béouze, ruisseau, 251.
 Labourd (pays), 112.
 Labroquère, l., 139.
 Lacour, l., 248, 249.
Lactora (Lectoure), v., 177.
Lactorates, p., 195.
 Lafairole, l., 246.
 La Hayolle, l., 248, 249.
Laietani, p., 220.

 Lalouret (camp de), 150, 152, 154, 155, 161.
 La Lande (lieu dit), 160.
 La Lane, l., 160.
 Landes (département), 25, 132, 144, 188.
 Landes (pays), 80, 136.
 Landes du Pont-Long.
 Landorthe, l., 200.
 Languedoc (pays), 69, 70, 79, 83, 89, 93, 94, 97, 100, 108, 109, 125, 126.
 Lannemezan (plateau), 1, 4, 5, 7, 8, 10, 13, 15, 35, 48, 57, 65, 80, 130, 135, 138, 144, 145, 156, 158, 159, 161, 177, 179.
 Lannemezan (ville), 172.
 Larboust (vallée), 3, 17, 51, 52, 59, 65, 139, 140, 142, 143, 162, 174, 191, 194, 200, 206, 209, 210, 211, 233, 249.
 La Roque, l., 27, 52.
 Larroque (camp de), 161.
Lascurreis (Lescar), v., 112.
 Las Graïsses (lieu dit), 96, 183, 250, 254.
Lassunni, p., 61.
Latium, pays, 202.
 Lavedan (pays), 204.
 Laverdac, l., 177.
 Layet (ruisseau), 160.
 Layrisse (gorges de la), 174.
 Leaune (torrent), 51.
 Lescure, l., 207, 248.
 Lectoure, v., 177, 195.
Ledum ou *Ledus* (le Lez), r., 59.
 Léés, r., 59.
 Le Fousseret, l., 109.
 Lège, l., 249.
 Lelliac, l., 99.
 Le Mas-d'Azil, l., 28, 251, 252.
 Le Mas-d'Azil (grotte), 24, 27.
Lerida, v., 72, 76, 80, 83, 84, 89, 222.
 Lescar, v., 112.
 Lescun, l., 61.

- Lescure, l., 207, 248.
 Lesparre, l., 114.
 Lespugue, l., 5, 22, 24, 27, 28, 51, 52, 150, 152, 156, 158, 162.
 Lespugue-Montmaurin (ensemble fortifié), 160, 161, 162.
 L'Estelas (caverne de), 20
 Lestelas (forêt de), 16.
 Lestelle, l., 243.
 Lez, l., 62.
 Lez, r., 2, 7, 10, 44, 59, 141, 170, 174, 180.
 Lèze, r., 59.
 Lézat, v., 243.
 L'Herm, v., Herm.
 Lignes, p., 32, 56, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 93, 206, 242.
 Ligurie (pays), 60.
 Lion (golfe du), 125, 126, 137, 173, 234, 257.
 Lisbonne, v., 88.
 L'Isle-en-Dodon, l., 1, 162.
 Lodes (camp de), 161.
 Logroño, v., 84.
 Lohitz-Lohitzun (v. Dona Lohitzun).
 Loire, fl., 37, 40, 68, 71, 206.
 Lomberz, Lombers, v., 83, 93.
 Lombez, v., 83, 112.
 Lombrès, l., 83.
 Longostalètes (peuple), 97.
 Lora, v. Lura.
 Lorca, v., 133.
 Lorda (Lourdes), v., 84.
 Lortet (grotte de), 24.
 Lot, r., 177, 175.
 Loudenvielle, l., 200, 217, 270.
 Loudet, l., 162.
 Louge, r., 5, 13, 59, 150, 161.
 Lourdes, v., 132, 138, 206.
 Loures, l., 3, 60.
 Loures-Saint-Bertrand de Commin-
 ges (bassin), 3.
 Louron (vallée de), 3, 7, 17, 33, 57, 59, 83, 87, 139, 143, 174, 200, 209, 220.
 Luc, l., p., 246.
 Luchon (pays et ville), 3, 6, 7, 8, 10, 17, 24, 33, 46, 54, 57, 19, 62, 65, 102, 119, 135, 139, 140, 142, 143, 170, 174, 180, 190, 197, 204, 205, 209, 210, 212, 215, 222, 223, 224, 229, 230, 233, 249.
 Lugdunum, *Lugudunum*, v., 98, 146, 165, 166, 167, 168, 213, 214.
Lugdunum Convenarum, v., 44, 47, 48, 97, 98, 99, 103, 139, 170, 171, 177, 178, 180, 206, 207, 213, 214, 221, 232, 242, 253, 262.
Lugdunum Consorannorum (nom pré-
 tendu de Saint-Lizier, v.), 171.
Lugia ou *Luia* (la Louge), r., 59.
Lumbarium (Lombez), v., 83.
Lumberium (Lombers), v., 83.
 Lumbier, l., 83.
 Lura, l., 83.
 Lurda, v., *Lorda*.
 Luria, l., 83.
 Lurón, v., 220.
 Luscan, l., 60, 222.
 Lusitanie (pays), 238.
 Lusitaniens, peuple, 239.
 Lusitans, p., 187, 189, 131.
Lusitans (Ibères), v., *Ibères Lusi-*
tans.
 Lusitanie (pays), 76, 86, 87, 238.
 Lustou (pic de), 114.
 Lutilhous, l., 246.
 Luteva (Lodève), v., 62.
 Luxeuil, v., 62, 205.
 Luys (r.), 59.
 Luzaga, l., 133, 134.
 Luzenac, l., 99.
 Lybiens, p., 73.
 Lydiens, p., 72.
 Lyon, v., 213.
 Lyonnaise (province), 40.
 Lys (massif du), 2, 11.
 Lys, r., 3.
 Magdaléniens, p., 23, 25, 35.

- Maghreb, pays, p., 72, 74.
 Mail-Aouéran (montagne), 113, 243.
 Mail-Blanc (montagne), 113.
 Mail-de-Cricq (grotte du), 24.
 Mail-de-Cricq (montagne), 113.
 Mail-de-la-Mule (rocher), 113.
 Malaga, v., 208.
 Malarnaud (caverne de), 20.
 Malvézie, l., 28.
 Marcenac, l., 99.
 Marignac (bassin), 3, 180.
 Marignac, l., 16, 99, 116, 119, 198.
 Marignac-las-Peyres, l., 99.
 Marque-Dessus, l., 28.
 Marrast, l., 60.
 Marsan (lieu dit), 220.
 Marseille, v., 257.
 Marsoulas (grotte de), 24, 28.
 Marto, l., 219.
 Martres-Tolosanes, l., 109, 120, 24, 251.
 Mas-d'Azil (grotte du), 24, 27.
 Mas-d'Azil, l., 28, 252.
Massaliotes, p., 125, 257.
 Massat (vallée de), 3, 24.
 Massat (grotte de), 24.
 Massat, l., 248.
 Massif-Central (montagne), 130, 177, 235, 249.
 Mauboussin (forêt de), 15.
 Maudits (monts), 2, 11.
 Mauléon-Barousse, l., 225.
 Maures, p., 149.
 Mauvezin (châtellenie de), 52, 53.
 Mauvezin, l., 140, 142, 143, 190, 191.
 Médan (lieu dit), près Luchon, 140.
 Méditerranée (mer), 79, 92, 94, 108, 137, 173, 208, 252, 258, 259.
 Médoc (pays), 80.
 Melles, l., 199, 215.
 Menton, v., 22.
 Midi (pic du) de Bigorre, 8.
 Miélan, v., 177.
 Milhas, l., 248, 249.
 Mitg-Aran (lieu dit), 28.
 Mondilhan, l., 162, 220.
 Monein (Saut de), l., 28.
 Monein, l., 49.
Monesi (pour *Onesii*), p., 49.
 Mongarri ou Montgarry (lieu dit), 114, 244.
 Monné (plateau du), 233.
Mons Erge, v. Montsérié.
Mons Salinensis (Montsaunès), 252.
 Mont (plateau du), 166.
 Montagne-Noire (montagne), 39.
 Montauban-de-Luchon, l., 28, 30, 116, 140, 142, 143, 210, 215, 223, 233.
 Mont-de-Marsan, v., 126.
 Montespain (grotte de), 24, 25.
 Montespain, l., 27.
 Montesquieu-Avantes, l., 24.
 Montfort (grotte de), 24, 27.
 Montgailhard (camp de), 158.
 Mont-Lau (plateau du), 139, 166.
 Montlaurès, l., 137.
 Montmajou, l., 205, 225, 235.
 Montmaurin, l., 150, 154, 156, 160, 161, 206.
 Montmaurin-Lespugue (v. Lespugue-Montmaurin).
 Montoussé (camp de), 150, 159.
 Montréjeau, v., 3, 4, 8, 10, 15, 45, 48, 138, 139, 150, 159, 160, 198, 205, 217, 220, 223.
 Mont-Sacon (montagne), 232, 233.
 Mont Saint-Michel, l., 217.
 Montsaunès, l., 6, 7, 243, 252, 258.
 Montsérié, l., 154, 159, 219, 232.
 Monsérié, v., Montsérié.
 Moulis, l., 20.
 Moustajon, l., 249.
 Moux, l., 108.
 Moyzo, r., 51.
Municipium Florentinum Iliberritanum (Grenade), 82.
 Muret, v., 108, 109, 117.

- Narbonnaise (province), 40, 67.
 Narbonne, v., 70, 88, 111, 119, 125, 209, 215, 257.
 Navarre (pays), 76, 88, 107, 112.
 Navas (Las) de Tolosa, l., 86.
 Nébouzan (pays), 46, 52, 53, 54.
Nemausus (Nîmes), v., 205.
 Néouvielle (massif de), 2, 3, 10, 11, 17.
Népotianum (gr. domaine romain, origine du nom du Nébouzan), 53.
 Nert, r., 251.
 Neste, r., 3, 4, 6, 10, 14, 20, 25, 59, 145, 150, 152, 158, 159, 165, 176, 177, 178, 199, 219, 242, 250, 251, 258.
 Neste d'Aure, r., 1, 3, 10, 59, 170, 175.
 Neste de Larboust, r., 51, 59.
 Neste de Louron, r., 3, 10, 59, 170.
 Neste-d'Oô, r., 51, 59.
 Neste-d'Oueil, r., 51, 59.
 Nestier, l., 159.
 Néthou (pic de), 210.
 Nîmes, v., 205.
 Nistos, vallée et l., 16, 118.
Nitiobriges, p., 46, 93.
 Nizan, l., 52, 162.
 Nodrest, l., 60.
 Noguera-Pallaresa, r., 80, 179, 180, 181, 245.
 Noguera-Ribagorzana, 80, 179.
 Norvège, 208.
 Noue, r., 13.
Novempopulanie, province, 40, 67.
Noviodunum, v., 81, 164.
 Océan Atlantique, v. Atlantique.
Oiaso (Oyarzun), 258.
 Oïse, r., 59.
Olisippo (Lisbonne), 88.
 Oloron, v., 83, 127, 220.
 Ombrive (grotte de l'), 33, 34.
 One, r., 10, 47, 51, 52, 54, 59, 170.
Onesii, *Onésiens*, gr. *Ὀνησίαι*, 49, 50, 102, 139, 170, 180, 205.
 Onne, r., 59.
Onobrisates, p., 53.
Onobriua, v. (ancien nom probable de Bagnères-de-Luchon), 54.
Onobrisates, p., 54, 61.
Onobusates, p., 53.
 Oô (massif d'), 2, 11.
 Oô, l., 8, 51, 249.
 Oô (torrent), 51.
 Oô (lac d'), 51.
Ophiussa (Oyarzun), v., 173.
 Orange, v., 186.
 Orb (*Orobis*), fl., 69, 94, 108.
 Ordas (ruisseau), 251.
 Ore, l., 198, 200, 201, 203, 222, 26, Orétani, p., 85.
 Oriège, r., 251.
 Orient, 210.
 Orignac (plateau d'), 55, 158.
 Orle (port d'), 180.
Oronna, r., 59.
Orra (oppidum, Saint-Lézer), 86, 163.
 Orthez, v., 138.
Osca, v. (Huesca), 72, 76, 84, 91, 97, 168, 256.
Oscidates, p., 84.
Ostippo, l., 88.
 Ossun (landes d'), 28.
 Ossun, l., 61, 138, 158.
 Ossuna, l., 188.
 Oueil, vallée, 3, 17, 52, 59, 139, 140, 143, 162, 174, 210, 211, 233, 249.
 Ourde, l., 114.
 Ourdisseto (col d'), 114.
 Oursbelille (camp d'), 158.
 Ourse, r., 3, 10, 114.
 Oyarzun, v., 173, 258.
 Ozon, l., 50.
 Palencia, v., 84.
 Pamiers, v., 39.

- Pau, v., 132.
Paulinianum (Polignan), 100.
 Pécarre (pic de), 113.
 Périgord (pays), 25.
 Périgueux, v., 206.
 Perthus (col du), 79.
 Petites Pyrénées, v. Pyrénées (Petites).
 Peyresourde (col. de), 3, 140, 174, 200.
 Peyrissas, l., 242.
Peyros-Marmes (autels), 233.
 Pez (col de la), 200.
Phéniciens, p., 247, 257.
Phocéens, p., 257.
 Piétat (camp de), 158.
Pimpedunni, p., 61.
 Pinas, l., 246.
 Pique, r., 3, 7, 10, 17, 51, 52, 130, 140, 165, 170, 174, 210.
 Pla de Béret (col.), 2, 141, 169, 179, 180, 181.
 Pla de Béret (plateau), 10, 141, 144, 245.
 Plan (port de), 175, 176.
 Plan de Rioumajou (col du), 2, 80, 175, 176, 179, 180, 181.
 Plantaurel (montagne), 34.
 Pointis, l., 138.v
 Polignan, l., 100.
 Pont-long (landes de), 138.
 Pont-du-Roi (défilé), 3, 10, 180.
 Pontacq, l., 28.
 Port (col du), 3, 174.
 Port-Vendres, v., 173, 245, 257, 258.
 Portet-d'Aspet (col de), 3, 174.
 Portugal, 75.
 Poubeau-de-Larboust, l., 197, 206.
 Pouech-de-Guaiff (lieu dit), 249, 252.
 Poujastou (massif de), 140, 233.
 Pourero (montagne de), 141.
 Pouy-Majou (tumulus de), 28.
 Pouzac (camp de), 158.
 Pouzac, l., 220.
 Provençaux, p., 182.
 Provence, 60, 206.
Province romaine, *Provincia romana*, 37, 38, 39, 42, 48, 49, 93, 95, 107, 262.
 Puymorens (col de), 176.
 Puyo, v., 138.
 Puyo-Houradat (tumulus), 159.
Pyréné (port Vendres), 245, 247, 257, 258.
Pyrénéens, p., 31, 32, 35, 56, 57, 58, 63, 64, 70, 71, 75, 77, 107.
 Pyrénées, 1, 20, 23, 37, 39, 58, 92, 94, 95, 164, 207, 238, 245, 247, 251, 253, 257, 258, 259.
 Pyrénées aragonnaises, 127.
 Pyrénées (Basses), dép., 59.
 Pyrénées cantabriques, 107.
 Pyrénées centrales, 41, 64, 79, 80, 104, — 128 (langue de l'Aquitaine et des Pyrénées centrales), 173, 261.
 Pyrénées (Hautes), dép., 59.
 Pyrénées occidentales, 31, 34, 107, 125, 165.
 Pyrénées orientales, 23, 30, 69, 93, 97, 248.
 Pyrénées (Petites), 1, 15, 39, 98, 172.
 Pyroque (camp de), 152, 155, 156, 160, 163, 257.
 Quatre-Vallées, 53, 175.
 Quercy (grottes du), 23.
 Quercy, pays, 285.
 Quérigut, l., 141.
 Réaup, l., 177.
 Rebouc, l., 177, 199.
 Rhin, fl., 30.
Rhoda, v., 247, 252.
 Rhône, fl., 69, 70, 72, 93, 108, 136, 164, 253.
 Rieumes (forêt de), 15.
 Rio-Tinto, fl., 74, 75.

- Rioumajou (voir col. du Plan de Rioumajou).
- Rivèrenert, l., 6, 16, 249, 251.
- Rivière (plaine de), 15, 45, 46, 48, 138, 162, 217.
- Rivière (archiprêtré de), 46.
- Romains*, p., 90, 248, 252, 261.
- Roque (La), v. La Roque.
- Roquefort, l., 87, 251.
- Rouergue (pays), 48, 93, 235.
- Roussillon (province), 70, 79, 82, 89, 100, 108, 125.
- Ruda (Garonne de), r., 10.
- Rutheni*, *Ruthènes*, 48, 93.
- Rutheni provinciales*, p., 48, 93.
- Saccourvielle, l., 51, 140, 174.
- Sacon (mont), 232, 233.
- Sæfes*, p., 70.
- Sahara (désert), 71, 73, 74.
- Sahariens, 74.
- Sahugle, r., 153, 160.
- Sailhan, l., 175.
- Saint-Aventin, l., 162, 163, 200, 210, 233.
- Saint-Béat (couloir de), 3, 10, 180.
- Saint-Béat, v., 6, 156, 162, 198, 199, 201, 206, 210, 215, 221, 223, 230, 231, 232, 242, 243.
- Saint-Bertrand-de-Comminges, v., 87, 91, 102, 103, 139, 162, 166, 167, 170, 171, 177, 184, 186, 190, 202, 206, 210, 213, 216, 217, 220, 221, 224, 226, 227, 230, 232, 249, 256.
- Saint-Cizy (lieu dit), 91, 109, 110, 217.
- Saint-Élie-Theux, l., 111.
- Saint-Gaudens, v., 4, 8, 9, 45, 46, 48, 49, 172, 180, 183, 200, 205, 210, 217, 254.
- Saint-Germier-le-Vieux (lieu dit), 108.
- Saint-Girons, v., 2, 6, 8, 20, 43, 141, 251.
- Saint-Jean-d'Artigues, l., 143.
- Saint-Jean-de-Loras (lieu dit), 83, 140.
- Saint-Jean-de-Luz, v., 62.
- Saint-Just-de-Valcabrère (église), 240.
- Saint-Lary, l., 175.
- Saint-Laurent-de-Neste, l., 152, 154, 156, 159.
- Saint-Lézer, v. anc. oppidum (*castrum Bigorra*), 68, 91, 138, 163.
- Saint-Lizier, v., 43, 44, 100, 103, 170, 171, 214, 220.
- Saint-Mamet (grottes de), 24, 28.
- Saint-Mamet, l., 140, 143.
- Saint-Martory, l., 20, 27, 84, 95, 168, 169.
- Saint-Martory-Boussens (cluse de), 4, 10.
- Saint-Pé-d'Ardet (grotte de), 28, 200, 222.
- Saint-Pé de la Moraine (chapelle), 193.
- Saint-Plancard, l., 52, 153, 160, 223.
- Saint-Roch (lieu dit), 135, 136, 137.
- Saint-Savin, l., 61, 116.
- Saint-Sernin, l., 251.
- Saint-Sulpice, l., 135, 136.
- Sainte-Christine (plateau de), 142, 212, 223, 233.
- Sainte-Marie, l., 177.
- Salardù (*Salardunum*), l., 99, 143, 169, 180.
- Salat, XI, 1, 2, 3, 6, 10, 16, 20, 22, 39, 43, 44, 57, 92, — 98 (Établissement de Volques Tectosages dans la haute vallée du Salat), 126, 130, 141, 144, 170, 174, 180, 248, 250, 251, 254, 258.
- Sallates* ou *Salatis*, p., 44.
- Salau (port de), 180.
- Saléchan (bassin de Frontignan), 3.
- Saleich, l., 28, 249.
- Saleix, r., 249.

- Salies, Salies-du-Salat (*Salinae*), 1.
 145, 179, 252, 258.
 Salies-de-Béarn, 1., 145, 173, 252.
 Salles, 1., 162.
Saltus Pyrenaeus, 49, 50.
 Saltz-Kammergut (pays), 173.
Samarobriva (Amiens), v., 54.
 Samiac, 1., 87.
 San-Tritous (chapelle), 198, 209.
 Santa Maria de la Huerta, 1., 133.
 Saône, r., 213.
 Sardaigne (île), 68.
 Sariae, 1., 110, 112, 221.
 Sarraera, 1., 251.
 Sarremezan, 1., 52.
 Sarrancolin, 1., 3, 6, 177.
 Sarrazins, p., 149.
 Sarrat-de-Guilere (Le) (montagne),
 28.
 Sarrat-de-Peyra (lieu dit), 200.
 Sarrecave, 1., 52.
 Sarremezan, 1., 52.
 Sault-de-Navailles, 128.
 Sauveterre, 1., 222.
Savarodunum (Saverdun), v., 1. 99.
 Save r., 5, 145, 150, 151, 152, 158,
 159, 160, 161, 162, 210, 242.
 Saverdun, 1., 99.
 Scandinavie, 208.
 Sédeilhac, 1., 99.
 Seignac, 1., 99.
 Seintein, 1., 210.
 Seix, 1., 253.
 Séméac, 1., 110.
 Sencours (lieu dit), 8.
 Sentenac, 1., 99.
Seroni Serones, p., 44.
 Sérout (pays), 39, 44.
 Sérout (rivière), 248.
 Serrère, 1., 46.
 Siradan, 1., 7, 222.
 Somme, r., p. 54.
 Somport (col de), 79, 127, 176, 179.
Sordes, p., 70.
Sordones, p., 38, 82, 257.
 Sos, 1., 177, 178, 195, 206.
 Sost, 1., 6.
 Sost (montagne), 233.
Sotiates, p., 177, 178, 195, 237,
 238, 240.
 Soueix, 1., 251.
 Soule (pays), 112.
Spariani (vicani), 114.
Sparus (vicus), 114.
 Sud-Ouest (la Gaule du), 68.
Suèves, p., 64.
 Taillan (lieu dit), 28.
 Taillol, ruisseau, 251.
 Talazac, 1., 138.
 Tarascon-sur-Ariège, 1., 38, 43, 60,
 183.
 Tarascon-sur-Rhône, v., 60.
Tarba (civitas), 86.
Tarbelli, p., 79, 107, 250, 257, 258.
 Tarbes, v., 132, 138, 154, 158.
 Tarn, dép., 250. Tarn, r., 135, 136,
 137.
 Tarraconaise (pays), 76, 83, 99,
 261.
 Tarté (grottes de), 22, 24.
Tartessiens, p., 71, 74, 247.
Tarusates, p., 61.
Tarusco (Tarascon), 1., 60.
Tarusconenses, p., 43, 60.
 Taurignan, 1., 248.
Tectosages, Volques Tectosages, 38,
 39, 65, 79; de 92 à 98 : leur éta-
 blissement dans les hautes vallées
 du Salat et de la Garonne. 165,
 168, 169, 178, 214.
Ténarèse ou Ténarèze (route), 80,
 175, 176, 178, 179, 180, 181.
 Térueil, v., 86.
 Têt, fl., 95.
 Thébé, 1., 223.
Thermes Onésiens, 50, 54.
 Tibiran, 1., 221, 232.
 Tilhouse, 1., 138, 246.
Tolosa (civitas), Toulouse, v. 86.

- 205, 217. Nom de trois villes d'Espagne, 86.
Tolosates, p., 46, 61, 83.
 Toran, r., 10.
 Toro (trou du), 11.
 Toulousain (pays), 93, 108.
 Toulousains, p., 46.
 Toulouse, v., 8, 28, 39, 48, 54, 85, 93, 94, 95, 97, 103, 109, 136, 136, 237, 165, 170, 182, 183, 188, 209, 212, 215, 222, 224, 244, 250, 252, 253, 258, 261.
 Tournay, l., 158.
 Tourrasse (grotte de la), 24, 27, 28.
 Tourreilles (camps des), 150, 156.
 Trachères, l., 177.
 Tramezaygues, l., 3, 176, 197, 198, 203.
 Trébons, l., 51.
 Trédos, l., 118, 141, 143.
Tres-Galliae, 48.
 Trie, l., 177.
 Trois-Frères (grotte des), 24, 25.
 Trou du Toro, v. Toro.
 Troubat, l., 225.
 Tuc-d'Audoubert (grotte du), 24.
 Tuco de la Mautho, v. Mautho.
Turdétans, p., 208.
Turdétanie, pays, 24.
 Tuzaguet, l., 154, 159.
Ursa (ourse), r., 114.
 Ussat, l., 33.
 Ustou, l., 114.
Vaccaei, p., 84.
 Valcabrière, l., 167, 221.
 Valence, v., 136.
 Valentine, l., 12, 101.
 Vallier (mont), 2.
Vandales, p., 64.
Vardules, p., 70, 76.
Vasates, p., 46, 61, 195.
Vascones, *Vascons*, p., 70, 76, 82, 83, 84, 90, 107, 122, 231, 238, 256.
Vasconie, pays, 115.
 Vélate (col de), 79.
 Venasque, l., 60.
Vérone (liste de), 40.
Vétula (Viella), v., 169.
 Vic-Bigorre, v., 136, 163.
 Vicdessos (vallée de), 3.
 Vich, v., 84.
 Vieille-Toulouse, l., 91, 96, 137, 164, 258.
 Viella, v., 143, 169, 251.
 Vielle, l., 177.
 Vignec, l., 177.
 Viguria, l., 85.
 Villaricos, l., 187.
 Villeneuve-Lécussan, l., 150.
Vinca, l., 61.
Vincum, l., 61.
Vindascum ou *Vindasca* (Vénasque), l., 60.
Vivisci (*Bituriges*), v. *Bituriges*.
Volques, p., 93.
Volques Arécomiques, p., 93.
Volques Tectosages (v. *Tectosages*).
 Volvestre (pays), 39.
 Vosges, 35.
Vulchalo, l., 100.
Wisigoths, p., 107.
Ysaortium, l., v. Izaourt.

II. — Périodes, civilisations, races.

- Acheuléenne (période), 20.
 Almérienne ou d'Almería (civilisation), 31, 73, 75.
 Aurignacienne (civilisation), 22.
 Azilienne (étage, époque, période), 27, 28, 29.
 Baumes Chaudes (race des), 34.
 Capsienne (civilisation), 23, 29.
 Chancelade (race de), 25, 29, 129.
 Chelléenne (époque), 20.
 Cro-Magnon (race de), 22, 25, 34, 35, 68, 129.
 Énéolithique (époque), 27, 28, 30, 31, 32, 33, 34.
 Épipaléolithique (époque), 28, 29.
 Grimaldi (race de), 22, 23.
 Halstatt (de) ou Halstattienne (civilisation), 63, 66, 132, 137, 189.
 Interno-pyrénéenne (race), 36.
 Laugerie-basse (race de), 25.
 Magdalénienne (époque), 23.
 Moustérienne (époque), 20.
 Néanderthal (race de), Néanderthaloides, 20.
 Paléolithique (époque, civilisation), 19 à 26.
 Post-halstattique (civilisation), 134.
 Pyrénéenne (civilisation), 30, 31, 32.
 Tène (civilisation de la), 65, 134, 135, 136, 137, 183, 185, 186, 189.

III. — Divinités.

- Ἀελλίος (dieu crétois), v. *Abellio*.
Abellio ou *Abellion*, dieu solaire pyrénéen, 62, 100, 167, 210, 217, 233.
Abellion, v. *Abellio*.
Aberri : datif. *Aberri*, 87, 111, 221.
 Ἀελλα, déesse grecque des orages.
Aereda, 87, 222.
Ageion, *Ageio*, *Agheio* : dat. *Ageioni*, 62, 199.
Aherbelste, 111, 120, 200.
Alardossus, *Alardostus*, 221.
Albiorix, 208.
Algassus, 222.
Ande, 223.
Andero (jupiter), 88.
Ando-belus, 216.
Andossicus, épithète jointe à des noms divins, 87.
Andossus, épithète jointe à des noms divins, 87, 88, 110, 111, 117, 199, 215, 216.
Apollon, 210, 213.
Arixo, *Arrixo*, *Arrixon* : dat. *Arixoni*, 111, 119, 200, 207, 220.
Arpenninus, 59, 62, 100, 199.
Arrixo (v. *Arixo*).
Artæhe, *Artehe*, *Artehis*, 120, 200, 201.
Avellio (v. *Abellio*).
Artehe (v. *Artehe*).
Artio, 201.
Asto-Iliunus, 113, 201.
Averanus, 201.
Baeserte, *Basertis*, *Basert*, 111, 202, 203.
Baicorris, *Baicorrix*, *Baigorix*, *Buaigorixe*, 87, 100, 191.

- Bascei-Andossus*, *Basceius*, 88, 122, 199.
Basert (v. *Baeserte*).
Beisiris, *Beissiris*, 87, 111, 199, 200.
Belco, 204.
Belen, *Belenus*, 100, 101, 208, 210, 214.
Belesamis, *Belisama*, 100, 214.
Boccus, *Boccus Harauso*, 111, 222.
Boriennus, 89, 222.
Buaigorixe (v. *Baicorris*).

Cagirus, 208.
Car (v. *Gar*).
Cybèle, 207.

Dahus, 217, 220.
Deo Fago (dat. de *deus Fagus*), 202.
Diane, 198, 203, 215.

Edelat, 222.
Ele, 120, 222.
Endovellicus, 216.
Erda, 222.
Erditse, 54, 120, 224.
Erge, 120, 217, 219, 232.
Exprecennius, 223.

Gar, *Garris*. Cas oblique : *Garre*
Garre. — *Car*, 111, 120, 198, 199, 203.

Haloïssus, 223.
Harauso, *Harausus*, 111, 222.
Hercule, *Hercule Ilunus*, *Andossus*, 88, 111, 215, 216.
Hillon (génie), 212.
Horolat, *Horolatus*, 198, 203, 222.

Ichit (génie), 222.
Idiatte, 112, 120, 222.
Ilixo, 62, 204, 205.
Ilumberus, 221.
Ilun., 111, 216, voir *Ilunis*, 201, 215.
Ilunus, 87, 88, 113, 201, 215, 216. *Ilunus*, 211. Cas obliques : *Iluni*, 119. *Ilunni*, 119. *Ilunno*, 119.
Ilurberrix, 87. *Ilurberrixus*, 221.
Cas obliques : *Ilurberrixo*, 119, 221. *Ilurberrixoni*, 119.
Ilurgorris, 87, 221.
Iluro, 87, 88, 113, 201, 215, 216.
Iscittus, 112, 222.

Janus, 225.
Jupiter, 87, 88, 206, 207.
Jupiter Andero, 88, 111.
Jupiter Beissiris, 87, 206.
Jupiter Penninus, 199.
Jupiter Tole Andossus, 111.

Laha, 54, 62, 119, 120, 205.
Larraso, 100, 223.
Leherenn (*Leherennus*, *Leherennis*), 89, 111, 120, 217, 218, 219, 232.
Cas oblique : *Leherenno*.
Leherenni, 219.
Lelhunus, 216.
Lixo, 62, 205. Voir : *Ilixo*.
Lixovius. Voir : *Luxovius*, 62, 205.
Lug, 98, 213, 214.
Lune (déesse), 215.
Lurgorr, 87, 112, 221.

Magna Mater, 207.
Mars, 89, 200, 216, 217, 218, 219, 221.
Mars Arixo, 200, 220.
Mars Erge, 219.
Mars Leherenn, 89, 218, 219.
Mars Lelhunus, 216.
Mercure, 216, 217.
Mercure Teutatès, 217.
Mercurius Artaius, 201.
Minerve, 214.

Nemausus (dieu), 205.
Netho Neto, 201.
Niskae (déesse), 62.

Nymphae, 204.*Oson*(i), 223.*Sex arbor deus*, 202.*Silvanus*, *Silvain*, 198, 203.*Stoiocus*, 223.*Suttugius*, *Sutugius*, 87, 223.*Suttunius*, 87.*Tolis Andossus* (voir : *Jupiter*), 122.*Tutela*, 206.*Ucuetis*, 102.*Ventis* (*Venti*, les vents divinisés),
206.*Vindonnus*, 208.*Vulcain*, 222.*Vaxus*, 223, 224, 233.*Xuban*, 120, 223.*Zeus*, 47.

IV. — Noms de personnes.

Andere, *Anderen*, *Anneren*, 88, 110,
117, 118.*Anderexo*, 119.*Andossus*, 110, 117.*Andosten*, dat. : *Andostenno* ou
Andostenni, 110, 118, 121.*Andoxpo*, 88, 110.*Andoxponnus*, 87.*Andoxus*, 110.*Anerdesen*, 118.*Anneren*, 108, 117, 118.*Anos*, 117.*Armaston*, 118.*Arraedo*, 87.*Attaco*, 61.*Baesella*, 119.*Barhosis*, 119.*Belex*, *Belexen*, *Belexennis*, 88, 111,
121.*Belheiorix*, 88, 101.*Belexco*, 88.*Bellaisis*, 101.*Berhax*, 116.*Bihoscis*, *Bihossis*, *Bihoxus*, 111,
116, 119.*Bihotar*, 116.*Bihoxus* (voir : *Bihoscis*).*Binos*, 117.*Bon-belex*, 88.*Bona*, 116.*Bonio*, 116.*Bonna*, 119.*Bonsilexsi* (dat.), 121.*Bonten*, 121.*Boriennus*, 222.*Borocco*, 61.*Bulluca*, 61, 119.*Cassillus*, 101.*Celtillus*, 101.*Cintugnatus*, 101.*Cison*, 110.*Cisonten*, 121.*Claepius Semperrus*, 109.*Cugur*, 115.*Dannonia*, 119.*Dannonus*, 101.*Dannorix*, 101.*Derro*, 111.*Diseto*, 118.*Donnus*, 101.*Dunohorix*, 101.*Dunohoxis*, 101.*Dunomagius*, 101.*Edunnis*, 61.*Edunxe*, 101, 118.*Ehrexo*, 119.*Epamagius*, 101.*Eresen*, 118.

Estenco, 61.

Frontaccus, 101.

Galus, 116.

Gison, 110.

Hahanten, 118.

Halscotar, 116.

Hanna, 116.

Hannac, 116.

Hannaxus, 116.

Har-belex ou *Harbelex*, cas oblique :

Harbelexsi.

Harontarr, 111.

Harspus, 111, 116.

Harsus, 111, 116.

Hautenso, 119.

Hauteten, 118.

Hontar. Cas oblique : *Hontarris*, 121.

Honthar, 116.

Hotar, 116.

Hunnus, 61.

Ilunnosus, 216.

Ingenua, 206.

Lexeia, 62, 119.

Lohisus, 62, 111, 116.

Lohilton, 62, 111, 116, 118.

Montanus, 197.

Neintibeles, 88.

Nepos, 53.

Nepotianus, 53.

Nescato, 62, 110, 118, 119.

Neuresen, 118.

Odannus, 61.

Oxson, 111.

Sabinus, 116.

Scinnipo, 88.

Sembecco, 110, 122.

Sembedo, 110.

Sembetten, 110, 121.

Sembexo, 110.

Sembus, 110.

Semperrus, 110.

Senhar, 110, 121. *Senharris* (gén.), 121.

Senipo, 88.

Sennagius, 102.

Sennagus, 102.

Seranus.

Serio, 44.

Silex, 116.

Siriconi (dat.), 119. *Siricconis* (gén.), 119.

Sisipo, 88.

Sunducca, 61.

Tarbunnus, 61.

Teixsossix, 119.

Toutannorix, 102.

Ucoetixix, 102.

Ulohox, 111.

Ulucirr, 111.

Uriaxe, 111, 216.

Vaxosio (Vital de), 224.

Vennonius, 101.

Vindossus, 117.

Virillionus, 101.

Vital de Vaxosio (Vital de Bachos), voir : Vaxosio.

V. — Noms de personnages historiques

Adiatunnus, roi des Sotiates, 240.

Agrippa, 91.

Ando-bales, roi des *Ilergètes*, 88.

Auguste, empereur, 37, 38, 48, 59, 67.

César (Jules), 37, 42, 46, 48.

Childebert, roi d'Austrasie, 171.

Cicéron, 100.

Colbert, 246.

Crassus (lieutenant de César), 40, 42, 43, 48, 49, 91, 131, 178, 238, 240, 244.

Fontenius, 258.

Himilcon, 69.

Jean, comte d'Armagnac, 176.

Lizier (Saint), évêque de Couserans, 171.

Messala, général romain, 91.

Montfaucon (Oger de), évêque de Couserans, 203.

Pompée (Cneius), 44, 48, 47, 49, 95, 96, 103, 168, 178, 259, 262.

Savin (Saint), 116.

Sertorius, 42, 44, 91, 96, 168, 178, 262.

VI. — Noms d'auteurs.

Abadie (chanoine), 168.

Allmer, 192.

Ammien Marcellin, 131.

Anville (d'), 45, 53.

Appien, 191.

Arbois (d') de Jubainville, 47, 68.

Aristote, 247.

Ausone, 38, 39.

Avienus (v. *Festus Avienus*).

Barry (Edward), IX, 69, 94, 97, 100.

Bégouën (H.), XI.

Bertrand (Alexandre), 210, 211.

Bladé (J.-F.), 45, 46, 49, 51, 107, 245.

Bloch (G.), 68.

Bonnard (L.), 200.

Bosch Gimpera, XI, XII, 23, 29, 31, 35, 64, 73, 77, 135, 136.

Breuil (H.), XI.

Breuil (A.), 175, 177.

Brunot, 107.

Caillaux, 248.

Camoreyt (L.), 50, 51.

Cartailhac (E.), XI, 248.

Casteret (N.), 168, 169.

Castillon (d'Aspet), 36, 45, 50, 51, 231.

Cau-Durban (abbé), XI, 132, 188.

Cavailhès, 174.

Cazedessus, XI.

Cénac-Montaut, 149.

César (Jules), 37, 38, 40, 43, 45, 47, 49, 67, 92, 94, 104, 108, 125, 126, 129, 131, 189, 236, 238, 240, 248, 249.

Charnier, 213.

Chaudruc de Crazannes, 211.

Collignon, 34, 35, 56, 129.

Couget (A.), 50.

Couret (abbé), 153, 155.

Crazannes (v. Chaudruc de C.).

Creuly (général), 39.

Dadin de Hauteserre (Alteserra), 244.

- Daubrée, 247, 248.
 Déchelette (J.), 64, 133, 135, 144, 145, 173, 209, 252.
 Diétrich (de), 248, 250, 252.
Diodore de Sicile, 134, 136, 185, 187, 189, 239, 243, 245, 247, 257.
 Dubalen, 89, 188.
 Dumège, IX, 45, 49, 201, 233.
 Désazars (baron), 53, 54.
 Desjardins, 45, 46, 67, 68, 218.

 Eginhard, 638.
Eratosthène, 75.
 Erric (moine), 213.
Eschyle, 69.
 Expilly (abbé d'), 45.

 Fauriel, 107.
Festus Avienus, 69, 70, 74, 173, 258.
 Fons (V.), 51.
 Froidour (de), 51.

 Graillot (H.), 193, 207.
 Greppo (abbé), 49.
 Grimm, 211.
 Gruter, 210.

Hécatee de Milet, 69.
Hérodore d'Héraclée, 69.
 Herzog, 69.
Himilcon, 69.
 Hirschfeld (Otto), X, 49, 192, 204.
 Holder, 218.
 Hübner, 47.
 Humboldt (Guillaume de), 77, 82, 106.

Jérôme (Saint), 164, 168.
 Joulin, 64, 92, 137, 211.
 Jubainville (d'Arbois de), voir : d'Arbois de.
 Jullian (Camille), 44, 45, 58, 59, 71, 72, 89, 93, 102, 108, 173, 197, 194, 200, 201, 206, 209, 211, 213, 214, 242.

 Labrousche, 175, 176, 177.
 Lartet, XI.
 Laurière (de), 170.
 Lavergne (A.), 112.
 Lebègue, 211.
 Le Bret, 210.
 Lizop (R.), 116, 204.
 Longnon, 171.
 Loth, 213.
 Luchaire, 62, 68, 82, 89, 98, 102, 105, 107, 111, 117, 118, 125, 200, 201, 218.

 Malus, 250, 852.
 Marca (de), 37, 40, 43, 149.
Martial, 244.
 Martin (Henri), 67.
 Médan (abbé), 200, 204.
 Mettrier, 248, 251.
 Meyer (Paul), 107.
 Michelet, 12.
 Müllenhoff, 60, 61.

 Noulet, XI.

 Oihénart, 210, 232.

 Paris (Gaston), 107.
 Philippon, 71, 82, 189, 211.
 Philips, 105.
 Piette, XI, 132, 187.
Pline, 37, 38, 40, 42, 43, 44, 49, 50, 52, 53, 61, 76, 84, 164.
Pomponius Mela, 76.
Posidonius, 247.
 Pothier (général), 132, 138, 144, 172, 187, 193.
 Poydenot, 211.
Ptolémée, 39, 40, 43, 94.

 Ramond de Carbonnières, 248.
 Regnault, XI.
 Reinach (A.), 240.
 Renel, 211.
 Roquette-Buisson (de), 242, 245, 246.

Rosapelly, 163.

Roschach, 89.

Sacaze, IX, X, 37, 38, 40, 45, 46,
47, 49, 132, 138, 139, 140, 171,
204, 205, 209, 210, 211, 212, 219,
222, 223.

Saint Jérôme, voir : *Jérôme*.

Saint-Périer, XI, 23.

Sainte-Marthe, 213.

Sanson (d'Abbeville), 45.

Saroihandy, 127.

Sarrieu (B.), 50, 51, 53, 54, 200.

Scaliger, 54, 210, 224.

Schrader, 179.

Schuchardt, 78, 82, 105, 106, 121.

Schulten, 62, 73.

Scylax (pseudo-), 18, 69, 93.

Scymnus de Chio, 69.

Seymour de Ricci, 105, 108.

Sieglin, 29, 61, 62.

Siret, 74, 75.

Strabon, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 49,
50, 52, 53, 67, 70, 74, 93, 94, 104,
108, 109, 124, 125, 129, 131, 170,
188, 192, 236, 238, 239, 242, 243,
244, 247.

Timée, 257.

Tite Live, 93, 134, 187, 237.

Toutain (Jules), 202, 218, 232.

Valois, 45, 50.

Van Eys, 82.

Vidal de la Blache, 18, 74.

Vié, 205.

Vinson, 82.

Viré, 148.

Vitruve, 147.

Walckenaër, 49.

VII. — Collections.

Agos (collection d') aujourd'hui, collection de Gestas, 202, 209.

Gestas (collection de) à Tarbes, 101, 202, 209.

Trey-Signalès (collection), à Saint-Bertrand-de-Comminges, 209.



TABLE DES CHAPITRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	IX
BIBLIOGRAPHIE.....	XIII
CHAPITRE PREMIER. — <i>Le relief et le sol</i>	1
§ 1. — Le relief.....	1
§ 2. — Les richesses du sous-sol.....	6
§ 3. — Le climat.....	7
§ 4. — Le régime des eaux.....	10
§ 5. — La végétation et les forêts.....	14
CHAPITRE II. — <i>Le substratum préhistorique</i>	19
§ 1. — Les temps paléolithiques.....	19
§ 2. — Du néolithique à l'âge du bronze.....	26
CHAPITRE III. — <i>Les peuples de l'antiquité pré-romaine d'après les textes de l'antiquité, leurs noms, leurs emplacements</i>	37
CHAPITRE IV. — <i>Formation ethnique et historique de ces peuples</i> ...	56
§ 1. — L'élément italo-celtique ou ligure.....	56
§ 2. — La pénétration ibérique.....	66
A) Les Ibères : présence d'un élément ibérique en Aquitaine et dans les Pyrénées.....	66
B) Comment et par où s'est effectuée la pénétration des Ibères dans l'Aquitaine Pyrénéenne?.....	79
C) Les noms ibériques dans les Pyrénées et l'Aquitaine	81
D) Rôle historique de l'élément ibérique en Aquitaine.	89
E) Rapports des populations des Pyrénées centrales avec les Etats ibériques de l'Espagne du Nord...	90

§ 3. — Les Celtes. — L'Élément gaulois.....	92
A) Établissement des Volques Tectosages dans les hautes vallées de la Garonne et du Salat.....	92
B) Traces d'éléments celtiques dans la toponymie et les noms de personnes.....	98
C) Noms celtiques de divinités et de personnes.....	100
CHAPITRE V. — <i>La langue aquitanique</i>	104
§ 1. — Existence et extension de la langue aquitanique....	104
§ 2. — La langue aquitanique dans l'onomastique.....	110
§ 3. — La langue aquitanique dans la toponymie.....	112
§ 4. — Ce que nous savons des caractères de cette langue..	116
§ 5. — Son influence sur les dialectes gascons modernes....	126
CHAPITRE VI. — <i>Caractères physiques et moraux</i>	129
§ 1. — Type physique.....	129
§ 2. — Physionomie morale.....	131
CHAPITRE VII. — <i>Les vestiges matériels des populations aquitaines des Pyrénées centrales et le caractère de leur civilisation</i>	132
§ 1. — Les cimetières de l'âge du fer.....	132
§ 2. — Répartition des sépultures pré-romaines et des stations de l'âge du fer dans les Pyrénées centrales..	138
§ 3. — Les habitations, les villages, les lieux fortifiés... ..	146
A) L'habitation.....	146
B) Les villages et les lieux fortifiés.....	147
§ 4. — Les <i>oppida</i> pré-romains.....	163
§ 5. — Routes et chemins protohistoriques.....	172
CHAPITRE VIII. — <i>Le Costume et l'Armement</i>	182
§ 1. — Le costume.....	182
§ 2. — L'armement.....	185
CHAPITRE IX. — <i>La Religion</i>	189
§ 1. — Les rites funéraires et le culte des morts.....	189
§ 2. — La religion et les dieux pyrénéens.....	195
A) Le culte des montagnes.....	197

B) Les dieux des forêts et des arbres.....	201
C) Les dieux des sources et des eaux.....	203
D) Les dieux de l'atmosphère.....	206
E) Le culte de la Terre.....	207
F) Cultes solaires et astraux.....	207
G) Divers autres dieux pyrénéens.....	216
H) Divinités connues par des monuments figurés.....	224
§ 3. — Rites et pratiques religieuses.....	228
§ 4. — Les sanctuaires.....	231
CHAPITRE X. — <i>La société, le gouvernement, les Institutions politiques, la guerre</i>	236
§ 1. — La famille et la société.....	236
§ 2. — Gouvernement et institutions politiques.....	237
§ 3. — La guerre.....	238
CHAPITRE XI. — <i>La vie économique</i>	241
§ 1. — L'agriculture.....	241
A) Les cultures.....	241
B) L'élevage et l'exploitation des forêts.....	243
§ 2. — L'industrie.....	247
A) Les mines.....	247
B) Les industries de fabrication.....	253
§ 3. — Le commerce.....	256
CONCLUSION.....	261
ADDITIONS ET CORRECTIONS.....	263
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	265

